HENRI PICARD

CEUX
de la
RÉSISTANCE

BOURGOGNE
NIVERNAIS
MORVAN

CHRONIQUES ET PAGES DE GLOIRE ILLUSTRÉES DE QUARANTE-TROIS PHOTOS — ET FAC-SIMILÉS —

PREFACE DE CLAUDE FARRERE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

EDITIONS CHASSAING
NEVERS — M - CM - XLVII

DU MÊME AUTEUR :

VISAGE DU MORVAN

Esquisse géographique, touristique, gastronomique, historique et folklorique.

Nouvelle édition, revue et augmentée.

(Chassaing, 1946)

HISTOIRE GASTRONOMIQUE DE SAULIEU

(*En préparation*)

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

HENRI PICARD

CEUX
de la
RÉSISTANCE

BOURGOGNE
NIVERNAIS
MORVAN

■

CHRONIQUES ET PAGES DE
GLOIRE ILLUSTRÉES
DE QUARANTE-TROIS PHOTOS
— ET FAC-SIMILÉS —

PREFACE DE **CLAUDE FARRERE**
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

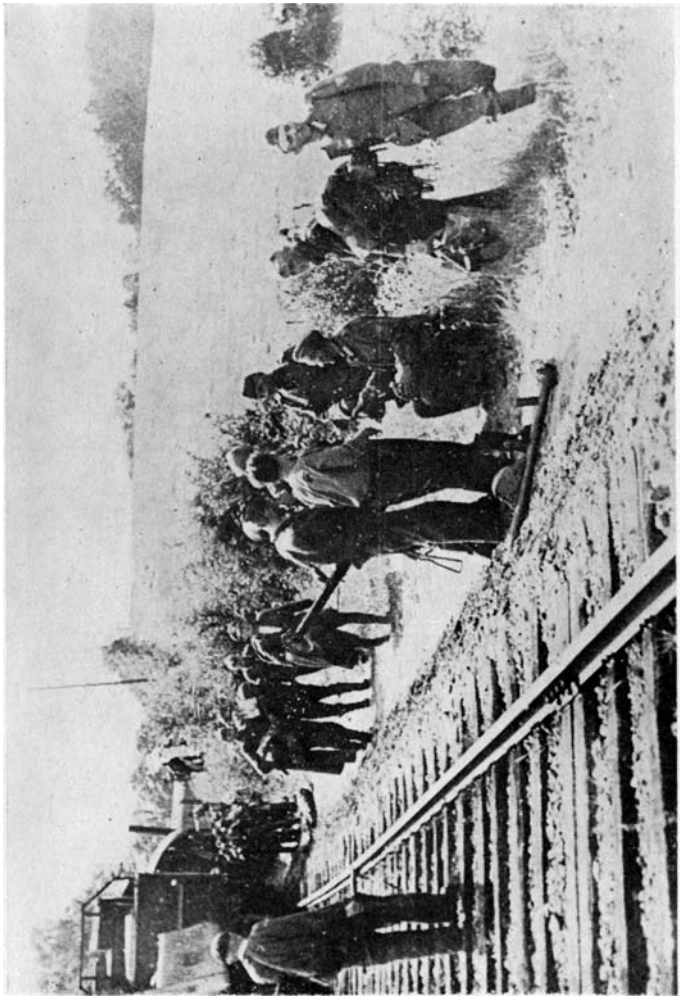
EDITIONS CHASSAING
NEVERS — M - CM - XLVII

DE CET OUVRAGE IL A ÉTÉ TIRÉ DEUX CENTS EXEMPLAIRES SUR PAPIER COUCHÉ NUMÉROTÉS DE UN A DEUX CENTS

EXEMPLAIRE N° 87

Avec respect et fierté
nous dédions cet ouvrage
à la mémoire
de
Monsieur Roger LÉVY,
Professeur honoraire d'Histoire et de Géographie
au Lycée Charlemagne,
déporté en Allemagne
et
aux Familles de tous les Résistants
Bourguignons et Nivernais
qui sont morts
pour que la France conserve sa
liberté, son prestige et sa gloire.

H. P.



MONTCEAU-LES-MINES : Reddition d'un train de troupes allemandes
Au centre, l'officier qui les commandait.
(Photo du Service Cinématographique de l'Armée. Ministère de la Guerre. — Direction des Services de Presse.)

(Cf. p. 160)

PRÉFACE

Ceci n'est pas un livre, mais c'est à mon goût, davantage.
La table des matières de ces quatre cents pages pourrait se qualifier plus justement bordereau.
L'auteur a, en effet, groupé ici des textes qui sont des documents plutôt qu'autre chose. Et ces documents n'ont point de prix pour quiconque a dans sa poitrine un cœur français.

Je tiens à grand honneur que M. Henri Picard et ses amis m'aient demandé de présenter au public ces documents, qui sont les compte-rendus des hauts faits de la Résistance en Bourgogne, dans le Mâconnais et le Charollais, dans le Lyonnais, dans la Nièvre et le Cher, dans le Morvan et ailleurs. Il ne s'agit ici ni de politique, ni de philosophie et moins encore de roman. Il s'agit de la lutte obstinée de tout un peuple qui refusa de renoncer à son indépendance, et que ses meilleurs et ses plus braves hommes entraînèrent à

la bataille par leur exemple et leur sacrifice héroïquement consenti. Ces Résistants-là, les vrais, ceux de la première heure, n'attendirent pas pour se lever en masse que l'ennemi fût à la veille de son désastre final, et l'attaquèrent quand il était encore dans sa force, alors que bien peu de Français gardaient leur foi dans la victoire des Alliés. Ces hommes héroïques n'avaient pas besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer. Et c'est à eux, en même temps qu'aux soldats magnifiques de la Meuse et de la Loire que j'ai dédié mon dernier livre, parce qu'ils ont mieux aimé mourir que se rendre, tels les grenadiers de Cambronne à Waterloo.

On lira leurs exploits, et les citations qu'ils gagnèrent, pour la plupart au prix de leur vie.

On verra surtout combien leur gloire fut pure, et comment ils refusèrent de jamais commettre des vols ou des meurtres, non plus que des actes quelconques de banditisme pour assouvir des vengeances personnelles. Ils décrétèrent la peine de mort contre les auteurs de lettres de menace ou de dénonciation, comme ils la décrétèrent contre tous ceux qui collaboraient avec la Gestapo et son auxilliaire, la police du « Waffen S.S. » Darnand. Bref, ils répudièrent toutes les violences qui n'avaient pas pour but la libération du sol de la patrie et la destruction de l'ennemi. Cela est bon à rappeler aujourd'hui à tous les Français. On ne mettra jamais assez haut ces hommes dont les cœur était aussi noble que leurs

mains demeurèrent nettes.

Après cela, peu importent le style, l'arrangement et le plan d'un tel recueil. Il ne s'agit point ici d'un ouvrage historique, il s'agit de fournir aux historiens à venir les matériaux dont sera bâtie l'histoire. Il s'agit de collationner des documents authentiques, et la négligence même qu'on peut relever dans leur écriture prouve qu'ils furent écrits sur place et dans l'instant des hauts faits qu'ils rapportent.

À quiconque reproche aux Français leur prétendu goût des vaines revanches et la sauvage férocité de ces francs-tireurs à qui l'uniforme seul manquait pour qu'ils fussent des soldats, et les plus généreux qu'on vit jamais, je donnerai, sans commentaire aucun, les quatre lettres que Jean Santo-Pietro, natif de La Mulatière, près d'Oullins dans la banlieue lyonnaise, adressa à sa famille, après que les Allemands l'eussent fait prisonnier les armes à la main.

Jean Santo-Pietro avait vingt-deux ans. Il était fiancé. Tombé aux mains de l'ennemi en décembre 1943, l'ennemi eut le lâche courage de le condamner à mort et de le fusiller le 1er février 1944, — à loisir et de sang-froid. — Or, écrivant ses deux dernières lettres quatre heures avant son exécution, l'une à son père et sa mère, l'autre à la jeune fille qu'il aimait, cet adolescent déclarait avec simplicité que, s'étant confessé

le matin même, il mourait « sans haine ». Et il ajoutait ces mots, proprement sublimes : «J'ai cru faire mon devoir, les Allemands croient faire le leur. » A sa fiancée, lui rendant la parole qu'elle lui avait donnée, il disait, — tranquille, sans fureur, et souriant d'avance à la mitraille allemande : « Tu vivras pour un autre époux. Ne m'oublie pas dans tes prières. » Quels yeux ne se mouilleraient, à l'évocation d'un sacrifice si stoïque et si chrétiennement accepté ?

Requiescant in gloria ! Mais nous, les survivants, souvenons-nous. Et que Jean Santo-Pietro nous aide à extirper de nos cœurs les derniers ferments de discorde intestine, et à refaire une France régénérée , une et indivisible, viable, et que la seule réconciliation sans arrière-pensées de tous ses enfants peut relever jusqu'au rang d'où ses folies, plus encore que la rage jalouse de ses ennemis héréditaires, l'a fait tomber.

Claude FARRERE,
de l'Académie Française.

AVANT-PROPOS

« Aucun peuple n'a jamais porté aussi haut que le peuple Anglais le sentiment de la dignité humaine. Il a pu mériter des haines, il a toujours commandé l'estime. Il a donné au monde des exemples admirables, non seulement de travail, de persévérance, d'initiative individuelle, mais aussi d'amour de la liberté, de la résistance à l'oppression, de fidélité inébranlable au devoir. La ruine de l'Angleterrre ne serait pas seulement une défaite pour la liberté dans le monde, le monde y perdrait quelque chose de sa noblesse ».

En 1941, peu avant l'entrée en guerre de la Russie, alors que personnellement nous étions encore « lycéen » et que notre Professeur d'anglais nous avait proposé un sujet de rédaction sur l'Angleterre, ces lignes de M. Monod, citées à propos d'un passage de Taine [1], nous tombèrent sous les yeux.
L'eût-il fallu, elles auraient ranimé notre foi envers le dernier bastion européen qui se dressait contre les forces du mal et duquel nous attendions tous le salut de notre pays.
Le vaisseau « Grande-Bretagne » a donné de la bande, mais, grâce à Dieu, il n'a pas sombré ; autrement la Résistance française n'eût pas connu cet essor prodigieux qui fut décisif.

[1] Camille Jullian. Extraits des Historiens Français du XIXe siècle.

Une champignionnière de maquis poussa sur notre territoire foulé, cependant, de la Picardie au Languedoc et de la Normandie à l'Alsace, par nos conquérants provisoires. Sous le regard de l'ennemi impuissant, cette légion insaisissable grandit au cœur des bois, malgré la faim, malgré le froid, les tortures et la mort, tandis qu'à Londres, le Général de Gaulle symbolisait tous les espoirs.

Quatre années d'efforts communs [2] *furent nécessaires pour vaincre le royaume de la croix gammée dont un gigantesque modèle avait été érigé à Pannecière, en plein Morvan, et lancé en défi vers le Ciel. En dépit de quelques malentendus inévitables, les Français de toutes classes et de toutes opinions, se sentant enfin solidaires les uns des autres, se côtoyèrent fraternellement et se confondirent dans le même anonymat pour la même cause.*
Songeons à ne pas décevoir ceux ou celles qui ont tout offert et tout sacrifié, ceux ou celles qui n'ont plus que des larmes à verser à côté de leur maison ou de leur foyer détruits, et pensons constamment à ces paroles de Michelet : « Ce qui fait la vie du monde, c'est le souffle de la France en quelque état qu'elle soit ».

Mhère (Nièvre), 25 Mai 1946.
Henri PICARD,
Membre de la Société Française
des Historiens Locaux.

[2] La tâche de la Résistance proprement dite a porté ses fruits en 1944.

PREMIÈRE PARTIE

PROPAGATION DE LA RÉSISTANCE

DE MAI 1940 À « L'ARMISTICE »

Au cours des huit mois de drôle de guerre, de guerre des nerfs, que nous avons vécus voilà six ans chacun de nous s'est éveillé quotidiennement dans une attente désespérante, dans l'angoisse du combat dont les prémices s'annonçaient à l'horizon et qui, une nouvelle fois, devait mettre aux prises le coq gaulois et l'aigle germanique, la civilisation latine et la « koultoure » prussienne. « C'est-y pour ce soir, c'est-y pour demain », chantait un des gais lurons du Quart d'heure du Civil qui comptait un natif de Saint-André en Morvan.

Soudain avec ce choc au cœur ressenti lors d'une forte émotion. le 10 mai, un vendredi que l'on n'oubliera point se répandit la nouvelle de l'invasion de la Belgique dont le IIIème Reich s'était engagé à respecter la neutralité. Ayant ainsi jeté un chiffon de papier de plus au panier, Herr Hitler venait de donner l'ordre d'écraser, pour un millénaire — seulement ! — l'ennemi héréditaire, l'adversaire numéro 1, la France, seul obstacle à l'extension de l'espace vital de la Grande Allemagne. L'Armée Française ? une paille, un rien

que Von Brauchitsch, le maître de la Blitzkrieg, effriterait vite avec l'aide des « touristes » installés sur le terrain. À l'Ouest, du nouveau !...

Assurément, on ricanait alors à Berlin. On savait bien que certains de nos compatriotes, ceux qui auraient dû être les mieux informés, avaient oublié le vieil adage: « Si vis pacem, para bellum ». Il est vrai que leur mémoire était courte. Et tandis que les chars s'ébranlaient et fonçaient sur le pays de Léopold III, des centaines de Stukas et d'appareils Heinkel ou Messerschmidt s'envolèrent.

Le Morvan n'attendit pas longtemps pour voir se livrer dans son ciel les premiers combats aériens de la bataille de France. Le lendemain de ce jour historique du 10 mai, par une chaude matinée, quelques avions, se dirigeant d'Est en Ouest et situés à une assez grande altitude, se mitraillèrent au-dessus de la région de la Montagne du Banquet.

Cet engagement se termina rapidement par une victoire qui fut nôtre ; l'un des oiseaux boches atteint par un jeune aviateur alla tomber à Montsauche, sur un pré, dans le haut du bourg, où il s'enflamma, presque à côté de la route conduisant à l'Eglise, ou plutôt qui y conduisait, car on sait aujourd'hui que ce chef-lieu de canton a été provisoirement effacé de la carte de la Nièvre par les Wisigoths du XXe siècle, avec lesquels d'aucuns voulaient « collaborer ». Sinistre avertissement du destin.

Cinq hommes de l'équipage furent carbonisés, deux

autres se jetèrent en parachute et furent capturés à Ouroux [3]. « Nos camarades nous libèreront bientôt. » dirent-ils. Ce ne devait être que trop vrai. Déjà commençait l'exode, la grande fuite des civils devant l'ennemi. De longues files de voitures portant la lettre L du Luxembourg, sillonnaient la N. 77 bis. La Grande Duchesse Charlotte et son escorte traversèrent Château-Chinon.

Jour après jour, le lamentable spectacle s'amplifia. Les routes se couvrirent d'une chaîne sans fin. A leur tour, les Français du Nord et de l'Est quittèrent leurs demeures devant l'étau ennemi qui se resserrait de plus en plus, et dont la poussée semblait inexorable. Et, brutalement, on perdit tout espoir.

Le drapeau allemand flottait sur le château de Versailles, consacrant l'abolissement de la Victoire de 1918. Au sommet de la Tour Eiffel, un autre torchon nazi claquait au vent.
Tout allait être consommé. Radio-Stuttgart dans ses quatorze émissions quotidiennes, prêchait sans cesse la capitulation.

Le grondement du canon se faisait d'heure en heure plus proche et menaçant. Etonnés, les Français n'arrivaient pas à comprendre qu'ils étaient livrés.

Le 16 juin fut, comme d'habitude depuis un mois, éclairé par un soleil radieux qui aurait mis, en d'autres temps, le cœur en fête. Avec anxiété, on s'interrogeait, on se communiquait les dernières nouvelles. Dans la matinée, nous sûmes que les Allemands étaient à Avallon. Vers 15 heures, les premiers

[3] Exactement à Poirot.

tanks furent signalés à l'entrée de Corbigny.
N' y avait-il donc plus de soldats pour les arrêter ? Hélas !...

On a longuement épilogué sur les circonstances de la défaite. Disons bien haut que s'il y eut des défaillances dues au manque d'organisation, il y eut, cependant, des hommes qui surent tomber en purs héros. Et parmi nos cent mille morts, trente-sept, qui reposent maintenant en terre morvandelle, méritent d'être cités. Ils se sont battus pour que l'honneur de la patrie soit sauf et ont écrit de leur sang une page de gloire dont le cimetière de Saulieu témoigne.

L'ennemi qui arriva dans cette ville à la fois par la route d'Avallon, et celles de Corbigny et Semur en-Auxois, se trouva donc subitement en présence de quelques éléments blindés de notre Armée, notamment des 45e et 49e bataillons de Chars, qui, venant d'Auxerre, battaient en retraite.
Encerclés, les nôtres engagèrent une bataille qui fut vive au nord du pays, notamment vers l'Hôpital, — dont la morgue fut incendiée — dans les rues Courtépée et de l'Abreuvoir et sur le Champ de Foire.

Ainsi moururent en braves:

BALLE Henri, de Comme (Calvados)[4].
BESANÇON Julien, de Melay (Saône-et-Loire).
BLONDE Marcel, de Freneuse-sur-Risle (Eure).
BRIXY Paul, de Lille (Nord).
BROCHU Henri, de Mantes-Chantenay (Loire-Inférieure).
BRULET Clément, de Pantin (Seine).

[4] Lieux de naissance.

BRUN Jean, de Brue-Auliac (Var).
COLLIGNON Emile, de Mont-Saint-Martin.
CORNET Camille.
DAVIAU, de Brissac (Maine-et-Loire).
DERANCOURT Gaston, de Loos (Nord).
FAROUX René.
FOYARD Jean, de Maurs (Cantal).
GOSSET Robert, de Tours (Indre-et-Loire).
GUEPRATTE Lucien.
JOLLY François, de Brienon-sur-Armançon (Yonne) .
LAUBIN Baptiste, de Paris (14e).
LE PAPE Louis, de Pluvigner (Morbihan).
L'HUILLIER Lucien de Burlioncourt (Meurthe-et Moselle). Classe 1939, engagé volontaire.
MAZILLE Robert.
MIROUX André d'Estournel (Nord).
NOUHANT Léonce, de Mazeau (Vendée).
PERICHOT Noël, de Ploërmel (Morbihan).
PIQUET Augustin, classe 1939.
REISS André de Cracovie (Pologne).
THEULIÊRE Fernand de Selzannes (Haute-Vienne).
TORCOL Albert, 85e R. I., de Saint-Verain (Nièvre).
VERNIER René, de Nogent-sur-Seine (Aube).
VINCENT Georges, de Lyon (2e). Chevalier de la Légion d'Honneur.
VOISIN Abel de Verneuil-en-Bourbon. (Allier).

Furent carbonisés : [5]

CAILLAUD Félix de Bourganeuf (Creuse).

[5] Des voitures d'essence furent la proie des flammes.

CŒURIOLLY Charles.
GOUBET Jules de Coudekerque-Branche (Nord) .
MARTIN Jean de Villapourcon (Nièvre).
PONCET Claudius de Saint-Paul (Vienne).
Deux inconnus.

L'un des officiers dont le corps ne fut pas retrouvé, refusa de se rendre en prononçant fièrement ces paroles : « Un officier français ne se rend pas ». Se voyant pris et n'ayant plus de munitions, il préféra se tuer avec sa dernière grenade plutôt que d'avoir la honte d'être fait prisonnier [6].
Onze civils furent également relevés morts ou décédèrent des suites de leurs blessures, dont M. François Poillot, pensionnaire à l'Hôpital de Saulieu, carbonisé, M. Georges Davesne, de Saulieu, et un bébé de six mois.

Le lendemain, 17 juin, les Boches ne permirent que l'inhumation de dix soldats. Ils autorisèrent celle des vingt-sept autres, seulement le 20, en n'accordant qu'un délai de quinze minutes.

À Château-Chinon, il y eut aussi une escarmouche au cours de laquelle deux civils, MM. Paul Prosot et Henri Malus furent tués, ainsi que quatre soldats: Julien Borgna, Guy Paturot, Joseph Coulaud et Maurice Desaudière. De même à Corbigny où l'on dénombra six victimes: Maurice Margue, 32 ans; Roger Pague, 30 ans; René Lahille, 21 ans; Pierre Helloin, 23 ans; Joseph Tissot, 20 ans, et Julien Witzer, 30 ans.

[6] Rapport de la Mairie de Saulieu. Un autre Officier que l'on croit être le Capitaine Melleteau, du 45e Bat. De Chars, a aussi disparu.

De notre village de Boux, nous regardions, effaré et abattu, se mouvoir la colonne ennemie dont les forces se révélaient colossales. Détachements motocyclistes, tanks, camions bondés de troupes, canons, états-majors volants, s'entremêlaient dans un ronflement infernal. Parfois le calme revenait pendant une minute, puis le défilé reprenait à la même cadence. La machine de guerre était lancée à toute vitesse mais, cependant, on eût dit une chenille monstrueuse. Au carrefour de la Croix-Milan, où les gens s'étaient murés derrière leurs volets clos, les soldats jetaient en passant un coup d'œil rapide, pour s'assurer si la voie était libre. Les jours précédents, un barrage hétéroclite, où se côtoyaient divers instruments aratoires, avait été établi par les paysans, chargés d'y monter la garde, afin de vérifier les papiers des automobilistes, et le premier citoyen armé du Reich qui s'y était présenté. avait été fait prisonnier. Qu'est devenu celui-ci ? C'est une autre affaire. Expédié sur Château-Chinon, peut-être fut-il délivré par le gros des troupes qui le suivaient et qui atteignirent Autun dans la soirée.

Les Allemands en Morvan ? Etait-ce possible ? La réalité éblouissait et malgré tout on n'en avait qu'à demi-conscience, à l'écart des grandes routes, quand le 18 juin, à Mhère, fusils braqués en avant, les « Fritz » vinrent inspecter les maisons à 21 h. 30... « Soldate ? Soldate ? ». Cachait-on un des nôtres ?

Ceux qui visitèrent notre domicile, sans trop insister, d'ailleurs, ne comprenaient pas un mot de français. L'un d'eux qui connaissait l'anglais « a little » nous fit savoir en

cette langue que ses camarades et lui espéraient bientôt tordre le cou à Chamberlain et à Churchill... Voire !
L'électricité avait été coupée le soir du 16 et les bruits les plus divers et les plus invraisemblables se propagèrent les jours suivants. Nous ne savons comment fusa celui de l'attaque des Russes contre la Wehrmacht et l'annonce de leur entrée à Dantzig qui, un instant, nous raccrocha à une lueur d'espoir. Au loin, et par intervalles, le canon tonnait toujours.

Et puis ce fut l'Armistice... On n'osait y croire quand, dans la nuit du 24 au 25, entre 0 h. 30 et 0 h. 45, les quelque cinq cents Allemands cantonnés dans notre bourg et ses environs, sonnèrent les cloches de l'église à toute volée. Nos cœurs furent ravagés de tristesse. La France était écrasée, à la merci de ses occupants.
« Français, vous êtes vaincus. ». Ainsi commençait le libellé d'une petite affiche apposée par les soins de la Kommandantur et qui nous fit frémir d'indignation. Et, pour montrer que nous étions hier conquis, les Boches hissèrent leur drapeau sur la Chapelle Notre-Dame-du-Morvan, au faîte des Bois du Banquet. A leur fureur, il fut enlevé peu après par un patriote (Serge Collier, en vacances à Ruère) : Premier acte de la Résistance qui « piano » d'abord, alla ensuite « crescendo ».
« Dans trois semaines. Angleterre kapout. toute petite. Guerre finie. ». A longueur de journée nous étions assourdis par ce refrain. Toutefois, certains hochaient la tête et n'avaient pas confiance dans la traversée de la Manche. « Angleterre, avions, beaucoup avions.» : L'Angleterre ne possédait presque pas d'avions , mais, en effet, la R.A.F. sauva ce pays et le monde avec lui.

Le 27 juin, la lumière nous fut rendue. Nous branchâmes vite notre poste de T. S. F. sur Londres. La guerre continuait... Et, du fond du gouffre noir où nous paraissions nous engloutir, une clarté jaillit, pale et forte à la fois, qui nous rasséréna. Reprenant le flambeau que l'ennemi voulait éteindre, le Général de Gaulle était au côté des Anglais. « La France a perdu une bataille, mais elle n'a pas perdu la guerre... ». Acte de foi dont il est peu d'exemples dans notre histoire.

De prime abord, les Allemands semblaient corrects. Ils étaient stylés pour mieux nous tromper. En fait', ces « Messieurs » avaient placard, un peu partout, des papiers annonçant qu'ils respecteraient les biens des Français, mais n'étaient-ils pas arrivés en pillards ? Dans la petite ville de Lormes, notamment, ils dévalisèrent de fond en comble le magasin de confections de M. Boulle. Ce vandalisme se renouvela en maints endroits. D'un pays riche et prospère, ils nous transformèrent en un pays pauvre et ruiné. Hélas, ils ne se contentèrent pas de nous piller.

…….....

« Un armistice, ce n'est qu'un armistice
Le traité de paix n'est pas encore signé

.....

Radio-Paris, de Gœbbels le crachoir
Prend tous les Français pour des poires,
Radio-Paris, d'Hitler, l'expression
Prend tous les Français pour des c... »

La France était bâillonnée, mais il nous suffisait d'écouter le Lieutenant Maurice Schumann, orateur d' « Honneur et Patrie

», Jacques Duchesne, notre compatriote « bourguignon » (neveu de Jacques Copeau, aimant le théâtre comme lui) et les voix de la Bretagne, cette terre un peu sœur du Morvan par son granit et par sa race : Jean Marin et Jean Oberlé (c'est son véritable nom). Nous avions encore Pierre Bourdan. Jacques Borel, et, de chez nous, en Nivernais, Jacques Villesolin qui se fit ensuite entendre à Radio-Caire et fut apprécié de Radio-Alger. Nous avons tenu, plus loin, à saluer la mémoire de ce jeune homme — si plein de promesses et de nobles qualités — qui, de retour à Londres, en 1944, mourut sous les bombes de la Luftwaffe, à la Maison de l'Institut de France.

Il y eut aussi Van Moppès, l'auteur de « Sur le Pont de Londres, un bal y est donné » et de :

« Allo Gœbbels, quelle nouvelle ?
Absorbé dans ses intuitions
Au bout du fil Adolf t'appelle. »

pastichant « Madame la Marquise ». Il a composé une belle chanson à la gloire des F. F. I. : « Ce sont ceux du Maquis, ceux de la Résistance » [7].

Enfin, pour nous verser une plus forte dose d'optimisme, l'humoriste et résistant Pierre Dac — ex-président de la S. D. L. (Société des Loufoques) — rejoignit la B. B. C. après de périlleuses aventures. Vous rappelez-vous cet air ?

« Le sol de Russie
Est tout rougi
Du sang nazi,
A dit Lily Marlen »...

[7] Éditions Salabert, Paris.

« Ici, la N. B. C. à New-York. Ici, Boston.. L'Américain Bourguignon vous parle ». D'outre-Atlantique, d'autres voix chaudes s'élevaient vers nous chaque soir. celles de l'Américain picard, de l'Américain flamand, de l'Américain parisien et de l'Américain bourguignon, qui n'était autre que le Colonel William Tylor, récemment décoré de la Légion d'Honneur. Il terminait rituellement son exposé par cette phrase aimable et touchante: « Bonsoir, Chers Amis de France, et surtout bon courage... », mettant un peu de baume en nos cœurs endoloris. Une fois, il évoqua la magnificence de la basilique de Vézelay, la beauté des églises de Saulieu, de Semur-en-Auxois... et nous fûmes profondément ému.

Nous ne remercierons jamais assez tous ceux qui, d'Angleterre, des Etats-Unis ou du Canada, puis de Russie nous témoignèrent tant d'attachement et de compassion en demeurant pleinement confiants dans notre relèvement. La Suisse, terre de bonté. a, elle aussi, droit à notre immense gratitude et nous sommes sûr que la page suivante en est la marque la plus sincère.

HOMMAGE A RENÉ PAYOT [1]

« D'autres encore, mieux que des Français de nationalité ont su insuffler à un peuple provisoirement vaincu et trahi, même dans ses institutions, l'idéal sans lequel rien n'était possible, car la grandeur d'un peuple n'est pas en parallèle ou en rapport direct avec sa force militaire, mais réside en premier lieu dans la noblesse de ses sentiments et dans ses qualités morales et spirituelles.

« Là, après de Gaulle, je veux parler de René Payot.

« Tous les Français se souviennent de ses exposés du vendredi soir, où, avec simplicité, objectivité et foi, il s'ingéniait, mieux peut-être que s'il l'eût fait pour son propre pays, à prouver au monde civilisé que la France, matériellement affaiblie, et ruinée économiquement, restait la grande puissance spirituelle vers laquelle encore et toujours les yeux du monde étaient dirigés.

« Aux Français qui désespéraient, il leur criait: « Courage » et l'on sentait dans les vibrations de sa voix et dans l'élan de son cœur, que son amitié pour Notre Patrie meurtrie était presque la raison même de ses exposés.
« Personnellement, je vous dirai que je pense souvent à cet

[1] Extrait d'une lettre que M. G. Arnol, d'Arnay-le-Duc (Côte d'Or), nous a adressée le 2 décembre 1945.

homme de bien, grand ami de la France, et de ses libertés acquises au prix de quels sacrifices !...

« René Payot incarne l'esprit helvète, l'esprit d'un peuple épris de liberté, aux nobles traditions, et qui sut si bien montrer au monde entier que dans un pays petit par sa superficie, tout est possible lorsque son peuple est grand.

« Nos prisonniers, nos déportés, nos malades et nos enfants des villes détruites ont trouvé en Suisse une seconde Patrie.

« LA FRANCE NE DOIT PAS OUBLIER CELA. Durant cinq longues années, une voix est venue de chez nos amis et nous a crié : « Courage, la France vivra. Vos enfants sont sans toit et n'ont plus de parents ? Nous leur en donnerons... »

« Dans notre détresse des années sombres, par-dessus le Léman, sur les ondes de Radio-Sottens, René Payot et la Suisse nous ont donné l'appoint moral de Résistance et d'espoir.

« La France fidèle à ses vertus ancestrales doit témoigner à nos amis de toujours une reconnaissance éternelle ».

Georges ARNOL,
du Maquis Bayard.

Jacques VILLESOLIN

Entre Magny-Lormes et Corbigny, sur la commune d'Anthien, aux portes du Morvan, se découpe la silhouette du Château de Villemolin, propriété d'une vieille famille nivernaise très estimée: la famille de Certaines, originaire de Cervon. C'est là que vécut en partie François-Donald Monroë, écossais par son père et nivernais par sa mère, Mme de Malval, sœur du Marquis de Certaines. I1 devait mourir en pleine jeunesse, à l'âge de vingt-cinq ans, après avoir magnifiquement représenté le Morvan dans la France en guerre, par-delà la Manche et la Méditerranée.

Très doué pour les lettres, il entra en 1939 comme journaliste à l'Agence Havas à Londres, où son beau-père, le Baron de Malval, était attaché à l'Amirauté Française, comme Officier supérieur de la Marine. Ce dernier chargé d'une mission secrète de liaison franco-britannique, rentra en France après la débâcle, en 1940.

François Monroë resta seul en Angleterre, disant à sa mère: « Je crois à la libération et je servirai mon Morvan ici ».

Ce fut alors qu'il devint l'un des membres de l'équipe « Les Français parlent aux Français » formée par Jacques Duchesne, et que, modifiant légèrement le nom de Villemolin, il nous conta sous le pseudonyme de Jacques Villesolin, maintes histoires inspirées par le terroir nivernais, dont il était épris. goûtant ses charmes en poète : Les deux arpents de mon curé, Le facteur. La petite bande, Les mariniers du Canal, etc..., et cette légende des Bûcherons de la Forêt de Montreuillon qui fut diffusée le 15 février 1941.

Mais l'inaction pesait à Jacques Villesolin. Il songeait à la lutte armée contre les Boches à laquelle il n'avait pu prendre part malgré trois tentatives, en France, en Angleterre, ensuite chez les Canadiens où il avait, cependant, fait valoir ses droits en qualité de descendant du grand Montcalm. En raison de sa santé plutôt délicate, et surtout de l'insuffisance de son poids par rapport à sa taille élancée, il avait été chaque fois déclaré inapte au service. Aussi accepta-t-il, avec enthousiasme, d'être le correspondant de guerre en Afrique, de l'Agence Française Indépendante fondée par Pierre Maillaud (Bourdan) et de suivre la Huitième Armée Britannique dans tous ses déplacements, ainsi que les forces du Général de Larminat.

Lybie, Tripolitaine, Tunisie, Italie... De El-Halamein à Tunis et à Naples, Jacques Villesolin participa à toutes les péripéties de la bataille des « Rats du Désert », n'hésitant pas à s'avancer à la pointe des combats pour effectuer des reportages inoubliables, dénotant un tempérament et un aplomb peu ordinaires et une âme bien trempée, de même qu'une plume brillante. Il monta plusieurs fois en avion, se plaisant à comparer les sauts de son appareil pris dans les remous d'un bombardement « au bouchon de sa ligne quand il pêchait, dans l'Yonne, à proximité de sa maison.

En janvier 1944, le Général Montgommery abandonna le

front d'Italie pour préparer en Angleterre le débarquement de Normandie. I1 emmena avec lui Jacques Villesolin qu'il affectionnait et auquel il a adressé une lettre d'éloges qui disparut dans le bombardement de Londres où notre compatriote trouva la mort, tandis qu'il corrigeait des notes, au cours de la nuit du 18 au 19 février.

Jacques Villesolin eut, sans nul doute, le pressentiment de sa fin prématurée : « Vivre en beauté, longtemps, est chose difficile. Mourir tôt est un bienfait de Dieu... Laisser en partant le souvenir d'un jeune visage dans la lumière... d'un geste vif dans le vent... d'une âme ardente et sans calculs dans son sacrifice accepté... Que m'importe la mort et l'heure de sa venue, si elle survient au soir d'une page bien écrite... » confiait-il à sa mère dans sa dernière lettre.

Le 24 février, ses obsèques furent célébrées à l'Eglise Notre-Dame de France à Londres. Pierre Bourdan et tous ses confrères de l'A.F. I. ; Raymond Aron, rédacteur en chef de « La France Libre », Jacques Duchesne et ses collaborateurs de la B.B.C.; le Lieutenant Maurice Schumann, le Directeur et les rédacteurs de « France » y assistaient du côté français, ainsi que M. Jacques Paris, représentant M. Viénot, Ambassadeur de France, Chef de la Délégation Française à Londres, M. Roger Cambon, Mme Legentilhomme et M. Gautier, Consul de France.

Inhumé au Cimetière Saint-Mary Harrow Road, Jacques Villesolin reposera le 15 juin 1946 au milieu des tombes de son village d'Anthien, pour lequel il a tant combattu. Grâce à cet amour de la petite patrie, avait-il déclaré un jour en substance: « il est facile d'offrir sa vie à son pays, pour ce qui reste de traditions, de pieuses croyances, de bel honneur ».

En voulant partir à tout prix, il n'avait pas songé « aux

Jacques **VILLESOLIN**

aimables métèques et aux habitants des palaces et des casinos de la Côte d'Azur, mais égoïstement à notre race qui a toujours tenu cela pour une grande et fière mission ».
Ce fut le 3 mars 1944 que Jacques Duchesne nous apprit au micro la fatale nouvelle et la perte cruelle qui venait de nous frapper, perte encore plus sensible pour nous Nivernais qui avions été captivés par la voix suave et la personnalité qui se dégageait du talent de Monroé.

Nous remémorant la carrière de l'écrivain, Jacques Duchesne ajoutait: « ... Je me trouvais à Alger au lendemain de la prise de Tunis. Il sortait tout frémissant de la bataille. I1 était toujours le même, frêle, distingué, modeste. I1 portait sur son visage les traces des efforts incessants qu'il avait fournis depuis un an. Car Monroë, ses chefs, comme ses camarades, en témoignent, était brave...
« Quand je le vis, il cherchait à accompagner un commando dans un coup de main hypothétique sur les côtes italiennes et balkaniques. Quelque temps après nous apprenions tous qu'il avait fait partie du petit groupe de journalistes alliés qui s'en alla en jeep tout seul, en avant de la VIIIe Armée, et rencontra les avant-postes de la Ve Armée! assurant ainsi la première liaison entre les deux forces.

« Ce soir, nous voulons devant vous, en votre nom, dire un dernier adieu à notre ami, à l'un de nos collaborateurs de la première heure, à un journaliste français qui, au service de l'A.F. I., n'a cessé d'aller au-devant du danger pour contribuer à ce que la voix de la France soit entendue à travers le monde entier.

Au moment où il est mort, Monroë se disposait à prendre part, le moment venu, aux opérations que nous attendons tous.

« ... Hélas, vous ne le verrez pas, et lui ne reverra pas la France ».

Toute la presse française alors libre, fut unanime à regretter la disparition de la noble figure de Jacques Villesolin, le plus jeune des correspondants de guerre. Et à l'hommage du « Progrès Egyptien », de « L'Echo d'Alger », d' « Algérie-Magazine », de « Combattant 44 », etc.., s'associa la presse alliée qu'il avait alimentée d'articles (News of the World, People, Reynols New, Sunday Dispatch).

Du « Daily Herald », nous citerons ce passage d'un de ses camarades, révélateur d'un trait de son caractère [2] :
« ... Je pense qu'il se sentait profondément éloigné et différent de ce monde moderne et chaotique qu'il décrivait. Ceci lui donnait un air d'éloignement, une attitude qui supportait les réalités — particulièrement les petites réalités ennuyeuses d'une campagne — sans l'inciter à s'en préoccuper beaucoup lui-même. Lorsqu'il se souvenait qu'il avait des objets à lui à partager, nul n'était plus généreux que lui, mais généralement il était mal pourvu des petites choses qui font la vie confortable. I1 mangeait ce qui était préparé pour lui et les bonbons qu'on lui offrait acceptant tout avec l'indifférence d'un enfant nourri au sein ».

La manière de considérer que tout allait de soi. s'exprima curieusement un jour près de Tobrouck, pendant l'avance de la VIIIe Armée, lorsque notre voiture désignée pour « la sortie des Correspondants » passa sur une mine. Le capot et une partie du moteur disparurent d'un coup, mais la chance voulut que le conducteur Smith en sortit avec une forte commotion et une jambe brisée.

« Se relevant, Monroë l'approcha aussitôt. plus anxieux

[2] Salusburry Traduit de l'anglais par P. Bourdan.

et irréel que jamais : « Oh ! Smith, s'écria-t-il, vous êtes le premier homme que j'aie jamais eu l'occasion d'interviewer immédiatement après qu'il ait sauté sur une mine. Qu'est ce que vous avez ressenti ? »
Smith répondit à cette question dans une langue si verte, qu'on ne peut rapporter ses paroles. Mais il remarqua plus tard: « Je lui ai dit exactement ce que je pensais... »

La droiture et la cordialité de Jacques Villesolin ont laissé une marque ineffaçable dans l'esprit de tous ceux qui l'ont approché.

« Nous l'appelions — dit Pierre Bourdan — « Le Petit Donald » parce qu'il était le plus jeune d'entre nous et surtout parce que nous l'aimions. I1 était gai, de cette gaité qui n'est pas joyeuse, mais qui est le relief d'un fond grave... Cette jeunesse espiègle inspirait bien autre chose encore qu'une affection d'ami et d'aîné: elle inspirait un sentiment qu'on a, maintenant qu'il nous a quittes, le droit d'appeler de son vrai nom, du respect... Dieu a voulu qu'il restât dans la mort « Le Petit Donald ». Tel il restera pour nous qui l'aimions et qui porteront en nous la belle légende qu'il avait dans son cœur ». [3]

Pour Pierre Jeannerat, de l'A. F. I., qui l'accueillit en Egypte, Jacques Villesolin restera « un délicieux camarade, incarnant la crânerie française, toujours courageux sans emphase, spirituel sans la moindre méchanceté ».

Pierre Bourdan lui a dédié son livre « Carnet de Retour » et Jean Oberlé lui a consacré deux pages de « Jean Oberlé vous parle », car il a rayonné... En 1939, il avait écrit un volume de nouvelles qu'il se proposait d'intituler « Leur pain de douleur », où il peignait la vie dure et pénible des bûcherons et des carriers du Nivernais. C'est malheureusement le seul

[3] Télégramme envoyé par l'A.F.I. à ses correspondants étrangers.

manuscrit qui reste de ses livres, car ceux qu'il avait rédigés sur le Désert ont été réduits en cendres lors de l'incendie qui ravagea pendant cinq heures la maison où il logeait et où il fut tué.

Voilà, n'est-il pas vrai, une belle somme de sacrifices, une vie modèle, un exemple pour les générations futures. Jacques Villesolin a tout sacrifié pour la France. Le Morvan est fier de le compter au nombre de ses enfants et de ses élites. [4]

D'ailleurs sa famille tout entière a bien mérité de la Patrie :

Son oncle, Charles de Certaines, Capitaine de G. R. D. I., engagé volontaire de 14-18, Croix de Guerre 14-18 et de 1939, fut tué à la frontière belge le 12 mai 1940.

Son beau-père, le Baron de Malval, dirigea un réseau de renseignements du Midi — où il prépara le débarquement — et fut emprisonné à Fresnes par la Gestapo en 1943.
Ses cousins Henry et Louis de Certaines, firent, l'un les campagnes d'Italie, de France et d'Allemagne, et l'autre, le Maquis du Vercors et également les campagnes de France et d'Allemagne.

Enfin Jacques et Raoul de Lestrange, firent aussi le Maquis de Montsauche.

[4] I1 a été décoré de la Médaille coloniale et de la Desert-Cross.

RÉCITS DE JACQUES VILLESOLIN

1. — DANS LE CIEL ENNEMI

« Ce que je vous donne là ce n'est pas autre chose que des notes que j'ai prises dans un Libérator revenu de Tripoli avec des trous dans sa carlingue, mais après avoir atteint son objectif. Tripoli est le seul grand port en Afrique qui reste à l'Axe. Les Allemands y ont ramené toutes les défenses aériennes possibles, et cela n'a rien à voir avec les défenses italiennes.

« C'était peut-être bien un article que j'avais été chercher auprès de ces équipages, mais chez ces hommes qui jouent leur chance si souvent, la plus grande insulte est d'être appelé un « romancier ». Ce n'est pas après avoir vécu dans leurs tentes et partagé un de leurs combats, que je vais me mettre à faire un roman.

Ce que je vous donne, c'est donc seulement un compte rendu et peut-être aussi quelques réflexions faites pendant ce raid.

Le départ

« Nous sommes rentrés par la porte des bombes dans le

Libérator qui va partir. Les moteurs tournent vite. Les hommes que nous sommes se pressent dans la carlingue avant, car il faut alléger le fuselage.

« L'avion roule. Tout se met à vibrer. Devant nous, sur un kilomètre au plus, un large chemin de feu est allumé. L'appareil prend de la vitesse. Nous restons tous penchés. Les deux pilotes ont les mains qui trépident sur les commandes, puis la vibration diminue. Au-dessous de nous, le chemin de flamme devient plus petit. Allons, nous sommes partis.

« Chacun s'installe : l'observateur quitte la carlingue pour aller s'installer dans le nez de l'appareil. C'est un métier de tonnerre de Dieu pour entrer là-dedans. Les trois mitrailleurs partent vers l'arrière. Nous fermons la trappe derrière eux. Nous n'avons pas encore mis les parachutes ou les vêtements de vol, mais nous fixons nos casques. Nous sommes tous reliés par téléphone, on entend chacun, mais si on veut parler soi-même, il faut pousser la manette.

« Le capitaine interroge. I1 nous appelle non pas par nos noms, mais par nos différentes fonctions : « Okay, observateur ? » — « Fine », braille Bill en nous écorchant les oreilles. « Okay, mitrailleur arrière ? »— « All right, all right », répond le Néo-Zélandais. Correspondant, fermez votre lumière » — « Yes Sir », j'éteins.

0n croise un avion inconnu en route

« I1 n'y a plus maintenant que les petites lueurs vertes des douzaines d'instruments de bord. Cependant j'y vois assez pour prendre des notes. J'espère pouvoir me relire.

« Le radio penché télégraphie : « P comme pomme... Départ parfait ».

« Tiens ! des lumières au-dessous. Une ville.

« Nos moteurs tournent.

« On prend de l'altitude, il commence à faire froid. Nous mettons nos vestes. Les heures passent. Le régime des moteurs est toujours régulier.

« Allo, allo, c'est l'observateur qui parle. Allo, mitrailleur, attention. — Allo, j'écoute. — Un gros avion sur la droite, attention.

« Hum, déjà ! Qui est ce gêneur ? Nous ne le revoyons plus. C'était peut-être un des nôtres

« Ah ! Des lueurs intermittentes par bâbord. Ces fous qui font la guerre en-dessous.

« Les heures passent encore, longues d'attente.

En territoire ennemi

« Nous sommes rentrés en territoire ennemi. L'objectif se rapproche, dans une heure nous y serons. A tribord, une lueur rouge.

« Allo, le Capitaine parle. « Observateur, donnez les positions exactes ». L'observateur donne la position et la route. Celui-là c'est un cerveau toujours en vibration.

« Le capitaine de l'équipage quitte son siège. I1 vient s'habiller, met le parachute, la ceinture
de sauvetage Mae West et le revolver. Je le regarde. C'est un grand Ecossais très calme, avec une grosse moustache et les

cheveux en broussaille. Il a les yeux bleus, une main à demi-brisée. I1 ne parle presque pas, mais on le sent partout dans cet appareil. Ce Lieutenant-Colonel qui mène l'escadrille au combat est un « Chef ». C'est notre aîné à tous dans l'appareil.

A-t-il trente ans ?

« Nous nous habillons chacun à notre tour: parachutes, revolver. Nous sommes prêts pour le combat.

« Encore une lueur rouge en-dessous. Sans doute un signal pour la chasse allemande de nuit. De petites lumières sont aussi éparpillées.

« Maintenant l'observateur ne cesse de corriger le vol de l'avion. Le mitrailleur arrière donne une rectification ou deux.

Au-dessus de Tripoli

« Nous arrivons sur Tripoli de la mer. L'avion ne cesse de descendre, descend, descend encore. Tripoli en face. J'ai le nez collé sur la vitre. Je vois la ligne de la côte et la forme géométrique du port. De loin les balles traçantes commencent à monter vers nous.

« Nous arrivons. Les canons anti-aériens donnent. Je vois le sol couvert de taches lumineuses de toutes les couleurs, jaunes, rougeâtres. Le temps est excellent. La nuit est belle.

Serons-nous descendus ce soir ?

« — Allo », le Capitaine parle. « Observateur, quand allez-vous lâcher les bombes ? — Pas encore ».

La descente en virages

« Les bombes de feu éclatent au-dessus et au-dessous de nous. Ce gros appareil solide comme un roc commence une danse de Saint-Guy sous les déflagrations. Dans les écouteurs, maintenant, les ordres et les mots se pressent; mais en définitive, c'est toujours la même phrase: « Keep on waving », (Donnez du ballant).

« Le Libérator descend encore en tournant pour approcher de l'objectif.

« Balancez, gueule-t-on dans le microphone. Par ma vitre, je vois alors l'aile gauche avec ses énormes moteurs. On dirait qu'elle va se mettre en perpendiculaire avec le sol, et cela découvre alors toute une terre hostile criblée de plaques lumineuses.

« Le Libérator descend encore. Il semble maintenant pris de hoquet. Un feu d'enfer, dit quelqu'un. Puis, toujours ce même ordre: « Balancez ! ». « Observateur, pouvez-vous lâcher les bombes ? ». « Pas encore ».

« Dans un remous, je distingue dans la ville une batterie particulièrement acide. Dieu ! le beau tir ! les fusées montent dans le ciel. Les projecteurs balayent la nuit.

Les bombes sont lâchées

« Nous descendons toujours. « Attention, je lâche », dit l'observateur au micro. Il lâche en effet, et le Libérator fait un saut en l'air. « Je lâche »... Nouvelle secousse.

« Je lâche »... et part le dernier paquet de bombes.

« Le radio et moi-même sommes agrippés. Le feu ennemi atteint son maximum d''intensité maintenant... Ça claque de partout... Les moteurs gémissent, et c'est toujours le même ordre: « Keep waving ». Les mitrailleurs entament entre eux une conversation vive et hachée. Je la saisis mal. Dieu, mon carnet que j'avais laissé là, a foutu le camp !

« Au microphone, la conversation continue. L'avion fait ses tours. « Mitrailleur les photos ». L'homme a dû jeter sa fusée. Au bout d'un instant on voit le so1 s'éclairer.

Dans les projecteurs et la D. C. A.

« Les projecteurs balayent toujours le Ciel. Hélà ! je vois le bout de l'aile qui s'éclaire, puis les moteurs. Les hélices qui tournent dans la lumière. Ca vient vers ma figure. Nous sommes pris là-dedans... Ça passe ! « Les obus éclatent autour de nous. Touchés sans doute. Les salauds « Les premiers coups au but. Touchés encore. Du plomb dans l'aile. Hep là, mon parachute... « Keep waving. Keep waving ». « Et puis l'avion fait un immense cercle en piquant vers ce port qui crache du feu.

Le retour

« Il repart sur la mer. C'est fini...

« Le radio, qui a plus de cinq cents heures de vol, se met à rire.

« Il nous faudra encore des heures et des heures pour regagner la base. Il fait plein jour. Les pilotes,

l'observateur, les mitrailleurs et le correspondant de guerre sont maintenant des gens bien fatigués.« Je regarde les autres. A quoi pensent-ils, ces hommes d'Angleterre, qui n'ont qu'une horreur : dire ce qu'ils pensent. Ni vous, ni moi ne le saurons.

« Et ce jour-là, tous les appareils sont rentrés. La majorité d'entre eux avaient été touchés. Dans le nôtre, il y avait trois trous et des schrapnels dans la carlingue ».

Le Caire, 8 décembre 1942.

II. — QUATRE VOITURES ET TREIZE HOMMES DANS LE « NO MAN'S LAND » EN ITALIE

« Les armées alliées qui poussent l'ennemi devant elles se sont rejointes et refermées sur un tiers de l'Italie; un tiers de l'Italie avec des villes pleines de monde: Tarente, Brindisi, Reggio, et bien d'autres.

« Mais l'histoire que je veux vous dire aujourd'hui se place avant la grande jonction. C'est une véritable histoire de « no man's land », c'est l'histoire des quatre voitures et des treize hommes qui ont fait la première liaison entre la VIIIe Armée Britannique et la Ve Armée Américaine, couvrant en deux jours près de quatre cents kilomètres de territoire inconnu, et partiellement occupé par l'ennemi.

« C'est une histoire que je connais bien; j'étais l'un de ces treize hommes, dans l'une de ces quatre voitures.

« Si je vous raconte cela aujourd'hui, c'est parce que ce que nous avons pu voir et observer pendant ce voyage, se

répète en territoire non conquis, derrière cette sorte de ligne: Salerne-Bari.

« Les réactions du peuple italien entre Nicastro et Salerne furent les mêmes que celles que nous pourrons encore voir entre Foggio et Rome.

« Au fait, voici l'histoire... La VIIIe Armée venait de prendre Vibo Valentia.

« Drôle de jour, pas grand'chose à faire, nous campons au bord de la mer et la soirée promet d'être douce. Nous avons deux gourdes de vin pour quatre, des œufs plein un panier, des chansons dans la gorge, et d'un camion chanceux, un filet de musique nous arrive : des airs de danse, la radio de Londres; il y avait au moins huit jours que nous ne l'avions pas entendue. Et puis, la musique s'est tue... Les nouvelles...

« Vous souvenez-vous des nouvelles de la Ve Armée quelques jours après son débarquement ? Entre la pointe avancée britannique et les Américains, il y a encore trois cents et quatre cents kilomètres. Où est le Boche ? Que fait-il ? Ça... c'est que nous allons chercher.

« Nous partons pour Salerne le lendemain avant le jour. I1 a fort bien commencé, ce voyage. La route est belle, elle longe la mer et le soleil se lève. A quelques kilomètres après Diamante, nous trouvons la dernière patrouille britannique; quatre autos blindées qui se dissimulent dans l'ombre d'une petite ferme...

« Voulez-vous du thé ? — Certes...

« Où est Fritz ? La patrouille n'en sait rien.

« Nous repartons : cette fois-ci, nous serons seuls, tout seuls. Toutes les informations que nous pourrons recueillir

seront celles que les Italiens voudront bien nous donner; mais je veux vous dire tout de suite que, pendant deux jours de « no man's land », parfois à quelques kilomètres des tanks et des autos-mitrailleuses allemandes, pas une seule fois, ils n'ont essayé de nous tromper.

« Midi ! Pollicastro. On arrive au village. Ils ont vu notre petit convoi, et soldats, femmes, enfants se pressent sur les bords des routes. C'est le premier gros bourg que nous traversons. Les fleurs pleuvent sur nos voitures. Une vieille femme s'approche et passe une petite main jaune, toute ridée, qui s'agrippe à ma manche: elle pleure de tout son cœur, la brave vieille : « Bono Englise... Les Allemands m'ont volé mes poulets... Ils leur ont tordu le cou et les ont mangés... ». — « Mon Dieu, Madame... la guerre... Madame ».

« Tudesqui ? — Où sont les Boches ? » C'est une question que nous poserons tout le temps.

« Ils ont fait sauter le pont de Poliicastro. Ils sont à quelques kilomètres, sur la route, dans la direction de la montagne.

« Un soldat italien nous montre les restes d'un camp allemand. C'est un camp de la veille...

« Le pont a sauté, mais la rivière est toujours là; un gosse s'offre à nous servir de guide; il a l'air honnête et nous partons ensemble. I1 faut aller vers cette maudite montagne pour chercher un gué. Au bout de deux kilomètres ont le trouve. Et avec de l'eau jusqu'aux essieux et des gerbes blanches devant les capots, les voitures avancent.

« Drôle de voyage... A tous les tournants, il faut ralentir car « il » peut être de l'autre côté avec ses mitrailleuses; chaque fois que nous marchons à flanc de colline, nous scrutons le

versant d'en face, car, comme vous le savez, l'ennemi se sert aussi de mortiers.

« Mais rien, toujours rien, nous avançons toujours. Les villages avec leurs petites rues serrées nous voient venir de très loin. Jamais aucun d'entre nous aurait pu imaginer pareille réception. Les gosses se précipitent sur les marchepieds; des douzaines de mains nous tiraillent. Si par malheur nous sortons la tête, nous sommes sûrs d'être embrassés dix fois. I1 s'agit donc de la sortir au bon moment... Les filles nous donnent des fleurs... Elles en mettent sur nos casquettes, sur nos voitures. On nous présente des corbeilles de fruits fraîchement cueillis. Des jarres de vin, des fromages de montagne et des sourires... Plus que je n'en ai vu en deux ans de campagne !

« — La grande Armée arrive derrière vous ?

« Avec une prudence toute péninsulaire, et dans un italien douteux, j'affirme que d'innombrables chars avec leurs cinq mille hommes d'équipage nous suivent à quelques kilomètres.

« L'enthousiasme est à son comble. I1 n'y a plus aucune restriction.

« Cinq heures. Sud de Vallo. — Nous n'avons presque plus d'essence. Nous allons très lentement. Dans trois ou quatre heures, il fera nuit. Nous nous sentons tous un peu seuls. Dans les fonds de vallées, il fait déjà sombre.

« — Attention !... Les Allemands traversent la route à trois kilomètres devant vous. C'est un paysan italien qui vient de nous crier cela.

« Nous nous dissimulons sous les châtaigniers et la plus

petite de nos voitures part en patrouille.

« La « jeep » revient. « Attention... Attention ». Un tank ennemi arrive sur nous.

« Curieux moment.. Nous devons avoir en tout trois mitraillettes et dix revolvers. Contre les blindés, ce n'est pas tout à fait ce qu'il faut.

« Un bruit de moteur dans notre dos. Nous nous regardons. Nous sommes coupés de tous les côtés. La Charogne avance vite...

« Jamais encore, je n'ai fait un aussi beau saut dans les buissons. Comme un revolver n'a pas encore arrêté de char, je ne voulais pas tenter l'expérience. Très curieux, croyez-moi, de se sentir pris. Une belette n'aurait pas fait mieux pour se glisser de ronciers en épines, mais plus rien; pas un bruit... Ça devient inquiétant... J'aurais voulu au moins entendre : Achtung, pour savoir où ne pas aller...

« Dans trois ou quatre heures il fera nuit, et comme les chèvres de Monsieur Seguin: « Pourvu qu'on arrive à la nuit ».

« Eh bien... c'était une fausse alerte, une demi alerte plutôt, car le bruit de moteur dans notre dos était celui d'un de nos camions qui nous rejoignait... Quant au char qui arrivait sur nous, il faut croire qu'il n'avait pas l'intuition du Commendant en Chef, car il repartit sur ses traces.

« Sept heures. Vallo. — Pas d'essence. Nous décidons de « prendre » Vallo. Les quatre voitures « Jeep » en tête descendent la montagne. On arrive à la ville où la plus extraordinaire des réceptions nous attend.

« Ils savent notre arrivée. Le téléphone marche toujours entre les villages et les bourgs. Sur la grande place de Vallo, dans un uniforme de gala, sabre au côté, je vous prie, le Capitaine de la caserne des carabinieri nous « espère ». Autour de lui se presse un non moins élégant et non moins botté état-major. L'atmosphère est à la cordialité. Chacun s'incline et se présente. Le capitaine ajuste son monocle et nous tapons nos uniformes pour en enlever la poussière.

«— Il y a cinq voitures blindées allemandes qui croisent dans les parages ». Et le capitaine regarde nos pauvres voitures qui ne sont pas blindées du tout. Accompagné par l'un d'entre nous, il cherche pour savoir où sont exactement ces diantres d'Allemands, et où se trouvent les lignes américaines, car nous ne savons toujours rien. Les renseignements sont très vagues; la seule chose dont on est à peu près sûr, c'est que les blindés ennemis sont tout près.

« Les carabinieri remplissent nos réservoirs d'essence et l'une après l'autre nos voitures descendent vers la mer pour passer quelques heures de nuit.

« I1 fait noir, très noir. Il n'y a pas de lune. Des hameaux... On ralentit un peu... Une tête de femme qui passe dans un rais de lumière. « Tudesqui ? ». « Les Allemands ? » Nous ne répondons pas.

« Les voitures descendent toujours. « Miel ! » jure mon vieux chauffeur cockney. « J'aimerais mieux vous conduire au bal ». Et pour une fois, nous serions presque du même avis.

« Un barrage de béton sur la route. Mais heureusement personne pour le garder. On passe.

« Eh bien ! J'ai trouvé gîte dans le château d'un marquis italien. Le charmant homme m'a admirablement traité ! Nous n'avons dormi que d'un œil après une charmante soirée, où les propos roulaient sur la chasse au chamois et sur les enfances orageuses des Princes Collonna.

« Avant l'aube, nous étions repartis. Comme guide, nous avions cette fois un capitaine italien, qui s'était offert spontanément à nous conduire. Il était en uniforme. C'est un homme certainement très brave; pris avec nous, il eût été fusillé !

« Avant midi, nous rencontrons la première patrouille américaine. Une voiture bardée d'acier avec toutes ses mitrailleuses qui pointent vers nous. Nous faisons de grands gestes... « VIIIe Armée ».

« Crénom ! » jurent les patrouilleurs.

« Et puis, c'est l'autre front, avec des avions qui chantent en plein ciel et des canons qui donnent pour une grande bataille.

« La route est ouverte... La liaison est finie...

« Le général Alexander qui demanda à voir notre minuscule unité après son arrivé eut le sourire: « Ma foi, dit-il, voilà un voyage que je n'aurais peut-être pas tenté !... »

« Le Général a bien tenté d'autres choses, et bien souvent. Quant à moi, si j'étais écrivain comme Monsieur de Montherlant, avec l'habitude des dédicaces aux divinités, plutôt que d'être tireur à la ligne, je vous assure qu'il est certaines histoires que je dédierais au Dieu de la Chance ».

III.—LA LÉGENDE DES BUCHERONS

« Je ne crois pas qu'il y ait de province... Je ne sais même pas s'il est un village en France qui n'ait pas sa légende. Une légende, voyez-vous, ce n'est pas un conte pour faire peur aux petits enfants ou effrayer les grand'mères. Mais non ! C'est une histoire, une histoire qui était vraie dans le temps, et qu'on a répétée bien des fois... le soir au coin du feu. Bien sûr, tout cela s'est transformé, à chaque nouvelle veillée, le conteur a ajouté un nouveau détail et l'histoire est devenue plus riche, plus belle, mais c'est toujours la même histoire.
« Eh bien, voyez-vous, dans mon pays, dans ma province et dans la vôtre aussi, sans doute, c'est à ce moment-ci de l'année que nous redisions le plus volontiers nos légendes. Pourquoi ? Oh, parce ce que les jours étaient plus courts... Qu'il faisait froid dehors, et que de grands feux brûlaient dans les cheminées.

« Je me souviens d'une légende, elle est très belle, du moins je l'aime beaucoup; si vous la connaissez déjà, peut-être voudrez-vous l'entendre à nouveau, et si vous ne l'avez jamais entendue raconter, et bien, nous allons vous la dire. C'est « La légende des Bûcherons ». Elle est née en forêt de Montreuillon, quelque part vers un carrefour qui s'appelait « Le sapin ravagé » dans mon pays du Morvan.

Nous sommes en forêt. Des bûcherons vont faire une coupe. La scène se passe quelque temps avant la guerre. Août 1939 !

François. — Hében ! mon bûcheron de Père Lequeu... On va

t-y l'abattre tout de suite ce sapin-là ?...

Lequeu. — Bah... Ben... Moi j' veux ben...

Sylvain (rouspétant).—Ra tia tia... et la soupe ? Et le déjeuner mes gars... Tout de même, depuis le matin qu'on est dans la coupe... Ça creuse...

François. — Avec quoi que tu veux déjeuner le Sylvain... Ta gamine est pas encore venue apporter notre repas.

Sylvain. — C'est ma foi vrai...

François. — Ben alors... bois un coup pour te donner du courage, pis on abat l'arbre avant de se mettre à casser la croûte... Ca sera toujours ca de fait.. Pas vrai, Père Lequeu ?

Lequeu. — Bon ! comme vous voudrez... mais alors il faut s'y mettre tout de suite...

Sylvain.—Ah ! je veux ben...

Lequeu. — Ah ! que c'est donc ennuyant c'te chose-là. Regarde le sapin.

François. — Quoi donc ?

Lequeu.—Y penche à dreite... vers le mauvais côté. Y va détruire la petite volière de charmes, s'il tombe par là. Attends donc voir...

Sylvain.—On n'a qu'à mettre la corde et dire aux gars de tendre ça dur comme mon jarret, sur la gauche. Y sera ben malin comme le diable c'te sapin que m'empêche de déjeuner s'y tombe pas... des fois...

Lequeu. — T'as raison Sylvain, on mettra la corde... Où qu'est donc le Jean-Marie pour venir nous donner la main ? *(Appelant)* Jean-Marie... *(Sa voix résonne sous les arbres), (à ses compagnons auprès de lui)* A répond pas le malin... Où qu'il est donc ? *(Appelant à nouveau)* Hé le Jean-Marie ?

Viens donc voir ici; *(à ses compagnons)* Où qu'a n'est donc? *(Plus fort)* Ah ben Jean-Marie ?

Jean-Marie *(de loin, grinceux)*. — Voilà... voilà... c'est bon, on arrive... *(Plus près)* J' suis là ! Mon Dieu...

Lequeu.—Vins donc putôt nous aider à abattre ce sapin avant la soupe... putôt, putôt... hé ! ce que je vois, qu'à poser des collets... que je surprends les deux oreilles d'un lapin qui te sort du bout d' ta poche.

Jean-Marie *(conciliant)*. — Sont si petits mes collets, qu' ça fait de mal à personne...

Sylvain. _ Va donc placer la corde sur le haut du fût, espèce de braconneu... un gars comme toi, ça sait grimper. Dénicheu de pies.

Jean-Marie. — Ça, ça me connait pardine... François passe-moi le bout de la corde, que je me la serre autour du ventre... pour être libre des mains. Tiens, là encore un tour. Ah, ouf, ça serre, Pousse moué aux premières branches. Là... je tiens le fût...

François.—Ho hisse... ho hisse... ho hisse...

Jean-Marie. — Encore un ch'ti coup... Hé... j' les tiens...

François. — Ho hisse...

Sylvain. —Y grimpe là-dessus comme un vrai écureuil !..

Lequeu. —T'en ferais pas autant... mon vieux Sylvain, avec un ventre comme celui de ma mule...

Sylvain.—Te peux causer, avec un train comme le tien... Hé, là-haut. Te vois-t-y du pays... L'est dru comme un pic qui monte aux arbres...

Jean-Marie.—Si j'en vois du pays. Ten, j'aperçois même la chapelle en ruines de la forêt... Ten, juste là, à côté des étangs.

Oh ! Faites attention, vous mettez pas dessous moi... Gare à la mousse dans les yeux.

Lequeu.—Mets la corde solide à double nœud.

Jean-Marie. —Vous en faites pas...

François. — Presse-toi donc qu'on en finisse, causeux... Te descends ?

Jean-Marie. — Attention, je me laisse glisser... *(On entend ses pieds qui touchent la terre)* Youf ! Elle tient ben ma corde, vous allez pouvoir tirer...

Lequeu.—Bon ! François, te vas cogner l'arbre avec moi... Jean-Marie et toi Père Sylvain, mettez-vous à la corde… Attention de faire tomber le sapin au bon endroit... *(Il se crache dans les mains)*. L'un après l'autre, hein, François ! C'est moi qui commence... Ah ! *(on entend pendant quelques secondes les bruits des cognées sur le fût du sapin, François et Lequeu accompagnent chacun des coups qu'ils donnent par un « han ! »)*.

Lequeu *(tapant toujours, par conséquent la voix retenue)*. — Pu bas, François !... Frappe pu bas... Tout en bas..

François.—Vous en faites pas, c'était le coup que m'avait un peu manqué... han... han... han...

Lequeu *(très fort)*. — Attention. Sylvain et Jean-Marie. Tirez fort. On donne les derniers coups... Ça va craquer

Sylvain (de loin).—On a l'œil... (*Les coups de cognées augmentent d'intensité, pendant deux secondes on n'entend qu'eux. Puis un craquement, et enfin l'arbre s'abat dans un bruit de branches brisées*) .

Lequeu. —L'est ben tombé!...

Sylvain. — Brament beau sapin que c'était là.

François. — Allons-y, on a encore de quoi chauffer tout le département dans la forêt de Montreuillon... et même de faire la charpente d'une ville grande comme Châtillon dans le Bazois... au moins... Ça manque pas d'arbres. les bois d' chez nous.

Jeannette.— C'en a fait un de ces tonnerres...

François. — T'es donc là, Jeannette ? On était si occupés que personne t'avait seulement vue...

Sylvain.—Te nous a t'y apporté notre souper ?

Jeannette. — J' l'au ben au chaud dans mon panier... y a pu qu'à s'asseoir. Ten, j' déplie la serviette... Là On est bien. Ça fait sec...

Sylvain.—Un morceau de salé, Lequeu ?

Lequeu.—Merci... que je sorte mon couteau... Où qu' l'est donc ?

François. — Servez-vous de la bouteille. J' boirai au rigoulot après vous Père Lequeu...

Sylvain. — Laisse-m'en...

Jean-Marie. — Avec un ventre comme ça, y boirait ben tout...

Lequeu. — Alors t'as vu la Chapelle de la Forêt... T'as point entendu les cloches... des fois ?

Jeannette. — Les cloches ? Vous savez ben qu'y en a plus...

Sylvain. — Elles sonnent tout de même de temps en temps...

Jean-Marie. — Comment qu' ça peut-y sonner alors ?

Lequeu.—Quand un grand malheur va arriver, les cloches de la chapelle de la forêt de Montreuillon reviennent sonner le glas.

(Jean-Marie et François se mettent a rire).

Sylvain. — Faut pas rire.
François. — Tiens, passe-moi donc la bouteille, père Sylvain… Tu me rends le gosier sec avec ces histoires.
Jeannette. — Moi j'y crois.
Jean-Marie- — Mais c'est une légende ça... Voyons. ..
Jeannette. — Légende ou pas, ça pourrait être vrai...
Jean-Marie. — Mais qu'est-ce qu'elle raconte donc c' te légende-là, père Lequeu... Vous avez l'air de bien la connaître ?
Lequeu. — Faut pas en rire les gars... Le Sylvain et la Jeannette ont raison... Parce qu'elles ont déjà sonné souvent, les cloches de la Chapelle de Montreuillon... Et chaque fois que c'était le glas, y avait un grand malheur qui suivait...
François. — Oh... Pour sûr ? ? ? Lequeu ? ? ?
Lequeu. — Oui, mon gars. Pour sûr... Elle sonne comme ça, la chapelle vide depuis le temps des grandes invasions. C'était peut-être ben avant les croisades ou la Révolution, j' sais pus ! La Chapelle a été profanée qu'on raconte, à cette époque-là... On lui a volé ses cloches... Oui, mes gars, et depuis, quoique y ait pu jamais eu de cloches dans la Chapelle, avant toutes les invasions, on les entend que reviennent et que se mettent à tinter le glas, comme ça, tu sais... Pan... pan... pan... tout doucement... Ça a fait ça en 70, que grand-père l'a entendu, pis en 14...
Jean-Marie — Oh là donc !
Lequeu. — Comme je te le dis... Et quand le malheur va prendre fin, elles reviennent encore. Mais ce coup-là, elles

sonnent en carillon toutes à la fois, comme pour un jour de Pâques..

François. — Ben, vous en savez-t-y des contes mon père Lequeu. Vous êtes encore pis que ma grand-mée, qui croit pourtant aux revenants. Les cloches de la Chapelle démolie de la forêt de Montreuillon sonnant le glas... Pan... pan... pan... Ben ça, faut pas y croire la Jeannette... C'est des idées... *(Il rit)*.

(Tout doucement et au loin, on entend une cloche seule qui sonne le glas, c'est-à-dire un coup très lent, puis un autre. et cela pendant quelques secondes. A mesure que le son de 1a cloche augmente, le rire de François diminue).

Lequeu. — Vous entendez-t-y ?

François *(pas très sûr)*. — C'est le vent...

(Les coups de glas deviennent plus distincts)

Lequeu. — C'est le glas... Ça veut dire... Mon Dieu, que faut vous préparer. *(0n entend encore le glas très distinct ; quand il a sonné, silence pendant une seconde ou deux)*.

Speaker. — Le glas avait sonné en forêt de Montreuillon... C'était peut-être le bruit du vent. Je ne sais pas... C'était peut-être un vol de ces oiseaux qui passent en bandes l'hiver. Peut-être bien... Mais, voyez-vous, les bûcherons de Montreuillon, de Vauclaix, de Cervon, et moi, qui suis de leur pays, nous savions bien ce qui allait arriver... Pourtant la légende ne se finit pas là. Je vais vous dire comment elle se finit... Tenez... tenez... Un jour... un jour qui n'est pas loin... En forêt de Montreuillon, près du « Sapin Ravagé ».

(Il fait un vent assez doux que l'on entend dans les arbres).

Lequeu. —Ça vente...
François.—Ça vente du nord...
Sylvain. — Pas bon, tout ça.. . Ca amène le froid».. comme si on avait besoin de c' te saloperie-là... Pour ce qui nous reste pour nous chauffer dans nout' pays.
François. — Te vois... Moi, je comprends guère... Nous avons des forêts, pas vrai ?...
Sylvain. —Et pis de belles encore...
François.—Y a ben du bois pour tout le monde en France... Ben regarde dans tous les journaux. Partout qu'on voit « lutte contre le froid », à Paris, à Rouen... même à Nevers... Ce bois qu'on coupe quoi, nous par exemple... NOUS. Ben où donc que va ? On est tout de même pas les seuls à faire des coupes en France, bonsoir !
Lequeu. — Va donc le demander aux boches, où que va. Ils le savent ben... eux..
François. — Comment ça que te raconte ? Voyons... C' te coupe-là ten, celle-là même où nous sommes en ce moment, te sais ben que c'est Dardeaud de Nevers que l'achète. ça soune ben le Français pourtant, un nom comme ça.
Sylvain. — Ecoute, le gars François.. J' sais guère écrire. Ni pas trop lire, mais t'es encore moins rusé que moué... Te crois donc que c'est malin. Dardeaud l'achète nout' coupe, ben sûr le poure vieux... C'est son métier... par exemple faut que la vende... Te me suis-t-y ?

François. — Oui.

Sylvain.—Ben il la vend, à j' sais pas moi... Disons... Tiens, disons Faucheux, le gros marchand de bois, et pis Faucheux, faut qu' la vende aussi c' te coupe...

François. — Ben sur, pardine. Mais il est toujours de nout' pays, celui-là.

Sylvain. — Oui-da, oui-da.... mais de fil en aiguille... c'est Fritz que finit par l'acheter.. Te comprends. C'est Fritz que s'est installe à Paris.... pis que l'expédie tout dret, notre travail sur Berlin... Te vois-t-y, François ?

Lequeu. — Mais c'est pas tout encore... Avec quoi que le paye nout' coupe, qu'on sue pour la
faire ? Hein, avec quoi ?... Ben avec nout' monnaie, qu'on est obligé de « lui » payer... des frais d'occupation que raconte c' te salaud de boche... Te comprends... en somme, c'est nous que finissons de payer notre propre travail... pour que le boche en profite encore... Te parle d'un malin.

Sylvain.—Il est peut-être pas si malin que te crois. J' sais pas mais y me semble pas si fier... qu' l'an dernier... On dirait qu'ils ont un os de poulet dans le gosier, les Fritz... C'est pas ça que les rend moins sournois... Mais... j' m'entends. C'est qui commencent à tâter du froid eux aussi là-bas en Russie...

Lequeu. — Pis y tâtent aussi du chaud en Afrique... hé ! hé !

Sylvain. — Savent pus quoi choisir. Quoi donc...

François.—Enfin, tout ça c'est ben joli' mais ça nous empêche pas d'être ben malheureux tout de même ! Un village qu'on n'a pas ce que faut pour se nourrir. Tu te rends compte, pus de viande en Nivernais... Que c'était nous en Morvan qu'on envoyait les meilleurs bœufs à La Villette dans le temps...

Lequeu. —Ah, oui, dans le temps...

François. — Ca me fait penser qu' faut aller relever les collets qu'on a posés... On y trouvera peut-être ben queque chose... Les bûcherons, ma foi, c'est comme les charbonniers, ça a toujours braconné. Mais c'te fois personne y trouve à redire ...

Lequeu. — Oh non, même que tout le monde est d'accord... pour une fois... Ten donc... Te te souviens que le garde de Villemoulin m'avait flanqué dans le temps une belle frousse, et que j'avais juste échappé à l'amende à cause du Curé de Sarvon [5] parce que j'en étais.. comme qui dirait... enfin, je veux pas me vanter... mais le bras drouet, c' qui m'empêchait pas de braconner du reste... Mon Dieu...

François.—Oui.

Lequeu.—Eh ben, c'est le garde de Villemoulin lui-même que m'a donné v'là huit jours son furet pour que je puisse faire les trous... partout, qu'y m'a dit... y a pus la chasse gardée.. C' qui faut, c'est manger... Te parles d'un bouleversement.

Sylvain. — T'as raison. Le braconnage, c'est nécessaire maintenant. Mais ouaht... c'est pu drôle du tout...

François. —Oui dà ! Drôle de monde... Ca te rappelle rien la coupe où on est maintenant, Sylvain... Ten... l'hiver d'avant la guerre...

Sylvain. — Oui dà ! Le pauvre Jean-Marie était là de ce temps...

Lequeu. — Eh oui, le pauvre Jean-Marie était là... C'est du jour où on a abattu le sapin, et où on a entendu les cloches de la Chapelle écroulée. C'est bien ca que tu veux dire, Francois

5 Cervon.

?

François. — Oui, c'est de ce jour-là. Je me souviens... C'était Jean-Marie... C'était Jean-Marie, tiens, qu'avait monté pour mettre la corde... S'il était dru !

Sylvain *(désolé)*. — Ah... ouaht...

François. — Ça me paraît loin. Bon Dieu que ça me paraît loin, ce jour-là. Y a eu tant de choses depuis. Y en aura peut-être encore d'autres... Vous vous souvenez... les cloches... C'était le glas. J' pouvais pas y croire... ça tournait comme ça entre les arbres-.. ça venait, ça s'en allait... De temps en temps... On aurait dit que ça montait des étangs.. d'autres moments, on aurait ben juré que ça venait du gué Boussard... J' pouvais pas y croire...

Lequeu. — Ah oui dà... Parlons pus de ça... Tiens *(poussant un cri; de surprise)*. Les gars...

Sylvain.—Tu me fais peur, qu'est-ce que y a ?

François. — Quoi donc ?

(On entend un peu de vent, et des sons de cloches avec le vent).

Lequeu.—Ecoutez ce qui vient avec le vent...

(Le son des cloches augmente, elle sonnent en carillon).

François. — Les cloches...

Sylvain. — Ca recommence... Elles sonnent en carillon, les gars... Elles sonnent en carillon... C'est pus le glas, ce coup-là... Ça va finir, nos malheurs... Ecoutez... Elles sonnent toutes ensemble... Elles y sont toutes... Ça va finir. Croyez les cloches... Ecoutez... Ecoutez... C est pus beau qu'un jour de Pâques...

(On entend toutes les cloches qui sonnent en carillon pendant une ou deux secondes).
(Silence) .

Speaker. — Oui… Un jour, un jour qui n est pas loin, en plein cœur du Morvan, en forêt de Montreuillon, les cloches de la Chapelle se mettront à sonner les premières !... Dans toute la forêt, les bûcherons lèveront la tête... Dans tous les villages de bordure, on saura vite que les cloches ont sonné ! On saura que la Victoire et la Délivrance sont là jusqu'au jour où dans tous les clochers de France, dans les clochers du Morvan, dans les clochers de Savoie, des Alpes, des Ardennes, dans les clochers bretons, normands, partout, toutes les cloches de France se mettront à sonner. Elles sonneront l'Allemand parti, elles sonneront le retour. Et plus jamais, dans mon pays du Morvan, en forêt de Montreuillon, près d'un carrefour qu'on appelle le « Sapin Ravagé », plus jamais on n'entendra le glas.

LA PROPAGANDE CLANDESTINE

Avant la propagande orale des postes émetteurs Clandestins (Radio-Patrie, Radio-France, la France Catholique), la résistance encouragée également plus tard par Radio-Moscou, se manifesta par une diversité infinie de tracts et journaux dactylographiés, polycopiés, ronéotypés ou imprimés avec des moyens de fortune, dans des conditions souvent difficiles, et, cependant, certains comme « La France Continue » eurent une présentation parfaite.

En ce qui touche le Nivernais, nous accorderons une mention spéciale au « Patriote » qui était tiré à près de mille exemplaires, dans une cave de Nevers, dont trois membres seulement du Front National connaissaient l'emplacement, et à « La Nièvre Libre », de M. Lhospied, directeur actuel du « Journal du Centre ». Le lecteur en trouvera plus loin d'intéressants extraits.

De temps à autre, quelques numéros du « Courrier de l'Air », lancés par nos amis de la R. A. F., nous apportaient des compléments d'information sur l'Angleterre en guerre. Les premiers qui furent parachutés sur Mhère, remontent au printemps 1941. Des opuscules de format réduit (11X13 cm.), mais cependant assez copieux (comme les Chansons

de la B. B. C., de M. Van Moppès, illustrées par l'auteur, et où l'on voyait Gœbbels, le plumeau sous le bras répondre au téléphone à son maître Hitler, et Churchill, le cigare aux lèvres, voguer vers la victoire dans son avion), nous présentaient également des aspects de la vie du monde libre dans le domaine intellectuel.

Tout ceci contribuait à nous éclairer et à nous convaincre, mais cette diffusion de nouvelles, cette propagande n'atteignait la masse que par transmission d'une personne à une autre. Or, il y eut des hommes qui ne craignirent pas de parler au grand jour. Nous pourrions en donner plusieurs exemples; un seul suffira.

Le 11 novembre 1942, à Millay (Nièvre), la présence de l'éminent écrivain Paul Cazin, rehaussa d'un éclat particulier l'une des cérémonies les plus belles du souvenir de ceux de 1914-18. Voici les passages saillants de l'allocution qu'il prononça:

« ... L'heure n'est pas aux palabres, au verbiage. Elle est à l'action pour ceux qui ont le devoir et la possibilité d'agir. Elle est pour nous tous aux résolutions viriles de courage, d'endurance, de risque, de sacrifice. Risque et sacrifice pour quelle cause ? Pour la même cause qu'a défendue le soldat que vous voyez là; pour la même cause de la liberté française à laquelle se sont sacrifiés les morts que nous pleurons et honorons aujourd'hui...

« Il y a dans notre Liturgie un passage bien émouvant qui nous représente le défunt criant aux vivants, comme le pauvre Job affligé à ses amis: Ayez pitié de moi, vous au moins, car la main du Seigneur m'a frappé.

« Aujourd'hui, c'est nous les vivants, qui crions aux morts de ces deux guerres: ayez pitié de nous ! Vous qui êtes dans le repos de Dieu, dans la lumière de Dieu, voyez au milieu de quelle débâcle, de quelles ténèbres nous nous débattons. Vous qui jouissez de la gloire et du bonheur, prenez compassion de nos douleurs et de nos hontes. Relevez-nous, rendez-nous dignes de continuer votre combat. Inspirez-nous le courage de ne pas trahir la cause pour laquelle vous allez donner votre vie.

« Habitants de Millay, je suis votre ami et votre hôte.
« Anciens combattants de Millay, qui êtes devant ce Monument avec votre drapeau, vos jambes de bois, vos nez cassés, je suis votre camarade ; j'ai fait la guerre avec des gars de chez vous. En 1915, sur les Hauts-de-Meuse, humble sergent de demi-section, j'avais parmi mes caporaux un brave homme que certain d'entre vous doivent connaître et qui est encore charron à Tazilly.

« Voilà pourquoi, en ces temps où les bouches françaises sont cousues par la tyrannie ou la lacheté, j'ai accepté d'élever ma voix devant vous pour dire tout haut: Vive la France et honneur à ceux qui sont morts pour qu'elle vive ! ».

. . . . . .

Ci-après copie de divers documents qu'il nous a semblé utile de rapporter. Les derniers ont trait à la discipline de la Résistance et à la lutte contre les collaborateurs de l'ennemi.

CONSEILS A L'OCCUPÉ[6]

1. — Les camelots leur offrent des plans de Paris et des manuels de conversation ; les cars déversent leurs vagues incessantes devant Notre-Dame ou le Panthéon; tous ont un petit appareil photographique. Ne te fais pourtant aucune illusion, ce ne sont pas des touristes.

2. — Ils sont vainqueurs. Sois correct avec eux, mais ne va pas, pour te faire bien voir, au-devant de leurs désirs. Pas de précipitations ; ils ne t'en sauraient aucun gré.

3. — Tu ne sais pas leur langue ou tu l'as oubliée. Si l'un d'eux t'adresse la parole en allemand, fais un signe d'ignorance et sans remords, poursuis ton chemin.

4. — S'ils te demandent du feu, tends ta cigarette. Jamais depuis les temps les plus lointains, on n'a refusé du feu, pas même à son ennemi le plus mortel.

5. — Si au café ou au restaurant, ils tentent la conversation, fais leur comprendre poliment que ce qu'ils vont te dire ne t'intéresse pas du tout.

[6] Ce document figure à la Bibliothèque Nationale. Nous en eûmes une copie entre les mains en 1941.

6. — S'ils croient habile de verser le défaitisme au cœur des citadins en leur offrant des concerts sur nos places publiques, tu n'es pas obligé d'y assister. Reste chez toi ou va à la campagne écouter les oiseaux.

7. — S'ils te questionnent en français, ne te crois pas tenu de les mettre toi-même sur la voie en leur faisant un brin de conduite, ce ne sont pas des compagnons de route.

8.—Depuis que tu es « occupé » ils paradent en ton déshonneur. Restes-tu à les contempler ? Intéresse-toi plutôt aux étalages, c'est bien plus émouvant, car du train ou s'emplissent leurs camions, tu ne trouveras bientôt plus rien à acheter.

9. — Ton marchand de bretelles a cru bon d'inscrire sur sa boutique « Man Spricht Deutsch ». Va chez le voisin, même s il paraît ignorer la langue de Goethe.

10. — Si tu vois une fille en conversation d'affaires avec l'un d'eux, ne t'en offusque pas. Ce garçon en aura juste pour son argent... qui ne vaut rien. Et dis-toi bien que les trois quarts des Français ne se montreraient pas avec cette fille, plus délicats que ce blondin de la Forêt Noire.

11. — Devant le marivaudage d'une de ces femmes que l'on dit honnêtes, avec un de tes occupants, rappelle-toi qu'au-delà du Rhin, cette jolie fille serait publiquement fouettée. Alors en la détaillant repère soigneusement la tendre place et savoure d'avance ton plaisir.

12. — Si la nécessité veut que tu t'adresses à l'une de ces sentinelles de bronze qui veillent aux Kommandanturs, ne te crois pas tenu de te découvrir—comme je l'ai vu faire—porte

sobrement l'index à la hauteur du couvre chef, sois ménager de tes grâces.

13. — C'est entendu, ils savent chanter en chœur et d'une voix juste mais c'est au commandement, comme pour un exercice respiratoire. Chez nous le soldat chante faux et rarement en mesure, mais il ignore la corvée du chant. Il chante quand ça lui chante.

14.—La lecture des journaux de chez nous n'a jamais été conseillée à ceux qui voulaient apprendre à s'exprimer en français. Aujourd'hui, c'est mieux encore, les quotidiens de Paris ne sont même plus pensés en français.

15. — Abandonné par la T. S. F., abandonné par ton journal, abandonné par ton parti, loin de ta famille et de tes amis, apprends à penser toi-même. Mais dis-toi que dans cette désolation entretenue, la voix qui prétend te donner du courage est celle du Doktor Gœbbels. Esprit abandonné, méfie-toi de la propagande allemande.

16. — Ils sont très « causants » ayant caressé les enfants, ils sourient à la mère de famille, et bientôt gémissent sur le sort de la France. Alors suit le boniment: « Pauvres Français, vous avez été entraînés dans une funeste guerre, par un gouvernement de coquins à la solde de l'Angleterre, et ils récitent leur couplet à n'importe qui, à propos de n'importe quoi.

17. — A l'autre guerre, on les a appelés tout de suite « les boches ». Ce n'était pas très élégant. Cette fois on s'est contenté de dire simplement « les Allemands ». Progrès certain dans la tenue' si à ce souci de correction, il ne s'était mêlé chez beaucoup comme un secret désir d'abandon.

18.— Aujourd'hui ils sont partout, aux champs comme à la ville. Un surnom leur est venu « les doryphores ». Se fâcheraient-ils ? On aurait pu (pour la rime que tu sais) choisir le phylloxera.

19.— L'étymologie peut d'ailleurs fournir d'autres images. Du fond de l'horizon, ils arrivent en masse, obscurcissent le ciel, couvrent la terre. Ne songes-tu pas à une nuée de sauterelles vertes ?

20. — Il est interdit de lacérer leurs affiches. Aussi te gardes-tu de les frôler, même par temps de pluie. Pourquoi diable leur Saint Vincent de Paul en uniforme a-t-il tant de mal à garder sa figure ?

21. — Etale une belle indifférence, mais entretiens secrètement ta colère, elle pourra te servir.

22.— Je connais un philosophe qui, las comme toi de les voir circuler à pleins camions, a trouvé un curieux moyen de se consoler: « Nous avons vraiment fait trop de prisonniers », soupire-t il simplement...

23. — L'aigle allemand marche pompeusement et c'est le pas de l' « oie ». Partant en guerre contre l'Angleterre, ils chantent avec ostentation... et c'est peut être le chant du cygne.

24. — Comme jadis les Ardennes, voici Paris renseigné et conseillé par les gazettes de leur confection. Bien peu de signatures, mais s'il est vrai que « le style c'est l'homme », tous les articles sont signés Ferdonnet.

25.— Pour constituer une rédaction de choix, il ne leur suffisait pas que la frontière fut ouverte. Ils ont fait ouvrir

aussi les prisons de France. Tel qui avait plaidé pacifisme a troqué en riant ses chaussons de lisière contre une paire de bottes.

Tel autre, fait prisonnier, par erreur, a échangé avec reconnaissance sa vareuse de soldat contre une livrée de propagandiste. A la fin du mois, passant à la caisse, l'un et l'autre toucheront sans étonnement leurs trente deniers de papier sombre. La France paiera.

26. — Leurs docteurs leur avaient dit que Paris était à la fois Sodome, Gomorrhe et Babylone, que les délices de la chair s'y mêlaient affreusement aux plaisirs de la table et que tous les vies du monde s'y donnaient rendez-vous. Sans doute ce n'est pas seulement pour avoir leur part de luxure qu'ils ont mis tant d'empressement à gagner cette ville perdue. En tout cas, ils baffrent dans les bons restaurants, sirotent à la terrasse des grands cafés, vident les confiseries, dévalisent les rayons de lingerie pour dames, et dans les librairies spéciales, il n'y aura pas assez de « photos d'art » pour satisfaire la friandise de ces soldats du Graul.

Prends patience. Ni Sodome, ni Gomorrhe, ni même Babylone... Peut être tout simplement Capoue.

27. — Tu me dis que, dans cette impressionnante et victorieuse organisation faite surtout de discipline, si tu découvrais une paille, tu respirerais mieux, car ce serait un mécanisme plus humain, et partant, plus destructible.

Très juste... Mais tu m'annonces aujourd'hui d'un air triomphant qu'ils ne prennent pas toujours les clous pour traverser la chaussée, pas toujours le portillon du métro. Je te croyais plus sérieux.

28. — Un citoyen romain acheta, pendant qu'Annibal assiégeait la ville, un bout de terrain sur lequel campaient les Carthaginois. Il savait qu'Annibal n'était là qu'en passant.

29.— Une dame que leur vue rendait au début littéralement malade me dit aujourd'hui d'un ton dégagé: « Je crois bien que je finirai par ne plus les voir ». Quand elle avait si mal au cœur, j'aurais embrassé cette clairvoyante. Maintenant qu'elle digère si facilement, j'ai envie de mordre cette somnambule.

30.— Tu grognes parce qu'ils t'obligent à être rentré chez toi à vingt-trois heures précises. Innocent, tu n'as pas compris que c'est pour te permettre d'écouter la radio anglaise.

31.— Tu en as déjà vu de toutes les couleurs, le s verts, les gris, les noirs qui se sont présentés les premiers. C'étaient les militaires. Puis sont venus les moutardes avec au bras, une bague rouge comme en ont les cigares. C'étaient les pseudo-militaires. Voici venir les sans couleur. Ils ont des paquets avec leurs petits et leurs femmes. A les voir tu jugerais des civils. Vêtus de pacifiques vestons et de paisibles jupons, ils logent dans ta maison, écoutent à ta porte, épient tes gestes, dénoncent tes propos. Ils sont insonores. Aussi, quand ils marchent près de toi, n'entends-tu pas le fameux bruit de bottes, qui, te faisant dresser l'oreille, te cloue automatiquement. Méfie-toi de tous et aussi de toutes.

32.— En prévision des gaz, on t'as fait suer sous un grouin de caoutchouc et pleurer dans des chambres d'épreuves. Tu souris, maintenant de ces précautions, tu es satisfait d'avoir sauvé tes poumons. Sauras-tu maintenant préserver ton cœur et ton cerveau. Ne vois-tu pas qu'ils ont

réussi à vicier l'atmosphère que tu respires, à polluer les sources auxquelles tu crois pouvoir te désaltérer, à dénaturer le sens et les mots dont tu prétends encore te servir ?

Voici l'heure de la véritable DÉFENSE PASSIVE. Surveille tes barrages contre leur radio et leur presse. Surveille tes blindages contre la peur et les résignations faciles, SURVEILLE-TOI.

Civil, mon frère, ajuste avec soin ton beau masque de réfractaire.

31.— Inutile d'envoyer tes amis acheter des conseils chez le libraire. Sans doute tu n'en possèdes qu'un exemplaire et tiens à le conserver. Alors fais en des copies que tes amis copieront à leur tour.

Bonne occupation pour des «occupés».

LES DIX COMMANDEMENTS DU FRANÇAIS PRISONNIER DANS SA PROPRE PATRIE [1]

I.— Tu aimeras la France de toutes tes forces, avec une âme chrétienne, un cœur humain, un esprit français.

II. — Tu ne prendras pour idéal, ni la force conquérante, ni les j jouissances matérielles, mais l'honneur, la grandeur et le bonheur de la Patrie.

III. — Garde-toi de croire que tu puisses être heureux quand ta Patrie est dans le malheur, qu'il te suffise de sauver ta peau et ton portefeuille quand elle est mourante et dépouillée; que le bon moyen d'avoir la paix soit de tout abandonner, ou qu'une défaite puisse être aussi profitable qu'une victoire.

IV.—Garde-toi de rougir de la France et de son passé, tu ne dois rougir que de tes erreurs, de tes doutes, de tes défaillances.

V.—Garde-toi de demander à l'étranger d'autres leçons que celles de la fierté nationale, de la discipline, de l'esprit de sacrifice.

[1] Rédigés à Toucy, en juillet 1941, par Léon Noël et Paul Cazin.

VI. —Rappelle-toi que même après ses pires désastres, la France n'a manqué d'aucune des vertus qui font les peuples libres, respectés, prospères, et que le pays de Saint Louis, de Jeanne d'Arc, de Bayard, d'Henri IV... des Colbert, des Vauban, des Carnot, des Pasteur... doit puiser dans son génie et ses traditions assez de forces pour se régénérer et se relever.

VII.—Rappelle-toi à tout moment que l'étranger t'observe, te juge, et qu'il est toujours prêt à te mépriser.

VIII. — Tu te défieras de sa propagande, de ses journaux, de sa radio, de ses affiches et te garderas de t'en faire jamais le complice par cupidité, lâcheté ou légèreté.

IX.— Tu n'entretiendras avec lui et avec ses agents que les relations inévitables et repousseras comme une honte la moindre de ses faveurs.

X.—Tu oublieras tout ce qui nous divise pour ne penser qu'à ce qui doit nous unir : le relèvement d'une France intacte, réconciliée, autour de chefs qui possèdent la confiance et traduisent ses aspirations.

Le Patriote nivernais

ORGANE DU COMITE NIVERNAIS DU FRONT NATIONAL DE LUTTE POUR LA LIBERATION DE LA FRANCE

20 MARS 1943

LES MANIFESTATIONS PATRIOTIQUES DES JEUNES NIVERNAIS A COSNE - DECIZE - DONZY- DORNES etc.. SONT UN APPEL A LA LUTTE DE TOUTE LA POPULATION CONTRE LES BOCHES;ELLES SONT LE SIGNE QUE LES FRANCAIS DEMANDENT A LEURS ALLIES LA CREATION IMMEDIATE DU SECOND FRONT.

Fac-similé du titre et de la manchette d'un numéro du « Patriote »

SUR LE FRONT DU NIVERNAIS

(Extraits du « Patriote » du 20 mars 1943)

Les Manifestations Patriotiques des Jeunes Nivernais

D'un bout à l'autre du département à l'occasion des visites médicales de recensement des classes 40-41-42, les jeunes ont manifesté leur volonté de ne pas servir de chair à travail et de chair à canon à Hitler; ils se souviennent des jeunes polonais qu'ils ont vus en décembre dans les rues de Nevers, Cosne, Clamecy, vêtus de l'habit vert, affamées et brutalisés : Hitler les avait arrachés à leurs foyers comme il veut aujourd'hui le faire pour les jeunes Français. Mais ça ne prend pas. Comme les jeunes de toute la France, comme ceux de la Savoie en particulier, les jeunes Nivernais veulent lutter sur le vieux sol de France dans les rangs des Francs-Tireurs pour libérer la Patrie.

Nous citons par ailleurs l'exemple de Decize [1], en voici d'autres :

[1] Dans l'article : « Jeunes, ne va pas en Allemagne »; « A Decize, on fait flotter le drapeau tricolore devant l'Hôtel de Ville sur la hampe même qui portait naguère la sinistre croix gammée ».

À Cosne: une violente manifestation a eu lieu. Notre alliée, la Russie, est vigoureusement acclamée, puis clairon en tête les jeunes se rendent devant le soldatenheim de la rue de Paris, et là, ils font retentir une vibrante « Marseillaise ».

À Donzy : Belle manifestation patriotique au chant de la « Marseillaise »; les jeunes de différentes communes du canton, — comme ceux de Colméry — se sont rendus à Donzy en groupes derrière le drapeau français.

À Dornes : Plusieurs centaines de jeunes huent leE boches et les traîtres. La « Marseillaise » retentit longuement.

À Clamecy : Les jeunes manifestent aux cris répétés de « À bas les boches ».

L'HEURE DU COMBAT A SONNÉ

(Extrait de l' « Avant-Garde »,
organe des Jeunesses Communistes de la Nièvre,
du 25 avril 1943)

Jeunes de France, votre devoir est clair. Groupez-vous entre camarades de localités, de travail ou d'école. Formez des groupes de Francs-Tireurs et Partisans. Gagnez la campagne, sollicitez l'aide des paysans patriotes. Recherchez le contact avec les groupements patriotiques et vivez une vie héroïque, une vie de combat contre l'ennemi, en attendant que des Groupes de Francs-Tireurs et Partisans surgisse la Grande Armée Nationale de la Libération.

Mères Françaises, encouragez vos jeunes fils à partir lutter en Francs-Tireurs et Partisans plutôt que de les laisser partir en Allemagne mourir sous l'uniforme boche.

Jeunes filles de France, exaltez le courage de vos frères, de vos fiancés, de vos jeunes camarades; montrez-leur le chemin glorieux de la lutte sur le sol de la Patrie contre l'ennemi maudit, et la honte qu'il y aurait à servir Hitler, I'ennemi mortel de la France; Hitler, le massacreur des femmes et des enfants en juin 1940; Hitler, l'affameur de notre peuple,

l'assassin de nos otages; Hitler, le fauve sanguinaire qu'il faut abattre pour que vive la France.

LES FONCTIONNAIRES ET LA RÉSISTANCE

(Extrait de « La Nièvre Libre » de novembre 1943)

La Radio de Londre, celles que contrôlc le Comité de Libération Nationale (Alger, Brazzaville), et surtout le poste de la Résistance « Honneur et Patrie », ont clairement placé les fonctionnaires en face de leurs responsabilités.

Tout détenteur d'une parcelle de la puissance publique et même tout agent d'exécution, pourra être invité à rendre des comptes relativement à son activité professionnelle durant la période d'oppression germano-vichyssoise.

Il va sans dire que les enquêtes qui seront ouvertes, offrirent toutes les garanties d'impartialité nécessaires. Les dénonciations calomnieuses, Celles dont le mobile résiderait dans de sordides sentiments de haine personnelle et partisane, se retourneront contre leurs auteurs. On distinguera entre les fonctionnaires que leur service oblige à travailler pour l'ennemi, ceux qui ne font qu'exécuter des ordres dont ils n'ont pas le pouvoir d'empêcher ni de différer l'exécution, de ceux qui, jouissant d'une certaine latitude, servent le boche avec zèle et empressement.

Toutefois, il est bien entendu que l'attitude de Ponce-Pilate ne sera pas admise: il ne suffira pas pour un fonctionnaire de

la police par exemple, de dire: « J'ai arrêté des patriotes, j'ai traqué les réfractaires. mais j'avais des ordre ».

Ce serait trop facile. Les policiers, les gendarmes devront prouver qu'ils n'ont obéi que lorsqu'ils ne pouvaient faire autrement et qu'ils ont opposé à la force, l'inertie et le sabotage, aux odieuses mesures de coercition édictées par l'Anti-France.

Ce qui vaut pour la police est également valable pour le service du ravitaillement, du contrôle économique, de la main-d'œuvre, etc... ».

République Française

Comité National Français
de la Résistance

Département de la Nièvre

LIBERTÉ - ÉGALITÉ - FRATERNITÉ

FRONT NATIONAL DE LUTTE
pour la LIBERATION
et l'INDÉPENDANCE de la FRANCE

AVIS A LA POPULATION NIVERNAISE

Le Commandant des Francs-Tireurs et Partisans Français (F. T. P. F.) de la Nièvre porte à la connaissance de la population ce qui suit :

Article premier. — Les Francs-Tireurs et Partisans Francais sont sur le sol de la Patrie, l'avant-garde de « l'Armée de la Libération ». Ils combattent journellement avec abnégation et au péril de leur vie, uniquement contre l'ennemi et les traîtres. Les actions sont ordonnées et contrôlées par un ETAT-MAJOR régional de la RESISTANCE et le COMITE FRANCAIS de la LIBERATION NATIONALE à ALGER.

Art. 2.—Toutes les personnes, sans distinction d'âge ni de sexe, qui se serviront du nom de la Résistance pour commettre des vols, des meurtres ou pour assouvir des vengeances personnelles et autres actes de banditisme, dans le but de discréditer la Résistance Française sont considérées comme pillards en temps de guerre et PASSÉES PAR LES ARMES.

Art. 3.—Toutes les personnes qui se serviront du nom de la Résistance pour adresser des lettres de menaces ou autres... qui lanceront des proclamations dans le but de nuire et de diviser les Français. sont considérées comme traîtres en temps de guerre et PASSÉES PAR LES ARMES.

Art. 4. —Toutes les personnes qui dénoncent, livrent ou arrêtent des Patriotes, ainsi que tous ceux qui collaborent avec les services de la Gestapo ou de la Police de Vichy, dirigée par le Waffen S. S. Darnand (même sous le couvert de l'anonymat) sont considérées comme traîtres en temps de guerre et PASSÉES PAR LES ARMES.

Art. 5. — Toutes les personnes qui, par leur inconscience ou leur bavardage nuiront à la Résistance en donnant des indications permettant à l'ennemi d'arrêter des Patriotes ou de faire échouer des plans militaires de la Résistance sont considérées comme traîtres en temps de guerre et PASSÉES PAR LES ARMES.

Art. 6.—Toutes les personnes' qui de propos délibéré, offrent leurs services à l'ennemi, font exécuter ou exécutent des travaux ou des ouvrages militaires dans le but de retarder la libération de la France sont considérées comme traîtres à la Patrie et seront traduites devant des TRIBUNAUX MILITAIRES.

Art. 7. — L'armée des Francs-Tireurs et Partisans Français

est exclusivement au service de la France. Elle a pour but de faire la guerre à l'ennemi et de châtier les traîtres. Sa mission libératrice a pour but également de préserver les biens et la personne des patriotes Français.

En apportant sans réserve votre aide à nos vaillants soldats, vous hâtez l'heure de la libération.

VIVE LA FRANCE.

L'ÉTAT-MAJOR
des Francs-Tireurs et Partisans.

Quiconque déchirera cette affiche sera considéré comme complice de l'ennemi et passé par les armes.

AVIS F. F. I.

Habitants de tous pays, la gestapo s'infiltre chez nous, sous le nom de la Résistance. Attention. Taisez-vous, ce sont des traîtres, ils circulent en voiture, coupent les cheveux aux femmes, font sauter des pylônes, enfin prennent les allures de la Résistance. Prévenez-nous aussitôt. Ces traîtres, qui ont renié leur Patrie, sont plus à craindre que les Boches. Une prime est offerte à tous ceux qui nous donneront des renseignements. Pas de pitié pour eux. Abattez-les comme des chiens.

La Résistance.
(Juin-juillet 1944).

À Monsieur X....,

« Vous devez être un adepte de Philippe Henriot pour juger si mal la Résistance et ses partisans. Quand vingt-trois bons FRANÇAIS ont payé de leur vie le droit de rester Français (1) vous vous êtes bien réjoui en disant: c'est bien fait pour eux, ce n'étaient que des bandits et des voleurs. Qu'avaient-ils fait, ces bandits et ces voleurs ? Tout simplement ce que vous ne feriez pas à leur place, car vous êtes trop lâche. Mais

le plus malheureux, c'est que ces bons patriotes, se sont fait trouer la peau pour pas mal d'individus de votre espèce. En attendant de vous voir, méditez sur le petit accident arrivé au très bon Français Philippe Henriot ».

Le Commandant du Groupe H. B.

À Monsieur Y....

« Vous devez être content de la collecte de cuivre de X.., quatre cent vingt-deux kilos et de vous en particulier (huit kilos de plus que votre compte), cela est très bien pour un bon Français. Toutes mes félicitations. Mais avez-vous compté combien quatre cent vingt-deux kilos de cuivre font de petits bouts bien pointus pour tuer cette bande de communistes et de terroristes dont vous avez si peur. En toute confiance, cela n'en fait pas assez, cherchez bien dans vos collections et portez-les vivement à vos amis les Allemands. Si par hasard vous n'en aviez plus, il nous en reste un tout petit peu au besoin, nous pourrions vous le passer.

« A tous les donateurs, merci ».

La Résistance.

FRANÇAIS — FRANÇAIS

(Chanson composée à la prison d'Autun
par Albert Mahieu)

(Air : Frou-Frou)

Premier couplet
Nous qui n'aimons pas les boches,
Un jour sans rien nous demander,
Après avoir fouillé nos poches,
Leurs amis nous ont enfermés
Dans cette prison où la France
Mettait ses plus grands condamnés.
Mais nous avions trop d'espérance
Nous n'sommes pas démoralisés.

Refrain
Français, Français,
Gardez votre sourire.
Patience, courage
Voici la liberté
Alors ce jour
Ce sera notre tour de rire.
Français, Français,
Nous pourrons nous venger.

Deuxième couplet
Il y a d'abord la milice
Dont il faut nous débarrasser,
Celle qui a mis tant de malice
A vouloir nous faire enfermer.
Nous savons tous sans nous tromper
Les traîtres qui nous ont dénoncés
Et ceux qui ont collaboré
Nous ne pourrons les oublier.
(Au refrain)

Troisième couplet
Quand les boches seront épuisés,
Que nous aurons enfin l'espoir
De ne plus avoir à lutter
Nous pourrons crier la victoire
Et chacun sera bien content
De retrouver dans ses foyers
L'être chéri qui nous attend
Qui n'a cessé de nous aimer.

Refrain
Français, Français,
Ce sera la récompense
D'être resté
Fidèles à notre France
Et de résister
Malgré toutes nos souffrances.
Français, Français,
Nous l'aurons bien gagné !

LES DEBUTS DE LA RÉSISTANCE (A. V.)

Fin 1940, le Docteur Chanel, de Nevers, était en rapport avec le IIe Bureau de Vichy. Il effectua pour le compte de celui-ci, en relation avec un groupe clandestin de la Capital, de nombreuses transmissions de documents sur les fournitures de toutes sortes faites par la France à l'Allemagne et par celle-ci à la France. Chaque semaine I'inventaire de ces livraisons était dressé.

Le Docteur Chanel assurait donc les liaisons entre les services gaullistes de Vichy et de Paris quand il fut chargé par les premiers de recruter des patriotes dans le département de la Nièvre. Ce fut ainsi qu'il découvrit l'organisation d'un groupe de résistance à Nevers dont l'E. M. réunissait le Docteur Subert, M. Harris, professeur au Lycée de cette ville, le Commandant Martin et M. Roger Blanc, Ingénieur des Ponts et Chaussées.

Il apprit par M. Harris que cette organisation dépendait de l'Armée Volontaire, dont le chef pour Paris et toute la zone occupée, était alors M. Maurice Donnay, qui avait pour adjoint M. Méresse. Le Docteur Chanel eut une entrevue avec M. Donnay et passa, dorénavant, toutes les consignes de celui-ci au groupe du Docteur Subert, tout en procurant, de son côté,

les renseignements relatifs à la région nivernaise et destinés à l'Angleterre.

L'Armée Volontaire était à la fois un réseau d'action, d'évasion et de documentation.

Pour faciliter les évasions, le Docteur Chanel surveilla la ligne de démarcation, entre Nevers et Moulins et s'occupa de la faire franchir, par mesure de précaution, uniquement aux personnes étrangères à la Nièvre, pour la plupart venant des environs de Paris : prisonniers de guerre, agents pistés par la police allemande, peu de juifs. Le courrier militaire était camouflé dans une voiture truquée.

Il existait trois passages : au Veurdre, à Apremont et à Chantenay-Saint-Imbert. L'un d'eux était réservé aux Anglais et aux aviateurs de la R. A. F. dont la récupération était assurée de concert avec les services de leurs compatriotes.

Le Docteur Chanel faisait également passer la ligne aux Officiers de l'Armée Française, aux spécialistes et aux sous-mariniers, seuls susceptibles d'être plus utiles au pays en Angleterre, dans la lutte que continuaient nos alliés, qu'en France, à la cause de la Résistance.

En 1941, le contact fut pris avec des parachutistes venant de Londres, qui avaient pour mission de rechercher des terrains d'atterrissage et de parachutage. Le Docteur Subert et ses camarades, dont M. Blanc, qui pouvait facilement circuler en raison de sa profession, entreprirent cette enquête dans la Nièvre. L'un des parachutistes venait examiner les lieux choisis qui devaient se trouver à la fois à l'écart des postes

d'écoute allemands et à proximité d'une rivière ou d'une voie ferrée, afin que les avions eussent des points de repérage.

En janvier 1942, l'ennemi tenta de décapiter l'Armée Volontaire dont l'existence avait été décelée par des espions qui s'y étaient infiltrés. Au cours d'une grande rafle, tous les chefs dont les noms étaient inscrits à Londres furent arrêtés, et parmi eux, M. Picard. M. Méresse y échappa de justesse et le parquet de son appartement fut fouillé pour voir si des fichiers n'y étaient pas dissimulés. Par un hasard providentiel, le Docteur Chanel était au théâtre et n'avait pu rentrer chez lui par le dernier métro [1].

M. Méresse prit alors la tête de l'A. V. et le Docteur Chanel, la direction du mouvement dans toute la province en zone occupée. Des fonds et des consignes leur étaient fournis d'une part: par un Anglais, qui leur était adjoint et, d'autre part, par les parachutistes des Forces Françaises Libres.

Chaque département avait trois services (administratif, de renseignements et paramilitaire).

Le service administratif était celui du noyautage de toutes les administrations: Préfecture[2], P. T. T., S. N. C. F., Ecoles.

L'administration normale était en somme doublée d'une administration clandestine. Dans une gare, par exemple, un membre de la Résistance pouvait se procurer un billet en s'adressant à un homme sûr. Il en était de même pour obtenir par une autre voie, de fausses pièces d'identité.

[1] Il fut recherché à Paris, Nevers et Blismes.

[2] Par la complicité de M. Millien, à Nevers.

Les groupements collaborationnistes furent évidemment aussi noyautés. Disons, en passant, que ce fut ainsi que Paul Colette blessa Laval et que le R. N. P. de la Nièvre reçut un savant boycottage.

Le service de renseignements avait pour chef nivernais le Docteur Subert (M. Blanc assumant le précédent). Il comprenait la notation des renseignements d'ordre militaire (mouvement de troupes notamment) qui parvenaient à Paris, soit par l'intermédiaire d'un affilié, soit par courrier, en utilisant des boîtes postales et de l'encre sympathique, soit encore par radio à Londres quand la nécessité l'exigeait.

À ce service était rattachée la filature des adhérents de l'A. V. par d'autres adhérents, afin d'éliminer au maximum tout danger préjudiciable à son développement.

Enfin, le service paramilitaire ou d'action consistait dans la formation de corps francs bien entraînés et composés de volontaires prêts à tout, sur lesquels on comptait pour des opérations délicates ou des sabotages, en attendant la constitution des maquis, grâce aux armes parachutées.

Les commandants départementaux venaient rendre visite, à Paris, au Docteur Chanel qui ne se déplaçait en province que lors d'un coup dur. Il avait successivement rendez-vous avec les chefs du Calvados, de la Vendée, du Loiret, etc... Les plans des bases sous-marines de La Rochelle furent ramenés dans des croûtons de pain.

Spécialisé dans les renseignements depuis mai 1942, le

Docteur Chanel était en rapport avec un Chef de l'I. S. qui fut arrêté. Pour rétablir les liaisons, il voulut gagner Londres avec M. Méresse et le Lieutenant-Colonel Coutisson, ancien Directeur de la base aérienne du Bourget, chargé de la direction militaire générale de l' A. V. et devant coordonner la résistance armée en vue du débarquement et établir une stratégie offensive et défensive des principaux centres de chaque département. Le Lieutenant-Colonel Coutisson avait projeté de tenter le voyage de Londres avec l'avion personnel de Laval dont il connaissait parfaitement le mécanicien, mais celui-ci étant malade, l'expédition en resta là.

En zone libre, le contact fut pris avec le chef de Ceux de la Libération : Ripoche, qui n'avait que quelques agents en zone occupée. Médéric, dont chacun se rappelle la mort héroïque, était son adjoint. Une fusion des mouvements avait été envisagée en raison des facilités de réception des Anglais dans la partie de la France encore sous le contrôle de Vichy. Or, entre les 2 et 11 novembre 1942, il n'y eut non seulement plus de zone libre, mais encore l'Etat-Major de l'A. V. à Paris, fut capturé par les Allemands à la suite d'une dénonciation d'un chef de recrutement payé sept mille francs par mois par la Gestapo. Il ne fit arrêter que les membres placés au-dessus de lui et demeura à la tête de l'organisation jusqu'en février 1943, époque à laquelle il fut abattu après avoir avoué sa trahison.

En mars, un dernier coup de filet jeta l'A. V. à terre. Les agents se rangèrent désormais au côté d'autres groupements. Il y avait Libération Nord (Ceux de la Libération en zone occupée). Il y eut Vengeance, fondé par le Docteur Dupont qui avait connu le Docteur Chanel dès 1940 et fait partie de

l'A. V. Il put rattacher à sa formation les adhérents Nivernais de celle-ci. Hélas, il fut arrêté à son tour en novembre 1943. D'autres éléments de Résistance (Croix de Lorraine du Capitaine Brice —primitivement ramification de l'A. V., — Homère), s'employèrent dans la Nièvre à poser les premières pierres du mur commun qui, dressé contre l'ennemi, fut cimenté par le sang, les souffrances et les tortures d'un grand nombre de martyrs : le Médecin-Commandant Chanel, qui a trente-huit ans, est en vie aujourd'hui par une chance vraiment extraordinaire. Il raconte, en souriant, que lors de son arrestation, il avala un tube de cyanure. Celui-ci passa tout droit sans s'ouvrir alors que la mort aurait mille fois dû faire son œuvre. Déporté ensuite au camp de Mauthausen, le Docteur Chanel s'en est tiré dans un grave état d'amaigrissement, ne pesant plus que trente kilos.

Quant au Docteur Subert, dont l'activité avait été déjà quelque peu percée à jour en juillet 1941, par les Allemands (qui l'avaient néanmoins remis en liberté après interrogatoire), emprisonné à Nevers le 12 novembre 1942, puis emmené à Fresnes et à Compiègne, il mourut à Buchenwald, sans que son courage défaillit un seul instant.

En juillet 1942, la Résistance avait été unie aux Forces Françaises Libres, pour devenir partie intégrante des Forces Françaises Combattantes (F. F. C.). Par « Résistance » il faut entendre en l'espèce, la résistance officielle, celle qui, créée par des hommes parachutés ou par des personnes ayant noué un lien permanent avec l'Angleterre, fut toujours en relation avec Londres. La France Combattante comprenait ainsi divers réseaux : Action, Gallia, etc... Car il y eut une nuance entre F. F. C. et F. F. I. - F. T. P. Les principaux chefs F. F. I. furent soit d'anciens chefs de groupes indépendants, soit des chefs de

réseaux ayant perdu tout contact avec les dirigeants de leurs organisations par suite de rafles. Des états-majors leur furent parachutés.

En 1943, les divers mouvements étaient représentés à Paris au sein d'un Comité d'Entente et d'Action (C. O. M. A. C.).

LES PARACHUTAGES, LES ARMES ET LES ATTERRISSAGES

La résistance active n'aurait jamais pu atteindre son plein développement et prendre l'ampleur que nous avons connue si les techniciens alliés n'avaient mis au point, dans les moindres détails, ce qui allait permettre de prendre l'ennemi à revers, tandis qu'il était attaqué de front: les parachutages; parachutages d'armes et de munitions, parachutages de vivres et de médicaments, de postes de T. S. F. « Biscuits, etc... Qui aurait imaginé en 1940 une pareille pluie salvatrice d'engins et d'objets de toutes sortes ? Comment les opérations étaient-elles organisées dans ce domaine ?

— Tout d'abord, c'était le chef départemental du service S. A. P. [1] qui prenait en mains la prospection des terrains aptes à recevoir les armes (Arma) ou les hommes (Homo)[2], et la constitution des équipes réceptionnaires, chacune de celles-ci ne comprenant pas plus de dix à douze hommes.

Le terrain Arma devait être un espace dégagé, représentant

[1] Section Atterrissages-Parachutages (en Saône-et-Loire).

[2] À la fin il y eut des descentes de compagnies de parachutistes, notamment à Saint-Forgeuil. Elles furent reçues par le Commandant Goujon et le Capitaine Guyon (80 hommes en deux soirs), ainsi qu'à la Chapelle de Bragny et à Flagy.

au moins un carré de quatre cents mètres de côté, pouvant toutefois être coupé de haies ou parsemé de quelques arbres.

Il n'était pas nécessaire qu'il fût absolument plat. Après l'avoir choisi on transmettait son emplacement à Londres, étant donné qu'on avait établi des points de repère sur la carte Michelin, noté les coordonnées en Est et en Nord, la distance en millimètres à la préfecture ou à la sous-préfecture la plus voisine, le nombre de containers ou tubes qu'il serait possible d'y lancer: sept ou quinze selon les moyens dont on pensait disposer pour camoufler le matériel [3].
Ex.: Arma - carte 77 - 25 Est 3,20 - 65 Nord 49,60 - 15 mm. Lyon- 15 T. Le service S. A. P. Anglais faisait ensuite une enquête et envoyait des avions survoler les lieux. Ceux-ci étaient alors homologués ou non. Les parachutages étaient annoncées par les messages personnels, deux ou trois phrases désignant chaque terrain.

Qui n'a pas souri, en les entendant, lorsqu'il y était question de pernod, de panthère, ou de clystère et quand la magnéto parlait à la bougie... Plusieurs d'entre eux cachaient sous leur forme badine et amusante, comme certaine devinette [4], une nouvelle considérable: l'expédition de quelques dizaines de millions pour assurer la vie des maquisards « Bébert a un chapeau vert. Le chapeau vert de Bébert est d'une grande importance » [5].

[3] Un container pesait 150 kg.

[4] Pourquoi la poule ne pond-elle pas d'œufs en Mésopotamie ? Parce qu'elle voit le Tigre et l'œuf rate (Euphrate).

[5] En Saône-et-Loire, les principaux messages furent les suivants: Prenez l'ascenseur—Voyez le pompier de service —Je tire ma révérence — Le buste est en marbre —Vive les maquis — Soldat léve-toi—Les bombes sifflent—Le brocanteur est habile — L'étable est inhabitable — Il brille par son absence—Le ver à soie est en chômage _ Il faut repiquer les

Lorsque le message émis à 13 h. 30 ou à 19 h. 30 était répété à 21 h. 15 ou 21 h. 30, l'opération était confirmée.

Une équipe spéciale se préparait aussitôt à atteindre l'avion qui était susceptible d'arriver une demi-heure après... ou seulement à 3 heures du matin. Elle était divisée en deux groupes, le chef d'équipe et trois hommes chargés du balisage, et cinq à huit hommes ayant pour mission d'assurer la protection du terrain à ses limites. L'attente se faisait en silence et il ne fallait pas fumer de cigarettes par crainte des patrouilles allemandes.

Dès que l'on entendait le ronronnement de l'avion, qui venait contre le vent, trois lampes rouges étaient allumées à quatre-vingts ou quatre vingt-dix mètres les unes des autres au milieu du terrain. Auprès de la dernière (direction du vent) se tenait le chef d'équipe, qui, avec une lampe blanche, donnait la lettre morse, connue de lui seul ou de son adjoint. L'avion ayant capté ce « mot de passe » répondait par un feu rouge et lâchait son chargement en décrivant un ou deux cercles à cent cinquante ou deux cents mètres au-dessus du sol. Les containers, soutenus par des parachutes aux couleurs variées, descendaient lentement. Un deuxième, puis un troisième avion, etc., apparaissaient à leur tour selon que la phrase était passée une, deux ou trois fois.

Certains parachutages ne se déroulèrent pas sans imprévu, comme le premier qui eut lieu à Sennecey-le-Grand. Ie 11 février 1944, vers deux heures du matin. En effet, l'avion prit, pour le balisage convenu, les trois lampes rouges qui signalaient des travaux sur une route en réparation et il largua

radis—La chicorée est améliorée —La laitue est romaine —Figaro se sert de lames Gillette—Il gagne son avoine—La Fontaine est né fabuliste, etc...

14 JUILLET 1944 A MONT (Saône-et-Loire). — **Parachutage sur le terrain D.Z. 24** (Cf. p. 145)
(Photo Treille, Cluny.)

sa cargaison sur la ville. Des containers tombèrent dans les rues et le cimetière (Clos Bouchard, Jardin des Daisés, Place de la Palecte, Cour de l'Hospice, Avenue du 4-Septembre, rue Niepce).

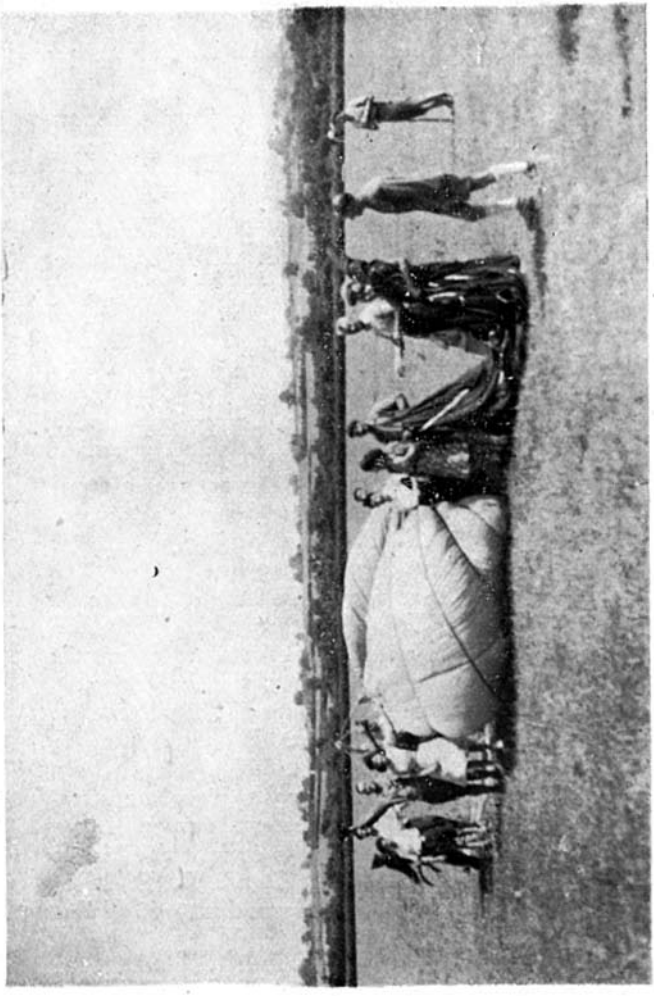
Les maquisards, alertés, trouvèrent des gens en train de croquer du chocolat, tandis que d'autres avaient récupéré des vêtements. Mais à la barbe des Boches, presque tout le matériel pu être emmené [6]. Les cordes des parachutes pouvaient être séparées des caisses ou des tubes au moyen d'une pince universelle. Les containers étaient divisés en cellules (1. 2. 3. 4. 5. — A. B. C. D. E.). Les containers de type H renfermaient 63 kilos d'explosifs avec accessoires, 12 mitrailleuses Sten avec 3.600 balles; 5 S1 en et 40 grenades mills: 12 grenades de plastique et 5 pistolets; 192 « incendiaires », etc... Les containers de type C contenaient 2 fusils-mitrailleurs Bren et 2000 balles; 2 fusils anti-chars; 9 fusils et 1350 balles; du ravitaillement (C. 12), etc...

Une notice de sabotage, en plusieurs langues, fournissait toutes les indications nécessaires sur l'emploi de ces armes. Son avant-propos était ainsi conçu :

« Tandis que la guerre se prolonge, le problème de la victoire éventuelle devient de plus en plus une question d'initiative, de courage et de ressource de la part des peuples dont le pays a été envahi par les Allemands.

« Cette question a déjà été résolue par l'entrée en scène d'un nouveau genre de soldat. Ce nouveau soldat ne se distingue normalement pas du civil; ses armes et son organisation sont totalement différentes des armées normales. Il se rend trop

[6] Après distribution, une partie en fut cachée dans le caveau de Saint-Ambreuil.



14 JUILLET 1944 A MONT. — Récupération des containers (Photo Treille, Cluny.)

bien compte qu'il fut vaincu dans la première phase de cette guerre par des machines: le char d'assaut, le Stuka — Il se vente donc en développant une technique spéciale pour écraser les machines.

« Ce container de parachute vous procure le moyen d'asséner un coup contre la tyrannie nazie. Avant de vous servir du matériel, étudiez soigneusement ses qualités et possibilités d'emploi effectif. ll existe dans les divers containers plusieurs combinaisons de matériel pour des buts généraux ou spéciaux. Chaque container contient un nombre de paquets ou de boîtes sur lesquels sont marqués deux chiffres séparés par un trait oblique. Le premier chiffre vous indique la quantité de l'article contenu dans la boîte ou le paquet, le second correspond au numéro du paragraphe de ce livret qui vous dit ce qu'il y a comme contenu et comment l'utiliser ».

Il existait quatre sortes d'explosifs : l'explosif plastique, de couleur jaune ou noire, en cartouches de cent vingt grammes; l'explosif 808, jaune, également en cartouches de cent vingt grammes ; la gélignite, brunâtre, en cartouches de deux cent quarante grammes' et l'ammonal noir, en cartouches étanches.

Un bon exemple des qualités coupantes d'une cartouche de plastique est fourni par son utilisation sur l'essieu avant d'une automobile ou d'un camion. Une application typique de son effet destructeur sur un objectif de construction légère est démontrée quand on a placé la cartouche dans la queue d'un avion. Si l'explosion a lieu en cours de vol, elle suffira à fracasser la queue de l'avion et à précipiter celui-ci au sol.

« En forant un trou de la dimension d'une cartouche dans une briquette de charbon où l'on introduit du plastique, un

détonateur et un allumeur, on obtient un autre exemple de cet effet destructeur. Si ce dispositif est placé dans le foyer d'une chaudière il explosera et le souffle de l'explosion endommagera sérieusement le foyer, provoquant des fentes dans la chaudière.

« Deux cartouches de plastique, modelées en un anneau de quinze centimètres de diamètre extérieur, perforeront une plaque d'acier doux de quinze millimètres d'épaisseur. Le diamètre du trou sera de seize centimètres environ.

« Une pareille charge placée sur la paroi d'un réservoir important de carburant d'un wagon citerne ou l'extérieur d'un transformateur électrique donne un exemple caractéristique de ce qu'on peut faire.

« Si les cartouches sont façonnées en un bloc rectangulaire de 100 m/m. x 50 m/m. x 30 m/m. elles couperont un rail de chemin de fer. Enfoncées dans un tube d'acier, elles détruiront une station émettrice de T. S. F.

« Trois cartouches seront utilisées contre des machines ou de l'outillage d'usine. Contre les automobiles blindées et les chars, on emploiera une charge supérieure, dix cartouches perforant une tôle blindée de six à sept centimètres d'épaisseur ».

Parmi les accessoires pour détoner les explosifs, le plus important fut le crayon allumeur à retardement. Cet engin était de couleur variable, selon le retardement à obtenir : noir

pour dix minutes, rouge pour une demi-heure, blanc pour deux heures, vert pour six heures, jaune pour vingt heures et bleu pour trente heures [7].

Au nombre des fournitures diverses figuraient : des revolvers automatiques ; des couteaux à cran d'arrêt ; des lampes électriques avec piles de rechange, des boussoles ; des pansements ; des paquets de nourriture concentrée, qui contenaient aussi des cachets pour purifier l'eau et des pilules fortifiantes de benzédrine ; des matraques ; de la pâte abrasive ; des sacs de sable ; des tournevis, et... détail cocasse, de la poudre irritante, genre poil à gratter. Cette poudre, composée de paille de fer pulvérisée, devait être saupoudrée en petite quantité sur les caleçons ou à l'intérieur du col ou de la manche des vêtements. Quelle bonne farce pour Fridolin !

La mitrailleuse Sten, arme efficace pour un combat à faible distance, se chargeait avec des cartouches de type Luger, de 9 m/m, type fabriqué par les Américains, les Anglais, les Belges et les Allemands.

Les maquis furent dotés, en outre, de piats (arme anti-char efficace pesant 20 kilos) et de bazookas qui rendaient les mêmes services.

* *

Le dynamique Capitaine Robert Guyon (de son nom de guerre Buisson), vingt-quatre ans, morvandiau de Millay,

[7] Il y avait aussi des engins explosifs aimantés dont certains étaient submersibles et utilisés contre les péniches en fer. Ils explosaient avec un retardement variant de 6 heures (rouge) à 60 heures (bleu clair) et 8 jours (violet).

du côté maternel, fut l'un des chefs du Service S. A. P. de Saône-et-Loire. Engagé dans l'aviation en 1939, il se trouva au début de la guerre en Afrique du Nord, puis passa dans l'artillerie de l'Armée de l'Armistice, et à sa démobilisation, dans la Résistance qu'il anima à Saint-Ambreuil, Varennes-le-Grand et Laives, avec l'adjudant Pierre Baron, le Capitaine Boucassot, le Lieutenant Dubois et l'Adjudant Thibert.

Le Capitaine Nancey (Jeannot), chef départemental, étant traqué par la Gestapo, le Commandant « Goujon » (Jarreau) se rendit à Lyon pour présenter le Capitaine Boucassot au Commandant Paulette, chef régional, qui l'agréa dans l'organisation du service avec le Capitaine Guyon. Ceux-ci accueillirent la mission du Général Kœnig dont l'un des membres — le Commandant Kervoline participa à des destructions importantes.

Le Capitaine Guyon sabota, avec ses camarades, les pylônes électriques de Givry et de La Chapelle (avec le Lieutenant Paulin) et le 23 juin 1944, concourut à la capture retentissante d'un milicien en pleine ville de Chalon, au bar P..L..M.

Parti ce jour-là en voiture de Saint-Gengoux, à dix-huit heures, le Capitaine Guyon, escorté du Lieutenant Perrin et de quatre hommes sous ses ordres, arriva à Chalon vers dix-neuf heures, après une crevaison à Messey. Il arrêta sa voiture près du bar, en bordure du trottoir opposé à ce dernier, et les maquisards entrèrent dans l'établissement où, à midi, le Capitaine avait déjeuné à côté du milicien qui lui avait été signalé. L'un des soldats fit tomber son béret et, se relevant, sortit son revolver pour arrêter le collaborateur qui fut conduit au P. C. du Commandant Guillaume, chargé de l'épuration.

Le lendemain, on pouvait lire dans le journal « Le Progrès », l'entrefilet suivant :

« Un homme du service du Maintien de l'Ordre a été enlevé le 23 juin vers 20 h. 30, au restaurant P.-L.-M. — angle de l'avenue Victor Hugo et rue Rougeot — par une bande de terroristes connus.

« Si cet homme n'est pas de retour au P. C. des forces du Maintien de l'Ordre à Chalon-sur-Saône, le dimanche 25 juin, à 8 heures au plus tard, les familles des auteurs du rapt, ainsi que les membres des organisations terroristes arrêtés, seront passés par les armes à raison de cinq personnes chaque jour.

« Cet arrêt sera appliqué à partir de 10 heures, dimanche 25 juin ».

Cet odieux chantage, plaidant le faux pour savoir le vrai, n'eut pas d'effet. Il est cependant navrant de constater que l'aberration de certains Français était parvenue à un degré si abject.

Au service S. A. P. appartint également un résistant de l'Ain, M. Aimé Broyer (Capitaine « Mémé »), salaisonnier à Manziat, petit village séparé seulement de la Saône-et-Loire par la Saône.

M. Broyer, qui est modeste et n'aime guère narrer ses actions, fut fait prisonnier en 1940. Evadé en 1949, il adhéra aux M. U. R., et forma des sizaines dans les cantons de Pont-de-Vaux et Bagé-le-Châtel. Ayant assisté à un atterrissage sur

le terrain « Marguerite », face à Saint-Jean-le-Priche, il fut délégué pour prospecter de nouveaux aérodromes improvisés dans les prairies de la Bresse.

Ce fut le terrain « Aigle » entre Asnières et Manziat, au lieudit « La Montagne » (d'où s'envolèrent pour Londres le Général de Lattre de Tassigny, M. Edouard Froment et de nombreux officiers anglais et américains), et le terrain « Junot », de Sermoyer, à la hauteur du pont d'Hurigny.

Les atterrissages avaient lieu après minuit. Les passagers partants arrivaient quelques heures auparavant en gare de Mâcon, d'où ils étaient dirigés chez M Broyer pour y attendre la confirmation du message convenu, après quoi le terrain était balisé au moyen d'une ficelle tendue sur huit cents mètres, tandis que sa protection était assurée par les sizaines de Manziat, commandées par l'adjoint Fernand et les chefs Boyat Jean, Feyeux, Ferrand Joannès, Prével Paul.

L'avion ne restait posé sur le pré que pendant un laps de temps extrêmement court : huit ou neuf minutes, ce qui permettait tout juste d'assurer le transbordement des passagers (arrivants et partants), de décharger le matériel et de donner le courrier.

Les postes émetteurs reçus à cette occasion étaient adressés peu après à Lyon dans des emballages à viande appartenant à M. Broyer.

Outre son activité au service S.A.P., le Capitaine Mémé fut le grand pourvoyeur de vivres des maquis mâconnais que ses groupes « fortifièrent » en leur faisant un somptueux cadeau de deux cents hectolitres de muscat destinés aux Allemands.

Un autre officier, le Lieutenant Paulin, du secteur de Saint-Gengoux, (nous avons déjà mentionné son nom dans ce chapitre), aida les chefs départementaux dans diverses opérations de parachutage et d'atterrissage. En août 1944, il conduisit deux aviateurs alliés à Manziat, — l'un Australien, l'autre Canadien —, désireux de regagner l'Angleterre.

Ceci nous amène à transcrire, tel qu'il nous a été rapporté par Mme Lallemant, le récit du séjour parmi les habitants de Saint-Cyr, près de Sennecey-le-Grand, du pilote Bill Watson qui fut choyé comme s'il eut été dans sa propre famille.

L'AVENTURE DU SERGENT BILL WATSON

« Le 3 mai 1944, le sergent australien William R. Watson, surnommé Bill, se jeta de son bombardier en flammes aux environs de Troyes, unique survivant des sept membres de l'équipage. Il put se débarrasser aussitôt de son parachute et se dissimuler dans une forêt où il échappa aux recherches.

« De là, il gagna Sens à pied, marchant la nuit, se cachant le jour et se conduisant à l'aide de sa carte et de sa boussole[1]. Pour ne pas trop éveiller l'attention, il avait arraché les insignes de son grade et les boutons de son uniforme. A Sens, il réussit à prendre le train jusqu'à Dijon, en évitant de parler ou en se servant du peu de français qu'il connaissait. Dans son compartiment, il se trouva en compagnie de soldats de la Wehrmacht ; c'étaient les premiers Allemands, qu'il voyait ; il les avait jusqu'alors seulement bombardés.

« De Dijon, il se rendit à Chalon-sur-Saône, où il entra dans une boulangerie pour avoir du pain ; la boulangère lui demanda des tickets. Voyant qu'il n'en avait pas, et se

[1] Cette boussole que le Capitaine Guyon nous a montrée, n'était guère plus grosse qu'une pièce de 5 centimes.

trompant sur son accent, elle le prit tout simplement pour un Allemand et lui donna satisfaction en lui disant de ne plus revenir. Bill était heureux de raconter cet épisode de son voyage mouvementé.

« Ensuite, toujours guidé par sa boussole, il reprit sa marche, car son idée était de se rendre en Espagne pour retourner en Angleterre.

« Arrivé à Varennes-le-Grand, il s'arrêta au Café Chalas. Le cafetier le conduisit à la Mairie où une jeune fille le dirigea vers deux chefs de la Résistance : Camille Verguet et Marcel Boucassot — de son nom de guerre, Marcel Bonnot. — Ce dernier l'amena à une heure du matin à M. Lafoy (Lieutenant Dubois) de Saint-Cyr, qui le remit à Mme et M. Janin, restaurateurs. I1 resta chez ces braves gens jusqu'au 6 juin, date à laquelle il partit rejoindre le maquis avec tous les jeunes gens de la région.

« Pendant son séjour parmi nous, Mme Janin fit tout son possible pour que ses journées ne fussent pas trop tristes malgré les précautions qu'il fallait prendre. On dut d'abord l'habiller car ses vêtements avaient été bien usés par son odyssée. Une personne amie, Mme Merlin, lui prêta un pantalon de son fi1s ; puis le Lieutenant Dubois lui procura un costume. Bill mesurait un mètre quatre-vingt-quatre et avait une corpulence d'athlète; enfin, le pantalon allongé, il se trouva correctement mis.

« Le secrétaire de mairie, Louis-Paul Merlin, le pourvut de papiers en règle, où il était signalé comme sourd-muet. Ce jeune Français, qui parlait assez bien l'anglais, allait tous les jours lui tenir compagnie avec sa mère et ses sœurs. Une

Louis-Paul MERLIN (à gauche)
et le Sergent **BILL**

bonne cordialité s'était établie ; Bill était gâté de toutes les façons, chacun s'ingéniait à lui rappeler sa famille si éloignée de lui.
« Il recevait également beaucoup de visites de jeunes gens et de jeunes filles de la Résistance et le Lieutenant Dubois venait discrètement le chercher pour le conduire à la baignade.

« Bill allait aussi passer des soirées dans la famille de Louis-Paul Merlin. Il apprenait alors à parler et à chanter en français. Un autre de ses plaisirs était de tuer les doryphores ; il y mettait beaucoup d'application !

« Un épisode tragi-comique rompit ce calme. Un jour Mme Janin fut prévenue que les Allemands cerneraient le pays au cours des prochaines vingt-quatre heures. I1 fallait à tout prix mettre Bill en lieu sûr. Mme Janin se concerta avec des amis. Où devait-on le cacher ? Dans le clocher de l'église ? Dans la chambre de Monsieur le Curé ? — lequel, a, lui aussi, rendu des services à la Résistance. — Tout le monde tomba finalement d'accord pour le mettre tout simplement dans un champ de colza où le pauvre soldat passa la nuit et souffrit toute la journée du lendemain, car la chaleur était torride.

« Ce ne fut qu'une fausse alerte ; on ne vit venir personne. Le soir, il se désaltéra en buvant une grande bouteille de thé, et il rit le premier de sa journée de camping forcé.

« Le 6 juin arriva très vite. Avec la joie causée par le débarquement, l'espoir renaissait. Le Lieutenant Dubois, ayant rassemblé ses hommes, décida de prendre le maquis. Tous partirent le 6 au soir et, avec eux, notre cher Bill. Il y eut des adieux touchants. On se quitta en pleurant.

M. PETITJEAN

« Hélas ! de sombres jours attendaient notre tranquille pays de Saint-Cyr. Les allées et venues, malgré les précautions prises, avaient été remarquées par des personnes malveillantes, qui n'ont pas encore été identifiées avec certitude. Alors que nous étions à cent lieues de redouter pareille chose, le 12 juin, à sept heures et demie du matin, le pays était envahi par une centaine d'Allemands qui, sur dénonciation naturellement, venaient perquisitionner chez Mme Janin et chez M. Laforce. Obligeant M. Janin à se lever, ils le battirent pour le contraindre à avouer ce qu'il savait sur la Résistance, mais il se tut.

« Chez M. Laforce, malheureusement, les Allemands trouvèrent un cachet de la Mairie qui avait été pris par la Résistance en même temps que des tickets d'alimentation. Immédiatement, ils se firent conduire par Mme Laforce chez M. Merlin. Ils interrogèrent celui-ci pendant deux heures, l'appelant « Secrétaire du Maquis » et voulant lui faire dire qu'il arrivait d'Angleterre. Enfin, ils l'emmenèrent et le ramenèrent jusqu'à sa porte, le soir, vers cinq heures, (ses parents crurent qu'il rentrait !) pour repartir aussitôt dans la direction de la Laiterie.

« Là, ils s'emparèrent de M. Petitjean, dénoncé pour avoir conduit des armes à La Ferté le jour du débarquement, et pour en avoir caché dans un caveau. M. Petitjean fut, en se sauvant, blessé à un bras et à une jambe. Les Allemands incendièrent sa maison et sa laiterie, et il disparut avec Paul Merlin.

« Immédiatement, M. Merlin père et Mme Petitjean entreprirent, l'un sur son fils, l'autre sur son mari, des recherches qui demeurèrent vaines. Cinq mois après, le 17 novembre, Mme Petitjean apprit la vérité par sa belle-sœur qui avait lu, sur le journal, le signalement des deux

malheureux, suppliciés au château de la Vernotte, en Bresse louhannaise il était indiqué que le plus petit des deux hommes exécutés avait le bras en écharpe. Grâce à des échantillons de tissus prélevés sur leurs habits, la preuve du massacre fut établie. Ils avaient été fusillés dix jours après leur arrestation, le 22 juin, dans un bosquet de vernes, à quelques mètres du château, en représailles de quatre Allemands tués quelques jours auparavant dans les parages, lors d'une bagarre avec les Maquisards de Louhans.

I1 convient de signaler à la louange de ces Maquisards que tout fut fait pour nos deux malheureux ; à leurs risques et périls, ils les enterrèrent après leur avoir rendu les derniers devoirs et les avoir mis dans des cercueils, malgré la défense expresse des Allemands.

« Après les arrestations, la vie avait continué à Saint-Cyr ; Mme Janin ne se lassait pas de recevoir les résistants et de les restaurer de son mieux. Un après-midi, nous eûmes la visite de Bill. Nous fûmes bien contents de le revoir, mais il fallut redoubler de précautions car hélas ! nous avions eu une dure leçon.

« Le 4 août, il revint, accompagné cette fois d'un pilote de chasse Canadien : John E. Trupp, tombé cinq mois plus tôt en Belgique. Du maquis de Charolles, il était passé à Saint-Gengoux, puis a Corlay, en vue de son rapatriement, car un avion devait venir le prendre bientôt. Tous deux passèrent encore trois bons jours en promenades au bord de l'eau, gâtés par les pensionnaires de Mme Janin, dont M. Meurier qui, résistant lui aussi, se cachait avec sa femme. Et, le 7 août au soir, une voiture de la Résistance vint chercher nos alliés pour les conduire à Manziat. Nous voyons toujours ce pauvre

John qui, ayant été précédemment pris dans une rafle à Lille, ne vivait plus. Les onze aviateurs qui étaient avec lui dans une maison amie avaient été fusillés ; seul, il avait réussi à se sauver en sautant par une fenêtre.

« Après des adieux émouvants et des promesses de tenter de se revoir un jour, nos deux braves aviateurs sont partis vers l'Angleterre où les attendaient de nouvelles prouesses. Je crois qu'ils conserveront un bon souvenir des jours qu'ils ont vécu en compagnie de vrais Français qui étaient très heureux de pouvoir accomplir leur devoir ».

DEUXIÈME PARTIE

MAQUIS DE LA BOURGOGNE

AVERTISSEMENT

Nous ne prétendons pas n'avoir commis aucune erreur dans les pages qui vont suivre.

La déformation de l'histoire est chose aisée, et nous avons constaté, ici et là, des points de vue entièrement différents a propos d'un même combat, d'un même événement, auxquels se sont ajoutés, parfois, des détails faux, douteux ou fantaisistes, souvent incontrôlables. Du moins, avons-nous tâché d'être aussi impartial que possible., et de ne publier que des faits offrant toute garantie d'authenticité.

Nous n'avons évidemment pas retracé la vie de chacun des maquis bourguignons et nivernais. Plusieurs volumes n'y suffiraient pas. Nous avons simplement condensé et rapporté, par ordre chronologique et alphabétique, les diverses phases du développement de quelques camps.

Des Monts du Mâconnais, du Charollais et du Morvan, frères jumeaux par leur structure granitique, petits géants dominant les plaines d'alentour, et dont les flancs furent le suprême refuge de ceux qui, traqués par l'ennemi, étaient mis hors la loi par une fraction de la société, la Résistance s'est étendue inlassablement et, semblable à un acide corrosif, a rongé patiemment le glaive de l'Allemand.

LA RÉSISTANCE A MONTCEAU-LES-MINES (A. S.)

Tout d'abord, à l'état larvaire et passive, la Résistance fut formée de groupes ou de personnes isolées qui s'occupèrent de faciliter le passage de la ligne de démarcation aux prisonniers [1]. En 1941, un service de documentation destiné à fournir des renseignements industriels aux Alliés, se mit en relation avec le Commandant Jarreau.

1942, puis 1943, virent les débuts de la préparation de la Résistance active à Montceau et le développement des sabotages. Une association fut fondée par M. Joseph Prudhomme (Vairon) et plusieurs instituteurs, prenant la dénomination de M. U. R. [2], tandis que trois ingénieurs des Mines : MM. Mathieu, Griveaud et Dourille, de Blanzy, constituaient parmi les mineurs, un groupement appelé Mouvement Ouvrier.

---

[1] Parmi ceux qui se dévouèrent sans compter à cette tâche, en Saône-et-Loire, il convient de nommer M. Chevalier, garagiste à Châlon qui fut fusillé après en avoir aidé une soixantaine.

[2] Mouvements Unis de la Résistance.

Le 1er septembre 1943, M. U. R. et M. O. fusionnèrent à la suite d'une entrevue entre les principaux chefs. Certains ouvriers et agents de maîtrise prirent la tête de l'intensification du recrutement qui fut particulièrement fort au Puits des Alouettes, à la Centrale, à Saint-Louis, à Laugerette et aux Baudras, mais moins important à Plichon et à Darcy où les mineurs, tout en déclarant : « Qu'on nous donne des fusils et nous en tuerons des Boches ! » se méfiaient des agents de la surveillance.

De jour en jour, les adhérents, qui étaient obligés de se plier à une règle sévère afin d'éviter de dangereux bavardages, furent de plus en plus nombreux et bientôt les sizaines furent transformées en dizaines[3].

On créa ainsi des corps francs et des équipes de sabotage, plus tard chargées des parachutages (Robert, André, Jacques), et selon les anciennes affectations dans l'armée, on prévit des tireurs au fusil-mitrailleur, des voltigeurs, des grenadiers, etc... Fin mai 1943, M. Vairon dont le fils Antoine était déjà parti au Maquis de Beaubery et vivait des moments épiques par suite d'une attaque allemande, montait et démontait, afin d'en faire apprendre le maniement, une mitraillette ayant envoyé au Wallalah un Lieutenant-Colonel teuton.

C'est vers cette époque que se place la tentative de destruction de la Centrale électrique de Blanzy, ordonnée en haut-lieu. L'opération fut préparée méticuleusement et trente hommes devaient y participer, mais le bruit en parvint aux oreilles des Allemands. Il fallut y renoncer et faire comprendre

[3] Les deux premiers numéros de la dizaine étaient attribués au chef et à son adjoint. Chaque quartier de la mine disposait de 1 à 3 dizaines.

aux Anglais, désireux d'entreprendre un bombardement, qu'ils causeraient trop de victimes et qu'après tout, cette centrale serait extrêmement utile après la libération

Au début de 1944, des déraillements de trains se produisirent, des écluses furent démolies et des armes dérobées aux cheminots nazis de Ciry-le-Noble par les F.-T. P. du Front National. La Gestapo entreprit, le 21 février, une rafle à Montceau et arrêta, entre autres, M. Vairon. Celui-ci ne parla pas malgré d'abominables tortures, comme en subirent M. Pagenel, chef des M. U. R. du département, et le Commandant de Bellecombe, chef de l'A S., qui eut le crâne écrasé dans un étau.

Le 9 avril, M. Benoy, instituteur au Magny, prit la direction de l'A. S. de Montceau en remplacement de M. Vairon, déporté. Il réorganisa les anciens groupes M U. R.

Dans l'intervalle, l'emplacement des futurs maquis fut choisi après étude topographique de la Région sur une carte d'Etat-Major. Au nord de Montceau, la seule position intéressante était, en Autunois, celle d'Uchon, beaucoup plus loin, tandis qu'à neuf ou dix kilomètres au sud de la ville, s'offraient : d'une part, le Bois du Grand Baronnet, à peu de distance de la route G. C. 60 de Gueugnon aux Brosses Tillots, et d'autre part, la Forêt du Mont Saint-Vincent. Dans les deux cas, des trous dans les rochers ou des carrières — vers l'Etang du Baronnet — pouvaient servir de cachettes aux armes ; des fermes abandonnées logeraient les hommes ; le ravitaillement était facile, soit au sud du Mont Saint-Vincent, soit à Martigny-le-Comte.

Un examen sur place permit de se rendre compte que la

défense serait relativement aisée en cas d'attaque et qu'un repli serait possible vers les Bois de la Grande Verrière ou de Charolles. On établirait enfin le P. C. aux Brosses Tillots, à égale distance du Mont Saint-Vincent et du Baronnet (Ferme Brosselin).

Pour toutes ces considérations, les camps furent adoptés. Le 5 avril, passa le premier message de parachutage. L'équipe réceptionnaire attendit en vain sur le terrain de Pouilloux. Ce fut seulement le lendemain, après une répétition du message, que dix huit containers et six caisses atterrirent. Le matériel, transporté en camionnette dans les Bois du Baronnet, fut enseveli dans une carrière, sous un tas de pierres d'un mètre de haut.

Fin avril, un Halifax apporta un deuxième parachutage. Les nouvelles armes rejoignirent les précédentes, ramenées du Baronnet à la Ferme Brosselin et inventoriées par le chef départemental S. A. P.

Fin mai, d'autres tubes furent encore reçus au Mont Saint-Vincent, autour duquel s'établissaient déjà des maquis F.-T. P., à Joncy et Collonge-en-Charollais.

Les derniers préparatifs furent accomplis pour former les unités (quatre groupes francs, troupes de choc, troupes ordinaires, sédentaires restant chez eux pour se charger des liaisons et du recrutement).

Le commandement du camp du Mont Saint-Vincent fut confié au Capitaine Lucien qui eut pour adjoint le Capitaine Georges. Au P. C. de la Ferme Brosselin devaient se trouver les Capitaines Benoy, François, Jean Roche et Claude.

Du matériel de tout genre fut rassemblé. On pensa aussi bien aux articles de sabotage (clefs à déboulonner les rails) qu'aux articles vestimentaires (bleus, chemises, chaussettes, souliers couvertures), aux produits pharmaceutiques et à l'outillage nécessaire à l'installation de baraques ou de tentes (pics, pioches, pelles. Scies, bâches, rouleaux de fil de fer ordinaire ou barbelé). Le plus difficile fut de trouver des camions et des autos. Néanmoins, on y arriva, tantôt par la menace, lorsque l'on ne put hélas ! faire autrement, tantôt par la ruse. Un camion Berliet de la mine prit ainsi la route du Mont Saint-Vincent et fut « décoré » de tant de feuillage, qu'il était invisible à dix mètres.

Au cours d'une réunion qui se déroula dans la Forêt du Plessis, entre plusieurs officiers et un adjudant-chef de la garde mobile de Montcenis, ce dernier, surnommé « Darlan », s'engagea à rallier les camps avec ses hommes.

Le 29 mai, trois des quatre avions signalés par la phrase : « Les tomates sont gelées quatre fois » lançèrent dix tonnes de matériel prés du village de Mornay, en souhaitant amicalement un bonjour de la part de Churchill, soutenant l'espérance et la conviction d'une prochaine invasion de la « Forteresse inviolable de l'Atlantique »[4].

Le 4 juin, le message : « Les carottes sont cuites, quatre fois cuites » annonça une seconde arrivée de quatre avions. Mais celui-ci ayant été annulé le soir, les appareils ne vinrent pas au rendez-vous. Le même jour, les messages du débarquement (Plan vert et guérilla) : « Le premier accroc a coûté deux cents francs » et « Qu'un sang impur abreuve nos

[4] Elle avait été primitivement annoncée pour le 15 mai.

sillons furent lus, puis répétés le 5 ; le 6 serait le jour J tant désiré [5].

Le 7, exécutant les instructions du Commandant départemental, les chefs donnèrent l'ordre de la montée générale et immédiate au Mont Saint-Vincent. Chacun fut prié d'emporter une couverture, une gamelle, une fourchette, une cuiller, un couteau, un bidon et un quart, ainsi que deux jours de vivres. Certains ne tinrent pas—ou ne purent tenir compte de ces observations—et s'en allèrent les mains vides et même chaussés d'espadrilles... Le chef Robert eut pour mission de s'occuper de l'armement et de créer un service de guides. Le cri du chat : « Miaou » fut le « Sésame ouvre-toi ».

L'effervescence provoquée par le départ de nombreux mineurs tombant subitement « malades », alla en croissant. Leurs camarades, persuadés que l'heure de l'insurrection générale avait sonné et que ce départ était le présage certain d'une mobilisation au maquis, désirèrent aussi « prendre l'air » et participer avec enthousiasme à la deuxième bataille de France pour chasser l'ennemi exécré. Une grève générale s'ensuivit.

Et l'on vit — fait vraisemblablement unique dans les Annales de la Résistance — douze à treize cents hommes choisir, en vingt-quatre heures, dans un élan spontané et irrésistible, le chemin conduisant à la Victoire et à l'Honneur et se dresser, eux les habitants des ténèbres, pour faire briller à nouveau la lumière sur notre malheureux pays. Une longue colonne de « Gueules Noires » se forma et grimpa vers le Mont Saint-Vincent. Faute de disposer d'armes en quantité suffisante, beaucoup furent renvoyés. Ils s'en retournèrent à

[5] Le tout aurait pu être annulé par « Revenons à nos moutons ».

contre-cœur [6].

À la fin de la journée du 8, deux camions de sept tonnes appartenant aux mines et se rendant à Palinges pour y prendre un chargement de ciment, furent arrêtés en cours de route par une dizaine de maquisards armés. Ceux-ci s'en emparèrent et leur firent faire demi-tour. La douzaine d'ouvriers attendant les véhicules à Blanzy fut complètement ébahie de cette aventure. Cinq mille litres d'essence furent aussitôt chargés, ainsi que de l'huile de graissage, des outils, etc... Payant d'audace, l'expédition avait parfaitement réussi.

Le 9, surprise générale. Alors que chacun vaquait aux occupations qui lui avaient été assignées et travaillait fébrilement à l'organisation du camp, le chef départemental donna l'ordre de libérer Montceau-les-Mines. Opération dont la hardiesse sembla vraiment trop prématurée, car en cas d'échec, il fallait escompter de graves répercussions, de terribles représailles contre les civils. Malgré tout, un plan d'attaque fut rapidement conçu. Quatre cents hommes comprenant les gardes-mobiles qui venaient de rejoindre le maquis, transportés en camions, devaient engager le combat et arriver par la route de chaque côté du Canal du Centre, tandis que les corps francs « nettoieraient » l'Hôtel du Commerce, puis l'Hôtel de Bourgogne, « têtes » de la défense ennemie. La population attendait les maquisards.

Ce plan ne se réalisa pas. En effet, juste au moment du départ, un agent de liaison signala qu'une centaine de soldats avaient tendu une embuscade. Dans ces conditions, il eut été vain d'avancer et on y renonça, faisant ainsi preuve d'une sage prudence, bien que l'information fut totalement fausse

[6] 400 furent armés au Mont Saint-Vincent et 200 au P.C. Brosselin.

comme on l'apprit plus tard.

Toutefois, des avions allemands survolaient presque continuellement les camps des Brosses Tillots, du Mont Saint-Vincent et de la Ferme Brosselin, rasant à une trentaine de mètres du sol, les positions des F. F. I. I1 allait certainement se passer quelque chose.

LA BATAILLE DU MONT SAINT-VINCENT

La nuit du 9 au 10 juin fut très mouvementée en raison, d'une part, d'une opération de sabotage par le groupe Robert contre le Pont de Blanzy avec cent kilos d'explosif plastique [1], et, d'autre part, du transfert du matériel de la Ferme Brosselin (endroit vulnérable en cas d'attaque par mortiers), dans deux fermes abandonnées situées au sommet de la colline.

Dans la matinée du 10, jugeant toute défense vaine, les gardes mobiles, sauf Darlan et Nénesse, se retirèrent, car, pensaient-ils, le camp à peine né aurait affaire à un trop rude assaut. Cependant, des sections de soixante-dix hommes furent placées autour d'une ancienne maison du Mont Saint-Vincent transformée en P. C.

Il fut convenu qu'on attendrait l'offensive et qu'une contre-attaque serait engagée des Brosses Tillots par le Groupe Robert et la Compagnie du P. C. qui se tiendraient également prêts à intervenir dans la mêlée.

[1] Ce pont fut très fortement ébranlé par la brèche produite La circulation ne continua que sur une voie et au ralenti.D'autres sabotages avaient déjà été menés à bien dans le secteur et des écluses endommagées. L'une d'elles dut sa destruction à l'éclusier lui-même, qui ancien artificier, rectifia la position du crayon ; allumeur mis à l'envers.

Vers quinze heures, cinq cents élèves officiers allemands venus d'Autun dans dix-sept camions, commencèrent l'encerclement et le siège du camp, appuyés par de l'artillerie. A seize heures trente, alors que le Capitaine Lucien observait à la jumelle le développement du combat, des balles éclatèrent près de lui. Reculant un peu avec deux sentinelles, il s'aperçut que les Allemands tiraient à la mitraillette à trente mètres. L'une des balles atteignit un fusil-mitrailleur qui fut brisé et blessa son servant à la main. La ferme contenant les munitions étant la cible d'un canon à torpilles à ailettes, un plus ample repli fut exécuté. La victoire resterait-elle aux Allemands ? Triste pensée au cœur de chacun.

Vers dix-huit heures trente, la situation devint grave. Le Capitaine Lucien décida, avec le Capitaine Georges, de lancer des fusées rouges pour prévenir les autres camps, puis de tenter une percée. Il était à tout prix indispensable de sortir de cet enfer.

Le matériel fut chargé sur quatre camions protégés de chaque côté par un fusil-mitrailleur. Bravant une grêle de balles et d'obus, les camions se dirigèrent sur Mary et la Ferme Brosselin [2].

Tous les hommes qui restaient, soit cent soixante-dix sur les deux cent cinquante que comptait le camp, amorcèrent une retraite s'annonçant difficile. A la suite d'un incident, le Capitaine Lucien perdit le gros des troupes.

Pendant tout ce temps, les Capitaines François et Benoy, demeurés près des Brosses Tillots, après avoir recherché la position exacte de l'ennemi, trompés d'abord par des

[2] Un seul maquisard fut blessé, mais on dut lui amputer un bras. Auparavant, un autre, Jourdieu avait été tué.

renseignements erronés — on leur avait déclaré que les Allemands étaient descendus de leurs cars à Pouilloux — avaient finalement appris que la bataille se déroulait aux abords de Mary, à proximité duquel passe le G.C. 33, d'où les Allemands s'étaient déployés.

À dix-neuf heures, les groupes André et Jacques reçurent l'ordre de se porter au carrefour du village, et le groupe Robert celui d'occuper la gare située sur la petite ligne de Montceau-lesMines à Saint-Bannet-Beaubery [3]. Ce fut un coup de théâtre que l'action rapide de ces trois groupes qui se couvrirent de gloire. Tous accomplirent des prodiges d'héroïsme. Le nouvel engagement ralluma la bataille au bois de Boulogne.

Avec un camarade, l'un des sergents du groupe Jacques se mit à découvert sur la route. Actionnant une mitrailleuse Hotchkiss, ils abattirent. comme des mouches, les Allemands, qui, jugeant leur expédition victorieuse, s'en retournaient par la route de Joncy. Ceux-ci montèrent à quatre reprises à l'attaque, presque au coude à coude, par groupe de douze, et parvinrent à s'approcher à vingt-cinq mètres des F. F. I.

Le groupe Robert, opérant un mouvement tournant, acheva de semer la désorganisation dans les rangs de l'adversaire.

L'un de nos hommes, blessé, se cacha dans une mare et se camoufla avec des branchages. Par bonheur, les Allemands passèrent à côté de lui sans le voir.

Au total on eut à déplorer la mort de trois des valeureux maquisards : Cabaton, Michel et Gabon, mais cent vingt-deux ennemis, y compris le commandant, furent tués et une cinquantaine blessés en cette journée désormais légendaire

[3] Les soldats du groupe Robert, dit « des Braconniers », étaient des anciens combattants de 1914-18. Cf. citations.

dans toute la Saône-et-Loire, dont l'écho retentit au delà de nos frontières, puisque Radio-Sottens en signala l'éclatant succès : Signe précurseur de la défaite finale du IIIe Reich dont les représentants se vengèrent en fusillant dix civils de Mary :

Bertrand : Jean, 53 ans, Cladie, 49 ans, Claude, 23 ans, Maurice, 20 ans ; Blondeau Cécile, 17 ans ; Gabon : Charles, 60 ans, Louis, 22 ans ; Loreau Claude, 56 ans ; Marillonnet Louis, 45 ans ; Theureau, 44 ans. Cinq autres personnes furent déportées en Allemagne.

DE LA GRANDE-VERRIÈRE A UCHON

À la suite d'une seule bataille, un grand nombre de maquisards rentrèrent momentanément à Montceau-les-Mines. Cependant cent vingt d'entre eux se replièrent à pied dans le Bois de Marizy, où ils arrivèrent avant l'aube du 11 juin. Ils furent rejoints par les hommes des groupes André, Jacques et Robert.

L'un des officiers partit au P. C. départemental à Donzy-le-National (route de Saint-Bonnet-de-Joux à Cluny), pour expliquer au Commandant Férent qu'il n'était pas question de rester à Marizy, la sécurité s'y révélant toute relative en raison des vols d'avions allemands à très basse altitude.

Laissant comme champ d'action la Forêt d'Avaise, entre Mornay et la Fourche, à la zone de Charolles, décision fut prise de regrouper les forces dans la forêt très étendue de la Grande-Verrière, à l'intérieur d'un triangle formé par la route N. 483 (Charolles-Buxy), la N. 80 (Montceau Salornay-sur-Guye) et le G. C. 14 (Saint-Bonnet-de-Joux-Tournus). Au sud de ce triangle s'allonge le petit village de Saint-André-le-

Désert.

Le moral restait assez bon, bien qu'une émotion compréhensible se fut manifestée parmi les mineurs qui craignaient des représailles contre leurs familles et avaient pris pour la vérité un canard colporté de-ci, de-là. Le chef Robert les avait réconfortés par une ferme harangue.

À l'approche de la nuit, le rassemblement des hommes fut donc effectué en leur laissant croire à un départ pour la Forêt de la Planoise, près d'Autun, distant d'une soixantaine de kilomètres : Secret militaire !...

Mais bientôt et un peu rassurés d'ailleurs, car ils entrevoyaient une folle équipée, ils se rendirent compte qu'ils étaient aiguillés vers une autre destination en prenant une direction opposée. A huit heures du matin, terriblement las, ils touchaient enfin au terme de leur voyage, dans la Forêt de la Grande-Verrière, après un parcours jalonné par La Guiche et Saint-Martin-de-Salencey.

Les jours suivants se passèrent à rechercher les hommes qui s'étaient trouvés isolés, à récupérer une partie des armes et du matériel camouflés au Mont Saint-Vincent et à prendre un repos bien mérité [1]. Un coup fut monté par le groupe André contre le dépôt de tabac de Montceau.

Les liaisons rétablies, le Capitaine Lucien qui avait reformé un petit maquis vers Marigny, entre le Mont Saint-Vincent et Montceau, vint avec ses hommes à la Grande-Verrière le 14 juin. Ce jour-là, les nouvelles étaient des plus mauvaises : les Allemands, disait-on, faisaient mouvement sur la voie ferrée Paray-le-Monial-Montceau et du côté de Ciry-

[1] Les maquisards possédaient plus d'une quinzaine de véhicules qui furent camouflés dans un chemin sous les arbres.

le-Noble. Ils étaient huit mille à Chalon et à Mâcon (quatre mille dans chaque ville). Il fallait envisager l'éventualité d'un encerclement.

Dans l'après-midi, le chef départemental donna l'ordre de monter à Uchon. Quoique les opinions des divers chefs fussent partagées et qu'ils préférassent demeurer sur leurs positions ou opérer un nouveau repli vers le sud, dans la région accidentée de Matour, aux limites de la Saône-et-Loire et du Rhône, cet ordre fut mis à exécution. Mais on avait compté sans le groupe Robert qui campait au sommet de la forêt et refusa de déguerpir, jugeant l'endroit très hospitalier.

Partie vers dix-sept heures, la colonne composée d'une dizaine de camions et camionnettes remplis d'armes et de matériel, fit une simple promenade jusqu'au « Sidobre morvandiau », qu'une seule route, assez étroite, relie à Montcenis, et que des chemins rattachent à La Chapelle-sous-Uchon, vers Mesvres et Etang-sur-Arroux, et à La Tagnière. Le coin est bien connu pour son accès difficile et ses chaos rocheux [2].

Là s'était installé le Maquis F. T. P. du Capitaine Piétro (Dessolin) avec lequel le contact fut pris.

La nuit du 14 au 15 juin fut calme, mais la journée du 15 se révéla très démoralisante. Le maquis F. T. P. fut attaqué à quinze heures. Toutefois, les Allemands ne s'approchèrent pas trop du secteur tenu par l'A. S.

Le Capitaine Piétro dut faire mouvement à la faveur de la nuit suivante et les F. F. I. décidèrent de quitter les lieux à leur

[2] Le Plateau du Sidobre à 9 km. à l'est de Castres est formé d'amoncellements semblables à ceux d'Uchon. Les monts de l'Autunois atteignent 684 m au Signal de ce dernier pays.

tour.

Cette retraite d'une centaine d'hommes, par Le Breuil et Saint-Bérain, fut très fatigante et les officiers jugèrent prudent de renvoyer la plupart des maquisards chez eux en attendant des jours meilleurs. Au moment de leur départ, les Boches reprirent l'offensive contre la forêt d'Uchon et s'approchèrent du dépôt de matériel.

L'un des camions contenant du ravitaillement et des bazookas fut démoli à Vernisy, et il y eut deux tués. Le lendemain, quelques chefs accompagnés du groupe André, revenant en arrière, réussirent à sauver une bonne partie du matériel et quelques véhicules.

Il fallait repartir maintenant sur de nouvelles bases et réorganiser des camps autour de la Verrière qui, le 18, n'abritait seulement dans son sein que trente-neuf hommes divisés en trois groupes de combat avec les Braconniers, et un groupe chargé du ravitaillement et de la cuisine. Disons en passant, que les menus, à ce moment assez critique du maquis étaient forcément maigres. On se contentait parfois d'un morceau de pain, de quelques cerises et d'eau claire.

Toute cette deuxième quinzaine de juin, assez sombre au début et rendue encore plus difficile par la pluie qui tombait presque tous les jours, fut employée à assurer la nourriture[3], la confection de brassards par les femmes de Cherizet, la récupération d'armes au Mont Saint-Vincent et à Uchon, et la reprise des liaisons.

---

[3] Les vivres furent apportés)portés par les fournisseurs dans la forêt, après entente avec les maires des environs afin de permettre aux maquisards de rester dissimulés le plus longtemps possible pour conserver le secret de leur refuge, et ne pas se faire repérer par l'ennemi, ce qui aurait provoqué des représailles contre les villages avoisinants.

Le groupe André, installé près de Pouilloux, eut pour tâche de réceptionner les parachutages. Les sabotages et l'épuration à Montceau furent assumés par le groupe Jacques.

Des manœuvres commencèrent, rompues seulement par quelques incidents, le bruit avant couru que les Allemands avaient l'intention de faire sauter, prochainement, l'un des pylônes de la ligne à haute tension traversant le bois à cent mètres de là. Un soir, il y eut même une assez forte émotion qui heureusement se dissipa bien vite : un coup de feu retentit soudainement, dû au déclenchement du système d'alerte (fil de fer barbelé et revolver) remplaçant la sentinelle et imaginé par les ingénieux « Bracos » [4]. La respiration un peu coupée reprit son rythme normal lorsque l'on s'aperçut que la cause de la détonation était tout simplement un F. F. I. rentrant en retard.

De fin juin également datent la prise de couvertures au sanatorium de La Guiche, la décision de reformer un autre camp dans les Bois du Baronnet et celle de laisser les soins de ce camp au Lieutenant Darlan. De tous ces noyaux de résistance allaient sortir deux bataillons du 1er Régiment du Charollais groupant plus de deux mille hommes :

1er Bataillon (700 hommes)
Capitaine Deprez. Adjoint : Capitaine Darlan sous le contrôle du Capitaine canadien Michel
1re Cie : Lieutenant Charlot, Maquis de Sylla [5].
2e Cie : Lieutenant André Barrault, idem.
3e Cie : Lieutenant Fléchar, Maquis de Mornay.
4e Cie : Lieutenant Gaston, Maquis au S. de Charolles.

[4] Braconniers.

[5] À l'ouest de Martigny-le-Comte.

2e Bataillon (1.400 hommes)
Capitaine Benoy. Adjoint : Capitaine François
Effectifs et Ravitaillement : Capitaine Claude

P. C. (Sous-Lieutenant Gilbert)	115 hommes
Groupe André	60 hommes
Groupe Antoine (Vairon)	12 hommes

1ere et - 2e Cies, Capitaines Lucien et Marsoin - Groupe Robert

Parachutistes	470 hommes
(Maquis de la Grande-Verrière)	
3e Cie : Lieutenant Edouard	140 hommes
4e Cie : Lieutenant Tino	180 hommes
5e Cie : Lieutenant Fred	170 hommes
6e Cie : Capitaine Régis	170 hommes
(Maquis de Marizy-La Guiche)	

Groupes de ville et de sécurité à Montceau	70 hommes

COMBAT D'AZÉ

Le 2 juillet, à six heures du matin, un habitant d'Azé fit prévenir le Sous-Lieutenant Noly, du Maquis Fontaine, que des camions d'Allemands, ayant passé la nuit au village, se dirigeaient sur Saint-Gengoux-le-National. Cette colonne partait, sans nul doute, à l'attaque du Mont Saint-Romain (582 m.) P. C., au nord de Blanot, tenu par le Commandant Guillaume que l'on s'efforça, d'aviser du danger.

Ce jour-là, le Lieutenant-Colonel Le Don, chef des F. T. P., avait convié plusieurs officiers du 2e Bataillon à une prise d'armes à l'issue de laquelle devait avoir lieu un déjeuner amical. A peine eurent-ils pris l'apéritif à Collonge, qu'un motocycliste leur apporta la nouvelle de l'encerclement du Mont Saint-Romain qui demandait d'urgence du renfort.

Vers treize heures un nouveau convoi ennemi de quatre camions traversa Azé, y stationna environ trois quarts d'heure, puis s'en alla vers Mâcon. Les hommes du Maquis de Crue auxquels se joignirent des sédentaires de Cormatin, Bray,

Toury, Blanot et Azé, se groupèrent au Bois Carré. Quelques heures plus tard, un troisième convoi, venant de Bissy-la-Mâconnaise, tomba au milieu des F. F. I. occupant le bourg. Une bataille s'engagea, à bout portant, et deux motocyclistes allemands avaient déjà jeté leurs armes, prêts à se rendre, lorsque les autocars qui suivaient les sauvèrent par un feu continu de mitrailleuses, tuant trois maquisards Russes et un Polonais. Une partie des F. F. I. ayant pris position sur le Mont Plé, se retira à droite d'Azé, et l'autre à gauche, au-dessus de Vaux-sur-Aisne.

Si l'on songe que l'ennemi avait sillonné la région toute la journée [1] et poussé des pointes jusqu'à Royer, au nord du château de Brancion, on se fera une idée de la violence des échauffourées qui eurent lieu.

Les hommes venus de La Verrière et de Marizy décidèrent de la victoire. S'étant rassemblés sur l'I. C. 17 (route de Salornay à Flagy) où le Commandant Férent vint les rencontrer, ils s'embarquèrent en direction de Massilly [2] et de Cortambert et arrivèrent à Donzy-le-Pertuis où ils apprirent la situation désespérée des F. F. I. du Capitaine Laurent postés à Azé.

Vers dix-sept heures trente, à un kilomètre d'Azé, des maquisards de Crue leur signalèrent qu'une vingtaine d'otages, enfermés à la Cave coopérative, pouvaient être

[1] Il y avait en tout 70 à 80 camions d'Allemands, de Mongols et de miliciens.

[2] Le Colonel Le Don envoya une section entre Massilly et Cormatin sur la N.481 (Chagny-Cluny).

fusillés d'une seconde à l'autre [3].

La soirée s'avançait, il ne fallait pas perdre une instant pour intervenir. Mais de quel côté vaudrait-il mieux mener l'attaque à revers ? On était obligé : soit de rebrousser chemin vers Cluny, en faisant un long détour de trente-sept kilomètres par La Croix Blanche, La Roche-Vineuse, Verzé, Igé et Domange, car il était impossible de passer par l'I. C. 34, de Cluny à Igé, barré ; soit, de prendre la petite route s'embranchant à deux cents mètres du village et retombant sur le G. C. 85 d'Azé à Igé. On opta pour cette seconde solution.

Les Allemands repérèrent vite la petite colonne composée de quatre véhicules, d'une traction avant, d'un camion et de deux camionnettes dont l'une, au maquis depuis le début, appartenait aux Gardes Mobiles de Montceau, et l'autre, à gazogène, avait été réquisitionnée à Salornay. En tout, quarante-cinq hommes des groupes André, Edouard et de deux groupes de la Verrière (avec Robert), commandés par leurs officiers, qui avaient affaire à quatre cent cinquante ou cinq cents ennemis ! Sans arrêt, la fusillade la plus vive que l'on ait vu jusqu'alors, allait crépiter de dix-huit heures trente à vingt et une heures.

Ayant abandonné les camions, les F. F. I. adossés à une

[3] Tel quel, ce bruit qui courut est erroné. Il s'agit de 20 membres de l'I. S. qui parvinrent à se dégager de leur encerclement. En réalité 3 otages seulement furent pris comme boucliers par les Allemands. Ceux-ci, pour corser la fête, coupèrent d'eau-de-vie le vin qu'ils burent en procédant au pillage d'Azé. Le 21 juin, lors d'un précédent engagement, une douzaine de personnes, parmi lesquelles l'instituteur M. Alexandre, avaient été forcées de s'agenouiller dans l'avenue des Platanes pour y être exécutées. Les Maquisards ayant cessé le feu, ces personnes furent ensuite conduites à la Cave coopérative pour y être brutalisées par deux miliciens.

colline et au milieu des vignes, s'étant plaqués dans le fossé de la route, ripostèrent à la grenade et au bazooka et firent entrer en action sept fusils-mitrailleurs et six mitraillettes lourdes. Les Braconniers, à eux seuls, vidèrent quatre-vingts chargeurs et l'un d'eux eut à son tableau de chasse quatre Boches avec sept cartouches ! On imagine facilement l'hécatombe de ces derniers qui « criaient comme des fous ».

Puis treize cars allemands s'en allèrent sur Mâcon. Etait-ce pour y prendre du renfort ? Non. La Wehrmacht désemparée renonçait à la lutte. Ce fut un sauve-qui-peut général.

Tandis que ces fameux guerriers utilisaient leur « poudre d'escampette », les maquisards, sauveurs d'Azé, songèrent au départ qui ne s'avéra pas trop difficile, bien que les camions eussent été littéralement criblés de balles. Plusieurs pneus étaient crevés et un démarreur se trouvait hors d'usage. Dans l'ensemble, les moteurs l'avaient échappé belle. Par miracle, et fort heureusement du reste, un seul des hommes du groupe Robert (Bec) avait été blessé.

Nos maquisards furent mal inspirés de prendre le chemin le plus court pour se rendre à Cluny, car ainsi qu'ils le supposaient d'ailleurs, des arbres avaient été couchés en travers de la route par les F. F. I. voisins. Après avoir surmonté deux obstacles, ils furent contraints de faire demi-tour, un troisième se révélant infranchissable.

Minuit approchait quand ils repassèrent à Azé — où le Capitaine Laurent et les hommes du camp de Crue étaient revenus. — Ils arrivèrent à leurs cantonnements le 3 juillet à

quatre heures du matin, fourbus, mais le sourire aux lèvres. Pour fêter cette splendide victoire,— sur les cent treize Boches laissés sur le terrain [4], près des deux tiers avaient été tués par eux —, ils trinquèrent au mousseux. Cela n'en valait-il pas la peine ?

[4] Trois camions de morts.

SABOTAGES, EMBUSCADES PARACHUTAGES DE JOUR

À peine de retour à la Verrière, le chef Robert partit avec une quinzaine d'hommes et le Capitaine François pour faire sauter, à nouveau, le pont de Blanzy en cours de réparation. Le gardien se laissa complaisamment ligoter.

Sans difficulté, quatre-vingts kilos d'explosif 808 furent placés en quelques minutes pour leur œuvre de destruction quand, soudain, une péniche et un camion apparurent simultanément sur le canal et sur la route enjambés par le pont.

Ayant compris ce qui se déroulait, leurs occupants un peu affolés, cela se conçoit, s'empressèrent de rebrousser chemin. Le camion descendit dans le fossé, mais recula malgré tout... Enfin, la mèche de la machine fut allumée et le gardien emmené.

Le pont s'écroula dans un terrible fracas juste au moment où un camion d'Allemands passait. Huit de ceux-ci furent tués, dont un capitaine, et six ou sept autres blessés. Avec tristesse les saboteurs apprirent le lendemain que le conducteur du véhicule,

Français réquisitionné, était également au nombre des victimes[1].

L'interruption du trafic fut totale, mais ne dura guère plus de vingt-quatre heures. Le 5 juillet, le Pont de Blanzy fut remplacé par un ouvrage métallique tenu en réserve.

Cette date marqua le début d'une lutte acharnée contre les voies ferrées de la ligne Paray-le-Monial - Montchanin, sur une distance de trente-neuf à quarante kilomètres, puisque journellement les Braconniers et ses autres équipes de sabotage (Arthur, Drien, etc..), se familiarisèrent avec le « travail » des rails[2].

Les dernières semaines de juillet comptèrent ainsi, en particulier, à l'actif de ces divers corps francs : le déraillement d'un train de marchandises à La Gravoine, cent douze coupures près de cette même localité, à Palinges et à Montchanin, enfin trois cents mètres de voie à Palinges.

Vers le 12 juillet, le Maquis fut averti qu'un grand parachutage effectué par trente-six avions allait avoir lieu sous peu à Flagy, à l'est de la Verrière. Toutes les dispositions utiles furent prises à cet effet. En attendant le jour « P », deux brillantes équipées aux Mines de Blanzy, procurent près de cinq mille litres d'essence.

Le 14, anniversaire de la Révolution de 89, demeurera

[1] Ils déposèrent pieusement une couronne sur sa tombe.

[2] A Paray se relient les lignes : 1° de Moulins, par Gilly-sur-Loire et Dompierre-sur-Besbre ; 2° de Nevers, par Gilly et Cercy-la-Tour, 3° de Mâcon, par Charolles et Cluny, 4° de Lyon, par La Clayette, Chauffailles et le tunnel de Poule (dans les Monts du Beaujolais, bloqué par un déraillement dès le 30 Juin) ; 5° de Roanne, par Saint-Yan.

toujours gravé dans les mémoires par l'arrivée des avions annoncés. On confia au Groupe Tino le soin d'établir un barrage à la Croisée de Cray (carrefour de Sa N. 80 et de la N. 483 situé à quelque distance au Nord de Flagy), et au groupe Robert, de se poster à Saint-Bonnet-de-Joux afin d'assurer la sécurité du parachutage qui se produisit au lieudit La Grange-Sercy, sur la commune d'Ameugny, limitrophe de Mont-Cortevaix.

Tous les hommes de Flagy, convoqués au son du tambour, tous ceux d'Ameugny, de Cortevaix et de Lournand, vinrent en foule aider au rassemblement et au chargement des quelques trois cents containers qui furent lancés à neuf heures trente par trois vagues successives de douze appareils escortés de chasseurs.

En deux heures toute trace de ce parachutage disparut. L'utilisation de cette manne de matériel devait permettre d'ouvrir des brèches de plus en plus profondes, dans la colossale Wehrmacht qui, harcelée de toutes parts, perdait l'initiative des opérations. Les armes furent partagées entre les divers maquis de la région : Cluny, Saint-Gengoux, CruzilIe, Charolles, Sylla, Marizy et la Verrière.

Le 17 juillet fut endeuillé par la mort de deux des maquisards les plus actifs et les plus dévoués. Avec deux autres camarades, ils avaient décidé de stopper leur voiture au bord de la route de Palinges pour s'enquérir d'un renseignement et regarder sur la carte l'itinéraire à suivre, lorsque, brusquement, des Allemands arrivèrent.

« Mimile », « Turelu » et « Dédé », risquant le tout pour le tout, s'étaient jetés dans la rivière longeant la route, afin

de se dissimuler parmi les joncs et les roseaux. Bain forcé dont hélas « Dédé » n'avait pu sortir pendant qu' « Hector » agonisait de son côté.

Le corps de ce dernier, porté à la chapelle du Château de Digoine, fut ramené à Marizy pour y être enterré après une cérémonie à l'église empreinte de recueillement et de ferveur, et avec tous les honneurs militaires accompagnant un vaillant patriote à sa dernière demeure.

Le 28, le groupe Robert tendit sa première embuscade dans une carrière, à Parizenot, entre Blanzy et Montchanin. Douze hommes y participèrent et un croisement de feux fut établi avec deux fusils-mitrailleurs. Dès l'arrivée du premier camion bâché qui se présenta, à dix heures, toutes les armes lancèrent leur mitraille.

Le véhicule qui suivait avait comme occupants six soldats debout près d'une grosse mitrailleuse sur pivot. En l'espace de quelques secondes, avant qu'ils aient eu le temps de s'en servir, ils furent tous abattus. En tout onze morts et trois blessés. Les Bracos « étaient contents de leur matinée ».

Le 1er août, un second parachutage de trente-six avions fut effectué à quatorze heures dans les mêmes conditions que celui du 14 juillet. Une multitude de personnes vinrent de très loin pour y assister.

Le 6, le Capitaine Jacques, — Délégué militaire Régional venu de Londres — envoya le Capitaine Georges dans la région d'Autun pour y organiser et développer la Résistance. Il devait y disparaître [3].

[3] Voir : Maquis Maurice.

Dans la nuit, treize mille litres de carburant furent pompés sans anicroche aux Usines Schneider du Creusot [4].

[4] Une estafette, dépêchée deux jours plus tôt dans la ville pour repérer les citernes de l'usine avait eu la chance d'entrer en rapport avec un ingénieur. L'opération fut effectuée par douze hommes et six chauffeurs dont les camions à gazogène pouvaient transporter 22.000 litres d'essence. Ayant pénétré au Creusot à la tombée de la nuit, alors que la foule sortait du cinéma, les F.F.I., qui étaient en position de combat sur leurs véhicules, durent faire évacuer les lieux, puis ayant placé des sentinelles à l'entrée de l'usine, il leur fallut, avant de s'approcher des citernes, déblayer des amas de ferraille et de verre causés par les bombardements.
Les maquisards avaient trois pompes à leur disposition ; une pompe électrique inutilisable, puisque le courant était coupé, une pompe à volant qui ne fonctionna pas ; enfin une pompe à bras, qui fut donc la seule dont ils se servirent pour effectuer leur plein, de 22 h. a 2 h. du matin. Tout ceci se passa à peu de distance d'un cantonnement de 150 Allemands.

VICTOIRE DE CLUNY

Le soir du 10 août fut déjà tout enfiévré : là-bas, plus au sud, au delà de la vallée de l'Azergues qui scinde en deux les Monts du Beaujolais, les choses semblaient vouloir se gâter dans la région de Villefranche. Peu après, on apprit qu'un remue-ménage inusité régnait du côté de Mâcon. Quinze cents à deux mille « Chleuhs » se mettaient en route pour Cluny, célèbre par son imposante abbaye (dont l'influence fut si grande dans l'Histoire de l'Eglise) et joyau d'architecture sur lequel il s'en fallut de peu qu'ils laissassent choir des bombes de cinq cents kilos, car leurs avions vinrent visiter la ville deux fois dans la journée du 11 : à huit heures trente et à dix-sept heures [1].

Le coup porté par l'ennemi fut des plus sérieux. Dès 3 h. 45 l'alerte fut donnée à tous les maquis environnants et les dispositions de départ prises pour aller au combat qui s'annonçait dur. Un groupe de soixante hommes, sous le commandement de l'Adjudant-Chef Merle, partit à cinq heures trente.

[1] 3 avions le matin et 4 l'après-midi : 13 morts, 97 bâtiments détruits ou endommagés.

À Cluny, ce détachement passa sous la direction du Lieutenant Schmidt, du Maquis du Capitaine.

Laurent qui le conduisit aussitôt vers la Valouze et, de là, vers Bourgvilain, afin de prendre contact avec les F. T. P. du Bois Clair que les Boches rudoyaient.

Mais ces derniers fourmillaient et gardaient bien les abords de la route G. C. 22 [2]. Le Lieutenant Schmidt fut victime de sa témérité alors qu'il était sur le point de joindre les éléments F. T. P. A la fois pris à partie par la Wehrmacht, qui, profitant du brouillard, se tenait à quarante-cinq mètres, et par les appareils de la Luftwaffe venant de bombarder Cluny, le détachement se replia avec l'appui des hommes du Lieutenant Janiak.

Recul pénible s'il en fut, sous un feu incessant. Toutes les munitions avaient été épuisées au cours de l'engagement violent et farouche qui avait duré de sept heures à dix heures.

Pour sa part, le corps franc Robert, renforcé par dix-neuf hommes des groupes Merle et Gauthier, fut aussi admirable de calme et de décision comme, d'ailleurs, toutes les unités F. F. I. et F. T. P. qui, d'un élan commun, brisèrent l'assaut et s'employèrent, chacune dans leur secteur, à casser les reins aux Boches afin de préserver Cluny.

La section des Braconniers stoppa une forte colonne qui, s'avançant sur la ville par la voie ferrée, s'était infiltrée par la route de Mâcon et le tunnel de Berzé-Ie-Château, encombré par un savant déraillement [3]. Abrités derrière les murs d'une ferme et les haies d'un jardin, tous les hommes répondirent à la fusillade ennemie et tinrent bon de onze a seize heures,

[2] La Valouze-Tramayes.

[3] Provoqué depuis quelque temps.

bien que la position fut très défavorable [4]. Ils se retirèrent sous un déluge de balles, tandis que les mortiers visaient la ferme qui fut incendiée. Un seul maquisard ne parvint pas à se dégager : Bec, qui avait été blessé à Azé et en était à sa première sortie depuis sa convalescence.

Dans la soirée, une compagnie de Sylla et une compagnie du Bataillon Claude entreprirent une action qui fut très vigoureuse. La première réoccupa la Valouze et nettoya les fermes tombées le matin; la seconde délogea les nazie de la ligne des crêtes situées près du Col des Enceints. L'ennemi, quoique utilisant un canon de 37, fut balayé par la mitraille jusqu'à la tombée de la nuit.

Il convient de rendre un même hommage à tous ceux des hommes des 1er et 2e Bataillons qui furent à la peine [5].

Et, au nombre des citations décernées, il en est une qui nous semble résumer, si l'on peut dire la bravoure de tous les combattants sans exception, dont une partie alla à la bataille en espadrilles et resta le ventre creux : c'est celle de Brisepierre, dit Pierrot.

« Grièvement blessé au poumon au cours du décrochage de son unité, a pu par son courage et son sang-froid, se faire passer pour mort au passage des Allemands qui l'ont dépouillé de ses papiers et de ses vêtements ».

L'un des Boches, qui avait pris son alliance, allait l'achever

[4] Cette unité fut aidée vers 14 h, par un groupe F.T.P. de Collonges (70 hommes) qui boucha le vide en face de Cluny et de l'autre côté de la voie ferrée.

[5] La 1ère Compagnie de la Verrière, chargée d'assurer la défense du secteur de Château-Le-Martray ne fut pas engagée, de même que des groupes de Saint-Gengoux et de Cluny placés à Jalogny et Azé.

en criant : « Terroriste », quand un homme de la compagnie du Lieutenant Grante, de Cluny, ajusta l'assassin et, par bonne fortune, ne le manqua point.

Certes, la victoire de Cluny coûta bien des souffrances, mais les sacrifices librement consentis, furent récompensés au delà de toute espérance. L'ennemi, une fois de plus, dut s'avouer vaincu et bien vaincu. Deux cent soixante-dix cadavres avaient jonché le sol des Monts du Mâconnais. Deux cents autres « Chleuhs » s'en étaient retournés hors d'état de nuire momentanément.

Le 12 août, les 1res 4e et 5e compagnies du 2e Bataillon, ainsi que des éléments de Saint-Gengoux et de Cluny, stationnèrent au Bois Clair et au Bois de Vaux en prévision d'une nouvelle offensive qui ne se manifesta pas. Le 13, Bec fut enterré au cimetière de Saint-André-le-Désert. Les Anciens Combattants et les Maires des environs vinrent s'associer à l'hommage rendu par les rudes gars du maquis.

RECRUDESCENCE DES SABOTAGES ET DES COUPS DE MAIN

Le 14 août, les Maquis de Marizy, de la Verrière et de Sylla furent prévenus qu'un convoi de déportés politiques venant de Vichy, allait traverser la Loire à une quinzaine de kilomètres au sud de Digoin, exactement au pont du hameau de Bonnant. Sur-le-champ, les 1ère, 2e et 4e Compagnies se rendirent à l'extrémité du département, au village de Vindecy, près duquel la colonne devait être libérée par une attaque combinée avec une Compagnie de Sylla. Hélas, le convoi fut attendu en pure perte. La veille, d'autres Boches avaient pillé Vindecy [1].

Le 15, une expédition fut envoyée, près de Montceau, au pont de Galuzot qu'il fallait détruire avec l'aide des parachutistes. Chaude rencontre entre les F. F. I. (dont les

[1] Venus du camp de Saint-Yan chercher des « terroristes » au Fourneau, ils fouillèrent pendant deux heures les habitations, les eaves, les granges, les écuries. Sur une plainte du Maire de la commune de l'Hôpital-le-Mereier, également pillée le Maire de Vindecy (un résistant crui cacha une famille israélite) fut interrogé à son tour par la Gestapo qui promit de rembourser les vols. Cependant, quelques montres seulement furent rapportées, et une somme de 4.000 francs rendue à un vieillard de 80 ans. Un métayer fut arrêté parce qu'on avait trouvé chez lui des balles allemandes, souvenir de la guerre de 1914.

groupes André et Edouard) et les Allemands qui reçurent quatre camions en renfort, puis inopinément un train.

Les maquisards, à quarante contre huit cents, déplorèrent la mort d'un de leurs camarades parachutistes. Panloup, et celle de Nicolas Krisaki qui appartenait à la 5e Compagnie. La conduite de ce dernier soldat, cité à l'ordre de l'Armée, fut magnifique : « d'un courage exceptionnel, il est tombé glorieusement alors qu'il tentait d'anéantir à la grenade les servants d'une mitrailleuse ennemie » [2].

En dépit du chagrin éprouvé, la joie s'empara de tous. Le deuxième jour J était arrivé en Provence !

Sous le coup de la bonne nouvelle, chacun s'affaira à serrer davantage la vis aux Boches qui connurent de graves ennuis sur toutes les lignes de chemin de fer de la région : de Mâcon à Chalon, de Montceau-les-Mines à Parav-le-Monial et à Chagny, etc...

On est émerveillé de l'activité de tous les groupes qui entravèrent la marche des trains et multiplièrent les sabotages.

Les chiffres dans leur laconisme sont particulièrement éloquents :

7 août : Ponceau sauté près de la Gravoine (groupe Robert). Déraillement d'un train de ballast (groupe Arthur, dit groupe des « J 3 », étant formé de jeunes âgés de dix-huit à vingt ans).

12 août : Pont des Petits Souliers, coupé près de Blanzy (Arthur).

16 août : Pont endommagé près de la Gravoine (Arthur).

[2] Douze Allemands furent tués.

19 août : Destruction du Pont des Vernes. Interruption du trafic pendant vingt-quatre heures. Douze trains bloqués. Pont endommagé près de Tournus (groupe Minguinsi).

20 août : cinquante-six rails sectionnés à la Gravoine et cinquante mètres vers Montceau au pont des Rompois.

21 août : cinquante mètres de voie sabotés aux Rompois (équipe Robert) et cinquante mètres à la Gravoine.

22 août : cent dix -huit coupures par le Groupe Arthur en gare de la Gravoine; sabotage d'une réserve de rails; des roues et des réservoirs de deux locomotives; de trois aiguillages, de trente deux rails a Saint-Léger-sur-Dheune (équipe Minguinsi); dix-huit rails à Montceau (Bois Roulot, équipe Robert); dix rails à Blanzy (équipe Drien) [3].

23 août : cent cinquante mètres de voie inutilisables à Ecuisses; quatre coupures entre Blanzy et Montchanin.

24 août : vingt et un rails sectionnés à la Gravoine (Arthur); cinq coupures à Ecuisses (Minguinsi); deux cents mètres de voies sabotés au Bois Roulot (pose de crayons allumeurs à retardement par le groupe Robert; plusieurs allemands blessés en réparant la ligne).

25 août : Coupure du Pont des Mépliers (Arthur) .

27 août : Sabotage de quarante mètres de voie vers la Gravoine (Arthur).

29 août : Sabotage de deux cent quatre-vingts mètres de voie aux Gratoux (Robert); trois trains bloqués; cent cinquante mètres de voie près de Montchanin (Drien)

31 août : Coupure du Pont de la Branche près de Galuzot

[3] Ce jour-là les cheminots de Montceau-les-Mines devaient envoyer à 23 h., à la vitesse de 30 km. à l'heure, une locomotive haut-le-pied, pour dérailler sur l'une des coupures. Par suite d'une fausse manœuvre, elle alla heurter un butoir. Un coup du même genre permit de remporter une grande victoire, comme on s'en rendra compte dans le chapitre suivant.

(Arthur), (plusieurs Allemands tués à la suite de l'arrivée d'une patrouille). Déraillement aux Gratoux de sept wagons (Drien) après minage de quatre cents mètres de voie en dix-sept minutes.

1er septembre : cinquante et une coupures aux Rompois (Robert); trois trains bloqués.

2 septembre : Destruction du Pont des Rompois (Arthur); cent soixante-dix mètres de rails entre Saint-Julien et Perreuil (Minguinsi).

Les routes furent également barrées durant toute cette période et l'ennemi accroché souvent à son détriment. Le 1er août, en particulier, la Compagnie Edouard, attaquant à Saint-Eusèbe, tua soixante-trois Allemands.

Le 22, le Camp Sylla voulut détruire un train stationnant en gare de Paray-le-Monial. Ce fut une bataille sanglante.

Le combat s'engaga vers sept heures, bientôt soutenu du côté de la Wehrmacht par l'entrée en action d'un train blindé tirant de toutes ses pièces (canons de 25). Force fut aux maquisards de se retirer devant une telle supériorité. Les S. S. et les miliciens eurent néanmoins des pertes sensibles et se comportèrent inhumainement.

Parmi les trente-trois F. F. I. portés alors disparus, trente

trouvèrent la mort dans d'horribles conditions. Certains cadavres furent relevés pratiquement décapités [4] « Tous les corps, sauf deux, présentaient la marque d'une balle à la tête, tirée de près, huit parmi eux au minimum ont été blessés, puis achevés, dix-sept ne sont pas tombés au combat, mais ont été lâchement assassinés ».

Par la même occasion, les S. S. s'en prirent aux civils. Tirant dans les fenêtres des immeubles, ils tuèrent un habitant, M. Lemoine, qui était en train de se raser, puis ils mirent le feu à trois maisons.

* *

Plus heureuses furent les opérations tentées le même Jour a Génelard — ou quinze prisonniers furent faits par les F. T. P. du groupe Barbu qui était accouru en renfort —, et à la gare de la Gravoine où sept autres furent capturés.

Le 24 août, la compagnie Edouard remporta un nouveau succès près de Parizenot contre une colonne d'une vingtaine de camions. (quatre-vingts « Chleuhs » [5] environ trépassèrent et quatre mineurs montcelliens tombèrent au Champ d'honneur.

[4] Rapport de M. Carrier, Président du C.D.L.
Noms des soldats cités : Baudin Auguste, Bouit Joseph, Boucher René, Boursot Jean, Brérat Robert Dagois Roland, Deschamps Jean, Desmurger Lucien, Galland Jean, Garnier Pierre, Gautheron Marcel, Gauthier Marcel, Girardon Jacques, Labrosse André, Lançon Marius, Langlois Paul, Letellier Kléber, Mougenel René, Paillard Pierre, Petit Henri, Pitaud Albert, Renaud Léon, Rose René, Rougemont Roger, Rouiller Roger, Saigne Claude, Schlutz Léopold, Thomas Roger, Trontin Jean, Valette Claude.

[5] Ils firent usage de canons de 47.

Le 28, la 1ère Compagnie de la Verrière et une trentaine de parachutistes (deux « sticks » commandés par les Lieutenants Porrot et Rouan) tendirent, en Coopération avec une section de Sylla, une embuscade près de la Gravoine, endroit décidément très fréquenté. Escarmouche un peu rude avec trois camions et une voiture légère. Douze Boches furent tués.

Le 30, un groupe de la 1ère Compagnie de Sylla, renforcé par sept parachutistes, procéda à la coupure d'un aqueduc passant sous la route N. 74 que longe le canal du Centre, au nord du village de Passange, près de Volesvres. Cette coupure demanda la mise en place de trois cent soixante dix kilos d'explosif plastique et de nitramite en une heure et demie.

L'ouverture des écluses permit l'inondation de la route sur vingt-cinq mètres et l'arrêt de quatre camions (dont deux de S. S. en chemise kaki) et d'une voiture légère, sur lesquels des coups de bazooka furent tirés. Vingt Allemands succombèrent sous ce pilonnage.

Cent Cinquante mètres de voie furent déboulonnés par la même compagnie entre Charolles et Paray.

Le 2 septembre, la 2e Compagnie de la Verrière, revenant à la charge à Parizenot, eut à son actif soixante ennemis tués. Le 4, la 3e Compagnie en descendit soixante-dix.

N'est-ce pas une longue liste de beaux exploits ? Chaque jour qui passait démoralisait davantage les Allemands.

Ceux-ci, repoussés par l'Armée du Général de Lattre de Tassigny, qui brûlait les étapes et arrivait à Charolles, furent obligés de se rendre en masse à Montceau-les-Mines.

LIBÉRATION DE MONTCEAU

Le 5 septembre au soir, les 1ère et 2e Compagnies de la Verrière envoyées la veille à Sennecey-le-Grand, — où le Lieutenant de Roquebrune, chef d'un raid de Jeeps venues du front de Normandie, fut tué — , s'établirent respectivement au château du Plessi, à l'ouest de Montceau, et à Saint-Romain. Les 1ère et 2e Compagnies de Chauffailles allèrent cantonner, l'une vers les étangs du Baronnet, l'autre à Marigny, en soutien de la 4e Compagnie de La Guiche, installée à Parizenot.

Dans la nuit du 5 au 6, les trois mille Allemands occupant Blanzy et Montceau, s'enfuirent précipitamment. Ce fut donc sans coup férir que les F. F. I. placés sous le commandement du Capitaine Lucien prirent possession de Blanzy, et que les 4e, 5e et 6e Compagnies se rendirent, avec le groupe André, à Hôpital de Montceau, au Puits Plichon et à l'Ecole de la Lande, cité ouvrière sise à l'entrée de la ville. La Compagnie Edouard s'empressa de faire une coupure sur la ligne du chemin de fer afin d'assurer la sécurité des troupes.

Bonne précaution, car l'allégresse et le soupir de soulagement des habitants, qui avaient commencé à pavoiser, furent pendant quelques heures transformés en anxiété.

En effet, vers huit heures, un motocycliste avait remis un pli

MONTCEAU-LES-MINES : Reddition d'un convoi routier (p. 162)
(Photo S.C.A.)

urgent à l'un des officiers sous les ordres du Capitaine Spada, de Chauffailles, le prévenant que cent Boches marchaient sur Montceau par la levée du canal et que deux trains (un « express » et un train formé de wagons ordinaires protégé par des canons et des chars) étaient arrêtés à Ciry-le-Noble, et s'apprêtaient à repartir.

Soixante-quinze hommes du Capitaine Spada avaient, en conséquence, conduit leurs camions près de Ciry afin d'y engager le combat; mais à peine arrivés sur les lieux, il se rendirent compte, après enquête, de leur infériorité numérique et remontèrent à Montceau.

Ce fut alors qu'ils eurent mission de se poster à Galuzot en liaison avec la Compagnie Edouard, à proximité de la coupure de la voie. L'endroit était bien choisi pour une embuscade, la ligne se trouvant très encaissée.

Peu après, une camionnette suivie d'une voiture légère, en reconnaissance, furent stoppées. Une dizaine d'Allemands en descendirent. Abandonnant rapidement le combat, ils se réfugièrent dans un champ de topinambours en bordure de la route.

Une locomotive demandée aux cheminots de Montceau dérailla vers treize heures [1]. Le premier train la heurta et s'immobilisa. Pris en enfilade de chaque côté au F.-M. et à la grenade, les Boches furent soumis à une dure épreuve. Mais, subitement, dans la crainte d'une tentative d'encerclement, la plupart des maquisards de Chauffailles se replièrent.

Deux groupes toutefois, sous les ordres du Sous-

[1] La 2e Compagnie de la Verrière prit position à la même heure sur la crête située entre les Goujons et le ruisseau qui coule plus au Nord. La 5e Compagnie vint l'épauler.

Lieutenant Trouillet, continuèrent à tirer, à cinquante mètres en arrière, pour empêcher les Allemands de se dégager de la voie. Ils furent aidés par les hommes placés dans la maison de l'écluse.

S'étant infiltrés par le village des Goujons, à moins de quarante mètres du train, les Braconniers et les deux sections de parachutistes, appuyés par de petits mortiers, vinrent à bout de toute résistance. A quinze heures, le Lieutenant Porrot parlementa afin d'exiger la reddition qui fut acceptée. Dare-dare, les Boches furent expédiés sous bonne escorte à Montceau.

Cette affaire à peine liquidée, le second train fit son apparition. Les voyageurs — des S. S. — voyant les parachutistes accompagner un officier allemand porteur d'un drapeau blanc, crurent à une attaque de l'Armée régulière et se rendirent à leur tour sans difficulté.

Deux convois allemands, débouchant presque en même temps sur la route, suivirent cet exemple après avoir tiré des coups de feu sur les Capitaines Lucien et François qui, avec quelques F. F. I., leur criaient de mettre bas les armes. L'un de ces derniers, Sirot, fut tué et un sergent de Chauffailles grièvement blessé à la poitrine et au bras.

Tous deux furent frappés par le sort à l'une des ultimes minutes d'une bataille aboutissant à la capture de six cent cinquante à sept cents prisonniers et d'un abondant matériel : deux tanks, deux mortiers, deux canons et sept mitrailleuses anti-chars; fusils - mitrailleurs; mitrailleuses; fusils; grenades; une quinzaine de camions et automobiles.

La population de Montceau, haletante jusque-là, délira de joie à la vue d'un tel défilé de vaincus. Les Maquisards venaient,

à la fois, de sauver la ville et de couronner triomphalement leur œuvre.

DE BEAUBERY A VILLEFRANCHE-SUR-SAÔNE

« Le nom du Commandant Ziegel demeurera dans la région du Charollais comme celui d'un des pionniers de la Résistance ». Ainsi s'est exprimé le Colonel Viat, Commandant la région du Morvan (Nièvre, Saône-et-Loire, Yonne, Côte-d-Or).

En effet, le Commandant Ziegel (Olivier, dit Claude), fut l'un des fondateurs du premier maquis de Saône-et-Loire.

Beaubery est un village que l'on rencontre sur la route de Saint-Bonnet-de-Joux à La Clayette, à une dizaine de kilomètres de Charolles, aux limites du Brionnais et des hauteurs du Charollais qui y atteignent cinq à six cents mètres (Mont Botey). C'est ce pays que le Commandant Ziegel, avec quelques officiers de l'ancien 5e Dragons de Mâcon, choisit pour préparer la libération.

Le Commandant de Bellecombe et M. Pagenel, architecte à Cormatin, dont nous avons retracé l'héroïque et effroyable fin, M. Lucien Guillou, boulanger, à Beaubery, qui paya lui aussi de sa vie son dévouement à la cause de la Résistance, comme l'Adjudant Chef Meyer (Robin) et André Gaudillat,

furent avec M. Maurice Trichard, ses compagnons de lutte.

Beaubery apparaissait comme devant être le pôle d'attraction des réfractaires de plusieurs grandes villes et centres importants : au nord, Montceau-les-Mines, à l'ouest, Mâcon, au sud, Roanne et Lyon. De plus, ce pays se trouvait au milieu d'une région favorisée au point de vue alimentaire (élevage, viticulture), boisée, facile à défendre et favorable à l'attaque, puisque permettant, dans le secteur immédiat, de contrôler et de couper les voies ferrées qui dessinent une sorte de losange autour de lui (dont la ligne de Lyon).

Dès juillet 1943, le maquis comptait un effectif de cent cinquante hommes, pour moitié dispersés dans les environs et pour moitié installés au hameau de Givry (à deux kilomètres au nord-ouest du bourg) où une ferme était inhabitée. Afin de former des officiers subalternes, le Capitaine Claude projeta la création d'un maquis de cadres qui fut placé sous son commandement, les autres groupes restant sous celui de « Dédé » Gaudillat et de Jules Gireaud.

Ce maquis de cadres fut établi à la ferme de Pierres qui donne son nom à l'un des affluents de l'Arconce. Vingt-cinq, puis cinquante hommes y subirent un entraînement spécial, ne disposant que d'un très piètre armement (mousquetons pris aux postes de D. C. A. dissous, un pistolet modèle de 1892). Malgré tout, à force de recherches le petit stock constitué s'augmenta de deux F.-M. de l'Armée de 1940 et de plusieurs fusils de 1914. En août, un parachutage apporta quelques mitraillettes, un F.-M. Brenn, deux grenades Gammon, etc...

Approvisionnement en munitions et équipements, tels furent, ici comme ailleurs, les problèmes qui se posèrent

de prime abord. Comme nous l'explique le Commandant Ziegel, « les hommes avaient rejoint le maquis généralement après avoir dû fuir en toute hâte de chez eux, avec fort peu de bagages, la plupart, jeunes ouvriers déjà mal équipés par suite des restrictions de la guerre, arrivaient avec des habits très usés et de mauvaise qualité.

Très vite, à dormir dans la paille, à faire l'exercice ou les corvées dans les clairières et les bois, ils devenaient en haillons. Il n'y avait qu'une seule ressource pour économiser le linge : vivre nus et les paysans voisins du maquis regardaient de loin, avec quelque étonnement, cette bande de jeunes sauvages vêtus d'un slip ou d'un petit caleçon, pieds nus ou chaussés de sabots, accomplir des exercices à travers les prés et les taillis, ou, assis en rond autour de leur chef, écouter une séance de théorie... »

Dénués de tout, les maquisards songèrent à s'adresser aux magasins d'habillement des Chantiers de Jeunesse de Cormatin, situés à trente kilomètres. Pour leur bonheur leur « cambriolage » réussit, mais pour leur malheur, cet événement fut trop ébruité et son retentissement vint aux oreilles des Allemands qui considérèrent Beaubery comme un centre de résistance à terrasser le plus rapidement possible.

Pour mieux comprendre la partie qui se joua alors, « ressuscitons » un instant le passé.

C'est aujourd'hui le 11 novembre 1943. — Depuis octobre, où il groupait deux cent cinquante hommes, le Maquis de Beaubery a été organisé pour devenir uniquement un maquis d'où sortiront les cadres utiles lors de l'insurrection générale du département ou des régions voisines. Il comprend deux

formations, l'une à Combrenod, grossie par les ouvriers jusque-là placés dans les fermes, et l'autre à Villars, entre Beaubery et Montmelard.

C'est dans ce dernier bourg que le Capitaine Claude, décide, avec ses troupes, de rendre les honneurs à nos Morts de 1914-18 et de défiler en armes, drapeau en tête. Tandis qu'il dépose une gerbe au pied du monument, voici qu'un agent de liaison apporte une mauvaise nouvelle : quatre cents Allemands environ montés dans douze camions, sont partis tout à l'heure de Mâcon pour attaquer les camps [1].

Avertis donc de l'imminence d'un encerclement, les maquisards vont prendre leurs dispositions de combat. Cinquante hommes se trouvent à Villars, à deux kilomètres du gros des troupes, et ignorent tout des événements. Le Capitaine Claude leur envoie un détachement de sept hommes pour les faire se replier à temps vers lui. Trop tard. Les Allemands arrivent déjà sur les lieux et ouvrent le feu sur eux. Il est environ douze heures.

Bien renseignés sur les positions de Villars qu'ils contournent par le sud, les Boches engagent une bataille sérieuse. Les maquisards amorcent une retraite vers le nord, tandis que le détachement, qui avait pour mission d'entrer en contact avec eux, tombe dans les filets de l'ennemi en plein bois, et entame une lutte sans espoir. Les Allemands le déciment, tuant quatre hommes [2] en blessant deux et faisant

[1] De l'avis du Capitaine Claude, cette attaque fut, sinon la première, du moins l'une des premières grandes batailles déclenchées par l'ennemi fin 1943 pour étouffer, dans l'œuf, la révolte qui commençait à gronder sourdement et menaçait de devenir dangereuse, dans l'éventualité d'un débarquement allié sur les côtes françaises, à l'issue de l'hiver.

[2] Blanc, de Limas (Rhône); Hoclet Fernand, de Saulieu; René Perrin, de

le septième prisonnier.

Puis ils s'avancent sur Combrenod, croyant gagner promptement la partie. Mais là, ils se heurtent à une défense qui s'avère efficace, en dépit d'une infériorité numérique et matérielle, car les assiégés sont quatre-vingt-dix et les assaillants quatre cent cinquante.

À dix-neuf heures, ils sont forcés de desserrer leur étau et se retirent en emmenant sept otages. La victoire a souri à la Résistance, qui bien qu'inexpérimentée a montré de solides qualités militaires et un inébranlable courage. Vingt-sept hommes de l'orgueilleuse Wehrmacht sont morts : « Nous croyions, dira le Général allemand de Mâcon, trouver des bandits, nous avons trouvé des soldats. »

À la nuit, les maquisards après avoir, faiblement éclairés par une bougie, inhumé ceux des leurs qui ont succombé [3], quittent leurs cantonnements pour se diriger vers Gibles, au sud-ouest de Montmelard, en attendant d'être transportés en camion vers les carrières de Sylla, à trente cinq kilomètres plus au nord.

13 novembre. — Le plan établi à cet effet, entre le Capitaine Claude et Robin, n'est pas exécuté et pour cause ! La police allemande a fait une « enquête » à Beaubery et arrêté Robin, qui devait trouver le camion, M. Guillou et un maquisard.

14 novembre. — C'est l'heure du déjeuner. Le Capitaine Claude se demande avec anxiété pour quelle raison son ami

Sainte-Bénigne (Ain) et Louis Rigault.

[3] Deux corps furent retrouvés recouverts par les Allemands du fanion du maquis.

n'est pas venu, car personne n'a pu encore le joindre pour lui apprendre la fatale nouvelle. Soudain, le silence est troublé par des bruits de moteurs. Ce sont les Allemands qui ont monté une deuxième expédition. Encore deux kilomètres et ils se déploieront autour des Français. Il faut prendre les devants et s'enfoncer dans la montagne, d'autant plus que les munitions sont maigres (sept cartouches par fusil).

Le salut est dans la fuite. Oui, mais le maquis est encerclé... par six cent cinquante Boches qui possèdent quatre canons et tirent à la mitrailleuse... Situation critique. Néanmoins, sous la neige tourbillonnante tous les maquisards, sauf douze, dont six appartiennent à l'arrière-garde, s'échapperont de justesse. Les Boches auront deux tués et un blessé et ils brûleront une ferme.

Telles sont succinctement narrées, les diverses phases qui mirent fin au Maquis de Beaubery dont les hommes demeurèrent dispersés jusqu'au printemps. Une partie d'entre eux, sous le commandement de Jules Gireaud et de « Guillaume » passa dans l'Ain, au nord-ouest de Mâcon. « Guillaume » n'est autre que le Sous-Préfet de Chalon-sur-Saone, M. Claude Rochat, brillant lieutenant qui, venu des maquis de la Loire et de l'Isère, organisa les camps de la Forêt des Buis et du Mont Saint-Romain, près de Cruzille, dans le nord du massif mâconnais.

Le 1er février 1944, les F. F. I. arrêtés à la suite des combats de Beaubery-Montmelard furent exécutés par les Allemands. Quelques lettres de l'une des victimes, Jean Santo-Pietro, âgé de vingt deux ans et demeurant à Pierre Bénite, près de Lyon, nous ont été communiquées par sa famille éplorée. Les voici, émouvantes dans leur simplicité :

9-12-43.

« Chers Parents,

« Je suis prisonnier depuis 14 novembre - Santé excellente - très bon moral.
« Envoyez-moi par Croix-Rouge vieux pardessus - linge toilette - Portez paquet Place Antonin-Poncet avec étiquette : Jean Santo - Fort Montluc.
Cellule 80
« Pense à vous et à Clarinette.
« Vous embrasse - Espérez

P.-S. — Pas de nourriture dans colis. Au cas contraire je serai puni très sévèrement - Morceau savon S. V. P. - Un peigne.
« Jean ».

21-12-43

« Chers Parents,

« J'ai reçu votre colis - Très bien - Je suis en très bonne santé - Ayez confiance - Je vous embrasse tendrement - Courage - Espérez mon retour - Bonjour à tous.
« Votre fils,
« Jean ».

« Montluc le 1er février 1944.

« Chère Maman, Cher Papa,

« Lorsque vous recevrez cette lettre, je serai déjà fusillé. Le Tribunal m'a condamné à mort le 15 janvier.
« Mes derniers jours se sont passés à préparer ma mort. Il est maintenant une heure, à quatre heures nous serons exécutés [4].
« Je quitte la terre sans haine et avec le seul regret de ne pas vous avoir en ce moment. Un prêtre catholique est près de nous. Je vais mourir en chrétien, je vais me confesser et assister à une messe juste avant l'exécution. Avec mes camarades, nous avons décidé de ne pas nous faire bander les yeux. Dans quelques heures je ne serai plus là, et pourtant je me sens calme, prêt à mourir bravement.

« Mes Chers Parents, ne regrettez rien, ce qui m'arrive, Dieu l'a voulu, il a permis que je prépare ma mort.

« Avant cette mort qui doit tous nous prendre tôt ou tard, je vous adresse mes plus chères pensées.

« Votre fils,
« Jean ».

« Ma Chère Marinette,

« Comme je l'attendais depuis quinze jours, l'heure de mon exécution approche.

[4] 4 heures du soir.

« Je pars ne regrettant rien de ce que j'ai fait; j'ai cru faire mon devoir, les Allemands croient faire le leur. Je pars sans haine te rendant la parole que tu m'avais donnée, tu vivras pour un autre époux.

« Ne m'oublie pas dans tes prières.

« Adieu.

« Jean ».

Les yeux se mouillent à la lecture de ces lignes semblables à celles que tracèrent Lucien Guillou, Philibert Morel, de Reyssouze et leurs compagnons : Clovis Bernard, de Lyon; Claudius Deschamps de Corcelle-en-Beaujolais; Edouard Falaize, du Bois d'Arcy (Seine-et-Oise); Jean Gardenet, de Mâcon; Georges Genevois, de Parayle-Monial; Jean Lathuillère, de Collonges-Mont d'Or; Lucien et Michel Mazaud, de Lyon; Paul Meyer (Robin), de Metz; Bruno Quinchez, de Lyon; Marcel Renard, de Mâcon; René Richard, de Levallois (Seine) et Antoine Trivino, de Vénissieux.

* * *

La dislocation du maquis trompa l'ennemi qui crut l'avoir totalement annihilé. En réalité, la constitution de nouveaux

foyers de résistance et d'instruction se poursuivirent dans l'ombre. Cinq compagnies se partagèrent le Brionnais (Charolles, La Clayette), la pointe méridionale des Monts du Charollais (Beaubery-Matour) et le nord du département du Rhône (Saint-Igny-de-Vers, borne du massif du Beaujolais) [5].

Le 6 juin 1944 toutes ces compagnies formaient un bloc de deux cent quatre-vingts hommes. Elles opérèrent, autant qu'il était possible et selon les instructions du Plan Vert, des coupures et des arrêts dans le trafic routier et ferroviaire.

En particulier du 8 au 30 juin, la ligne Lyon-Paray-le-Monial ne put fonctionner que quatre jours et aucun convoi militaire n'y circula : Lamure-sur-Azergues, Chauffailles, Chassigny, Dyo furent les points essentiels sabotés, ainsi que le tunnel de Poule-Belleroche, au sud de l'imposante montagne du Saint-Rigaud.

En dehors de ces actions, deux violents engagements se produisirent contre des camions vers Charolles et Trambly. Les Boches eurent de lourdes pertes (vingt-cinq tués environ), mais les maquisards comptèrent cinq morts de leur côté. A La Clayette et à Suin, les postes ennemis furent attaqués avec succès. Le poste de guet de Suin, notamment, se rendit le 11 juin et la tour d'observation allemande fut incendiée le lendemain.

À la suite de ces déboires, l'ennemi réagit à sa manière.

[5] Le maquis de Salnt-Igny embrassait la résistance du canton de Monsols dispersée en 1943 dans la commune de Saint-Racho (Saône-et-Loire), les bois de la Gravière, les fermes des Jacquelins et des Combes, puis en 1944, dans les bois de Vaudémont et de la Montagne de Charuge, au hameau de la Craze sur les pentes du Saint-Rigaud et ensuite à Champlan, commune de Saint-Christophe-la-Montagne.

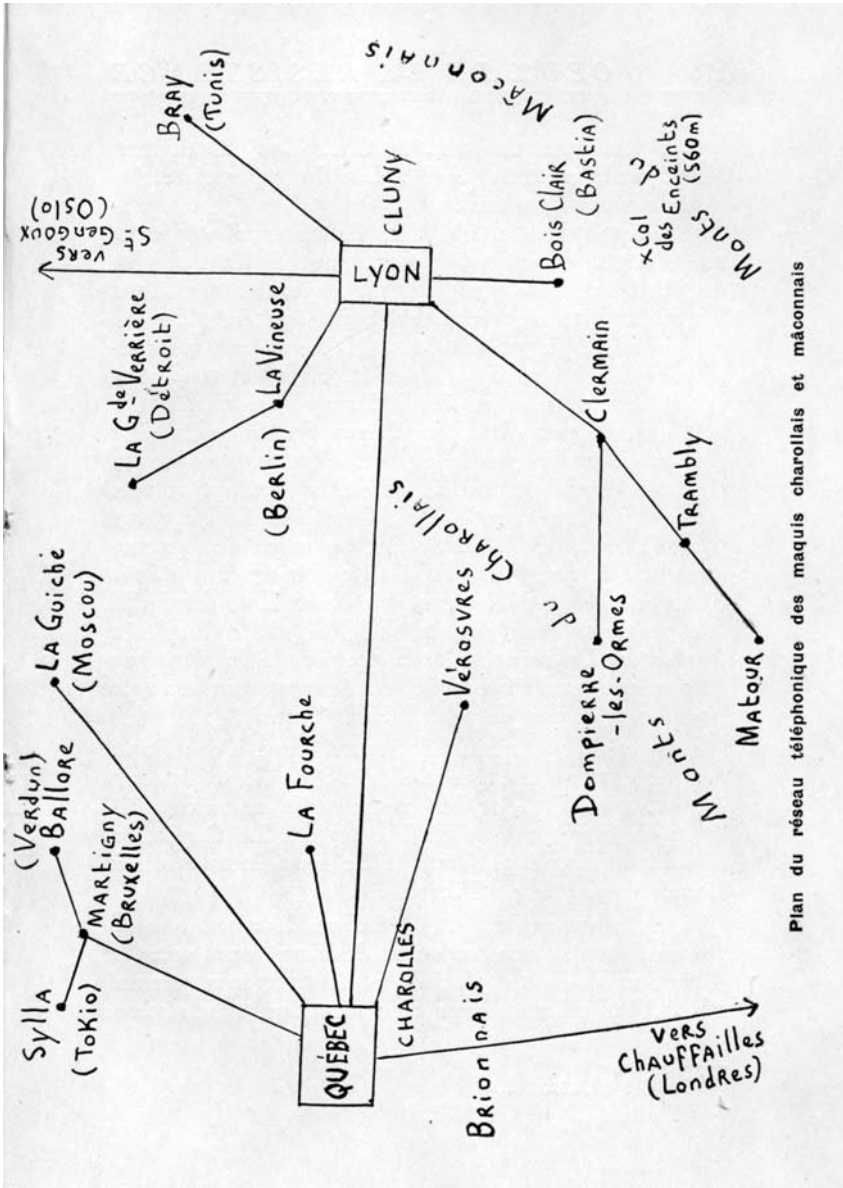
C'est ainsi que le 17 juin, a quinze heures, trois voitures légères gravirent la montagne de Suin par un chemin où aucune autre voiture n'était jamais passée. Douze civils en descendirent et se rendirent chez M. Crétenet, Maire du village, âgé de soixante-trois ans. Ils eurent avec lui un long entretien en se faisant passer pour des membres de la Résistance. A seize heures trente, l'un d'eux tendit un papier à M. Crétenet. Cinq minutes étaient accordées à Mme Crétenet pour sortir son mobilier de chez elle. Celle-ci vit flamber sa maison tandis que son mari était lâchement abattu d'une rafale de mitraillette près du mur de soutènement de l'église, sur lequel la Gestapo avait écrit : « Le Maire fusillé en raison du crime du 11 juin 1944 ».

Au Château de Rambuteau, à trois kilomètres de Bois-Sainte-Marie, les Allemands employèrent la même tactique hypocrite. Au nombre d'une quarantaine, ils déclarèrent qu'ils appartenaient à un maquis d'étrangers. Ils demandèrent à manger et pique-niquèrent sur les pelouses durant tout l'après-midi, se renseignant sur les F. F. I. et espérant l'arrivée du Capitaine Claude afin de le prendre dans leur piège. Ce fut seulement en fin de journée qu'ils déclinèrent leur véritable identité et indiquèrent le motif de leur visite. Toute la famille de M. de Rambuteau fut déportée en Allemagne et ce dernier mourut au bagne de Buchenwald.

À Saint-Bonnet-de-Joux, les Boches mirent le feu à plusieurs maisons. A Charolles, ils tuèrent M. Myard, commis de M. Lapalus, garagiste.

Ce ne fut pas tout.

À Saint-Igny, le 19 juin, ils se transportèrent au Château



Plan du réseau téléphonique des maquis charollais et mâconnais

de Vers, appartenant à M. Jacques du Sordet, chef du maquis du pays, et parvinrent à arrêter l'un de ses fils, Raoul, âgé de vingt-six ans, sorti aspirant de Saint-Maixent, fait prisonnier en 1940 et libéré en 1942. Sa mort tragique, après des tortures subies à Paray-le-Monial, en a fait l'un de nos plus purs héros [6]. Si sa famille n'a pas connu le même sort, c'est parce que la Gestapo reçut un accueil qu'elle n'escomptait pas.

Le Capitaine Claude était descendu à Vers pour y conférer avec M. du Sordet au sujet de diverses mesures à prendre, et il examinait uu dépôt d'armes caché dans une scierie voisine lorsqu il fut prévenu avec ses amis de la visite inopinée des nazis. Conscients de la gravité de la situation et gardant leur sang-froid, ils échangèrent tous de nombreux coups de feu dans le parc.

Rançon des premiers heurts avec l'occupant, ces exécutions avivèrent l'esprit de la résistance à outrance. Partout les maquisards se multiplièrent, devenant une véritable légion.

Le Capitaine Claude s'occupa activement de leur instruction a l'ancien maquis de Pierres :

« Tous les soldats du bataillon devaient obligatoirement y suivre un stage de cinq jours sous la direction de leurs officiers et instructeurs permanents. En même temps une sélection très sévère, médicale et militaire, y était effectuée. Ce stage paraîtra bien court, mais l'ardeur de chacun était telle qu'on réussissait en un aussi bref délai à apprendre à tous les jeunes gens à marcher au pas et a leur faire connaître l'école du soldat, le montage et le démontage des armes d'infanterie françaises et anglaises, voire allemandes : fusils fusils-mitrailleurs,

[6] Cf. Citations.

mitraillettes, mitrailleuses, pistolets, lance-fusées antichars, grenades ». Huit cents hommes passèrent ainsi dans ce centre et dans celui de La Clayette.

Beaucoup rentrèrent chez eux, faute de pouvoir être armés convenablement. Sur les cent vingt tonnes de matériel que les trente-six « Liberator » lancèrent le 14 juillet sur le terrain de Mont, trente tonnes furent allouées au Bataillon Claude. Cependant, cela n'assura pas un équipement complet puisque fin août, après la contre-offensive de Cluny où le Capitaine Claude n'eut qu'un blessé léger, quatre cents F. F. I. seulement étaient en mesure d'accrocher l'ennemi. Ils accentuèrent néanmoins leur pression sur les voies de communication utilisées par l'Armée Allemande refoulée du Midi.

Postées au principaux cols des « Alpes mâconnaises » (sept à huit cents mètres), à la Mère Boitier, au village « glacial » de la Sibérie, à proximité de Cenves, et en Beaujolais vers le Col du Fût d'Avenas, les cinq compagnies du Maquis se rapprochèrent de leurs objectifs et campèrent aux portes du grand vignoble bourguignon, dans les communes aux noms évocateurs de liquides sacrés princes des crus : Chaintré, Pouilly-Fuissé, Juliénas...; à La Patte d'Oie et à Loché.

Préalablement habillées de pied en cap avec des uniformes de l'Armée Française en dépôt à Roanne, alors récemment évacué par les Allemands qui les y avaient laissés, et où trois cents hommes s'étaient provisoirement portés dans la nuit du 21 au 22 août en renfort des unités locales de la Résistance, devenues maîtresses de la ville, les troupes du bataillon harcelèrent la Wehrmacht qui, en raison de leur tenue, semblait les considérer comme des éléments parachutés.

Elles l'inquiétèrent tant sur la voie ferrée entre Mâcon et Belleville, où circulait en permanence un train blindé, que sur la route Paris-Nice, dans les mêmes parages, le long et à l'ouest de la ligne; s'en prenant aux convois protégés par les postes de Vinzelles et de Crêches-sur-Saône qui ripostaient aux ernbuscades maquisardes. Du talus du chemin de fer, les F. F. I. déchargeaient leurs rafales de fusil-mitrailleur et les torpilles de leurs bazookas sur les véhicules qui se présentaient à leur vue, montrant un courage au-dessus de tout éloge. Nous n'en voulons pour preuve que les faits suivants :

Le 26, la journée avait été fertile en accidents désagréables pour les Allemands : rails coupés à Romanèche, colonnes malmenées à Créches, Pontanevaux et Varennes-les-Mâcon; l'ennemi pouvait, à dix-neuf heures, compter dans ses rangs une centaine de soldats hors de combat. C'est alors que la section de l'Adjudant-Chef Dumont, de la Compagnie de Beaubery, voulut tenter un nouveau coup aux abords de Vinzelles et s'avança à une trentaine de mètres de la route nationale. Brusquement, elle se trouva sous le feu d'un fort contingent qui l'attaqua au canon et à la mitrailleuse.

Envoyés pour assurer le nettoyage du secteur et renforcer leurs défenses qui s'étaient avérées précaires, les Boches encerclèrent et pilonnèrent les F. F. I. qui se dégagèrent difficilement. L'Adjudant Dumont fut tué, ainsi que le maquisard Louis Grosjean. Celui-ci conserva dans sa retraite, et jusqu'à ce qu'il fut à bout de souffle, le piat anti-char dont il était porteur, afin qu'il ne tombât point entre les mains allemandes. Le lendemain, on découvrit, non loin de son cadavre, le piat caché dans un buisson.

Un autre maquisard, Joseph Laronze, s'illustra lui aussi.

Bien que blessé à la vessie et au ventre, il se traîna pendant cinq cents mètres avec son fusil-mitrailleur que ses camarades ramassèrent en venant le sauver de la mort.

Pendant une semaine, de semblables opérations se succédèrent. Le 29 septembre, le Bataillon ayant reçu enfin le complément d'armes et de munitions qui lui manquait, descendit à Villefranche-sur-Saône pour se joindre aux avants-gardes de l'Armée du Général de Lattre de Tassigny, conformément aux ordres de l'Etat-Major de Saône-et-Loire.

Parti à vingt et une heures, le gros des effectifs arriva vers minuit dans la région du Bois d'Oingt, à Ville-sur-Jarnioux et à Cogny, après un long parcours à travers la montagne beaujolaise. Dans l'après-midi le contact avait déjà été établi avec la Ire Division Blindée Française.

Le 3 septembre au matin, le Capitaine Claude disposait de trois cents hommes environ pour coopérer à la libération de Villefranche avec un détachement des 5e et 8e Chasseurs d'Afrique, commandé par le fils du Général Giraud, détachement fort seulement d'une centaine de soldats et comprenant quelques tanks, auto-mitrailleuses et Jeeps.

Tôt dans la matinée, l'escadron du Capitaine Giraud, qui se rendit maître du pont sur la Saône, déboucha dans la ville où les allemands mirent en batterie des canons de 77 anti-chars. Entre dix heures trente et onze heures, les F. F. I. firent à leur tour mouvement sur le centre de Villefranche pour appuyer les troupes régulières dans leur poussée. Vers douze heures trente, ils entrèrent en liaison avec le « Combat Command » du Capitaine Giraud à l'Hôtel de Ville.

La 4e Compagnie eut pour mission de déloger la Wehrmacht des rues centrales et de s'assurer la possession du pont du chemin de fer de la route de Jassans. Une importante contre-attaque au mortier et au canon de 27, grâce à laquelle les Allemands espéraient s'infiltrer dans les défenses françaises, fut bloquée à quinze heures trente par la section du Lieutenant Duban dont la victoire fut très nette. Deux cent cinquante prisonniers furent capturés au cours de la journée.

Les 1ère, 2e et 3e Compagnies entreprirent de broyer les nids de résistance du quartier du Collège de Montgré, du stade et du cimetière. Au bout d'une demi-heure d'offensive, les éléments retranchés au Collège se rendirent. Quant au stade, il fut occupé à quatorze heures quarante-cinq après un engagement décisif soutenu, du côté français, par trois autos-mitrailleuses venues :
1°) par la route de Montgré au pont d'Ouilly;
2°) par celle du cimetière;
3°) par un chemin conduisant à l'entrée dudit stade.

La zone du cimetière ne put être entièrement débarrassée de l'ennemi qu'en fin d'après-midi.

La lutte fut également âpre au sud de Villefranche, sur la route d'Anse, où diverses colonnes furent stoppées par la 3e Compagnie : un convoi de deux camions à douze heures, un détachement cycliste à treize heures, et deux autres convois à treize et quinze heures.

À dix-huit heures trente la capitulation générale des Boches devint effective. Le Bataillon du Charollais avait rempli sa tâche avec cran, dénombrant pour sa part, dix-huit cents prisonniers sur un total de deux mille quatre cents (dont

quarante-trois officiers), et cinquante-trois tués, sans avoir eu lui-même de perte.

Les F. F. I. furent chaudement félicités par le Capitaine Giraud qui déclara à son supérieur, le Colonel Kientz : « Ils nous ont sauvé la vie. Sans eux nous aurions été fichus dehors ».

L'épopée du premier maquis de Saône-et-Loire et de ses chefs [7] était terminée. De nouvelles victoires attendaient ses soldats dans les Vosges et en Alsace.

[7] Capitaine Gairaud (Toussaint), adjoint au Capitaine Claude, Commandant Jacques (du Sordet) et Lieutenant Jean (du Sordet), Lieutenant Paul (Misbach), Capitaine Ludovic (Naulin), Lieutenant Bertrand (Blavier).

MAQUIS BAYARD

Le Maquis Bayard eut pour fondateur M. André Gobley, de Missery (Côte-d'Or).

Fait prisonnier à Lille, le 29 mai 1940, il fut conduit au stalag XVII-A de Vienne où il commença de résister en refusant tout travail. Ayant ensuite changé de camp, il prépara se première évasion qui fut périlleuse et où il essuya le feu des Allemands. Repris en Hollande et maltraité, il devait être transféré à Rawaruska, de sinistre mémoire. Aussi songea-t-il à une nouvelle fuite et le 15 août 1942, il arriva à Bourg-en-Bresse d'où il remonta sur la région de Saulieu.

En juin 1943, il s'occupa du placement des réfractaires au S. T. O. et, prenant contact avec Henri Bourgogne [1], le Capitaine Bernard et M. Naudin, en cacha au maquis nivernais de Saint-Brisson. Il allait rejoindre lui-même Saint Brisson quand ce maquis fut menacé d'une attaque ennemie [2]. Il dut rester à Missery. Avec M. Naudin, il s'employa au recrutement des volontaires et réceptionna, le 5 février 1944,

[1] Cf. plus loin : Maquis Bourgogne.

[2] Voir : Maquis Bernard.

un premier parachutage d'armes.

En mai, M. Gobley fit la connaissance du Capitaine Robert (Guiller), qui prit le commandement du groupe formé plus tard de cinq compagnies opérant dans quatre cantons : Précy-sous-Thil, Saulieu, Liernais et Arnay-le-Duc, débordant même sur la Saône-et-Loire et rassemblant plus d'un millier de F. F. I. La première compagnie eut pour base le bois de Mercueil, entre Thoisy-la-Berchère et La Motte-Ternant aux eonfins du Morvan, puis Villargoix (Thomirey) et le village de Chazel. Ce fut elle qui donna naissance à plusieurs « essaims » qui constituèrent les embryons de trois autres compagnies.

La seconde fut confiée au Lieutenant Christian (Gilger) rallié le 13 juin au Camp Bayard avec treize hommes du maquis de Champeau. Le 10 juillet, à l'extrémité sud-orientale du département de la Côte-d'Or, la Forêt de Vianges fut le refuge de cette deuxième unité composée, trois jours après, de cent vingt maquisards dont une section participa au défilé commémorant la Fête Nationale à Liernais.

Du 15 au 24 juillet, l'action de ces soldats se borna à des sabotages sur la voie ferrée entre Saulieu et Autun, au pont de la halte de Barnay, et aux Thélots où les aiguillages furent rendus inutilisables. En réalité, le camp fit ses premières armes d'une facon épique les 26 et 27 juillet. Peu de temps auparavant, le Sergent Mangematin, de Saulieu, parti du P. C. de Lamotte-Ternant pour se rendre au hameau voisin, avait été surpris par des Feldgendarmes qui l'avaient trouvé porteur de douilles de pistolet vides. Le maquis, n'ayant eu que trop tard connaissance de son arrestation, n'avait pu le délivrer, mais des renseignements ultérieurs lui étaient parvenus sur le lieu de sa détention. C'est pourquoi le Capitaine Roberte après

avoir conféré avec ses trois commandant de Compagnie, leur avait ordonné de capturer quelques Allemands, si possible sous-officiers, afin de procéder à un échange de prisonniers.

Ainsi prit corps le projet d'attaque du poste de guet installé par l'ennemi sur le « Bar » (Montagne de Bar-le-Régulier).

Le 26 juillet, le Lieutenant Christian, qui savait que trois hommes de ce poste s'étaient rendus, comme chaque semaine, en bicyclette à Autun pour y effectuer leur rapport, résolut de tendre une embuscade à leur retour, sur la route G. C. 4, près de Cordesse, avec un sous-officier et quatre hommes de la 2e Compagnie; l'Aspirant Dib Tahar, originaire de la Tunisie, et son chauffeur, — de la 1ère Compagnie —, en visite au camp de Vianges.

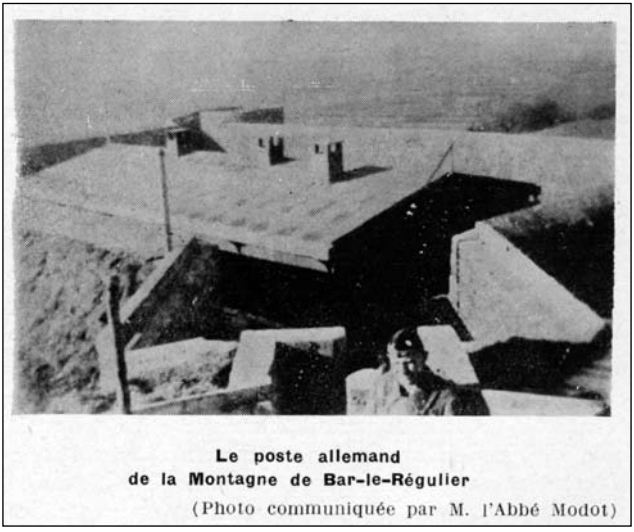
Vers quinze heures, les trois cyclistes revenant d'Autun furent « kidnappés » sans avoir le temps de réaliser ce qui leur advenait. Verts de peur, ils crurent que leur dernière heure avait sonné... Pourtant les « terroristes » étaient plus civilisés que la « correcte Wehrmacht » qui recourut aux méthodes favorites d'intimidation et de force pour récupérer ses prisonniers et ceux qui furent pris comme des rats les 27, 28 et 29 juillet.

La destruction totale du poste de Bar ayant été envisagée, le Lieutenant Christian se servit du gradé allemand le plus âgé, encore sous le coup de son aventure de la veille. Une ruse finit par convaincre celui-ci qu'il aurait tout avantage à faire accepter une reddition à ses camarades auxquels dix minutes de délibération seraient accordées.

Si, après son entrée au poste, il ne revenait pas indiquer leur décision, positive ounégative, ses deux compagnons

restés au camp en pâtiraient, car ils seraient exécutés. De plus, le fortin serait malgré tout rapidement anéanti, car de forts contingents de troupes appuyés par des mortiers lourds, des lance-flammes et des avions (!) pulvériseraient toute résistance...

Le matin du 27, soixante F. F. I. se rendirent donc à Bar, plongé dans le brouillard. La situation ne pouvait mieux se présenter. Ayant laissé tous ses hommes à mi-hauteur, le Lieutenant Christia monta à cinquante mètres du poste et envoya le sous-officier tenir sa promesse.



Le poste allemand
de la Montagne de Bar-le-Régulier
(Photo communiquée par M. l'Abbé Modot)

Les occupants ne voulurent point capituler : « Nein ! Niemals ! » (Non ! Jamais !) mais, quelques minutes plus tard, cette réaction spontanée fit tout de même place à une acceptation unanime. Le maquis s'enrichissait de quatre nouveaux prisonniers, de leur matériel d'optique et de précieuses armes et munitions. Il était environ neuf heures

quand une grosse déflagration transforma leurs installations en ruines.

Les 28 et 29 juillet, des opérations similaires furent engagées par les 1ère et 3e Compagnies à Marcigny et Dompierre-en-Morvan (au Lunet) portant ainsi à une vingtaine le total des captifs. Mais ce 29 juillet, les Boches exigèrent leur restitution et arrêtèrent les Maires de Bar-le-Régulier et Manlay. Dès le début de l'après-midi, le Lieutenant Christian fut averti qu'un groupe d'une trentaine de soldats venait d'arriver et se trouvait à la Mairie de Bar. Craignant d'autres arrestations, il convint de préparer une embuscade libératrice près de ce village, quand, se mettant en route, les maquisards apprirent le départ des soldats pour Manlay. Ils les accrochèrent au hameau de Menin-Thiroux, où l'officier commandant le détachement allemand était descendu pour téléphoner à la gare de Manlay, afin d'obtenir, de Beaune, des instructions complémentaires au sujet de la remise des prisonniers.

Des coups de feu claquèrent et les gardiens des otages du bourg rejoignirent Menin-Thiroux en toute hâte pour participer au combat qui persista pendant cinq heures, jusqu'à la chute du jour.

Les Allemands — qui étaient vingt-sept —, se barricadèrent dans la gare. ns envoyèrent une estafette motocycliste demander des renforts; ceux-ci leur parvinrent de Beaune, Dijon et Autun. Les cent vingt F. F. I. présents [3] se replièrent alors, non parce qu'ils y furent contraints, mais afin d'éviter une bataille nocturne. Selon certains, les pertes de la Wehrmacht furent d'une soixantaine de tués et blessés. Le maquis n'eut qu'un mort, le sédélocien Emile Burbeaud,

[3] Il y en avait une quarantaine de la 1ère Compagnie avec l'aspirant Tahar.

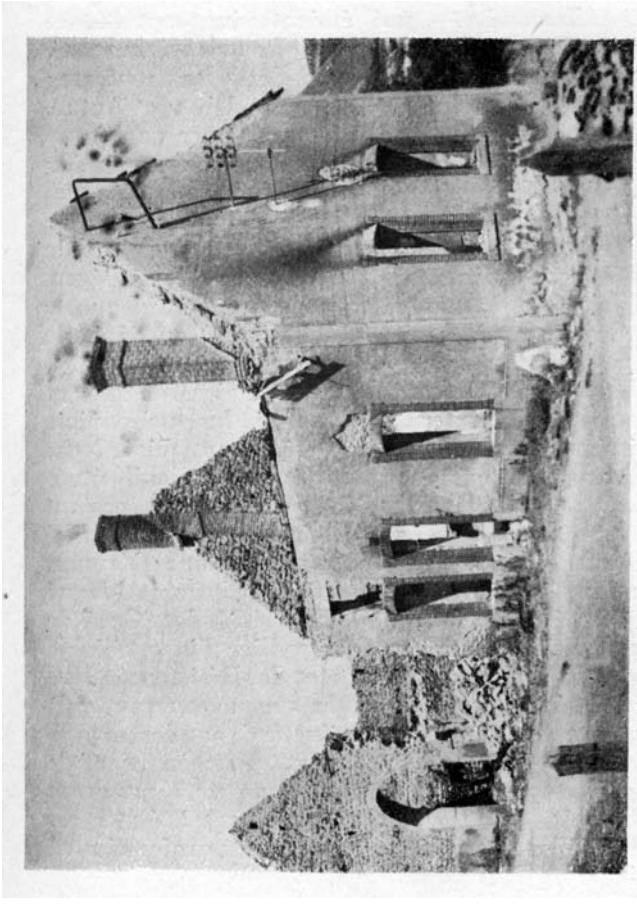
plusieurs blessés légers et deux blessés graves, dont l'un ne rentra que le lendemain après avoir simulé la mort en dépit de nombreux coups de pieds reçus dans les côtes.

Les Allemands, relâchant les Maires de Bar et Manlay, les prévinrent que si les prisonniers n'étaient pas rendus le 1er août avant midi, leurs villages et ceux de Vianges et Marcheseuil situés également autour de la Montagne de Bar, seraient ravagés par le feu. Les autorités civiles, M. l'Abbé Viéaux, curé de Laroche-Saint-Cydroine (Yonne), venu à une fête de famille à Jonchery et bloqué par les événements, et M. l'Abbé Modot, Curé de Marcheseuil, tentèrent de concilier l'inconciliable entre les officiers ennemis et la Résistance. Une ombre sépara les Français, les uns ne songeant qu'à la perte de leurs biens et incriminant les maquisards de nuire à l'occupant pour amener de terribles représailles, les autres ne songeant avant tout qu'à la lutte, tout en cherchant à éviter ces représailles dont il serait cruel et profondément injuste de leur tenir rigueur.

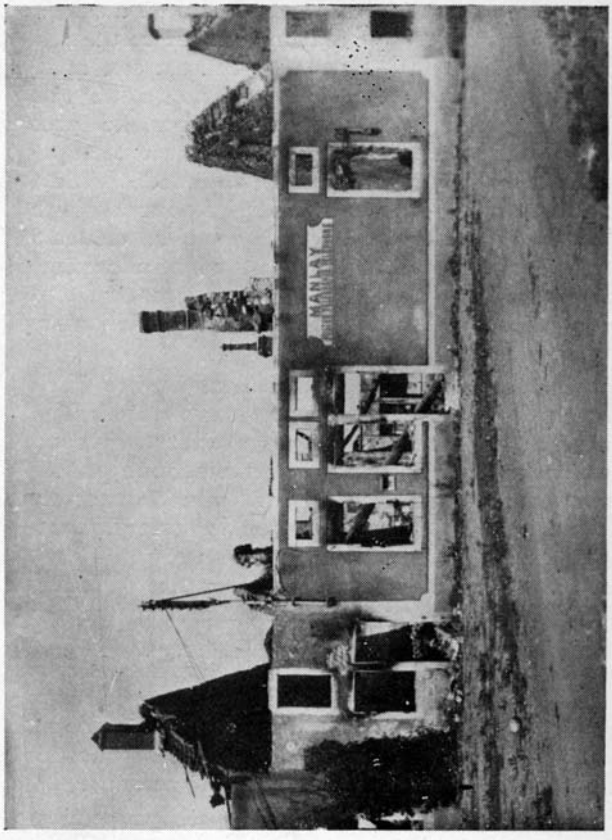
En la circonstance, il eut été possible de faire un échange de prisonniers, conformément au désir manifesté par le groupe Bayard. Or, se refusant à toute concession, la Wehrmacht braqua son artillerie sur Manlay [4] qu'elle arrosa, ainsi que Menin-Thiroux, d'une centaine d'obus de gros calibre.

Soixante-douze maisons (huit avaient auparavant été incendiées à Menin-Thiroux le 29 juillet) s'écroulèrent ou furent endommagées pour la gloire de l'armée du Reich. L'église (ancien château, vestiges des XIIe et XIVe siècles), reçut elle-même une dizaine d'obus de 105 qui tombèrent surtout sur le clocher et la toiture, criblant d'éclats les murs,

[4] Évacué par ses habitants.



MANLAY : Un aspect typique des ruines
(Photo communiquée par M. l'Abbé Modot)



MANLAY : La Poste
(photo communiquée par M. l'Abbé Modot)

l'autel et les vitraux.

Pour cette fois, les dégâts étaient limités, mais à l'avenir, si les « terroristes » s'obstinaient à conserver les prisonniers, on ferait beaucoup mieux... Un village serait rasé pour chaque prisonnier et sans aucun avertissement afin de tuer les gens chez eux. Ceux-ci voulaient-ils une boucherie ?...

Le ton de ce langage se haussa encore le lendemain à Autun, lorsqu'un officier, bien que sachant les maquisards disposés à livrer les hommes réclamés, tout en tentant leur dernière chance pour obtenir, en contrepartie ? la vie saine et sauve de dix-neuf Français, déclara à M. l'Abbé Viéaux que tous les pays de la région seraient bombardés (au besoin quatre villages par captif retenu).

Le 3 août, avant de reconduire ses prisonniers qui avaient été bien traités, le Lieutenant Christian leur montra l'état de Manlay. Pleurant de honte un sous-offcier s'exclama : « Un jour viendra où le peuple allemand devra payer de tels forfaits ».

Il nous faudrait de nombreuses pages pour conter en détail tous les exploits du Groupe bayard, ce qui n'est évidemment pas possible dans le cadre étroit de cet ouvrage. Le lecteur qui désirera d'intéressantes précisions pourra consulter le livre du Docteur Pardon : « Notre Maquis » [5]. Nous ajouterons toutefois quelques notes sur la 5e Compagnie qui, formée par le Lieutenant Arnold (Arnol) se « colla » aux précédentes.

En 1942, cet officier avait « touché » l'un des principaux chefs de l'Armée Secrète et, à l'origine, l'Arnétois devait être, dès 1943, un repaire de maquisards. Si on n'y créa aucun

[5] Éditions du Petit Mantais.

MANLAY : La Mairie

(Photo communiquée par M. l'Abbé Modot)

camp dans la période antérieure au débarquement, ce fut pour permettre aux résistants pourchassés par l'ennemi de se retirer en sureté à Arnay-le-Duc. De plus, on était obligé de compter avec les difficultés de l'armement. Le Bureau des Opérations aériennes de Santenay-les-Bains pourvut la Compagnie du strict nécessaire.

L'emplacement choisi pour le maquis fut le bois de Bessay, à l'extrémité du massif sylvestre morvandiau qui déborde vers Magnien où il atteint quatre cent vingt-trois mètres d'altitude (La Châ). Une vingtaine d'hommes s'y concentrèrent. Renforcés quotidiennement par des recrues, leur nombre se trouva décuplé les premiers jours d'août et de sérieuses actions, préparées par un prompt entraînement, purent être entreprises. Une occasion leur fut offerte de saboter les transports des fournitures de guerre; mettant leurs nerfs et leur réflexes à l'épreuve, ils ne la laissèrent pas s'échapper.

Écoutez plutôt le Lieutenant Arnold : « Le 15 août, nous apprîmes, par des agents que nous avions dans la région, qu'un train de charbon et de bauxite se dirigeant sur Mannheim, stationnait en gare de Thury (ligne d'Epinac aux Laumes). Armés de mitraillettes et ayant emporté une provision de « plastique » nous nous rendîmes à la tombée de la nuit à Thury, où un détachement précurseur nous avertit que tout était pour le mieux, le convoi ne semblant pas gardé. « Nous entrâmes donc dans la gare, vide de son personnel, et réveillâmes son chef qui nous donna aussitôt les papiers concernant le contenu des wagons. Quelques-uns d'entre nous en déplombèrent les portes.

« Les renseignements étaient exacts, et les produits trouvés, d'une grande utilité aux Boches. Nous chargeâmes

le charbon dont nous avions besoin pour nos gazogènes et décidâmes d'immobiliser le train.

« La charge d'explosif fut fourrée sous la chaudière de la locomotive, à proximité du foyer, le détonateur adapté et la mèche allumée... Nous prîmes le large. Dans sa précipitation, un camarade demeura suspendu à une barre de métal par la ceinture de sa canadienne, aux flancs
de la machine. Il rétablit vite sa mauvaise posture d'un coup de couteau libérateur !...

« Nous nous réfugiames derrière un mur de briques. Une explosion... un épais nuage... et nous fûmes poudrés de noir.

« Nous avions fait beaucoup de bruit, mais avions-nous accompli de la bonne besogne ? Nous y regardâmes de plus près pour constater avec satisfaction que « pour du bon travail, c'était du bon travail ».

« L'ordre de départ fut donné, lorsque devant nous des lampes électriques s'allumèrent et nous éblouirent. Des mitraillettes miroitèrent... Nous plaquant contre les wagons, nous étions prêts à la riposte... quand, par présence d'esprit, nos visiteurs nous donnèrent le code grâce auquel les maquis se reconnaissaient entre eux la nuit. C'étaient des camarades de Saône-et-Loire, portant le brassard des F. F. I. Nous devisâmes quelque peu, puis reprîmes chacun notre itinéraire de retour, en songeant aux actions futures ».

De ces « actions futures », nous retiendrons : le sabotage de la voie ferrée à Barnay (nuit du 17 au 18 août), qui interrompit définitivement tout trafic sur la ligne d'Autun, la récupération de près de six mille musettes à La Garenne-Epinac (25 août);

les opérations consécutives aux barrages élevés sur la route d'Autun à Arnay-le-Duc, l'un au lieudit Bois de la Grange entre Sivry et Viscolon, et l'autre aux Rios, entre Fontaine et Voudenay-le-Château.

Le 26 août, un camion de six tonnes, monté par environ trente-cinq S. S., fut attaqué au fusil-mitrailleur et à la mitraillette par le premier de ces barrages. Engagement relativement bref. L'ennemi essaya de parer le choc en faisant usage de ses mitrailleuses, mais fut réduit à la fuite en longeant le Gué. Il eut un minimum de dix-huit morts et laissa quatre prisonniers.

Le 6 septembre, après la capture d'un camion de munitions au cours de laquelle six Allemands furent tués, une puissante colonne blindée, évaluée à trois mille hommes vint buter devant le barrage de la Grange. Sous les salves d'autos-mitrailleuses, le camp, fortement menacé, dut effectuer un décrochage et se protéger par des mines, tout en utilisant toutes ses armes.

Pour finir, — ayant incendié la grange de M. Regnault, aubergiste à Sivry —, les Boches qui s'étaient rassemblés au barrage, se replièrent sur Autun (d'où ils se portèrent le lendemain vers Nolay, suivis en cela par l'aviation alliée qui les mitrailla). Deux F. F. I., Camille Bouley, de Maizières et Maurice Perriaud, de Saint-Prix (Saône-et-Loire), tombèrent mortellement blessés dans ce combat dont la violence n'eut d'égale que celle qui se déchaîna dans la nuit du 6 au 7.

La lutte fut entamée, cette fois, contre un convoi hippomobile dont les forces équivalaient à la moitié de celles de la colonne précédente. Elle dura de vingt-deux heures

à trois heures du matin. Les Allemands eurent encore des pertes très sévères au prix desquelles ils enfoncèrent les deux barrages. Ils volèrent deux chevaux, un tombereau et quatre bicyclettes dans les fermes bordant la route de Voudenay.

Le 7, d'autres éléments cantonnèrent à Voudenay-le-Château pour n'en repartir que le 8. Ils arrêtèrent le maquisard Marcel Grillot, envoyé en mission, et dix civils du pays dont une jeune fille. Toutes ces personnes furent pourtant relâchées, sauf Marcel Grillot qui reçut une balle dans la nuque dans une écurie du Château, bien que l'ennemi n'eût pu lui faire avouer qu'il appartenait à la Résistance.

Le 9 septembre, les unités du groupe Bayard entrèrent à Dijon. Les hommes du Lieutenant Arnold qui s'engagèrent au sein du 1er Régiment de Bourgogne à poursuivre le combat jusqu'au delà des rives du Rhin, fusionnèrent avec leurs camarades de la Compagnie René Laforge, commandée par le Lieutenant-Médecin Jean Nasica, d'Arnay-le-Duc, dont la conduite fut exemplaire sur le front d'Alsace. C'est là que, venant d'être élevé au grade de Capitaine et ayant cent fois défié la mort, il fut tué lors de la libération de Bourbach-le-Bas.

Nous ne saurions passer sous silence le rôle des soldats « clandestins » du Lieutenant Nasica, qui s'était adjoint le Lieutenant de Chabot, officier d'active. Ils comptent à leur palmarès un fructueux « nettoyage » à Sainte-Marie-sur-Ouche, à trente kilomètres de Dijon, où ils firent trente-quatre prisonniers.

Au début de l'après-midi du 9 septembre, cinq cents Allemands se trouvaient au village quand le Lieutenant

Nasica et neuf F. F. I. arrivèrent en camionnette et jetèrent le désarroi parmi eux.

Ayant mis le feu à une maison, la Wehrmacht empêcha l'extinction de l'incendie en utilisant un canon de 20 m/m. et tua un homme en tirant dans les volets des autres immeubles.

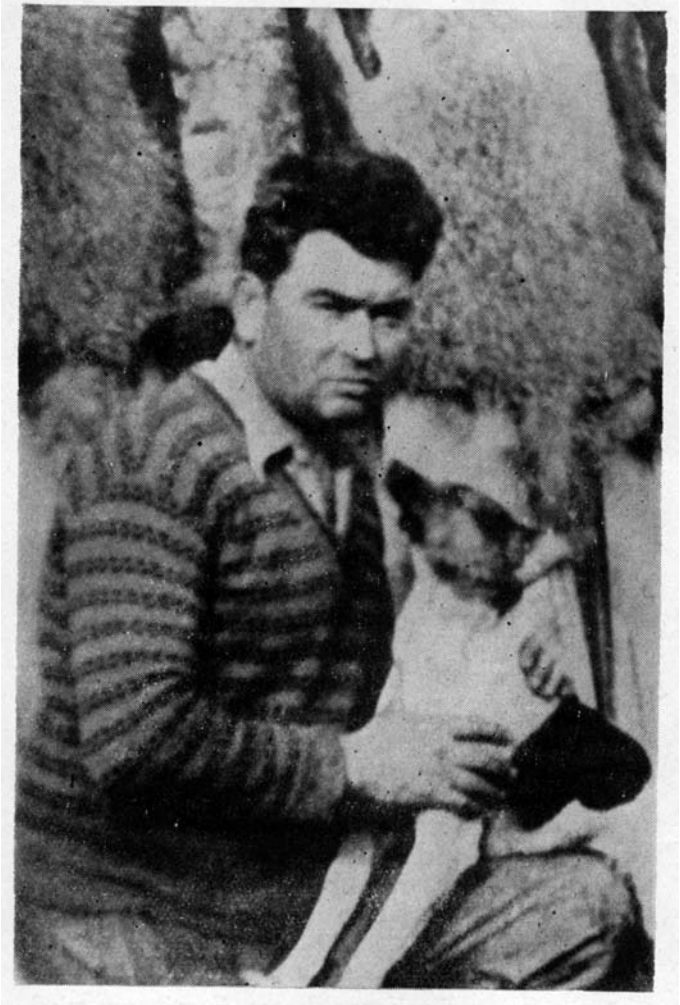
MAQUIS BOURGOGNE

L'âme de la résistance de la région de Semur-en-Auxois fut M. Henri Camp, menuisier ébéniste dans cette ville, agent de l'I. S. Comme à tous les vrais patriotes, la défaite de 1940 lui pesa affreusement sur le cœur, et il songea à préparer la revanche et l'assaut libérateur qui, à cette période, étaient bien hypothétiques.

Ses premières actions furent d'organiser de nombreuses évasions de prisonniers français (plus de cinquante du seul camp de Massène, près de Semur), de récupérer et de camoufler du matériel de notre armée et de prendre un fusil-mitrailleur et plusieurs mitraillettes à l'ennemi' installé sur sa propriété.

Odieusement dénoncé, Henri Camp fut victime d'une perquisition allemande qui n'eut pas de suite sur le moment.

Isolé au début, il se trouva, fin 1942, à la tête de deux mille hommes, tant il sut enflammer toute une contrée par son



HENRI « BOURGOGNE »

ardeur. Ayant posé les fondations de son mouvement avec ses amis (artisans, bûcherons, cultivateurs), il déploya une intense activité et bientôt : cheminots, fonctionnaires, gendarmes, médecins, prêtres, etc..., lui apportèrent leur concours. De bonne heure il mit sur pied plusieurs équipes de sabotage qui accomplirent de rudes tâches avant le débarquement, ainsi qu'on le verra plus loin.

Son secteur engloba à la fois une partie du nord de la Côte d'Or et l'extrémité du sud de l'Yonne où, en particulier il fut en contact avec M. Baudot, garagiste à Cussy-les-Forges.

Comptant de dévoués collaborateurs, comme M. Morlevat, Maire de Semur, et le Docteur Roclore; MM. Mathieu, Directeur d'Ecole à Précy-sous-Thil; Gobley, de Missery; Japiot, d'Uncey, Moreau, de Vitteaux; Séblin de Pouillenay , et Thibault, de Genay, pour l'Auxois ; MM. Bertail, de Châtillon; Barbier, de Pothières, et Michaud, de Nesle-et-Massoult, pour le Châtillonnais; et MM. Archet et Grison, de Dijon, Henri Camp réussit à se mettre en rapport avec Londres en mai 1943.

Sa maison fut un centre d'accueil des réfractaires au S. T. O. qu'il transforma en domestiques agricoles avec l'aide des fermiers. Mais ce ne fut là que l'un des aspects de la lutte qu'il allait commencer et dont il ne devait pas voir la fin victorieuse.

En ce qui concerne la propagande clandestine, dont nous avons donné plus haut des spécimens, Henri Camp qui prit le nom de Henri « Bourgogne », nom de sa chère province, participa à la confection de nombreux tracts. Son groupe

apposa des affiches indiquant aux Maires et aux syndics des communes, la ligne de conduite à suivre en matière de réquisitions et de ravitaillement après le débarquement et il attira l'attention sur l'existence des mouchards et des espions.

Des lettres furent envoyées : à ceux qui faisaient preuve de trop de servilité envers l'ennemi, en lui fournissant, sans difficulté et sans remords, la main d'œuvre exigée; aux directeurs de sociétés de transports qui mettaient leurs voitures à sa disposition; aux gendarmes qui paraissaient ne pas comprendre où était leur devoir; aux gens qui, par leurs bavardages, ou leurs médisances, étaient susceptibles de nuire à la Résistance. Enfin, des circulaires transmettant des consignes de discipline et d'entr'aide furent également diffusées, de même que des feuilles émanant de l'organisation régionale [1].

Voilà le côté « passif » de la besogne du groupe Bourgogne, son coté « actif » étant constitué par des opérations directes contre la Wehrmacht. En relation avec les I. S. de l'Yonne (Aillant-sur-Tholon), du Jura (Grand-Père) et de Saône-et Loire (Alain), le mouvement après avoir établi, en mai 1943 son premier maquis de quinze hommes à Allerey, entre Semur et Flée, assura des transports d'armes de la région de Châtillon sur-Seine au camp et de l'Auxois au Jura.

Vint juillet et la promesse d'un débarquement en août qui serait annoncé par les messages : « Le Dieu Gaulois

[1] Les affiliés dijonnais distribuèrent 20.000 tracts par mois, de septembre 1943 à mars 1944.

s'est réveillé » (préparation) et « Le Coq Gaulois a chanté » (sabotage général). Notre blé devait rester chez nous et non prendre la direction de l'Allemagne. Par ordre supérieur, les battages furent donc entravés sur une assez grande échelle, puisque des sabotages eurent lieu, non seulement dans les parages de Semur et d'Avallon, qui ne livra presque rien à la réquisition, mais jusque dans les environs de Joigny (Yonne) et de Genlis (Côte-d'Or)

Afin, notamment, d'immobiliser les péniches emportant notre récolte, deux biefs du canal de Bourgogne furent sabotés à Braux (longueur 5 kilomètres) et à Gissey-le-Vieil (longueur 12 kilomètres), entre Semur et Pouilly-en-Auxois. Œuvre perlée pour laquelle la B. B. C. envoya ses félicitations : « Raymond et son équipe du canal font du bon travail, c'est bien. Bourgogne, continuez » [2] .

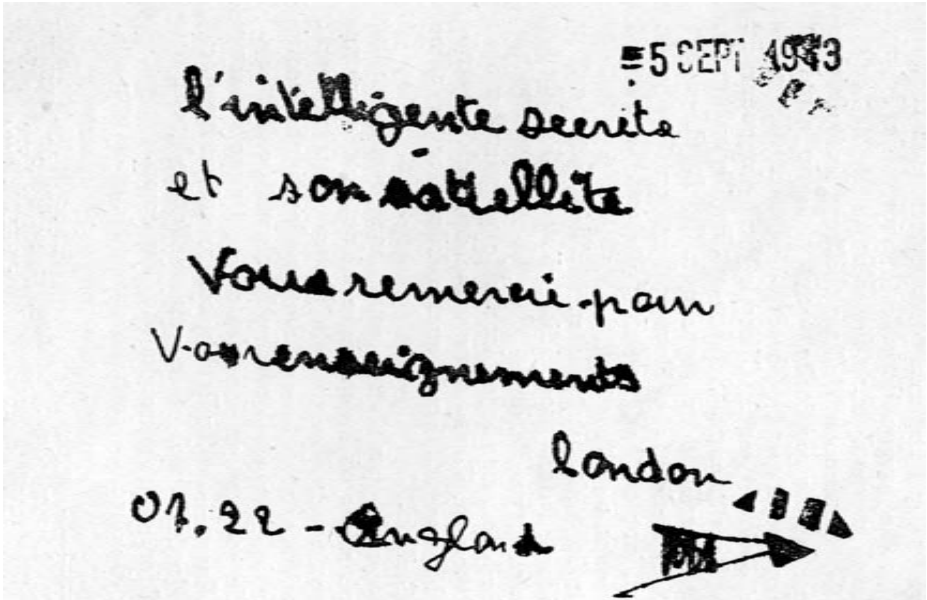
medium_messagebourgogne.jpg

Le 16 août, des aviateurs alliés ayant eu un accident furent recueillis près de Pouilly et emmenés vers Paris.

En septembre se déclencha le premier coup de main contre l'importante usine de machines outils de Montzeron, sise à quatre kilomètres à peine de Guillon.

Et maintenant se déroule sous nos yeux un« scénario » où les succès se mêlent aux infortunes et aux revers dus pour la

[2] Message de septembre.—Il s'agit de Raymond Terrillon, mort à Buchenwald. Lire le livre de Jean Puissant « La colline sans oiseaux » (14 mois à Buchenwald). Éditions du Rond-Point.



Message de remerciements adressé au groupe Bourgogne

plupart à la trahison :

« 19 septembre. — Sabotage des lignes électriques à haute tension dans la région de Montbard et de sous-station électrique — Attaque du camp d'Allerey — Mille Boches contre quinze hommes ! — Un feldwebel et un soldat allemand sont tués — Mort courageuse du chef du camp.

« Octobre.—Installation du deuxième maquis au Mont Dreget à proximité de Semur — Sabotage du canal qui cesse de fonctionner totalement — Réquisition à Venarey du chargement de péniches bloquées au bassin du canal, les marchandises étant destinées aux Allemands — Sabotage d'une machine à vapeur et d'une tronçonneuse fonctionnant pour l'ennemi à Pont.

« 6 et 17 octobre. — Nouveaux sabotages à l'usine de Montzeron (trois machines et huit fraiseuses inutilisables).

« 18 octobre. — Formation du camp secondaire de Thoste (trente hommes), à 10 kilomètres de Semur.

« 22 octobre. — Réquisition du matériel de couchage et de cuisine des G. M. R. de garde au canal.

« 30 octobre. — Mission aux Laumes : pose d'affiches et sabotage. Au cours de ce travail, attaque par une patrouille ennemie. Un Français est tué. Henri Bourgogne, poursuivi dans les jardins, perd ses poursuivants et arrive à temps pour jeter une grenade dans un wagon de troupes : des Boches atteints, sans doute morts, sont descendus dans plusieurs

gares en direction de Paris.

« 31 octobre. — Attaque du Mont Dreget. Vingt hommes contre douze cents Allemands munis de mortiers, de canons de 37, et de mitrailleuses lourdes. Décrochage général sans perte.

« Novembre. — Regroupement au maquis de Villaines-les-Prévôtes. Au cours d'un transport d'armes dans l'Yonne, deux francs-tireurs sont arrêtés dans un barrage, un tué — Sabotage des pompes à eau du chemin de fer à Semur, Avallon, Vitteaux, les Laumes (deux fois) et de deux pylônes à haute tension, vers Hauteroche, aux environs de Flavigny ».

Henri Bourgogne — qui se faisait familièrement appeler « Le Patron » — avait reçu, le 5 septembre, des mains de M. Paul, chef du réseau « Jean-Marie », une lettre d'éloges rapportée d'Angleterre. Elle avait été pour lui un précieux encouragement. Chef inlassable du groupe, c'est vers cette date qu'il fut obligé d'abandonner sa maison et de gagner le maquis, changeant fréquemment de résidence. Les cabanes de vignerons, les maisons forestières, les immeubles abandonnés lui servirent de gîtes.

Organisant les camps pour les réfractaires, et développant les cadres des « réguliers » (c'est-à-dire des équipes formées par des hommes non astreints au S. T. O. et qui n'avaient pas la police de l'ennemi à leurs trousses) il dirigea toutes les opérations.

L'armement fut d'abord faible pour les réguliers qui primitivement, ne disposaient guère que d'un revolver pour dix hommes, alors que les maquisards avaient chacun le leur ou un fusil (anglais, mousqueton, ou mitrailleur), soit encore une mitraillette. Le premier parachutage avait eu lieu en juillet. Il fallut attendre le débarquement, c'est-à-dire près d'un an, pour obtenir des armes en quantité suffisante [3].

Composé de groupes de huit à dix hommes bien instruits par des gendarmes, le maquis qui grossit peu à peu, malgré de nombreuses vicissitudes (soixante-dix hommes en avril 1944, cent quarante en août, quatre cent quatre.vingts à la libération), fut finalement renforcé par des sections munies d'engins anti-chars et de mortiers. Il prit contact avec les camps morvandiaux (Bayard — auquel la région de Saulieu fut attribuée dans les premiers mois de 1944 —, Montsauche, Verneuil), ceux de l'Auxois (Auxois, de Vitteaux qui, rattaché à Henri Bourgogne, devint indépendant en août 1944 ; Bernard, de la Vallée de l'Oze) et les groupes du Châtillonnais (Tarzan

[3] On se souvient peut-être de : Son âme est comme un lis glissé à sa ceinture (1er avion abattu dans l'Yonne, à Cussy-les-Forges, le 5 fevrier 1944) ; Voltaire a gagné les 6 jours ; La pédicure est chatouilleuse (juillet 1944) ; Jacques aura son régime de bananes. — Messages de renseignements et sabotages : Rien ne sert de courir ; Le fer à repasser a brûlé mon plastron, Il faut manger quand même ; Essayez les radis au chocolat ; Comme une banane sur une banquise, Plus fait douceur que violence ; J'effeuille le trèfle à 4 feuilles.

et Casse-Cou — Gaston Molinier).

Aux tâches et aux expéditions de l'hiver (sabotage des presses à foin de Vitteaux, Semur, Epoisses et Verrey-sous-Salmaise); détérioration de taxis au service de l'ennemi et de moteurs qui lui étaient destinés; destruction de deux mille sacs à croix gammée devant servir à la réquisition de l'avoine; réquisition du matériel au dépôt allemand de Guillon (literie, poêles, vaisselle), et à l'hommage rendu le 8 février par Henri Bourgogne aux aviateurs tombés à Cussy, succédèrent de nouvelles actions contre les voies ferrées. Les 15 et 29 août 1943, des coupures avaient été faites à Maisey-sur-Ource sur la ligne Châtillon-Is-sur-Tille, tandis qu'en gare de Leuglay, les installations boches avaient été endommagées. Cette fois, le 20 février 1944, la zone visée fut celle de Darcey-Pouillenay et Seigny (ligne de Dijon). L'Etat-Major avait demandé d'occasionner un retard de six heures dans le trafic; celui-ci fut interrompu vingt-quatre heures.

Le 21, le transformateur de l'usine de Montbard et des pylones à haute tension de la Société Dijonnaise d'Electricité reçurent, de leur côté, la « visite » des maquisards.

En avril, le maquis de Clamerey s'amalgama à celui de Thoste, établi vers les bords du Serein, au Buisson Bazin. Inspecté le 23 par le délégué parisien de la Résistance, Colin, le maquis de Thoste était un modèle d'organisation et, une semaine plus tard, Henri Bourgogne pouvait, lors du lever des couleurs, s'écrier avec émotion :

« Mes Chers Camarades,

« ... J'ai reçu des félicitations pour votre discipline, la tenue du camp et la bonne camaraderie qui règnent entre vous. Je suis fier de vous et je remercie tous vos chefs directs qui apportent tout leur dévouement à me seconder dans la tâche que je me suis tracée. Je suis très heureux du résultat que j'ai obtenu. Je suis récompensé de toutes mes peines et c'est avec joie que je vois passer mes vingt-cinq mois de Résistance et mes sept mois de Maquis. Grâce à vous, nous sommes cités en exemple : j'ai fait de vous des hommes et des soldats, qui, j'en suis sûr, ne failliront pas dans le danger. A tous, je dis merci. Courage, la fin est proche ».

Paroles de réconfort, paroles d'espoir. Mais pourquoi fallut-il qu'un mauvais sort s'acharnât sur le groupe et ternît l'éclat de ses victoires ? En l'espace de vingt-deux jours, deux coups le frappèrent avec brutalité ! Ce fut, tout d'abord, la bataille du 3 mai, engagée par huit cents Allemands et miliciens qui nécessita un changement de cantonnement à Lantilly, aux approches des Laumes; ce fut, ensuite, l'hécatombe du 25 mai et toutes ses horreurs.

Provisoirement cantonnés au sein du bois de Dandarge, les maquisards avaient saboté le 18, dix-neuf pylones de plusieurs lignes électriques de la Roche-en-Brenil [4] en Morvan, jusqu'à Savoisy et Buffon, au nord de Montbard; à Montbard même, Montfort et Darcey [5]. Le 21, ils s'étaient emparés à Pouillenay

[4] Cinq pylônes à 23 h. 10, entre la Carrière R.. et Bierre.

[5] Deux pylônes seulement à Montfort, coupés à 1 m. de hauteur, à 0 h. 35.

de quinze cents kilos de pâtes alimentaires fournies aux Boches. Tout allait pour le mieux, quand, le lendemain, le chef de camp « B. B. » — Jacques Guéneau — rencontra le Capitaine Bourgogne afin de prendre ses ordres pour déplacer le maquis. Il fut convenu que le camp serait évacué dans la nuit du 24 au 25.

Le soir du 24, « Bébé » s'occupa du déménagement du matériel et des marchandises avec plusieurs camarades. Il donna ses dernières instructions à son adjoint « David », âgé de vingt-huit ans, qui devait les rejoindre avec ses hommes à la Bergerie de M. Lépée, de Chevigny, de façon à franchir la route de Semur à Montbard avant quatre heures du matin. Cette prescription était formelle, et, cependant, David n'y obtempéra pas pour le malheur général. Fût-ce sciemment ? Nul ne le sait. En tout cas, les maquisards ne furent prêts à partir qu'à l'aube.

À peine en route, ils entendirent, tout prés d'eux, les voix gutturales des Allemands venus en force et comme toujours, escortés de Russes et de Miliciens. Retour en arrière, tentative de fuite dans une autre direction, en vain les F. F. I. cherchèrent-ils à sortir du guêpier où ils se trouvaient; la lutte était inutile. Désespéré, l'un d'eux « Coffino » qui s'était promis qu'on ne le capturerait jamais vivant, se tua d'une balle au cœur. Et peut-être cela valut-il mieux, car si treize de ses compagnons d'armes avaient cessé de vivre, abattus sans pitié, treize autres furent réunis dans un pré pour y être soumis à un interrogatoire.

Incitant à la délation, un officier posa cette question : «

Qui est La Ratte ? Celui qui le désignera aura la vie sauve ».

Seul David répondit, montrant du doigt le jeune coutelier de la Haute-Marne qui portait ce pseudonyme et qui, au maquis depuis un an, s'était rapidement fait une solide réputation de « baroudeur ». Les Allemands commencèrent alors leur massacre. La Ratte s'écroula le premier, les autres maquisards suivirent, recevant chacun une rafale de mitraillette, à l'exception de deux d'entr'eux, « Jockey » et « Zorro » qui furent déportés à Dachau, et évidemment de David.

L'interrogatoire des maquisards avant leur massacre
(Photo allemande)

À l'endroit où les bourreaux torturèrent leurs victimes s'élève, aujourd'hui, une stèle commémorative ou l'on lit ces mots : « Ici ont été martyrisés le 25 mai 1944, par les

barbares germaniques, vingt-trois maquisards du groupe Henri Bourgogne. Ils ont donné leur vie pour que vive la France ».

Ces vingt trois Français sont :

Marcel Arnaud, 22 ans, de Sens ; Marcel Bartoli, 21 ans, de Seigny ; René Bernard, 22 ans, d'Arnay-le-Duc ; Roger Bertrand, 19 ans, des Laumes ; Jacques Bezou, 21 ans, d'Arnay-le-Duc ; Georges Charbonneau, 22 ans, de Vic-de-Chassenay ; Emile Chaussivert, 33 ans, de Ménétreux-le-Pitois ; Bernard Chevalier, 20 ans, de Sainte-Marie-sur-Ouche ; Henri Creusevault, 24 ans ; Jean Fayard, 19 ans, d'Alise-Sainte-Reine ; Maurice Girard, 21 ans, de Précy-sous-Thil ; Roger Gobert, 21 ans, de Paris ; Alphonse Hergott, 19 ans, de Moyeuvre-Grande ; Fernand Hervet, 33 ans, d'Orçay ; Henri Jaco, 21 ans, et Pierre Josserand, 20 ans, de Paris ; Marcel Lucotte, 20 ans, de Dijon ; Louis Madore, 34 ans, de Paris ; Jean Massy, 23 ans, de Cry ; Bernard Morizot, 25 ans, de Dijon ; Marcel Quiéreux, 18 ans, de Querzy ; José Rodriguez, 25 ans et Maurice Thouvenin, 22 ans, de Frainbois.

Les Boches, qui étaient commandés, pour ces crimes, par le Lieutenant de la Feldgendarmerie de Montbard, firent preuve d'un sadisme incroyable, tailladant les visages au point de les rendre absolument méconnaissables. Les cadavres furent en partie dévêtus et les soldats emportèrent portefeuilles, bagues et plaques matricules afin de conserver, sans doute, les trophées de leur tuerie !... Aussi, M. Chevalier, l'actuel instituteur de Genay, identifia-t-il seulement six corps avec certitude, le lendemain de ce terrible drame.

Ce que fut la douleur des F. F. I. du groupe Bourgogne personne mieux que lui ne le sut si bien exprimer :

« Tous en entrant au maquis, nous avions juré de tout faire pour libérer la France. Et malgré notre minable accoutrement, malgré nos vêtements déchirés, nos figures mal rasées, malgré notre vie précaire, nous savions fermement que nous avions raison. Tous, La Ratte, Coffino, Sidi. la Vague, Julot, Odette, Gamine, Tintin, le Barbu, ces ardents et francs camarades dont le souvenir restera à jamais gravé en nous, tous n'avaient qu'un idéal, en finir une fois pour toutes avec les Boches.

Leurs noms s'inscrivent sur la liste des soldats d'Afrique et des soldats de tout le monde libre, morts au champ d'honneur. Eux s'accrochaient farouchement à ce sol de l'Auxois qu'ils s'étaient juré de libérer en premier lieu de leurs propres mains et aussi hélas ! de leur propre sang.

De l'Auxois, ils rêvaient de s'élancer plus loin, en direction du Rhin, à la poursuite du Boche exécré, pour ne rentrer dans la douceur de la famille qu'avec la fierté légitime du devoir accompli. Ils n'ont pas connu, malheureusement, la joie tantôt fulgurante, tantôt hésitante, mais toujours décidée du soldat qui va de l'avant, ni la douce satisfaction du Français qui foule en conquérant les rues allemandes. Comme leur valeureux chef, Henri Camp, ils ne connurent que la pluie, la fatigue, la faim parfois, et toujours la crainte du gibier traqué. Une jeunesse des plus pénibles, une mort héroïque, mais discrète et brutale, tel fut leur lot » [6].

[6] Lettre adressée de Waltshute à M. le Maire de Lantilly.

Pour nous, Nivernais, le nom de Lantilly rejoint dans notre esprit celui de Chaumart. Ici, les défenseurs de l'amène Bourgogne, là, ceux de l'âpre Morvan, ont communié dans les mêmes souffrances et la même gloire.

Cette rude épreuve n'affaiblit pas la combativité du groupe Bourgogne. Il suffit, pour s'en rendre compte de reprendre son « journal de marche » de juin à août :

« 28 juin. — Coupure de la voie ferrée entre les Laumes et Pouillenay, pont inutilisable. — Sabotage près de Montbard (Saint-Rémy) de pylônes électriques et du câble téléphonique souterrain Paris-Marseille, etc... — Ramassage du cuivre collecté par l' « Etat » à Semur, Précy-sous-Thil, Marcigny et Epoisses.

— Sabotage des lignes téléphoniques Avallon Ravières, Avallon-Tonnerre, Avallon-Autun, Avallon-Dijon et des postes d'écoute.

« 3 juillet. — Détournement complet de quatre kilomètres de câbles d'une ligne téléphonique allemande à Savoisy.

« 6 juillet. — Installation du camp dans le bois de Genay.

« 7 juillet. — Parachutage à Montigny-sur-Armançon.

« 15 juillet. — Récupération de matériel allemand : essence, pneus, camions... à Rouvray.

« 17 juillet. — Destruction d'un dépôt allemand d'huile pour moteurs à La Roche-en-Brenil.

« 18 juillet — Sabotage des aiguillages des voies ferrées à Pouillenay ainsi qu'à la Maison-Dieu (bifurcation des lignes

des Laumes et d'Autun). — Sabotage du pont de chemin de fer de Torcy-et-Pouligny et du câble souterrain Paris-Marseille près de la Roche-Vanneau.

« 21 juillet. — Coupure du pont du chemin de fer sur Suzerain entre les Laumes et Pouillenay.

« 26 juillet. — Destruction complète du pont du chemin de fer sur le canal de Bourgogne, à Chassey (ligne Avallon-Les Laumes).

« 29 juillet. — Attaque d'une voiture de liaison du groupe par un détachement ennemi à Villeneuve-sous-Charigny, à neuf kilomètres de Semur. Un Allemand tué, un F. T. blessé.

— Barrages sur les routes : La Roche Vanneau : trois camions détruits. un Boche tué, nombreux blessés ; La Roche-en-Brenil : sept Boches tués.

« Août. — Barrages quotidiens pour protéger le camp. Enlèvement des plaques indicatrices dans tout le secteur.

« 3 août. — Mort d'Henri Camp, en pleine bataille ».

* * *

Quelques mois plus tôt, le 9 mars, Henri Camp avait failli tomber à la merci de l'ennemi lors d'une rafle effectuée à Toutry et dans les localités avoisinantes. Il devait, à l'âge de quarante-deux ans, disparaître les armes à la main, à la tête de ses troupes, en cette funeste journée estivale où les Allemands lancèrent leur plus formidable attaque contre le maquis, installé dans le Bois de Saint-Loup, au sud-ouest de Genay. Ils étaient près de deux mille et les maquisards, à peine cent cinquante qui ne pouvaient compter que sur leur chance en

attendant l'appui des camps morvandiaux qu'il fallait alerter au plus vite. Le salut viendrait de Montsauche... Les Boches n'auraient pas le dessus.

Tandis qu'un F. F. I., André Michelot [7] défiait la mort en passant à travers les vagues a]lemandes pour porter un pressant S. O. S., le Capitaine Bourgogne voulut assurer la défense du groupe de telle manière qu'elle lui permît de tenir Jusqu'à l'arrivée des renforts amis et d'entraver, par tous les moyens, la progression de la Wehrmacht. Asséner à celle-ci le plus de coups possible, contre-attaquer aux endroits favorables, mais ne pas céder un pouce de terrain pour éviter une dangereuse infiltration dans le bois ; en un mot, lui montrer qu'elle n'avait pas entrepris une partie de plaisir et que personne n'était hors d'haleine, paraissait sans doute, chose hasardeuse et téméraire, mais il n'y avait pas d'autre solution.

Donnant l'exemple, le Capitaine Bourgogne s'en fut en reconnaissance avec un groupe franc pour amorcer le combat avec les postes ennemis et les réduire.

Dans les champs, à deux cents mètres de l'orée du bois, le Capitaine et ses hommes furent gênés dans leur marche par le tir d'une arme automatique. A onze heures, juste au moment où ils s'apprêtaient à briser un poste allemand, une balle vint frapper mortellement celui qui avait été le premier résistant de l'Auxois et qui, sans relâche, avait mené une lutte pleine d'écueils, mais quand même victorieuse. Avec détresse, les F. F. I. constatèrent que leur chef avait expiré.

[7] Boulanger à Torcy, Croix de Guerre 39 et 45. mort en 1946 à 32 ans.

Ce fut grâce à son sacrifice et à celui de cinq camarades [8] que les maquisards décrochèrent, ayant fait le reste de la journée de grands ravages dans les rangs boches et tué un lieutenant

Le Commandant Jacques, adjoint d'Henri Bourgogne, prit la Direction du camp qui se reforma à Courcelles-Frémoy et dont les derniers faits marquants furent :

« 16 août. — Reddition de cinq soldats russes de l'armée allemande, de garde à Seigny.

« 20 août. — Exécution d'un Allemand armé, en civil, sur la route nationale 6, à La Roche-en-Brenil.

« 22 août. — Arrestation du Commandant Jacques aux Laumes.

« 25 août. — Attaque d'une auto ennemie à Torcy : un tué et un blessé.

« 27 août. — Evasion du Commandant Jacques, à Magny-Fauverney, à dix lçilomètres de Dijon.

« 29 août. — Déplacement du maquis à Champeau Beau.

« 30 août. — Capture de trente Allemands cantonnés à Molphey et de leur matériel.

« 1er septembre. — Escarmouche à Toutry : quatre Boches tué, un F. T. blessé.

« 5 septembre. — Barrage à Bierre-les-Semur — Attaque d'une colonne de quatre-vingt-dix hommes. Nombreux tués et blessés. Mort du Lieutenant Bernard, gendarme à Précy-sous-Thil.

« 8 septembre. — Reddition de cinq Polonais.

---

[8] Raymond Charlot et Leon Chereau, âges de 20 ans, de Cussy-les-Forges ; Marc Damidaux, 18 ans, de Nuits-sur-Armancon Jules Martinelli, 31 ans, de Paris ; Bernard Rommelacre, 18 ans, de Reims.

« 10 septembre. — Occupation de Semur.

« 15 septembre. — Capture d'un soldat à Maison de Paille.

« 24 septembre. — Incorporation du groupe à l'Armée à Joigny (Yonne).

HONNEUR AUX MAQUISARDS DE LA BOURGOGNE[1]

À l'Ordre de l'Armée

Commandant de Greyffier de Bellecombe, chef des F. F. I. de Saône-et-Loire :

« Officier supérieur de valeur tout à fait exceptionnelle, de grande distinction, pionnier de la résistance qui, dans l'organisation de la résis. tance de l'Armée de l'Armistice, s'est imposé par sa personnalité, sa hauteur de vue, son autorité et l'élévation de ses sentiments.

« Arrêté par la Gestapo a succombé sous d'horribles tortures en se refusant à toute révélation, laissant à tous l'image du héros le plus pur et l'exemple du sublime sacrifice ».

Capitaine de La Ferté, Senectère Georges, chef des F. F. I. de Saône-et-Loire :

[1] Quelques citations parmi tant d'autres.

Officier d'élite, véritable preux plein de feu et d'enthousiasme : Par sa foi ardente dans la victoire, son audace devenue légendaire, a galvanisé la Résistance en Saône-et-Loire dont il est devenu le chez après la mort du Commandant de Bellecombe. Par son ascendant inégalable, son prestige indiscuté, a attiré à la Résistance, groupé et organisé les éléments de huit bataillons d'élite, qui, dans des prouesses demeurant ineffaçables, infligèrent des pertes sensibles à l'ennemi, disloquèrent ses lignes de communication, et par de véritables victoires, ont successivement délivré toutes les villes du département.

« A pris en particulier une part active à la libération de Chalon et d'Autun, où il a conduit l'assaut des positions ennemies, entraînant ses troupes dans un élan magnifique par son intrépidité souriante, tuant plusieurs ennemis de sa main et ramenant plus de trente prisonniers ».

Lieutenant Mangin, dit Meunier, du P. C. des F. F. I. :

« Pionnier de la résistance, passé au maquis avec le Commandant de la Ferté qu'il a aidé de toutes ses forces dans l'organisation des unités. Sous-officier modèle d'un dévouement et d'un courage à toute épreuve.

« Tué à Salornay-sur-Guye, le 3 septembre 1944 lors d'un déplacement du P. C. à bord de sa voiture, par un avion allemand attaquant les véhicules à la mitrailleuse. A donné au cours de son agonie qui fut particulièrement douloureuse, un dernier et magnifique exemple de courage ».

Bazenet Léger, du Bataillon Serge :

« Ex-poilu de 14-18, blessé grièvement le 4 septembre 1944 à Igornay, fut achevé avec toute la sauvagerie teutonne (coups de botte et de crosse). Volontaire pour les missions dangereuses, fut toujours le modèle du Français patriote ».

Capitaine Boissonas, dit Bourgeois — Bataillon des parachutistes. Commandant la 1ère Compagnie de Nanton :

« Officier d'élite, incarnant toutes les vertus militaires, sang-froid, mépris de la mort, énergie lucide. Blessé très grièvement au combat de Laives, le 4 septembre 1944 ; a refusé tout secours pour rester jusqu'à la fin auprès de ses hommes en les encourageant de ses paroles et de son stoïcisme. Est mort sur la position avec le plus sublime courage ».

Soldat Dherville, dit Toto — Corps Franc — Régiment de Cluny :

« Jeune soldat animé du plus ardent patriotisme. Le 21 juin, a trouvé une mort glorieuse en arrêtant par son tir un ennemi supérieur en nombre qui tentait d'encercler le cantonnement de son groupe ; a permis par son sacrifice le repli des survivants après avoir abattu dix-huit des assaillants ».

Stainesse Albert — Bataillon Benoy — Groupe Franc Robert :

« Au maquis bien avant le débarquement. A contribué au succès de tous les combats, embuscades et sabotages du groupe franc Robert, où il était un exemple de courage, de discipline et d'honnêteté. Est tombé glorieusement au Champ d'honneur pour la libération de la ville d'Autun ».

Thévenot Jean.

— Idem.

Capitaine Treilleu, dit Georges — Bataillon Benoy :

« Officier de grande valeur et de haute tenue morale, brillant organisateur d'une Compagnie modèle, est tombé glorieusement sous les balles ennemies en accomplissant une mission qu'il savait périlleuse » [2].

Soldat Souillot Georges, dit Jo, des F. T. P. :

« A participé à de nombreuses attaques contre les convois et les trains ennemis. Fait prisonnier le 2 juillet 1944 par les Allemands et les miliciens, a refusé de renseigner l'ennemi. A commandé le peloton de feu chargé de l'exécuter. Est mort en criant : « Vive la France ! »

Gras-Double, des F. T. P. :

« Résistant de la première heure, a participé au péril de sa vie à de nombreux actes de sabotage contre les moyens de communication de l'ennemi. Blessé par les Allemands au cours d'une mission, a préféré se tuer après avoir glorieusement combattu, plutôt que de tomber vivant entre les mains de l'ennemi ».

Cellard du Sordet Raoul :

« Jeune volontaire de la résistance plein d'enthousiasme et de courage. A fait en 1943 et au début de 1944, une série de liaisons. Le 7 Juin, a entrepris d'organiser un groupe de résistance dans la région de Monsols. Fait prisonnier par les

[2] Cf. Maquis Maurice.

Allemands le 20 juillet. A été odieusement maltraité, n'a rien révélé de l'organisation à laquelle il appartenait. Fusillé le lendemain au Vers, devant l'incendie du château de sa famille. Est mort héroïquement en disant seulement : « Je meurs, mais la France ne meurt pas ».

CITATIONS CONCERNANT LES MAQUIS DE MARIZY, SYLLA, etc...

Capitaine Desprez, Commandant le 1er Bataillon :

« Belle figure de soldat, a fait de son bataillon une unité d'élite. Engagé dans le secteur de Paray-le-Monial, a, par son mordant, causé des pertes extrêmement sévères à l'ennemi en le harcelant sans cesse sur ses voies de communication. N'a pas hésité à engager des actions d'envergure comme l'attaque de Paray-le-Monial, le 22 août, contre un ennemi très supérieur en nombre et a réussi à entraver sérieusement ses passages de troupes ».

Capitaine Lamiral :

« Commandant d'unité d'un courage et d'une audace extraordinaires. Célèbre dans son bataillon pour la hardiesse de ses coups de main et de ses embuscades contre les communications de l'ennemi. S'est distingué en particulier lors de l'attaque de Paray, le 22 août 1944 ».

D'Artois, Capitaine Canadien, parachutiste :

« Parachuté un mois avant le débarquement. A mis à la

disposition des F. F. I. ses belles qualités d'intelligence, d'énergie et de caractère. A organisé et armé plusieurs unités importantes avec lesquelles il a participé, avec un allant exceptionnel, à de nombreuses opérations ».

Capitaine Mercier Paul, dit Benoy, Commandant le 2e Bataillon :

« Jeune Officier venu un des premiers à la Résistance. A organisé rapidement un bataillon qu'il a galvanisé par son courage souriant.
« Chargé de tenir le secteur de Montceau-les-Mines, a, au cours de très nombreux coups de main et embuscades, causé des pertes très graves à l'ennemi, le harcelant sans cesse sur ses voies de communication.
« A été un des principaux artisans de la libération de Montceau au cours de laquelle six cents prisonniers ont été faits ».

Capitaine Griveaud, dit François :

« Brillant adjoint du chef de bataillon qui a fait preuve dans l'organisation de ses unités des plus belles qualités de commandement.
« A occasionné de grandes pertes à l'ennemi au cours de nombreuses embuscades et coups de main.
« S'est particulièrement distingué lors de la prise de Montceau le 7 septembre au cours de laquelle il a attaqué un train de troupes armées de chars et de canons, faisant six cents prisonniers ».

Capitaine Dourille Edmond, dit Lucien :

« Organisateur remarquable. A mis rapidement sur pied une très belle unité qui s'est particulièrement signalée par de nombreux coups de main audacieux dans la région de Galuzot.

Attaquant sans répit les voies de communications ennemies et ses convois, a considérablement gêné ses mouvements de repli.

« S'est particulièrement distingué lors de la prise de Montceau, le 7 septembre, au cours de laquelle il a attaqué un train de troupes armées de chars et de canons, faisant six cents prisonniers ».

Raymond Barrault, dit J. Roche — Capitaine :

« Pionnier de la Résistance, s'est dépensé sans compter, accomplissant les missions les plus périlleuses avec une volonté farouche et une décision exceptionnelle. Faisant preuve des plus belles qualités de sacrifice et d'abnégation, a entraîné par son exemple et son dynamisme toute une région à la Résistance ».

Groupe Franc Robert :

« Ce groupe de grande valeur, toujours prêt aux coups durs a constamment donné des preuves de courage ; intelligent, a pris part aux combats de Mary, d'Azé et de la Valouze, infligeant des pertes sévères à l'ennemis ».

Sous-lieutenant Jeandet, dit Robert :

« Officier doué des plus hautes vertus morales. A Mary, Azé, Cluny, Montceau, Autun, aux nombreuses embuscades et sabotages, a mené son groupe toujours avec un plein succès ; a été un exemple pour tous.

« Résistant de la première heure, a préparé les maquis bien avant le débarquement malgré son âge (cinquante-trois ans). A su maintenir la discipline dans un groupe particulièrement difficile à commander, ceci par son autorité et son exemple. A toujours placé ses hommes avec un grand bon sens, tout en

maintenant une stricte discipline au combat ».

Sergent Machuron Georges :

« Jeune chef de groupe plein de courage et d'allant, toujours le premier à tous les engagements, a été glorieusement blessé au combat de Galuzot le 14 août 1944 ».

Degueurce Roland :

« Quoique âgé de treize ans seulement, a été le meilleur agent de renseignements du maquis et a toujours rempli avec courage et initiative les missions les plus périlleuses. A reçu le baptême du feu à Parizenot le 18 août 1944 ».

Adjudant-Chef Le Boullenger de Capelles, de l'ancien 5e Régiment de Dragons :

« Sous-officier animé du plus haut sentiment du devoir et du plus pur patriotisme. S'est mis au mois de mars 1944, à la disposition du chef de service des renseignements du département de Saône-et-Loire et n'a cessé depuis lors de fournir les renseignements les plus détaillés et les plus largement utilisables sur l'ordre de bataille de l'ennemi et de ses mouvements.

« Le 6 juillet 1944, porteur à bicyclette de renseignement urgents dissimulés dans un de ses pneus, a été arrêté par les Allemands sur la route de Cluny et mis en avant d'une colonne ennemie : est parvenu néanmoins à s'échapper et à porter son pli en temps voulu.

« A quitté le service des renseignements pour les F. F. I. à la date du 3 août 1944 ».

Bataillon du Charollais sous les ordres du Capitaine Ziegel, dit « Claude » :

« Unité d'élite, formée en Saône-et-Loire ; a pris part à la Libération de ce territoire sous le Commandement du Capitaine Claude.

« A entrepris, le 7 juin 19449 une série d'actions contre l'ennemi, lui détruisant complètement ses organisations dans la région de Charelles, La Clayette et Matour. A participé ensuite à de nombreuses actions contre l'ennemi et notamment au combat de Cluny le 11 août 1944, puis du 25 août au 2 septembre, installé avec ses effectifs complets sur les dernières pentes des collines du Mâconnais, a harcelé sans trêve de jour et de nuit, la retraite ennemie sur l'axe vital Lyon-Paris, détruisant la voie ferrée plus de trente fois, dressant des embuscades incessantes sur la route. A infligé de lourdes pertes à l'ennemi en hommes et en matériel et en faisant des prisonniers.

« Ayant reçu, le 2 septembre 1944, la mission de couper la retraite de l'ennemi à la hauteur de Villefranche-sur-Saône et de prendre contact avec les avant-gardes de la 1ère Armée Française, a réussi le 3, en liaison avec l'extrême pointe d'avant-garde de cette armée, après un combat de six heures dans les rues de cette ville, à faire deux mille cinq cents prisonniers, à capturer un matériel guerre considérable et à infliger des pertes plus de deux cents tués ou blessés ».

La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec étoile d'argent.

Camp Henri — Motif de proposition pour la médaille militaire (en date du 27-10-44).

« Résistant de la première heure, Officier F. F. I. d'une activité intense, animé d'un courage et d'une bravoure qui ne se sont jamais démentis. Fondateur et chef du deuxième maquis de France. A inscrit à son actif de multiples actes de

sabotage, ainsi que de nombreuses attaques à main armée contre des soldats ennemis. A effectué, en des conditions extrêmement difficiles, des transports d'armes et de munitions et organisé dans sa région un grand nombre de parachutages.

« A trouvé une mort héroïque le 3 août 1944 alors qu'à la tête de ses camarades, il combattait un puissant détachement ennemi qui tentait d'encercler le maquis.

« Décoré à l'ordre de la Demi-Brigade.

« Proposé à l'ordre de l'Armée et pour la Légion d'Honneur » [1].

Le Commandant de la 4e Demi-Brigade
du Département de l'Yonne.

[1] A été décoré de la Légion d'Honneur le 7 juillet.

TROISIÈME PARTIE

MAQUIS DU NIVERNAIS

ET DU MORVAN

MAQUIS BERNARD ET JOSEPH

Dès novembre 1942, M. Louis Aubin, de Montsauche, sonda plusieurs personnes de ce canton afin de constituer des groupes de résistance. Ce fut seulement en mars 1943 que trois réfractaires au S. T. O., acceptèrent de se joindre à lui. Point de départ d'un maquis qui connut bien des tribulations.

Cachés dans les Bois des Commes, à proximité du Moulin de Nataloup, puis dans le Bois de la Coupe, ces jeunes gens furent ravitaillés par MM. Aubin, Baut-Mariller, Massoulard et Rousseau.

En juin, une vingtaine de nouveaux réfractaires les rejoignirent ou se camouflèrent à leur exemple à l'Huis Gaumont et à Cœurlin. Peu après, et non sans peine, M. Aubin prit contact avec deux délégués de la Résistance de l'A. S., dont « Napo ». En juillet, il reçut à Nevers, des mains de ce dernier, une mitraillette dont il dut apprendre le mécanisme à ses recrues en prévision des parachutages qui apporteraient les armes nécessaires.

En août, alors que des promesses d'un debarquement très prochain gonflaient l'espoir, M. Aubin (La Fleur) rencontra le Docteur Roclore, de Saulieu, qui, depuis longtemps déjà, préparait la Résistance dans le département de la Côte-d'Or avec M. Jean Bouhey, député de Beaune, et M. Henri Camp, de Semur-en-Auxois, travaillant pour l'Intelligence Service.

Le Docteur Roclore, préoccupé d'organiser un maquis dans les environs de Saulieu pour abriter les « hors-la-loi » de cette région, exposa son point de vue et celui de ces amis, parmi lesquels figurait M. Jean Naudin, dit Blondel, ancien Officier d'active.

La Fleur, après des opérations de sabotage contre les battages — la consigne était de ne pas livrer un seul grain de blé aux Allemands — et après avoir provoqué une suspension dans la réquisition des bestiaux à Montsauche, perdit toute liaison avec « Napo » recherché par la Gestapo. Il récupéra — au prix de quelles difficultés ! — des armes de 1940 : vingt et un fusils, des milliers de cartouches. De son côté M. Camp remit au Docteur Roclore quelques mitraillettes.

Le transport de ces armes n'était pas sans danger. Que de ruses ne fallut-il pas employer !

Le Docteur Roclore aime encore à évoquer « son premier coup dur » :

« Le 21 septembre 1943, nous sommes tombés avec Blondel, au milieu d'une opération de police à Flée, près de Semur. Deux ou trois cents « Chleuhs », et des autos-mitrailleuses

occupaient le pays... Il était sept heures du matin. La voiture, qui avait roulé toute la nuit dans des chemins de terre et dans les bois, était couverte de boue. Par bonheur, nous venions de déposer cent mètres avant les premières maisons du village, deux de nos maquisards et leurs mitraillettes, enveloppées dans des sacs à pommes de terre.

Nous étions armés, et pendant que les soldats boches jetaient des regards investigateurs dans notre voiture et que l'officier examinait nos papiers, je louchais sur la crosse du revolver qui montrait son nez à l'intérieur du paletot de mon camarade... Minutes inoubliables. Allaient-ils nous faire descendre de voiture et nous fouiller ?. Le cadavre d'un civil qui venait d'être abattu et qui était celui d'un petit maquisard du Groupe Camp nous montrait ce qui nous attendait...

« Ils nous ont laissé partir après nos explications très calmes, mais combien suspectes cependant... Nous nous sommes arrêtés plus loin, nous regardant et réalisant vraiment par où nous étions passés ! »

En octobre, le Docteur Roclore, décida, avec La Fleur et Blondel, de fonder un nouveau camp à Saint-Brisson, dans la Forêt Chenue [1]. Des travaux furent entrepris pour monter des baraquements et les enterrer aux trois quarts. Un problème crucial se posa : Comment se procurer des planches sans attirer des soupçons sur leur emploi ? Le hasard fit bien les choses. On trouva des traverses de chemin de fer, et un entrepreneur de sciage débita les arbres coupés grâce à l'amabilité d'un négociant en bois.

[1] La Forêt Chenue est un épais massif de 690 m. d'altitude.

M. Joseph Pelletier, de Moux, coopéra à l'équipement du camp. Cent quarante-cinq couvertures, une vingtaine de brocs et cuvettes, une cinquantaine de rouleaux de papier goudronné et deux fourneaux de cuisine, abandonnés en dépôt à la Mairie de cette commune. y furent transportés.

Sur l'initiative de M. Bigot, un défilé eut lieu, le 11 novembre, devant le Monument aux Morts de Montsauche. Une magnifique gerbe de fleurs représentant une croix de Lorraine [2] symbole de la résurrection du pays, y fut déposée. La cérémonie se termina aux accents d'une Marseillaise trahissant l'émotion et la ferme résolution de laver la souillure faite à notre drapeau :

« Aux armes, citoyens !
Formez vos bataillons !
Marchons ! Marchons !
Qu'un sang impur abreuve nos sillons.»

Ceux qui ont vécu ces moments à la fois lourds de menaces et d'angoisses et pleins de promesses, de fierté et d'espérance, ne les oublieront jamais. Cela ne plut évidemment pas aux Allemands qui ouvrirent une enquête.

Le Capitaine Aubin fut convoqué à Nevers par le juge d'instruction, mais, bien entendu, il ne bougea pas ou plutôt prit définitivement le maquis. Le même mois, le Comité de Libération de la Côte-d'Or fut constitué par M. Vincent (Claudon), envoyé par le Général de Gaulle.

Le Docteur Roclore participa à ses réunions à Dijon. En

[2] Confectionnée par Mme Méry.

décembre, le maquis fut aménagé pour recueillir quatre-vingts hommes. Mais tant d'efforts devaient se révéler inutiles, car un jour, « deux soi-disants ingénieurs de Paris vinrent visiter des coupes de bois ». En réalité, ce n'étaient que des espions.

Ils voulurent pousser la curiosité trop loin et les maquisards les exécutèrent. L'un de ces miliciens possédait un plan du camp. La situation devenait grave et peut-être aurait-elle eu des conséquences tragiques, si au commencement de janvier 1944, une conversation téléphonique, interceptée, n'avait fourni un précieux renseignement : le nom d'une collaboratrice zélée.

Celle-ci, arrêtée, avoua que le maquis serait attaqué sous peu et elle donna la liste des personnes que les Allemands avaient le dessein d'arrêter. Le camp fut donc abandonné et ses cinquante trois hommes dispersés entre quatre sections vers Montsauche, Moux, Quarré-les-Tombes et Saulieu. Presque aussitôt les Boches détruisirent les baraquements à la dynamite.

Le 15 février, un groupe d'une douzaine de Francistes se déclarant « Résistants » se rendit à Moux en compagnie du maquisard Gabriel Lavault qui, la veille, avait demandé la permission d'aller voir sa famille à Nevers et avait essuyé un refus motivé par des raisons de sécurité.

À leur passage aux Sept-Loups, les hommes de Bucard prirent trois otages : M. Rigo, conducteur de l'autobus de Saulieu à Montsauche, et MM. Moisson et Beney, facteurs. Ils se dirigèrent ensuite vers les bois des environs, où, à onze heures, ils tuèrent à coups de mitraillettes et devant

leur cabane, quatre jeunes gens de la section de Moux : Jean Dechaume, vingt ans ; René Goussot, vingt et un ans ; René Viatre, vingt-deux ans, et Lucien Cortet, trente-six ans. Leur camarade Lavault, vingt-trois ans, trouva la mort dans cette affaire.

À Moux même, les Francistes se présentèrent chez M. Charles Camus, quarante-deux ans, marchand de vins, et l'abattirent, blessant légèrement Mme Camus. Ils se rendirent aussi chez M. Joseph Pelletier, garagiste, dont ils enfermèrent la femme dans un débarras pour avoir toute liberté de fouiller la maison et d'emporter seize mille francs dont plus de la moitié appartenait à la Résistance.

Par une curieuse coïncidence, M. Pelletier venait de sortir de son atelier, à la suite d'un coup de téléphone [3] l'ayant informé « qu'il devait se passer quelque chose ». Il monta au camp, où de justesse, il échappa aux traîtres qui retournaient sur leurs pas pour s'emparer des armes de leurs victimes.

Les Français de la B. B. C. stigmatisèrent l'horreur de ces assassinats qui causèrent une vive affliction dans la contrée.

Le 17 février, les mêmes miliciens, dont le chef, touché par des balles, avait été emmené dans un hôpital d'Autun où il décéda, réapparurent à Montsauche dans l'intention d'y arrêter le Capitaine Aubin. Ce dernier gagna avec ses hommes le village de Mont.

---

[3] Obligeamment donné par M. Pernet, charcutier à Montsauche. Sa camionnette avait été réquisitionnée par la bande.

Jusqu'ici l'hiver avait été relativement doux. Il se fit soudain cruellement sentir dans le Haut-Morvan où le premier des parachutages d'armes annoncé au Commandant Grandjean eut lieu en mars par quarante centimètres de neige pour n'apporter que vingt et un containers et quelques vivres.

Malgré le mauvais temps, le Capitaine Aubin (désormais surnommé Bernard), songea à reformer un camp dans les parages d'Ouroux, du côté de Savelot. Ce devait être l'ébauche du futur Maquis de Montsauche ou de « Cœuson ».

En avril, M. Joseph Pelletier (capitaine Joseph) et son frère Louis, parvinrent à reprendre contact avec leur camarade qu'ls avaient perdu de vue après les événements de Saint-Brisson.

De nouvelles baraques et un blockhaus furent construits avec l'aide de MM. Lazare Auribault et Gaston Massoulard.

Au début de mai, le Capitaine Bernard fut chargé par le Colonel Moreau, de prendre le commandement de la Résistance dans la Zone E de la Nièvre, s'étendant sur les cantons de Montsauche, Lormes et Château-Chinon. Il reçut quelques armes parachutées le 7 au Camp Camille (douze mitraillettes Sten).

Le 3 juin, la cargaison d'un avion annoncé par le message : « Venez, c'est la fête au village », fut réceptionnée [4]. Durant la

[4] Il est à noter que le message annonciateur du débarquement : « La République nous appelle » — dont le sens était très clair—devait être suivi de : « Valmy » (signal d'action) —puis « Brumaire » (prise du pouvoir administratif : préfecture, comité de libération, etc...) qui ne furent pas diffusés, car leur application ne pouvait être que progressive.

quinzaine suivante, les premiers soldats anglais descendirent dans les parages d'Alligny-en-Morvan. Laissons le Capitaine Joseph conter lui-même ces événements :

« Le 14 juin, nous arrivâmes au rendez-vous avec un superbe car de quarante places. Nos amis Anglais furent quelque peu ébahis, l'un d'eux me dit alors qu'on ne s'imaginait pas en Grande-Bretagne ce qu'était la Résistance Française.

Il pensait trouver des hommes cachés dans les bois, n'en sortant que furtivement pour se ravitailler la nuit ou pour jouer un tour au Boche, et il lui était difficile de concevoir ces sorties en camion ou en autobus de vingt ou trente hommes armés. Une chose qui fit bonne impression sur nos alliés, ce fut, à l'arrêt, de voir les deux groupes de protection se porter à quelque distance à l'avant et à l'arrière du car et y prendre position.

« Avant de rentrer au camp nous cherchâmes un terrain auprès du village des Valottes, où ils voulaient faire parachuter du matériel la nuit suivante. Pendant six nuits, nous revînmes sur ce terrain sans pouvoir réussir une opération à cause du mauvais temps.

« Le 21 à vingt-deux heures, les Anglais nous avisèrent qu'un parachutage allait avoir lieu, et demandèrent notre concours. Il fallait être sur le terrain à vingt-trois heures, avec le car et un camion. Or ce soir-là, le car refusa de partir. A vingt-trois heures il n'était pas encore en route ; je suis alors monté avec quatre camarades dans la traction de Bernard, et le trajet fut effectué très vite.

« À peine les projecteurs furent-ils installés qu'un ronflement nous annonça que les trois avions prévus approchaient. Les phares furent allumés. Quelques minutes plus tard, des parachutes multicolores lancés par le premier appareil, se balancèrent au souffle d'une forte brise déposant presque sur nos têtes leur chargement meurtrier. Le deuxième avion parachuta à son tour, mais sur la route, devant le camion et le car qui venaient enfin.

Puis on attendit le troisième qui devait amener des hommes. Un quart d'heure passa, le ronflement des avions délestés retournant rejoindre leur base en Angleterre décrut, puis se tut. L'un de mes hommes dit : « Il y a certainement des parachutistes dans le bois situé de l'autre côté de la route ; on entend des gens siffler l'air « Sur le pont d'Avignon ». Le commandant anglais fit simplement : « O. K., allons voir ». Nous nous y transportâmes.

Il y en avait un de pendu dans un arbre, la tête en bas, à dix mètres du sol. Ses pieds étaient enchevêtrés dans les cordes et il ne fallut pas moins d une heure et demie d'efforts pour parvenir à le décrocher, à la lueur d'un phare d'auto. Le pauvre diable, délivré de sa fâcheuse position, rouge comme une écrevisse, poussa lui aussi, un O. K. de satisfaction. Il tira de sa poche une bouteille de rhum, en ingurgita une quantité respectable, puis en offrit à ses libérateurs ; le rhum sentait d'ailleurs l'eau de Cologne, sans doute à cause du flacon qui le contenait, choisi sans discernement.

« Nous dûmes fouiller les bois à quatre kilomètres de là pour récupérer tout le monde : une trentaine de S. A. S. que le troisième avion avait lancés dans la nature en même

temps que les deux premiers se délestaient de leurs munitions sur nos têtes Le. lendemain, à midi, tous les S. A. S., sauf deux, étaient retrouvés. Le matériel avait été emmené par le camion, qui était revenu chercher les hommes du service de protection.

« Il était à craindre que les Boches alertés par toutes ces allées et venues ne nous aient tendu une embuscade sur le chemin du retour. Je redoutais surtout le passage de Montsauche. En tête, j'avais mis mes hommes dans le camion, puis je suivais avec ma voiture occupée par quelques officiers anglais.

Le car chargé de S. A. S. fermait la marche et assurait la protection arrière. Des F. M. avaient été placés sur le toit des véhicules. Nous avons été acclamés ce jour-là à Gouloux par une foule de braves gens. Nous roulions lentement, car j'étais très fatigué. En passant dans la plaine de Nataloup, terrassé par le manque de sommeil, je m'assoupis une fraction de seconde.

La voiture grimpa sur un tas de cailloux et versa sur le côté gauche, très doucement d'ailleurs. Réveillé par la secousse, je voulus retirer la clé de contact pour arrêter le moteur. Je me rendis compte que j'avais l'avant-bras cassé. Les os trouaient la chair. Le reste du trajet me fut affreusement pénible, le moindre chaos me causant des douleurs atroces. Ma fracture fut réduite à Cœuson, par le Docteur Martell, chirurgien du maquis... »

medium_presentmaquisbernard.jpg
Description du Maquis Bernard. Passant n'oublie pas !

Le 24 juin un engagement sérieux se produisit contre les Allemands qui, en représailles, incendièrent Montsauche [5].

À partir de cette période, le camp prit chaque jour plus d'importance. La montée au maquis s'amplifia de commune en commune. Il fallut instruire quatre cents hommes issus des milieux les plus divers, obtenir de la paille et des bâches pour monter des tentes qui furent ensuite fabriquées avec la toile des parachutes ; chercher des marmites, et de quoi manger, boire et... fumer, se procurer les tickets nécessaires dans les Mairies avoisinantes, réquisitionner des bicyclettes, des automobiles et des camions pour motoriser l'armée naissante qui eut quatre-vingt-six véhicules à sa disposition, trouver du charbon de bois et du carburant. Tous ces problèmes furent résolus au mieux.

Le camp s'accrut encore des effectifs du Maguis Gouillain, d'Alligny-en-Morvan. Sur l'initiative de M. Quillier, chirurgien-dentiste, chef du secteur de Château-Chinon, de l'Adjudant-Chef Lemaître, du Capitaine Bernard et de M. Octave (Bauché), prisonnier de guerre évadé, de Dommartin, qui le commanda [6], un nouveau centre de résistance fut créé au lieudit Le Beau-Vernois, dépendant de Chaumard, sur la pente méridionale d'une montagne boisée et très rocheuse, face au village de Maison-Comte, commune de Corancy.

Ce groupe, dont la première baraque avait été élevée le 19 juin, reçut pour la première fois des armes le 6 juillet. II n'allait guère pouvoir s'en servir.

[5] Voir : Morvan, terre brûlée.

[6] M. Tabaste fut son adjoint avec M. Lemaître.

Une semaine plus tard, le 14, un homme paraissant suspect fut appréhendé au maquis. Originaire de Caen, cet individu prétendit être officier, Aspirant de l'Armée de l'Armistice, et désirer être enrôlé comme volontaire [7].

Ses papiers ne pouvant être contrôlés, le chef du camp le fit épier de près et l'employa à la direction des travaux intérieurs. Son attitude étant normale, l'avenir sembla moins chargé d'inquiétude, mais M. Bauché ne relâcha pas sa surveillance, jugeant prudent de conserver celle-ci secrète afin de ne pas alarmer les F. F. I.

L' « officier » réussit cependant à s'échapper le 18. Suivant le sentier forestier longeant un affluent de l'Houssière et qui menait au poste de garde, il se fit livrer la clé des champs en expliquant qu'on lui avait prescrit de procéder à une arrestation, et prit une motocyclette.

Cette évasion laissait présager une prochaine attaque du camp. Le poste de garde qui en défendait l'accès principal [8], position enterrée, type épaulement Gamelin, comptait une quinzaine d'hommes armés d'un F. M. Il fut renforcé par l'adjonction de guetteurs munis de jumelles et de sentinelles placées aux alentours sur des rochers élevés et à la Coupe Rollet, en observation partout où cela était nécessaire.

---

[7] Il fut le 35ème engagé.

[8] Un second accès au camp, également gardé, était possible par un chemin aboutissant au village de Courgermain, mais à peu près impraticable en raison de multiples bifurcations.

Pourtant, le secteur resta calme du 21 au 29 juillet. Des embuscades furent tendues sans résultat sur la route de Chaumard à Ouroux.

L'ennemi ne bougeait pas et les maquisards eurent toute tranquillité pour construire d'autres baraquements et mettre trois sections sur pied. En six jours quatre-vingt-huit recrues furent enregistrées.

Le 30, l'alerte devint plus sérieuse, les Allemands cantonnés à Château-Chinon paraissant plus agités que de coutume. Ils terminaient, sans nul doute, les préparatifs de leur expédition. Celle-ci s'accomplit avant l'aube du 31.

Rien ne troubla la paix du bois pendant la nuit. Vers une heure, un camion ramenant de la farine du Moulin de Chassy rentra sans incident. Ce ne fut qu'à cinq heures quarante, alors que les Boches étaient arrivés à côté du camp, que deux F. F. I., qui s'étaient levés, virent effarés, se dessiner dans la pénombre les casques des soldats qui, guidés par un traître, avaient réussi a s'avancer sans se faire remarquer par le poste de garde, ni par les hommes partis en faction une demi-heure auparavant.

Les deux F. F. I. n'eurent pas le loisir de revenir de leur étonnement et de donner l'alarme. Au même moment, les Allemands commencèrent leur tir à une quinzaine de mètres des baraques où les hommes étaient encore endormis. La plupart d'entre eux, s'étant mis à plat ventre sur le sol, furent dans l'impossibilité de prendre leurs armes — pendues un peu haut — à moins d'être fauchés par les balles accompagnées de grenades et semant la mort. Plusieurs furent tués dans leur

couchette.

L'attaque fut plus spécialement dirigée contre les baraques abritant le chef du camp et ses adjoints et celle de la 1ère Section qui, la plus éprouvée, eut le plus de martyrs.

Comme anéanti par une trombe, le Maquis allait être détruit.

Bravant les nuées de projectiles s'abattant sur eux, les maquisards se ressaisirent pour se sauver l'un après l'autre de ce lieu de massacre, traversant en rampant le coin dangereux. Certains se ruèrent littéralement sur les Boches, tel Henri Gallois, ex prisonnier de guerre, qui, avec impétuosité, s'assigna comme objectif un F. M. et s'affaissa, atteint d'une balle à la tête ; tels Roger Jourdan et Edmond Robbé, Jean Amiot et André Leduc [9].

Quant au chef comptable, Marc Chevrier, il songea d'abord aux papiers du camp avant de franchir la ligne de feu et de s'en aller au maquis Bernard pour y rendre compte de la situation désespérée.

Sur les cent soixante-deux volontaires de Chaumard, vingt-deux disparurent dans la tourmente. Ceux qui furent faits prisonniers — sauf quatre — furent attachés dos à dos pour être fusillés deux à deux. Les blessés graves furent achevés à coups de bottes sur le visage et les cadavres détroussés. Des corps ont été sauvagement mutilés. Voici les noms de ceux qui ne sont plus :

[9] Les Allemands eurent au minimum huit tués.

Joseph Alexandre, 23 ans, d'Ouroux, (blessé décédé au Maquis Bernard) ;
Jean Amédée, 18 ans, de Château-Chinon (brûlé) ;
Jean Amiot, 20 ans, de Chaumard (fusillé) ;
Georges Besave, 25 ans, de Chaumard, (blessé, décédé au Maquis Bernard) ;
André Bornet, 16 ans, de Montigny-en-Morvan (brûlé) ;
Roger Chalurneau, 18 ans, de Montreuillon (fusillé),
Lionel Chapelle, 19 ans, de Calais (fusillé) ;
André Cortat, 20 ans, de Château-Chinon ;
Emile Desmoulins, 33 ans, de Corancy, (brûlé) ;
Bernard Doussot 18 ans, de Château-Chinon, (fusillé) ;
Henri Gallois, 29 ans, de Château-Chinon ;
Roger Gallois, 23 ans, de Corancy ;
Roger Jourdan, 21 ans, du même pays ;
André Leduc, 23 ans, de Montigny-en-Morvan ;
Jean Michot, 20 ans et Jean Nicolas, 19 ans, de Château-Chinon, (ce dernier fusillé) ;
Daniel Panquin, 21 ans, de Garges-les-Gonesse (Seine-et-Oise) ;
Joseph Pierre, 19 ans, de Fachin, (blessé, décédé au Maquis Bernard) ;
Jean Renault, 18 ans, de Chaumard ;
Frantz Ressaire, 19 ans, de Montigny-en-Morvan, (brûlé) ;
Edmond Robbé et Roger Tartrat, 21 ans, de Chaumard.

Il y eut une dizaine de blessés dont le chef de la 2e Section, M. Laliat.

Leurs crimes commis, les Allemands, S. S. et Russes, au nombre de cent cinquante, nettoyèrent la place par le pillage et par le feu, puis repartirent vers Château-Chinon, s'arrêtant

à Aringette et à Vissingy, où ils se saoûlèrent comme les pires ivrognes : « Maquis Kapout !... ».

Aujourd'hui encore on ne sait qui les a conduits jusqu'au camp. Admirablement renseignés, ils se sont faufilés à travers un taillis presque impénétrable et abrupt, où il est très difficile de se diriger à la boussole. Le voile qui entoure ce mystère sera-t-il levé un jour?... L'officier déserteur semble bien n'avoir été que l'un des agents de la Gestapo.

Les F.F.I. se réorganisèrent près du Maquis Bernard dont les groupes — une section restant en réserve à Montpensy — arrivèrent trop tard sur le chemin du retour de l'ennemi et ne purent libérer les quatre hommes que les Allemands avaient épargnés : Philippe Péquigney et Louis Maurin, de Fâchin, Norbert Salomon, blessé, et Henri Comte.

« Nous reçumes, — nous dit en substance Philippe Péquigney (classe 1945) —, des coups de crosse avant de monter dans le camion qui nous emporta. Une brute me lança de nombreux coups de pied et cela me fit affreusement boîter.

À Château-Chinon, nous fûmes accueillis par un Boche qui tenait une grosse corde, dont nous éprouvâmes la solidité. Le soir même, nous fûmes appelés un à un dans une salle où un Allemand en civil et un soldat, munis l'un d'un nerf de bœuf et l'autre d'un bâton, nous battirent toute la nuit.

« Le lendemain nous fûmes transférés à Nevers où on nous laissa trois jours sans nourriture. C'est de là que nous partîmes, un mois plus tard, pour Buchenwald, via Belfort. Emmené en Commando à Iéna, je fus séparé de mes camarades. Je

travaillai dans une usine de réparation de wagons et comme tous mes compagnons de misère, je fus souvent roué de coups, non seulement par les S. S., mais aussi par les civils. Nous n'avions pour ainsi dire rien à manger. On nous donnait chaque jour trois quarts de litre d'eau dans laquelle nageaient quelques rutabagas, une petite tranche de pain et un minuscule morceau de margarine.

« Enfin, en mars 1945, vint l'espoir de la libération. Mais comme les Américains approchaient, on nous fit prendre le chemin de la Tchécoslovaquie. Nous marchâmes pendant trois semaines, n'ayant que deux ou trois pommes de terre et un os pour déjeuner et dîner.

Nous couchions dehors dans la neige, vêtus simplement d'une chemise, d'un pantalon rayé bleu et blanc et d'une veste, les pieds dans de vieux souliers percés. Ceux qui n'avaient plus la force de se traîner étaient tués par un S. S. Il y avait beaucoup de Juifs parmi nous et les crimes commis dépassent tout ce que l'imagination peut concevoir.

« Nous fûmes sauvés par les Russes le 10 mai. C'était grand temps. Un mois encore et il ne serait plus resté personne. Je me trouve maintenant à Arosa, en Suisse [10] où je suis toujours bien malade quoique ayant repris dix neuf kilos et je dois subir une opération ».

Si Philippe Péquigney est sorti des bagnes nazis ainsi que Louis Maurin, Norbert Salomon et Henri Comte n'ont pas survécu à de tels traitements. Le Morvan se souviendra qu'il doit un peu de sa liberté à leur sacrifice.

[10] Janvier 1946.

* * *

La bataille de Chaumard eut pour conséquence d'éveiller plus de prudence au Maquis de Montsauche et de faire établir douze postes avancés.

Le 9 août, le camp fut bombardé à deux reprises : le matin par six avions qui, visant le parc des automobiles, lâchèrent six bombes de deux cent cinquante kilos, en n'occasionnant que peu de dégâts, et le soir, par deux autres appareils. Le 11, un avion anglais, au cours d'un raid nocturne effectué sur la région de Dijon, tomba en flammes dans les environs de Saint-Brisson. Les corps des membres de son équipage furent ramenés au camp par le Lieutenant Maurice.

Le 14, des renforts furent dirigés sur Crux-la-Ville où les Boches connurent une grande défaite [11].

Le 20, les villages environnant Ouroux : Chassaygne, les Poutières et Savault, furent occupés par les hommes placés sous les ordres du Capitaine Bernard, tandis que le commandement d'un deuxième bataillon était remis au Capitaine Joseph.

Le dimanche soir, vers dix-neuf heures, le camp fut à nouveau mitraillé par l'aviation tandis que le « Maréchal » Pétain couchait à l'hôtel de la Côte-d'Or à Saulieu, où son entrée, malgré ses saIuts, ne fut pas remarquée avec intérêt... La population lui réserva évidemment un accueil très froid. Il fut question, avec le Maquis Bayard, de l'empêcher de poursuivre sa route, mais comme de très nombreuses

[11] Voir Maquis Julien.

troupes allemandes circulaient dans le voisinage, il aurait pu s'ensuivre de funestes conséquences après sa capture.

Néanmoins, dans l'après-midi du 21, deux groupes sous la conduite du Lieutenant André mirent la main sur quelques policiers de son escorte arrivant dans la localité en motocyclette et en automobile. Une carte laissée à l'hôtel de la Côte d'Or leur prescrivait de gagner Belfort. Parmi ces hommes figurait le chef de la sécurité personnelle de l'ex-Maréchal. Tous furent emmenés auprés du Colonel Diagramme.

Les 21 et 24, une prise d'armes et une cérémonie aux morts se déroulèrent à Montsauche et à Moux en presence des officiers de l'État Major départemental (Colonels Dufrenne et Roche).

Le 25, une embuscade tendue près de Tamnay-en-Bazois remporta un franc succès. Les Allemands, dont les forces furent évaluées à deux cents hommes, eurent une trentaine de morts et blessés au cours d'un combat qui dura un quart d'heure. Un déserteur russe en tua plusieurs à lui seul après les avoir sommés de se rendre.

Les 3 et 4 septembre, d'autres embuscades se succédèrent sur la N. 77 bis Nevers-Dijon, à Vauclaix et à Montbaron, mais n'eurent pas les résultats escomptés. Des Boches furent cependant abattus à ce dernier endroit par les F. F. I. du Lieutenant Maurice [12] qui se retirèrent sous les obus de mortiers mis en batterie par l'ennemi.

[12] Dont un par René Truchot de Mhère (classe 1944). Toujours volontaire pour se battre il est mort au début de 1945 des suites de maladie après avoir contracté un engagement pour la duree de la guerre.

À la gare de Razou, celui-ci, occupé à dégager la route où des piles de bois avaient été élevées pour former des chicanes, se rencontra nez à nez avec une voiture de la Résistance. Sous la protection de leur F. M. qui cloua au sol les assaillants, les maquisards s'enfoncèrent dans les bois de Ruère.

Les Allemands réagirent en mettant le feu aux trois maisons du village. Deux d'entre elles, celles de MM. Poitreau et Baudin, brûlèrent. Dans la troisième, les papiers peints ne furent que léchés par les flammes qui s'éteignirent.

La colonne, composée de cinq à six cents soldats et de quatre tanks, continua son chemin vers le Pont Tourneau. Deux cars furent mitraillés et le chef de groupe Faivre trouva la mort dans cette action. Dans la soirée le Sous-Lieutenant Bauché fut blessé avec un de ses hommes.

Le dépôt de munitions du Lieutenant Maurice sauta au début de l'après-midi. L'ennemi couvrit sa retraite en menaçant les F. F. I. d'un canon de 88. Plusieurs avions américains tournoyèrent pour attaquer ce convoi, mais celui-ci se camoufla si parfaitement que sa présence ne fut pas décelée.

À Chassaygne, les Boches, tirant comme des sauvages, tuèrent M. Thépénier-Vivant, 70 ans et M. Pierre Thibault, 80 ans. Mme Hélène Philisot, 35 ans, qui était enceinte, décéda de ses blessures. La maison de M. Thibault fut incendiée. A Savault, les meurtriers perpétrèrent un forfait de plus en assassinant, au-dessus du Moulin, M. Paul Batteau, 41 ans.

Le même jour, une autre section du Maquis Bernard, sous les ordres de l'Adjudant Boussard, fut engagée à midi près de Sainte-Péreuse sur la N. 78 où elle reçut le baptême du feu. Plusieurs automobiles, devinrent le point de mire de trois F. M. et d'un piat confié au soldat Raymond Bletty qui démolit l'une des voitures. Une autre, qui était presque parvenue à s'échapper de l'escarmouche, fut stoppée par le tireur au F. M. Jean Babouot, qui n'hésita pas à se mettre à découvert. Quatre Allemands moururent et trois autres furent faits prisonniers, dont un capitaine, ancien chef de la Kommandantur de Nantes. Commandant un bataillon de Landschutz, il se dirigeait en éclaireur sur Château-Chinon [13].

Le 7 septembre, un détachement partit au Pont de Montal, détruit par le camp Camille et réparé par les colonnes empruntant la route de Saint-Brisson. Une voiture s'avança en reconnaissance et, ayant franchi le pont, monta vers Dun. Elle rencontra soudain cinq Allemands également en automobile. Après un bref échange de coups de feu, quatre de ces derniers furent tués par le chauffeur de la voiture, Lebras, et son compagnon, le Sergent-Chef Hamacek.

Le 9 septembre, l'E.-M. d'Ouroux et les personnalités civiles nivernaises réfugiées au Maquis, descendirent triomphalement à Nevers libéré. M. Robert Jacquin, (de « Libération Nord »), qui avait été proposé en 1943 comme Préfet par le Conseil National de la Résistance et agréé à Alger, prit possession de son poste.

---

[13] Dans la suite cet officier s'étouffa en s'enfonçant un mouchoir dans la gorge. L'attitude et le courage de René Paupert, de Mhère, et de Charles Gomez, d'Ouroux, furent aussi prépondérants pour la prise de ce personnage.

À vrai dire, installé clandestinement à Nevers le 10 juillet, il n'avait rejoint Ouroux que le 5 août, en passant par le camp Louis, suivi dans son voyage par M. Bachaud, son futur chef de cabinet, alors rédacteur à la Préfecture et collaborateur de « La Nièvre Libre ». Durant son séjour en Morvan, au Plessis, M. Jacquin fut l'hôte de M. Claude Jallois, son cousin occasionnel.

MAQUIS CAMILLE

Le Maquis Camille, le premier et l'un des plus importants de la Nièvre, fut fondé par M. Jean Longhi (Commandant Grandjean) et son ami Paul Bernard (Camille). Membres du Front NationaI, ils se réfugièrent en Morvan en 1941, après la dispersion du groupe de résistance auquel ils appartenaient (« Appéré » de Colombes, fusillé par les Allemands). Le village de Lavault-deFrétoy les accueillit et ils se transformèrent en bûcherons, tâtant le terrain pour former un nouveau groupe et se tenant constamment sur le qui-vive, car la Gestapo veillait.

Un jour, le Commandant Grandjean reçut ce télégramme banal : « Grand'mère vient te voir, fais pour le mieux ». Il fallut fuir encore, mais le Commandant décida de rester dans le Morvan qu'il connaissait parfaitement pour y avoir longtemps passé ses vacances et où il était relativement facile d'échapper aux poursuites de l'ennemi en changeant de temps à autre de département, puisque ses monts s'étagent de l'Yonne à la Saône-et-Loire, et de la Nièvre à la Côte-d'Or. D'autre part, il songeait à la création de « maquis »

semblables à ceux de sa Corse natale.

Si l'on prend la peine de jeter un coup d'œil sur une carte, on constate, en effet, que le vert des forêts s'y étale presque sans discontinuité en larges taches des portes d'Avallon à celles d'Autun. Ce fut dans la Forêt au Luc, qui couvre de ses frondaisons touffues une grande partie du territoire accidenté de Quarré-les-Tombes, que le premier parachutage (Anastasie ira déjeuner chez Celestin) fut réceptionné en novembre 1942. Il apportait des armes et des postes de radio, pour la plupart destinés à la résistance parisienne.

L'un de ceux qui emmenèrent le matériel fut arrêté en mars 1943, mettant ainsi les Allemands sur la piste de Quarré. Le 6 avril, ces derniers arrivèrent dans trois camions et encerclèrent le Moulin Simonnot (commune de Saint-Léger-Vauban) sans résultat positif [1].

De retour dans la Nièvre, le Commandant Grandjean et le Capitaine Camille se fixèrent dans les bois de Saint-Martin-du-Puy avec leur groupe de sabotage. Ils rencontrèrent à PIainefas une parfaite hospitalité qui a valu aux paysans de ce village cette belle citation à l'ordre du régiment :

« Habitants animés d'un courage sans égal, n'ont jamais cessé d'apporter à la résistance l'aide matérielle et morale dont elle avait besoin. Malgré les interventions, les menaces et les perquisitions faites à domicile par les Allemands, ont depuis mars 1943, ravitaillé et même hébergé pendant les mois d'hiver, les hommes du maquis, les ont renseignés sans cesse sur l'activité de l'ennemi, permettant à la Résistance de

[1] Ils eurent un blessé et ils pillèrent le mobilier.

remporter de brillants succès avec un minimum de pertes » [2].

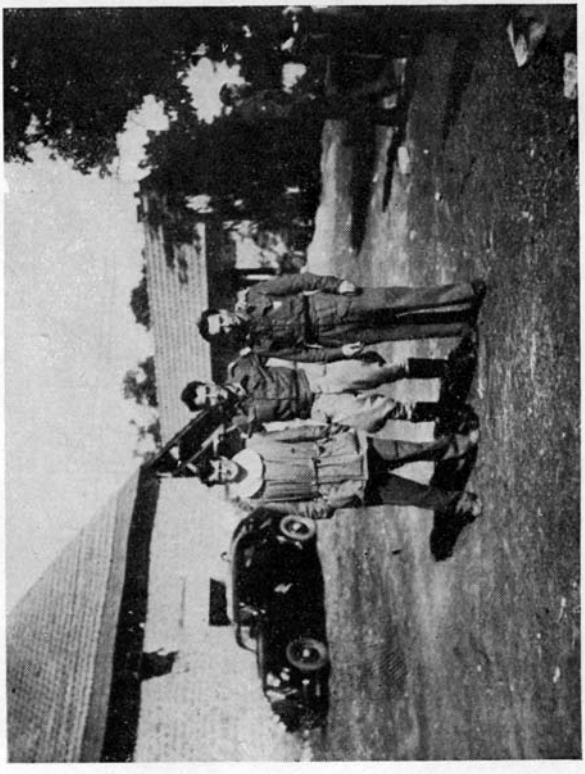
À Saint-Martin-du.Puy, le Maquis Camille, désormais constitué, recruta des réfractaires au S. T. O. et les instruisit. En septembre, il procéda à la destruction de la presse à foin de Lormes, utilisée pour les réquisitions. Cette presse fut remplacée en novembre et attaquée aussitôt. Mais les saboteurs se heurtèrent à sept soldats chargés de sa surveillance et l'expédition n'aboutit pas. Si les Allemands n'eurent pas le dessus, (l'un d'eux fut blessé sérieusement), l'explosif devant tout faire sauter se trouva humidifié et pour cette raison, rien de décisif ne put être entrepris.

En juillet, une réunion avait été tenue à Nevers entre les divers chefs des mouvements de résistance de la Nièvre (O. C. M., Ceux de Libération, etc..). Les bases d'un Etat-Major départemental y avaient été posées. En décembre, la Nièvre fut incorporée à la région « P. 4 » (plus tard « P. 3 ») et partagée en huit zones désignées respectivement par une lettre de l'alphabet [3]. Le Commandant Grandjean fut alors placé à la tête du service départemental « Maquis » et se mit en rapport avec le chef du service national à Paris. Sous son impulsion, les maquis nivernais et morvandiaux se développèrent.

En avril 1944, le Capitaine Camille et ses hommes évacuèrent le camp qui avait été repéré par un appareil de reconnaissance de la Luftwaffe puis pilonné par un bombardier. Prudence bien avisée, car le lendemain, quatre

[2] Citation décernée par le lieutenant-colonel Roche, commandant la subdivision de Nevers, le 18 octobre 1944.

[3] La France était divisée en plusieurs régions classéeschacune par une lettre (P était celle de Paris) et elles étaient elles-mêmes fractionnées en secteurs numérotés (ici 4).



OFFICIERS DU MAQUIS CAMILLE

De gauche à droite :

Capitaine Camille, Commandant Grandjean, « Soldat » Tristan.

(Photo du Service Géographique de l'Armée.)

à cinq cents fantassins furent conduits à pied d'œuvre pour livrer bataille aux maquisards. Au cours de ce même mois (le 13) trois Allemands sur six furent blessés dans une embuscade que les F. F. I. avaient tendue à Chassy.

Les effectifs du camp Camille ne comptaient qu'une cinquantaine d'hommes au débarquement [4]. Ils s'élevèrent à sept cent cinquante en un peu plus de deux mois.

Parmi tous ces hommes, certains jouèrent un rôle important et particulièrement M. Yves Tual, Ingénieur géographe, chef de la 4e brigade géodésique de l'Institut géographique national qui, avec tout son personnel, sollicita le 7 juin son admission au maquis.

Il avait déjà rendu de précieux services, la première fois au mois d'avril, alors qu'il se trouvait à Moux, où il avait procuré des cartes d'Etat-Major au 50.000e, à deux maquisards envoyés par le Commandant Grandjean ; et la seconde fois, fin mai, en avertissant un résistant de Lormes de la probabilité d'une attaque du camp et en participant, en raison de cette éventualité avec son adjoint technique principal, M. Lamarsaude, au repli de Porcmignon vers le bois de la Chevrière, près de Vermot (Dun-les-Places).

Tous ces F. F. I. animés d'un grand courage et de la ferme volonté de se battre contre l'envahisseur de plus en plus traqué, se mirent à l'œuvre pour monter une installation très méthodique du maquis et empierrer un chemin afin que les

[4] Les messages du débarquement « Ma femme a l'œil vif — L'acide rougit le tournesol » furent communiqués au commandant Grandjean par le lieutenant-colonel Jarry, délégué militaire régional D.M.R., P.3) et délégué militaire de la zone occupée.

voitures pussent s'avancer davantage au cœur de la forêt. Ils se procurèrent des vivres et créèrent un observatoire.

Le 16 juin, le Lieutenant-Colonel « Lemniscate », Délégué militaire régional, y établit son Etat-Major s'occupant des parachutages (B.O.A.). Le 17, un Colonel de la Mission interalliée Verveine, envoyé par le Général Kœnig, Commandant en chef des Forces Françaises de l'Intérieur, arriva en compagnie d'un capitaine anglais, d'un lieutenant français et d'un radio.

Le 20, quarante-cinq parachutistes anglais vinrent en renfort [5].

Le maquis était donc en pleine organisation quand se produisit, le 26, la bataille de Vermot qui ne précéda que de quelques heures la tuerie de Dun-les-Places. Huit à neuf cents Allemands, Russes blancs et miliciens n'eurent devant eux qu'un faible rideau de cent vingt Français et Anglais, bien décidés à vendre chèrement leur vie et à ne pas se laisser faire.

À dix-sept heures quinze, M. Tual (Tristan), Conseiller militaire du Maquis [6] signala, du haut de son observatoire, que quatre cars et camions, suivant une voiture légère, sortaient de Dun, en se dirigeant vers Vermot ou vers Brassy, les deux hypothéses étant plausibles. Des décisions rapides

[5] Les unités britanniques du 1er S.A.S. (Special Air Service) furent fortes de 150 hommes environ. Elles étaient un peu indépendantes.

[6] Saint-Cyrien de la promotion Foch (1928-30). Ancien capitaine d'infanterie coloniale. Engagé volontaire comme soldat de 2e classe au même titre que ses neuf camarades de l'I.G.N. Il campa passagèrement avec ses hommes dans le Bois de Morgeot à Mhère et défila devant le Monument aux Morts du pays .

s'imposaient par mesure de précaution. Quarante hommes furent donc placés face à Vermot, quarante autres protégeant les flancs et les arrières.

Une demi-heure apres, le poste du Château de Vermot tirait au fusil-mitrailleur sur Ies camions. Les Allemands tentèrent une attaque de front. Leur plan fut contrecarré par une contre-offensive énergique des soldats conduits par Camille qui fut très grièvement blessé aux reins.

Les Allemands, changeant de tactique, manœuvrèrent afin d'effectuer un débordement, mais là encore, ils échouèrent dans leur entreprise grâce à l'action du Lieutenant-Colonel Lemniscate [7].

Intervenant alors, Tristan et les hommes jusque-là tenus en réserve, prirent à revers l'ennemi qui occupait le Château de Vermot et l'isolèrent de Dun-les-Places. A vingt heures quinze, celui-ci décrocha et se regroupa. A vingt-trois heures quarante-cinq, les Anglais, commandés par le Colonel Télémètre (Hutchinson) enrayèrent une nouvelle poussée, mettant hors de combat une batterie de mortiers près du Vieux-Dun.

Un fort orage ayant éclaté, les opérations se calmèrent. Le Maquis Camille en profita pour se retirer progressivement à six kilomètres plus au nord, aux Iles Ménéfrier, village de Quarré-les-Tombes. Les Boches ne s'aperçurent de rien et le 27 à l'aube, ils s'élancèrent à l'assaut du camp qui avait été levé.

Cette échauffourée leur coûta quelques plumes : quarante tués, cinquante blessés. Du côté français les pertes furent de

[7] Cet officier fut, dans la suite, arrêté par la Gestapo.

deux tués et cinq blessés.

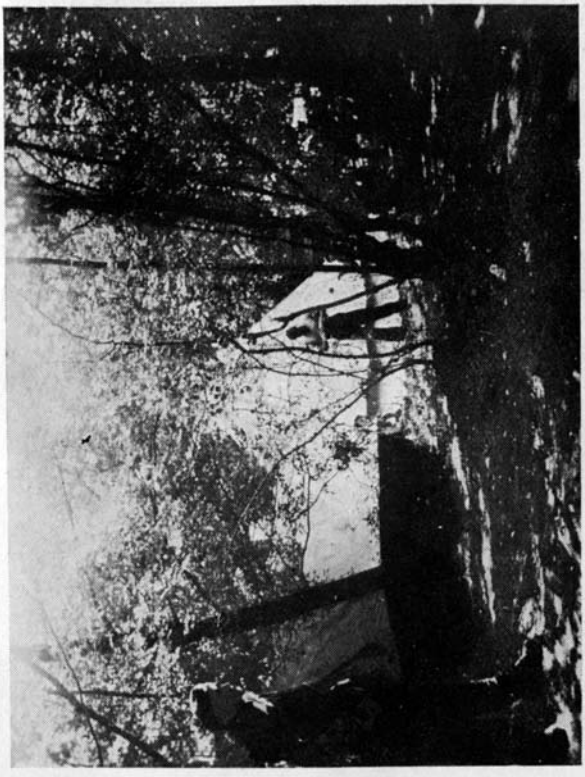
Les maquisards passant sous les ordres du Conseiller Tristan qui commanda avec son grade de Capitaine jusqu'au 28 juillet (date à laquelle Camille reprit son service actif sans attendre son complet rétabissement), ne restèrent que trois jours aux Iles Ménéfrier. Ils se rassemblèrent à l'est de Mazignen pour reformer enfin un nouveau camp dans les bois de Saint-Martin-du-Puy.

Le transport du matériel fut accompli en plein jour par vingt cinq chariots traînés par des bœufs (ceci reporte loin en arrière dans l'histoire des guerres) jusqu'à l'emplacement choisi aux Goths, commune de Chalaux, que l'on s'ingénia à équiper rapidement.

Les stocks d'essence furent enterrés, les dépôts de vivres et de munitions reconstitués, l'hôpital réorganisé, le téléphone installé. De nombreuses baraques en planches, avec couchettes surélevées, furent construites pour loger les hommes.
medium_maquis_camille.jpg

À cette période, parmi les coups les plus audacieux, il convient de mentionner la prise du courrier de la Kommandantur de Paris expédié aux Kommandanturs régionales de la Côte-d'Or, de l'Isère, de la Nièvre, du Rhône et des Vosges, qui révélèrent la manière dont les Allemands entendaient lutter contre la Résistance. Le 31 juillet, à Sainte-Magnance, au lieudit « Les Potences », sur la route Paris-Nice, les Allemands perdirent douze tués ou blessés et deux camionnettes, grâce surtout à l'action de l'auto-blindée que les F. F. I. possédaient.

Une baraque du Maquis Camille (photo S.G.A.)



Maquis Camille : les tentes (Photo S.G.A.)

Toujours fin juillet, le Colonel français Diagramme, de la mission Verveine, procéda à l'établissement de ses services près du P. C. départemental (commandé par le Colonel Roche, dit Derenne, puis Moreau) et du P. C- Maquis (Grandjean), dans les environs du bois de Montsauche (camp Bernard).

Le 3 août, une furieuse bataille s'engagea. Une expédition ennemie en provenance d'Auxerre, comprenant quinze camions et quatre cents soldats de l'infanterie de l'air, déboucha à Saint-Martin-du-Puy. Elle envoya une reconnaissance vers la ferme des Goths [8], puis traversa Chalaux et s'avanca vers le camp protégé par des mines aux points les plus faibles du système défensif.

À dix heures, le poste de Chalaux, établi entre la ferme et le village de Chalaux et en liaison avec celui de la Coupe Renaud déclencha un tir nourri au fusil-mitrailleur, par rafales de quatre cartouches. A dix heures trente, l'avance des Allemands fut arrêtée.

Ceux-ci, mettant en ligne un plus grand nombre d'armes lourdes de mitrailleuses et de mortiers, essayèrent d'enfoncer une pointe, à treize heures, mais furent aussitôt annihilés par la mise en batterie par le Capitaine Tristan d'un canon de 57 parachuté aux Anglais.

De quinze heures à dix-huit heures mente, la position de la coupe Renaud fut l'objet d'un âpre duel ; les soldats de la Wehrmacht firent preuve d'un grand mordant, mais les deux

[8] La ferme des Goths est située à peu de distance du lieudit « la Coupe Renaud » et de l'étang de la Vernée, près d'une route à moitié en impasse remontant la vallée du Ruisseau des Goths et dominée par des montagnes d'une altitude de 600 m.

cent cinquante hommes présents du Maquis Camille leur tinrent tête avec vaillance. Repoussant toutes les attaques il les obligèrent à se dégager [9].

À dix-neuf heures, une patrouille entra en contact avec les Anglais au Meix de Chalaux et n'insista pas davantage. Un camion fut démoli sur la route de Saint-Martin-du-Puy à Brassy. Cent dix Allemands arrisés en renfort à Plainefas furent contraints à l'inaction.

À vingt et une heures le Maquis Camille ayant la situation bien en mains, resta maître du terrain. L'ennemi rompit le combat, comptant ses quarante-cinq morts et ses trente-cinq blessés. Il avait brûlé une maison à Chalaux et tué M. Joseph Bachelin qui se dissimulait dans un champ de blé.

Le même jour, la section du Sous-Lieutenant Lamarsaude endommagea deux camions aux Cabanes sur la N. 444, tuant ou blessant une trentaine de soldats.

Après un échec si cuisant, les Boches laissèrent le Maquis Camille à peu près tranquille. Celui-ci bénéficiant de cette détente, prépara et mena à bien de nombreuses offensives tant dans la Nièvre (huit ennemis tués dans le secteur de Lorrnes le 8 août) —où il participa à la bataille de Crux-la Ville [10] — que dans l'Yonne (dix-huit ennemis tués à Chastellux le 16) et la Côte-d'Or.

Un bataillon fut formé lors de l'arrivée de vingt-neuf ingénieurs, adjoints techniques et aides de l'Institut géographique qui avaient été demandés en juillet par le

[9] Le maquis disposait de 400 hommes. Il eut un tué et un blessé.

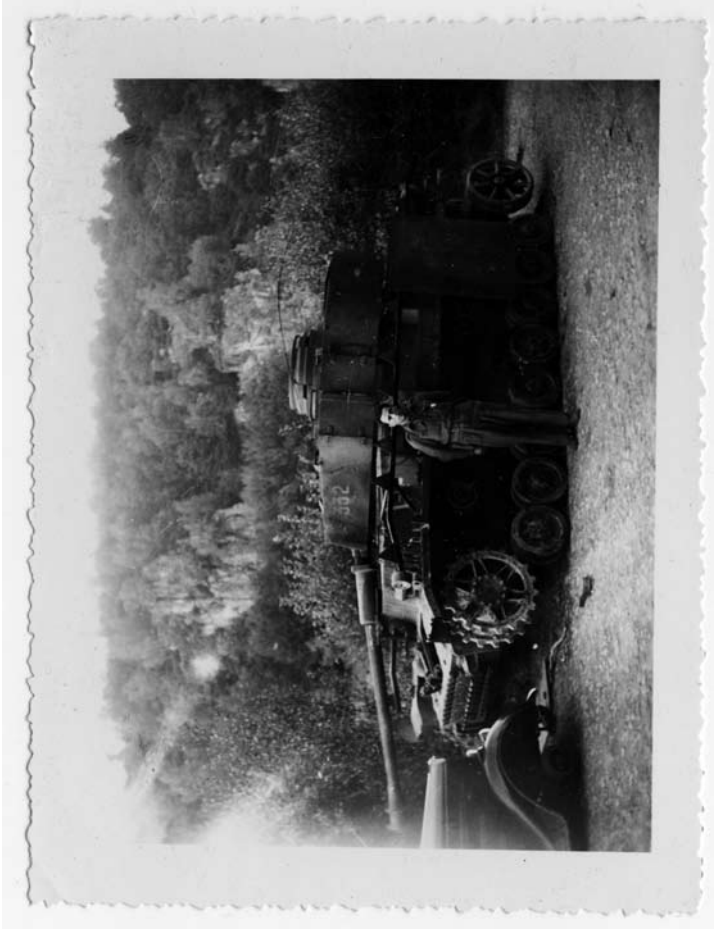
[10] Vingt tués. — Voir : Maquis Julien.

Capitaine Tristan pour servir de cadres. Celui-ci avait dépêché à cette intention un ingénieur des travaux géographiques de l'Etat, M. Laloy.

La victoire approchait. A partir du 31 août, les armées allemandes encore au sud de la Loire marchèrent sur le Morvan dans l'espoir de se replier en Bourgogne et dans le Plateau de Langres pour recréer un front vers les sources de la Seine. Elles furent dans l'impossibilité la plus absolue de réaliser leur projet, car les Maquis Camille et Bernard, conjuguant leurs efforts, leur interdirent les routes de Corbigny et de Lormes à Saulieu. Le 2 septembre, elles furent bloquées pendant plusieurs heures à Chitry-les-Mines (soixante ennemis tués et blessés) d'où un détachement F. F. I. se replia sur le château de Villemolin.

Dans les jours qui suivirent, la Wehrmacht perdit deux autos-mitrailleuses et une auto-chenille, trois canons de 37, 88 et 105 (D. C. A.), un char de quinze tonnes et cent quatre-vingts hommes, dont neuf à la Grande Borne près Porcmignon, et douze à l'est de Brassy le 4 septembre ; quarante au Pont de Montal à Dun-les-Places le 6, et quarante à l'ouest de Brassy, le 8. Le Maquis Camille eut un tué et cinq blessés.

« Mission remplie... ». Avec une légitime fierté, le Capitaine Camille et le Commandant Grandjean, qui avait été présent dans tous les principaux combats de la Nièvre, pouvaient se féliciter de leur tâche. Cependant, l'adjoint du Commandant Grandjean, le Sous-Lieutenant Pierre Mounier (dit Gilles) manquait à l'appel des vivants. Au retour d'un parachutage, il était tombé le 15 juin aux Etangs de Merle dans une embuscade sur la commune de Crux-la-Ville, avec ses camarades Pierre Briout, François Fouquot, Bernard



Tank allemand au Pont de Montal (photo S.G.A.)

Renoud, du camp Camille, Marcel Courtot et Antoine Filippi, du groupe Julien.

Plusieurs personnes de Cervon furent tuées au cours de la retraite de l'ennemi : M. Gauthé, abattu devant l'église, pour avoir refusé de donner son âne ; M. Charles Lefevre, à Maré-les-Bois, garde-forestier de la famille de Certaines, et le berger de la ferme de Montbaron.

MAQUIS HENRY (Maquis Sanglier)

Ce maquis fut constitué par le Capitaine Henry Sanglier, de son véritable nom Henri Dennes, Conducteur, à Chaumard, des Travaux de la Ville de Paris, l'un des promoteurs de la Résistance civile à Lormes. De même que le Capitaine Bernard, il aida, en 1942, au camouflage de réfractaires qu'il ravitailla avec M. Emile Bierry. Entré d'ailleurs en liaison avec le Capitaine Bernard, et les principaux chefs des groupes clandestins de la région, qui devinrent les Maquis Camille et Socrate, il apporta son appui à ceux-ci, ainsi qu'au Camp du Loup, de Clamecy, et concourut à l'épuration des environs [1].

En 1944, le Commandant Grandjean lui confia la tâche de former, dans un nouveau secteur, un îlot de résistance d'une quinzaine d'hommes. Cet îlot se fixa au mois de mars dans la Forêt de Montreuillon, à proximité de Blismes, où le Maire, M. Legrain, se dévoua avec quelques habitants pour lui assurer la nourriture nécessaire en profitant de la complicité du boucher.

C'était ne pas compter avec les collaborateurs. En peu

[1] Sa devise fut : « A moi Morvan ! »

de jours, plusieurs indices portèrent à croire que la place avait été repérée par des espions. Cette supposition se trouva rapidement confirmée. Deux mille Allemands vinrent attaquer le camp évacué quelques heures auparavant, grâce à l'initiative de M. Bierry, son chef intérieur.

Dupés, les Boches envoyèrent des éléments de reconnaissance. Les F. F. I., regroupés un peu plus loin, étaient bel et bien pris dans un piège qui se refermait sur eux. Néanmoins, réunissant toutes leurs forces et prenant leurs armes, il réussirent à rompre le cercle formé autour d'eux et à s'esquiver sous les balles ennemies. L'une d'elles blessa M. Bierry qui fut soigné par le Docteur Citron, de Lormes, prévenu par le Capitaine Henry.

Le lendemain 11 mai, les Allemands pillèrent certains villages des communes de Montreuillon, Blismes et Aunay-en-Bazois. Une centaine d'hectares de bois furent incendiés près de Quincize.

À Montchanson, tous les hommes furent rassemblés et battus dans la grange de M. Ranson, maçon chez lequel s'était installé l'un des officiers commandant les représailles. Un Boche gardait l'entrée de la grange où les habitants étaient frappés.

M. Poncet, charbonnier dans les bois de Moullansard, qui cachait deux réfractaires, avait toute la figure en sang lorsqu'il arriva dans la cour de M. Ranson. Cela ne l'empêcha pas d'être déporté en Allemagne avec ces jeunes gens.

Une « correction » fut également administrée à un commerçant en tournée.

Bien entendu, la tête collée au mur, personne ne devait bouger.

Cette affaire faillit se terminer par une fusillade, car les Allemands demandèrent à M. Louis Bertin, qui fut interrogé le premier, s'il n'y avait pas une carrière dans le voisinage. Enfin, vers onze heures, ils libérèrent leurs victimes dont les maisons avaient été visitées. Ils s'étaient octroyés comme butin, les jambons, le lard et les poules de MM. Prévôtat, Bourdot et Jardet... Ce dernier, ayant été contraint par un coup de crosse de quitter promptement sa demeure, eut en outre, une somme de huit cents francs dérobée dans son armoire.

À l'Huis Seuillot, les Boches ne furent pas moins actifs. Descendus de la hauteur de Theuriot en tirant des coups de mitraillette et en franchissant les haies comme une horde sauvage, iIs s'éparpillèrent dans tout le hameau par groupes de cinq ou six. Le premier homme arrêté (M. Baufaucher) fut conduit auprès d'une vingtaine de soldats décidés à le fusiller s'il ne voulait pas révéler l'endroit où se dissimulaient les habituels « terroristes ». A vrai dire, ils ne semblaient guère s'en soucier, car, fait à noter, ils ne fouillèrent ni les granges, ni les écuries, ni les greniers, ni les maisons inhabitées ou les maquisards auraient pu s'abriter.

M. Crusberg, cantonnier, curait un fossé quand il se trouva entouré par une trentaine d'Allemands maquillés d'une façon impressionnante et commandés par un sous-officier parlant très bien le français. Celui-ci entra ainsi en conversation :
— Avez-vous déjà été fait prisonnier ?
— Non.
— C'est bon, vous l'êtes maintenant.

— Vous blaguez.

M. Crusberg voulut continuer son travail, mais il fut soulevé par les épaules et transporté au milieu de la chaussée. Tandis qu'il était emmené vers Saint-Maurice et Montreuillon, où les Boches avaient installé leur Etat-Major et rassemblé le produit de leur pillage et leurs otages, un soldat désira lui poser des questions sur les maquisards.

— Les maquisards ? Je n'en ai jamais vu.
— Tant pis pour vous, vous en souffrirez et votre famille aussi.

Langage en vérité peu rassurant.

L'air était encore un peu frais puisque cela se passait au début de la matinée. M. Crusberg, profitant d'une halte de ses gardiens, se hasarda à réclamer sa veste que l'un d'eux avait emportée, mais il s'attira cette réplique :
— Le soleil monte, il vous réchauffera.

Pourtant, il en reprit bientôt possession et s'aperçut que ses poches avaient été vidées de leur contenu. Sous la menace des mitraillettes, il monta vers le tribunal qui devait décider de son sort et de celui de quatre cultivateurs et d'un bûcheron.

Interrogé par un officier « sec, au nez crochu » et qui n'aimait pas les « terroristes », la liberté lui fut rendue ainsi qu'à ses compagnons, sauf au bûcheron qui ne fut relâché que le soir.

À son retour, M. Crusberg constata avec amertume que pendant son absence, toutes les maisons avaient été

cambriolées et que son clapier et son saloir avaient été « nettoyés ».

M. Baufaucher perdit sa montre en argent et diverses denrées, le tout d'une valeur de deux mille cinq cents francs.

À Frasnay, commune d'Aunay, les Allemands, dès six heures, firent partir leurs fusils dans les bois environnants.

Anxieux de savoir si des parachutistes ne se trouvaient pas parmi les maquisards, ils s'avancèrent jusqu'au village et le pillèrent en règle, défonçant les portes des maisons inhabitées, coupant la tête aux poules, buvant le vin, bref se comportant comme de véritables bandits.

Chez M. Boulandet, dont la ferme était « le magasin des rebelles », quelques bocaux de prunes étaient rangés dans la cave ; ils les débouchèrent et, avec leurs doigts, en avalèrent goulûment le contenu, puis ils les cassèrent. Comme un soldat mangeait d'autres conserves de fruits chez M. Boisselier, la femme de ce dernier, qui s'était approchée pour voir ce qui se passait, fut mise en joue et s'entendit dire : « Tous en Allemagne pour être tues ».

Les camions stationnant à quelque distance furent remplis de toutes sortes de provisions. Devant un tel va-et-vient, M. Boisselier lui-même s'étant exclamé : « Et si cela se passait chez vous ? » crut son dernier quart d'heure arrivé [2].

Ajoutons que l'automobile de M. Boulandet, achetée en 1938, et n'avant pas roulé depuis 1940, était à l'état de neuf. Bien qu'elle fut sur cales, les Boches affirmèrent qu'elle servait

[2] Il fut giflé pour n'avoir pas donné de renseignements au sujet d'habits militaires français.

à la Résistance et s'empressèrent de la prendre en remorque. Le fils de M. Boulandet et deux domestiques durent porter sur leur dos des sacs de victuailles et des munitions. Pliant sous ce chargement, ils sautèrent les haies en direction du bois, en recevant de temps à autre, quelques coups de bottes et de baïonnette. En chemin, leurs gardiens ouvrirent le feu sur les F. F. I. voisins et capturèrent « un mousqueton et deux bérets ».

Enfin, les trois prisonniers prirent place dans un camion à côté d'un veau et de deux moutons volés et les Allemands les conduisirent à Montreuillon où le Commandant Hann leur demanda leurs papiers.

L'un des jeunes gens était un réfractaire ne pouvant exhiber aucune carte d'identité. Il trouva un solide alibi : il avait laissé ses papiers à Frasnay, car on ne lui avait pas donné le loisir d'aller les chercher lors de son départ. Aussi fut-il libéré avec ses camarades.

MM. Boulandet père, Boisselier, Rameau et Bertron — ce dernier ramené du bois à coups de charbonnette et si violemment frappé qu'il fut incapable de travailler pendant quinze jours — avaient été également arrêtés et relaxés.

Un autre hameau d'Aunay, Egreuil, eut pareillement à souffrir du pillage.

Tous ces malheureux événements incitèrent le Maquis Henry à quitter ces parages pour aller provisoirement se loger dans le nord de la Forêt de Montreuillon, du côté de Mouron, car il remonta bientôt à une dizaine de kilomètres au delà de Lormes et s'établit sur la commune de Bazoches, dans les bois qui couvrent les alentours du village de Champignolles, à peu

de distance des camps Le Loup et Camille. Ce rapprochement devait grandement faciliter les rapports avec ces derniers et permettre une utile coopération dans les embuscades.

Jusqu'au début d'août, le Maquis Henry vécut dans une sécurité complète, n'ayant, avec regret, guère l'occasion de prouver sa valeur combative qui allait s'affirmer le 4, jour de l'attaque du Camp Camille ; celui-ci fit demander du renfort par Emile Desvouas — d'Arringe —, lequel, ayant été arrêté au retour de sa liaison avec les Goths, dut avaler son message. Sur un contre-ordre, les maquisards partirent opérer le sabotage des lignes téléphoniques de Saint-Martin-du-Puv, tuant trois Boches et en blessant deux.

Dans la suite, le camp fut transporté au Villard, commune de Lormes, et une section participa au soutien du décrochage du Maquis Julien à Crux-la-Ville.

Le 26 août, le convoi d'un Colonel capturé prés de Dornecy fut entièrement anéanti.

Le 2 septembre, venant de Chitry-les-Mines après avoir été quelque peu effrité par les F. F. I. de Camille, une colonne de la Wehrmacht monta sur Lormes dont le Maquis Henry avait pris possession et où le P. C. était installé au Château Cartier. Prévenu à temps, le Capitaine Henry fit transporter tous ses documents en lieu sûr, par un jeune séminariste alsacien — Deschamps — rescapé de la rafle de Clermont-Ferrand.

L'ennemi devait être, en principe, accroché sur la route de Corbigny par un groupe de Camille muni d'un piat. L'arme n'ayant pu fonctionner, les tanks vinrent se cogner, sans

ralentir leur course, contre le dispositif du Maquis Henry qui, de vingt et une heures à quatre heures du matin et jusqu'à la dernière cartouche, tint bon dans des conditions difficiles. Douze Allemands perdirent la vie dans cette lutte inégale où le Capitaine Henry et le Sous-Lieutenant Béoschat ne durent leur salut qu'à une chance extraordinaire, car, trompés par l'obscurité, ils se trouvèrent à passer devant un F. M. boche. Pourtant, il y eut une ombre à ce tableau. Le Sergent Flamant, blessé au poumon, fut ramené au camp dans un état grave. N'écoutant que son courage pour sauver son camarade, l'étudiant en médecine Marc Gudin, faisant office de docteur, peignit une croix-rouge sur sa voiture afin de le conduire malgré le danger à l'hôpital du Maquis Bernard.

Pendant une semaine, Lormes demeura sous la botte teutonne. La Wehrmacht, couvrant la retraite des troupes défilant sur la route N. 77 bis, eut connaissance de l'installation des F. F. I. au Château Cartier — évacué — et incendia naturellement cet édifice, montrant d'autant plus son dépit qu'elle sentait inexorablement arriver la défaite.

Le 5 septembre, une vingtaine de soldats à bicyclette furent attaqués par surprise à Montvigne. Le combat se termina à l'entière satisfaction de tous les maquisards. Le soir, ceux-ci furent attristés par la mort d'un de leurs bons compagnons, Octave Boucher, de Domecy-sur-Cure, tué au Château de Vigne.

De Vassy (Pouques), quarante hommes partirent le 6 en embuscade à Montbaron, ferme située en bordure de la N. 77 bis, entre Vauclaix et Cervon.

Sous la conduite d'Emile Bierry et de Jules Vercamer, ils

y arrêtèrent plusieurs voitures le lendemain, puis se retirèrent dans le bois ou Vercamer fut blessé par un Allemand perché sur un arbre. Mais tel fut pris qui croyait prendre. Simulant la mort, notre compatriote parvint à détourner de lui les regards de son adversaire qu'il abattit, ainsi que l'un de ses poursuivants.

Le 8 septembre, restés en position au même endroit, les F. F. I. attaquèrent cinq camions avec des balles incendiaires. Ces véhicules, chargés de munitions et de vêtements transportaient quarante-cinq hommes, reste de la garnison de l'Ile d'Yeu anéantie progressivement sur tout son trajet. Trente-huit d'entre eux furent carbonisés ou succombèrent projetés dans la rivière qui longe la route ; six en réchappèrent marqués par d'atroces brûlures ; un seul fut fait prisonnier.

MAQUIS JEAN

Le Maquis Jean fut fondé par un officier polonais, le Lieutenant Marian Tyndiuk, qui se trouva encerclé dans l'Yonne lors de la rapide avance des troupes allemandes en juin 1940. Marchant sans nourriture et se terrant dans les bois avec le chauffeur de son camion, il échoua dans la région de Château-Chinon, à Cuy, commune de Chougny où le Maire lui établit des faux papiers. Polyglotte, il apprit le français, sa huitième langue.

D'abord ouvrier agricole, il répara ensuite des postes de T. S. F. sous le nom de M. Marianne et facilita l'évasion de prisonniers vers la zone libre avec des habitants de Dun-sur-Grandry. Puis il fit la connaissance du Capitaine Brice et du Docteur Chanel (Lelièvre) qui le délégua pour former un réseau de résistance à Château-Chinon. M. Marianne s'y lia avec M. Quillier et l'un de ses compatriotes, poussant les racines de son organisation jusqu'à Saint-Benin-d'Azy, Aunay, Châtillon-en-Bazois, etc... Il créa douze groupes de réfractaires au S. T. O. réunissant au total cinquante hommes et en évacua une partie dans I'Yonne et la Saône-et-Loire au cours de l'été 1943 où les Allemands devaient effectuer des

coups de main. M. Bourcier, marchand de volailles à Aunay, transporta ces réfractaires en les dissimulant sous la bâche de son véhicule.

Continuant toujours son travail clandestin, le Lieutenant Tyndiuk changea son pseudonyme de Marianne pour prendre celui de Pierre. Afin de faire vivre ses hommes, il « collecta » les feuilles de tickets d'alimentation de plusieurs mairies. Celle d'Entrains reçut ainsi la visite des « terroristes ».

Le Lieutenant Pierre attendit en vain les armes qui lui avaient été promises par le Docteur Chanel, celui-ci avant été déporté ainsi que nous l'avons relaté. Il lui fallut en conséquence, s'entendre avec les officiers des Maquis Camille, Louis et — plus tard — Julien.

Il était retiré à Poussignol quand, le 31 mai 1944, une expédition allemande et milicienne vint l'y surprendre. ElIe commit deux crimes, en tuant deux jeunes gens âgés de dix-huit et vingt ans, l'un à l'Huis-Pierdet et l'autre à Quincize. Le fils de M. Bruet qui se baignait en compagnie d'autres camarades aurait été achevé par une piqûre.

Le Lieutenant Pierre fut emprisonné à Nevers où il subit les traitements coutumiers à la Gestapo. Relâché cependant le 7 août, il reprit sa place parmi les trois cent cinquante hommes à la tête desquels se trouvait son adjoint, Jean Thalamy, — d'où le nom du maquis — et, avec une trentaine d'entre eux, causa cent trente morts et blessés à une colonne tentant de pénétrer le 26 août dans Châtillon-en-Bazois.

MAQUIS JULIEN

Le Capitaine Pierre Henneguier (Julien) qui était journaliste en 1939, entra dans la Résistance en décembre 1940, à Marseille, où il appartint au réseau « Petites Ailes » dirigé par le Général Bertin (Chevance). Après une suite de péripéties extraordinaires, il devint l'un des chefs les plus prestigieux des Maquis nivernais. Jugez plutôt.

Arrêté en novembre 1941, il fut enfermé au fort Saint-Nicolas à Marseille. A sa sortie de prison, il prit le commandement de l'A-S. des Bouches-du-Rhône, des Alpes-Maritimes, du Var et du Vaucluse, puis, chargé de mission par le Réseau « Gallia » en novembre 1942, il travailla en liaison avec tous les réseaux français, anglais et polonais du Midi, effectuant plusieurs missions en Belgique et dans toute la France.

En 1943, l'arrestation de son beau-frère, l'acteur de cinéma Robert Lynen, dans la Résistance lui aussi (il fut fusillé à Karlsruhe le 1er avril 1944) mit la Gestapo à sa recherche. Celle-ci parvint à le capturer au mois de juillet. Il s'évada

entre Fréjus et Saint-Raphaël, en sautant du train en marche qui l'emmenait et se brisa le poignet. La fin de l'année le vit effectuer une nouvelle mission délicate dans l'Aveyron.

En janvier 1944, le Capitaine Julien fut nommé chef des actions de sabotage dans la région P (Paris, Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Yonne, Loiret, Nièvre) par la France Combattante, réseau Action. Son groupe attaqua les usines : Bronzavia à Courbevoie, Rossi à Levallois ; Timken à Gennevilliers ; Malicet et Blin à Aubervilliers et surtout Renault à Boulogne-Billancourt, où au cours de deux expéditions, huit chars, un pont-roulant et cinq autos-mitrailleuses furent détruits et des armes récupérées.
Le 6 juin, le Capitaine Julien et ses vingt-huit hommes partirent pour le Morvan dans cinq tractions avant, avec l'Etat-Major du Colonel Jarry. De la Porte de Saint-Cloud à Lormes, dans la Nièvre, le voyage se fit sans incident. La petite colonne emprunta les routes parallèles à la N. 5 (Paris-Genève) jusque vers Auxerre, puis passa par Avallon.

Installé au Château de la Chaume-aux-Veaux, sur la commune de Brassy, au sud du Col du Signal de Montrecon, le groupe, à peine organisé dans sa nouvelle vie, eut, le 12 juin, un engagement serré avec l'ennemi en plein cœur de Lormes où avait lieu une réquisition de bestiaux.

Les gendarmes de cette localité devaient rallier, ce jour-là, le Maquis Camille. Venus de bonne heure dans la ville, les F. F. I. furent informés que les Allemands — qui avaient été avertis par trahison dit-on — étaient en route. Effectivement, vers treize heures, deux voitures firent irruption sur la place et les maquisards les saluèrent de quelques salves. L'un de ces derniers étant sorti du Grand Café, les Boches tirèrent sur cet

immeuble, et blessèrent un client, puis le patron, M. Beoschat qui fut assez grièvement atteint.

Le combat persista toute la soirée au cours de laquelle M. Claude Colas, soixante-dix ans (notaire honoraire et ancien Maire d'Entrains) qui arrosait son jardin, et MM. Pierre Petit, quarante-cinq ans, électricien, et André Chossefoin, trente et un ans, coordonnier, furent tués (ce dernier assassiné sur la place). Les Allemands blessèrent encore Mlle Cas.

Ayant reçu du renfort de Château-Chinon [1] ils dévalisèrent plusieurs maisons et n'omirent pas de prendre les bons vins et les liqueurs du Grand Café. Réunissant sur la place quatre-vingt otages, ils leur firent mettre les bras en l'air durant quatre heures. Dix d'entre eux furent emmenés et relâchés seulement une huitaine de jours plus tard.

Avant son départ, la Wermacht, qui eut de treize à seize morts, incendia la bijouterie Benoist.

Le feu fut également allumé au Grand Café où la cuisine brûla entièrement ; chez Mme Machain, mercière ; l'ancien pharmacien Focard, et dans l'épicerie des Economiques Troyens. Il ne tint qu'à un fil que Lormes ne se consumât de fond en comble, car les Allemands étaient très excités. Les dégâts purent être circonscrits avec l'aide des pompiers de Corbigny.

Des quatre maquisards tués, celui qui montra le plus d'héroïsme fut Paul Pozzi-Escot dit Raoul, né à Bordeaux le 13 août 1904, et poète à ses heures. Le texte de sa proposition pour la médaille militaire à titre posthume est ainsi conçu :

[1] Il y aurait eu des Russes blancs parmi eux.

« Volontaire d'un courage exceptionnel ayant rallié la Résistance au moment critique. Chargé des missions les plus délicates, s'est toujours dépensé sans compter, payant de sa personne en toutes circonstances. S'est particulièrement distingué en qualité d'adjoint en chef du groupe d'action immédiate au cours des opérations suivantes :

« Ateliers de réparations des chars Renault, pénètre le premier dans l'usine après escalade et neutralisation des gardiens.

« Usine Malicet et Blin à Aubervilliers ; après avoir fracturé la porte d'entrée, a escorté son chef de groupe pénétrant le premier dans l'usine et neutralisant le personnel civil.

« Le 6 juin, arrête, le revolver au poing, plusieurs véhicules automobiles en plein Paris et les réquisitionne pour la Mission. Donne par son exemple et sa discipline un esprit militaire aux volontaires de la section Julien.

« Au combat de Lormes, le 12 juin 1944, donne la mesure de son courage et de sa témérité en se lançant avec un réel mépris du danger, seul à l'assaut des positions ennemies. Pris sous le feu de plusieurs armes automatiques parvient, en dépit de ses blessures, à détruire à l'aide de grenades, des nids de mitrailleuses installés sur la place du village, et, gagnant un toit, anéantit un détachement ennemi, permettant le sauvetage de deux prisonniers et l'occupation des postes de combat.

« Mortellement touché cette fois, trouve une mort glorieuse après avoir dépensé toutes ses grenades et munitions.

PAUL POZZI

« Je voudrais mourir un grand soir,
« Parmi les balles, la fumée,
« Etre une clarté consumée,
« Par le néant, dans un trou noir,

« Me dresser, rieur sur la crête,
« Où la mort passe en miaulant,
« Et redescendre tout sanglant,
« Le corps troué, mais l'âme en fête... »

. . . . . .

Paul POZZI.

« Figure légendaire de la résistance armée, sa valeur combative demeurera dans les combats clandestins le symbole du sacrifice librement consenti ».

Capitaine Julien,
Commandant le groupe d'action immédiate
de la Mission Lemniscate et le Maquis Julien.

* * *

Les premiers jours de juillet, la petite troupe du Capitaine Julien quitta Mazignen, où elle s'était transportée, pour aller gîter sur les collines du Nivernais dans le Bois de Sancy (commune de Saint-Franchy) où elle étendit son action, conjointement avec le Maquis Daniel, du Bois de la Goutte du Charme et le Maquis Mariaux, de la Fontaine du Chêne et du Bois de Vorroux (commune de Crux-la-Ville). Le Maquis de Sancy s'enfla assez rapidement, recrutant des hommes en Bazois et dans la région de Saint-Révérien et, « coagulant » à son avantage, divers éléments encadrés par le Capitaine Perrin, vétérinaire à Saint-Saulge. Il nous faut, à ce sujet, ouvrir une parenthèse.

Le Capitaine Perrin, ancien combattant de 1914, fut fait prisonnier à la tête de ses troupes en 1940. Libéré, il s'évertua à nuire le plus possible aux Boches, qui eurent des doutes à son sujet, mais ne l'arrêtèrent pas. Il fit évader plusieurs prisonniers du camp de Saint-Saulge en 1943, et, durant toute l'occupation, sabota les réquisitions allemandes de chevaux à Decize, Châtillon-en-Bazois et Varzy, en pratiquant des injections spéciales aux animaux de ses clients, afin de les rendre passagèrement boiteux. De plus, il fit abattre des bêtes clandestinement pour alimenter la population et ravitailler par

petits colis les gens des villes originaires du pays. La viande fut toujours vendue au pris normal de revient, contrairement à certains trafiquants qui, hélas, ne songeaient qu'au marché noir et ne se moquaient pas mal du reste.

Rallié au mouvement Libération en 1942, le Capitaine Perrin diffusa les journaux patriotiques dans tout le canton. Chef du secteur de Saint-Saulge, il créa des groupes de résistance qui constituèrent en partie le Maquis Daniel. En relation avec le Colonel Roche, il posséda chez lui les plans de l'Etat-Major de Nevers pour toutes les destructions envisagées, et, le 1er août 1944, avec une quarantaine d'hommes et ses deux fils, il rejoignit le Capitaine Julien dont il fut l'adjoint, mettant à profit sa connaissance des lieux dans la pose des embuscades et la défense du camp

Entre Giry et Gipy, l'une de ces embuscades causa, le 8 août, vingt-sept morts à l'ennemi. Peu de chose, comparativement à la bataille de Saint-Franchy-Crux-la-Ville, qui demeurera mémorable en Nivernais et dans l'histoire générale de la Résistance.

Cette bataille dura, en effet, du 12 au 16 août et saigna à blanc les Allemands qui eurent près de quatre cents morts et terrorisèrent les hameaux avoisinants.

Le samedi 12, à huit heures, huit cents d'entre eux bondirent à l'attaque du Maquis Mariaux (commandé par le Commandant Vessereau, dit Lavillette) et du Maquis Julien.

Offensive de grand style, quinze heures d'inquiétude pour les F. F. I. Les Boches déployèrent des efforts véritablement frénétiques pour arriver à une issue en leur faveur. Ne ménageant

pas leurs munitions, ils employèrent tous les moyens à leur disposition : fusils, grenades, armes automatiques, obus de 105, 88 et 77 et bombes de cent cinquante kilos jetées par plusieurs avions. Pourtant, ils lâchèrent pied et, quand le soir tomba, enveloppant de son ombre le village de Sancy ravagé par leur incendie, ainsi que la ferme de La Colonne, ils avaient perdu la première manche d'une partie qui allait continuer d'être très serrée après une journée de répit trompeur.

Les derniers qui repartirent de Crux, ce samedi 12, réquisitionnèrent un camion appartenant à M. Gaugé pour rejoindre leurs camarades à Château-Chinon.

Dans une atmosphère lourde, le dimanche 13 s'écoula donc sans aucun fait notable. Se rendant célébrer la messe à Moussy, M l'Abbé Mulot, curé de Crux, apprit avec stupéfaction l'ampleur du désastre de Sancy et vit que la toiture du clocher de l'église avait été défoncée pour y installer des mitrailleuses lourdes. En outre, des maisons avait été pillées.

Rentré à Crux et pressentant un retour des Allemands dont la Luftwaffe survolait les environs, il conseilla aux habitants, toujours alarmés, de cacher ce qu'ils avaient de plus précieux et recommanda aux hommes valides ou encore jeunes de se sauver à la moindre alerte. Les corps de huit maquisards tués avaient été relevés. Il fallait préparer leurs obsèques et M. Gaugé s'occupa, l'après-midi, de la confection des cercueils. Après la mise en bière, cinq d'entre eux furent déposés vers vingt-deux heures trente, dans l'avant-chœur de l'église de Crux, en attendant la cérémonie du lendemain 14, prévue pour neuf heures. Les deux morts de Sancy furent enterrés par M. l'Abbé Morin, curé doyen de Saint-Saulge.

Pendant ce temps, les Allemands combinaient une deuxième et formidable attaque. Et le lundi, à sept heures, ayant doublé leur effectif de l'avant-veille, ils firent leur réapparition dans le bourg de Crux. Leur insuccès les avait rendus de mauvaise humeur et ils ne tardèrent pas à se montrer violents, brutaux et répugnants. Le combat se recristallisa à Sancy et à Forcy qui fut saccagé et où une jeune fille de seize ans fut violée.

Les balles déferlèrent sans trêve, plus denses que jamais, et les détonations sourdes de l'artillerie reprirent derechef. Dans le ciel, les avions recommencèrent à vrombir dans le dessein de semer la panique parmi les F. F. I. qui, sous un cyclone de fer et de feu, se battirent comme des lions [2]. Et le soleil se coucha sans que la bataille eut pris une tournure décisive.

Au bourg, la Gestapo avait été à l'œuvre. S'étant présentée au presbytère à l'heure du déjeuner, elle avait arrêté M. l'Abbé Mulot, exigeant des explications précises sur les cercueils contenant des cadavres de « terroristes ». Rapportons ici les paroles de M. le Curé. Elles sont édifiantes.

« Je fus conduit auprès du Colonel Fire qui était le commandant en chef, et qui mangeait avec une trentaine de ses pareils à l'Hôtel Leblanc. Petit, trapu, rageur, il pensait m'intimider. Il se détrompa vite... A les entendre tous, j'étais déjà à moitié fusillé et le pays réduit en cendres. Comme je ne tenais pas à me faire abattre bêtement, en essayant de franchir leurs postes pour aller, selon leur ordres trouver le Maire demeurant à quatre kilomètres de là, je résistai et bon gré, mal gré, ils furent obligés de prendre une de leurs voitures et de me conduire chez M. Magnien.

[2] Seize avions attaquèrent le maquis (quatre vagues de quatre appareils).

« Ils nous interrogèrent, sachant tout, mais demandant tout. M. Gaujé, qui comparut avec nous était un des chefs des « terroristes », moi j'en étais l'âme, et M. Magnien, un puissant soutien. Bref, ils avaient du temps à perdre. Peu importaient leurs injures... Nous n'étions pas « terroristes » et nous ne savions pas s'il y en avait dans la contrée.

« Nous nous attirâmes les foudres des nazis. Et, comme première sanction, nous fûmes chargés tous les trois d'inhumer les cinq maquisards. Par une chaleur torride, nous creusâmes les tombes inachevées, puis toujours sous la menace d'un revolver, nous les comblâmes, terminant notre travail à dix-huit heures trente. Nous n'étions pas au bout de notre infortune.

« De nouveau, je fus questionné. On me demanda si j'aimais mieux être pendu ou fusillé. Je répondis que je ne pouvais leur dire ma préférence, n'ayant éprouvé la sensation ni de l'une ni de l'autre de ces façons de mourir, et que cela m'était égal. En qualité d'ancien combattant, je ne craignais pas la mort.

« Les Allemands perquisitionnèrent ensuite chez moi, croyant y trouver des armes ; je leur rétorquai : si vous en découvrez. c'est vous qui les y aurez mises.

« Les ressources de ma maison furent pillées et le Colonel se fit remettre la clef de la cave. Après quoi, les Boches voulurent encore me contraindre à parler. Et, de la bouche du Commandant, tombèrent ces mots fatidiques : M. le Colonel a décidé que vous seriez pendu.

« Inutile de dire que l'on ne dormit guère au cours de cette nuit du 14 au 15.

« Le mardi 15, vers douze heures, le Russe Blanc Gerlach entra en contact avec MM. Magnien et Gaujé. Je fus inexistant pour lui, tout comme si j'avais été déjà pendu. M. Gaujé fut emmené avec sa voiture sur le théâtre des opérations contre le maquis. M. Magnien et moi-même restâmes sur la paille en compagnie d'autres personnes ramassées sur les routes.

« À dix-huit heures trente, nous fûmes tirés de notre prison. M. le Maire fut appelé à s'expliquer sur les réquisitions de bétail, et, en grand apparat, je fus conduit au cimetière pour y vivre mes derniers instants, car j'avais compris la conversation et les gestes à l'appui pour me la faire saisir.

« Je traversai tout le bourg. La population était consternée. Le cortège « funèbre » arrivé au cimetière, je creusai ma tombe. Je ne me pressai pas, malgré les menaces et objurgations, et ce fut tant mieux, car au milieu de ce travail, un sous-officier apparut. Il s'adressa au commandant du peloton. Je fus reconduit en prison. Vingt minutes plus tard, j'étais libéré ainsi que le Maire. Deo gratias.

« À vingt heures, il ne restait que deux compagnies d'Allemands à Crux, évacué par le gros des troupes qui, primitivement, devaient stationner deux jours

supplémentaires. M. Gaujé fut forcé de suivre la colonne à Nevers, emportant six blessés dans son auto. Il arriva à minuit dans la ville et coucha au domicile du Colonel forestier Edler qu'il connaissait pour avoir eu avec lui des rapports forcés au sujet du bois. La Gestapo vint le prendre le lendemain à sept heures pour l'incarcérer rue Félix-Faure. Grâce à l'influence de cet assimilé au grade de Colonel qui, bien que nazi — dix-huitième inscrit au parti —, aimait les Français — du moins il le disait —, M. Gaujé ayant payé une rançon de quarante mille francs, sortit de prison dix jours après ».

Les malheurs de Crux-la-Ville, en cette soirée du 15 août, n'étaient pas pour cela écartés. Bien au contraire.

Le 14, le secteur du camp Mariaux avait été quelque peu enfoncé par l'ennemi et sa désorganisation était assez profonde, d'autant plus que ses munitions avaient sauté. Un décrochage sur le camp Daniel fut décidé [3] et, à la rescousse des maquis encerclés, l'Etat-Major départemental dépêcha plusieurs formations ; des groupes de Montsauche (dont un de mortiers), une section du Maquis Camille et des hommes du camp Serge qui se réunirent au pont du Boulard, d'où par Ouroux, Montreuillon, Achun (Pain) et Bazolles, elles se dirigèrent sur le Maquis Daniel pour assurer avec lui la protection du repli, occupant divers carrefours situés aux environs des villages des Grands Faux et des Maisons du Bois sur la route Clamecy-Saint-Saulge. Ceux de Vitry-Laché,

[3] À ce propos, nous devons dire que bien que réunissant une centaine d'hommes dès janvier 1944 le camp Daniel ne put Se former dans les bois que e Juillet, faute d'avoir obtenu des armes plus tôt. Son fondateur est le lieutenant Georges Le Bournot, qui lui donna le nom de son fils alors âgé de 4 mois. « A travers nos angoisses. Daniel souriant a été le symbole des enfants de France pour qui nous luttions. afin qu'ils soient un jour libres et heureux ».

contrôlant les routes de Pazy-Corbigny, Guipy-Clamecy et Crux (I. C. 35 ; I. C. 81) furent aussi surveillés. De son côté, le Maquis Le Loup envoya deux sections et le Commandant Roland accomplit un gros travail.

Il y eut de vifs engagements toute la journée. Aux Maurouées, cinq soldats du camp Julien, dont Michel Arefieff, Homère David, Paul Lavilette et le Brigadier Antoine Romœuf, se firent hacher sur place.

Le mercredi 16, la bataille, se rabattant sur le Maquis Daniel, se poursuivit aussi sévère au sud et au sud-est de Crux, dans la zone délimitée par la Méloise, les Faux et la Comme. Du clocher du pays transformé en poste d'observation (la vue s'y étend sur le Bazois et les Monts du Morvan), l'ennemi se remit à épier les mouvements des F. F. I.

À huit heures, il exécuta le maquisard André Chermette, vingt et un ans, de Longpont, ouvrier de la maison Gaujé. Fait prisonnier vers les Faux et emmené chez M. Adrien Leblanc, marchand de vins, il y fut torturé et outragé par des Allemands sadiques qui urinèrent sur lui et lui donnèrent le coup de grâce quand il fut à demi-mort.

L'après-midi, la violence de la bataille fut plus inouïe, puis elle s'affaiblit à la chute du jour et tous les maquis se transportèrent sans trop d'embûches dans la Forêt de Montreuillon.

À l'incendie de plusieurs maisons à la Comme et aux Maurouées (chez M. Cougnard et M. Deschamps) et à La Méloise (chez MM. Comte et Segond) les Boches auraient bien voulu ajouter celui du bourg comme prix de la perte d'un de leurs Officiers, père de quatre enfants. Pour une fois

ils ne passèrent pas de la parole aux actes, mais ce ne fut certainement point l'envie qui leur en manqua. Aux Petits Faux, leur furie ne connut plus de borne. Ils tuèrent, dans les bras de sa mère,]e jeune Lucien Ricard, âgé de dix-huit ans, puis ils arrêtèrent M. Louis Ricard, son père, cinquante-cinq ans, et MM. Joseph Franiack, ouvrier polonais, quarante-huit ans environ, Simon Roy, cinquante-six ans et Joseph Blaska, quarante deux ans, Yougo-Slave, employé à la scierie Gaujé, qui, après avoir été roués de coups, furent fusillés à vingt et une heures dans un pré attenant au verger de M. Adrien Leblanc. Chose singulière, ils tombèrent tous en croix sous les rafales des mitraillettes qui leur furent déchargées dans le dos.

Le matin du jeudi 17, la Wehrmacht débarrassa enfin le pays pantelant, plongé dans la détresse par toutes ces abominations. Elle ne donna pas la chasse aux maquisards dont l'évacuation se déroula dans l'ordre.

Les hommes du camp Mariaux rejoignirent le camp de Montsauche qui, le 18, dressa des barrages sur les routes à l'ouest de Vauclaix et de Mhère pour assurer la sécurité de la retraite des Maquis Daniel et Julien vers le camp Camille (à Mazignen et Plainefas).

Tenaillés par la faim et la soif, les F. F. I. brisés par ces quatre journées de combat, étaient assoupis, quand deux de leurs voitures — un autocar et une camionnette — rencontrèrent à La Chaumière, sur la N. 444, deux camions ennemis montant à Château-Chinon. Deux maquisards du Commandant Vessereau furent mortellement touchés. Dernières victimes d'une des plus grandes rencontres armées entre la Résistance

et les Boches qui auraient eu quatre à cinq mille soldats au plus fort de la bataille.

La tenue des Français fut si remarquable que l'un des chefs allemands, inculpé comme criminel de guerre, a dit depuis au Capitaine Perrin qu'il avait pensé avoir affaire à des troupes d'active bien entraînées [4].

André Casseyre, Maurice Gauthier, Georges Jeanty, René Kourkowski, Maurice Pil, Georges Heugniet, Menin, Victor Mérandet, Marcel Mouquot, Marcel Robin, René Vallet, Raymond Zuber, du camp Mariaux, les 12 et 14 août à la Goutte du Charme, et tous leurs camarades qui baignèrent de leur sang la terre nivernaise, eurent une fin sublime.

Le Capitaine JULIEN dans son auto-mitrailleuse à la libération de Nevers

Le 19 septembre, une semaine après la libération, des funérailles grandioses leur furent faites à Crux, en présence de deux mille cinq cents personnes et de nombreuses délégations des maquis.

Mais revenons en arrière. D'autres faits d'armes caractérisent nettement l'esprit qui animait les maquisards du Capitaine Julien. Ils se comportèrent aussi illustrement dans les embuscades de Dornecy (La Meuse), le 22 août, où quarante Boches furent tués avec le soutien des F. F. I. du Lieutenant Magis ; dans celle de Druy-Parigny, le 1er septembre, où une colonne de six cents hommes subit vingt-cinq pour cent de pertes et dans celle de Billy-Rouy, aux environs de Saint-Saulge, les 2 et 3 septembre (cent morts).

[4] Le Maquis Julien comptait 263 hommes.

Le Capitaine JULIEN
dans son auto-mitrailleuse à la libération de Nevers
(Photo Prémery, Nevers.)

Enfin, le 8 septembre, quatre-vingt-seize prisonniers furent faits à Sainte-Péreuse (Canton de Château-Chinon) par le Capitaine Julien lui-même accompagné seulement de quelques hommes, avec l'auto-mitrailleuse qui si souvent lui avait rendu d'inappréciables services. Il l'avait fait prendre en juillet aux usines Renault par le Lieutenant Bontemps et l'Adjudant-Chef de Redon qui s'en étaient emparés sur la route d'essai près de Versailles, avec l'accord du conducteur essayeur et après avoir tué les Allemands à bord [1].

[1] Les noms des Sous-Lieutenants Coquet et Rivière, tués dans le combat de Vermot du 25 juin 1944, peuvent être aussi inscrits sur le « Livre d'Or » des héros de la Résistance.

MAQUIS LE LOUP

Dans la lutte depuis 1940, M. Georges Moreau, coiffeur à Clamecy, est bien connu de toute la population environnante par les beaux exploits de son bataillon. Homme très actif, il put dès les premiers mois de l'occupation, joindre les éléments résistants de la capitale en relation avec Londres. Il allait avoir peu après une existence très mouvementée.

Récupération d'armes, organisation du passage de la ligne de démarcation pour les prisonniers, renseignements transmis par poste émetteur, telle fut sa besogne à l'époque héroïque où tout semblait perdu.

Au début de 1941, ayant osé braver un officier, les Allemands l'arrêtèrent, puis le relâchèrent. L'année suivante, pisté par la Gestapo, il fut contraint de se réfugier en zone libre avec trois jeunes camarades, Louis Billaut, Fred Lingois

et Raoul Matignon.

Leur franchissement de la ligne est toute une histoire à raconter.

Billaut, Lingois et Matignon devaient primitivement rester en zone occupée et leur voyage en compagnie de Georges Moreau avait pour seul but de leur faire connaître le secteur où ils continueraient le « métier » de « passeur » auquel s'était si souvent adonné leur chef. Ce secteur était le bois d'Apremont (Cher) au voisinage de la ferme de Boucard, à quinze kilomètres de Nevers.

Le 8 juin 1942, l'expédition prévue eut donc lieu et du bois de Bourrain, point de leur rassemblement, les quatre hommes s'avancèrent en direction du sud par un chemin forestier qui retombe sur une petite route aboutissant au chemin de grande communication ND 100 de La Chapelle-Hugon a Apremont, juste à côté d'un étang au sud duquel s'étendaient les maudits barbelés boches.

Ayant traversé sans encombre la voie ferrée de Bourges jusqu'où les Allemands patrouillaient depuis leurs postes, l'équipe arriva saine et sauve à la petite route, s'apprêtant à passer à l'ouest de l'étang. Le programme établi se déroulait normalement.

... Quand survint un officier teuton circulant à bicyclette : « c'était, nous explique Georges Moreau, difficile de nous sauver, car j'emportais avec moi des valises et de nombreux paquets. Je fis cacher les gars avec ce chargement dans un trou à proximité, leur disant de se terrer sans bouger en attendant mon retour, car mon intention était de me faire prendre seul en chasse pour tromper l'officier. Mais celui-ci ne donna pas

dans le panneau.

« Revenant sur mes pas, je vis mes camarades cueillis par l'Allemand avec les bagages contenant des documents fâcheusement compromettants... Comment faire pour les tirer au plus vite de cette dangereuse situation ?

« Ils arrivaient à ma hauteur. Je sifflai. Un sourire effleura leurs lèvres. Derrière mon rideau de verdure, je demandai à Raoul en parlant du Boche :

« — Qu'a-t-il entre les mains, un revolver ou une mitraillette ?

« — Un revolver, répondit Raoul.

« Le Boche leur dit : « Défendu de parler » et s'adressant à moi : « Vous venir ici tout de suite ». Je lui répliquai en lâchant le mot de Cambronne et ajoutai : « Toi laisser mes camarades, autrement kapout ».

« Mais la discussion fut inutile. Au bout de cinq minutes, il fit repartir mes camarades. Je cherchai, tout en continuant la conversation, une pierre ou un morceau de bois pour l'assommer. Hélas, je n'en trouvai point et je criai désespérément :

« — Avant le prochain tournant, il faut que vous vous échappiez ; après, ce sera trop tard.

« Le Boche tira en l'air pour appeler la patrouille à son secours.

« — Dépêchez-vous, dis-je en m'énervant.

« Les gars s'arrêtèrent et, posant les valises, essayèrent de

s'approcher de l'ennemi. Celui-ci, les tenant en respect, tira tout à coup dans les pieds de Raoul qui s'écroula en faisant le simulacre d'être blessé, l'un de ses souliers ayant été éraflé.

« Grâce à cet événement forfuit, l'officier perdit ses trois prisonniers. Il trembla et devint blanc comme un suaire...

« Nullement touché par les balles qui furent déchargées sur lui, Raoul me rejoignit le premier dans le bois en profitant de sa mise en scène. Fred le suivit aussitôt. Il ne restait plus que Louis qui, engageant un match avec l'Allemand, renversa ce dernier. En tombant son partenaire lui envoya dans la poitrine la dernière balle de son chargeur, le blessant grièvement.

« Intervenant alors, j'interpellai le Boche qui, s'étant remis debout, avait glissé un deuxième chargeur dans son revolver. Il bondit dans ma direction, ne me croyant pas armé, et me mit en joue... Une balle me frôla l'oreille, mais celle que je lui adressai lui enleva son képi et, ne demandant pas son reste, il s'enfuit précipitamment en enfourchant sa bicyclette.

« Avec l'aide de Raoul, je relevai Louis qui perdait son sang. Il voulait qu'on l'abandonnât, disant : « Je suis fichu et je vais vous faire prendre ». Il n'était évidemment pas question de laisser notre camarade ; aussi, lui remontant le moral et l'aidant à se tenir sur ses jambes, nous< reprîmes notre marche en avant avec précaution.

Les Allemands, alertés par l'officier, fouillaient le bois. Enfin, nous gagnâmes du terrain et parvînmes à l'extrémité de l'étang. Louis avait de plus en plus de peine à avancer et se sentait défaillir. Ce fut donc avec soulagement que nous passâmes le cap difficile.. De l'autre côté de la ligne, nous

respirâmes…

« J'arrivai le premier au poste français de la Planche Chevrier, où j'étais très connu, pour y demander une ambulance. Lorsque le trio fit son apparition, il eut la larme à l'oeil à la vue des Trois Couleurs et Louis, étendu sur un lit, se mit à rire, content d'avoir démoli la mâchoire du Fritz. Nous aurions pu nous tirer plus mal de ce mauvais pas... ».

C'est ainsi que Billaut, Lingois et Matignon furent contraints, par la nécessité, de demeurer en zone libre, leurs cartes d'identité étant restées aux mains du Boche qui avait voulu vérifier leurs papiers.

Repérés par la Gestapo, Georges Moreau et ses amis, après un séjour dans la région de Sancoins où un nouveau groupe de résistance avait été créé avec l'appui du boulanger de Givardon, descendirent vers la Corrèze où ils travaillèrent au barrage de Saint-Cirgue-la-Loutre [1], participant au creusement d'un tunnel de sept kilomètres de long jusqu'à la fin de 1942, époque des premiers départs d'ouvriers pour l'Allemagne.

Billaut et Matignon s'engagèrent dans l'Armée de l'Armistice à Issoudun, quelques jours avant la violation de la ligne de démarcation par la Wehrmacht, tandis que Georges Moreau échouait à Sennecey-le-Grand en Saône-et-Loire, pour se faire embaucher dans une entreprise horticole et viticole (Maison Bolley et Blanchard).

À la fin de l'hiver 1943, Georges Moreau (« Le Morvandiau ») réapparut en Nivernais pour préparer l'insurrection. Ses actes lui valurent l'honneur d'avoir sa tête mise à prix un

[1] À 55 km. au S-O. de Tulle.

million par les Allemands, ce dont il fut prévenu par un soldat Alsacien — enrôlé de force — qui signalait les agissements de la Kommandantur de Clamecy.

En avril 1944, il eut la joie de voir naître son maquis à Villiers-sur-Yonne, à six kilomètres de Clamecy dans le bois de Creux, au lieudit « La Cage aux Loups » où vivaient jadis en bon ménage un vieillard et un loup, du moins c'est la légende qui l'affirme…

Ce maquis, qui formait à la libération un bataillon de six cent cinquante à sept cent hommes, opéra surtout dans la bordure septentrionale du département de la Nièvre et la partie limitrophe de l'Yonne.

De tous ses engagements avec l'occupant en retraite, il suffit de citer pour mémoire les plus saillants pour se convaincre de ses résultats splendides ; celui du 7 août, au nord de Dornecy, sur la N. 151, causa au minimum une trentaine de morts chez l'ennemi qui évacua Clamecy le 19, où deux compagnies de F. F. I. vinrent le remplacer.

Tout le long de la route Bourges-Avallon, les Allemands butèrent sur les embuscades qui leur furent tendues de part et d'autre de la sous-préfecture nivernaise, de Varzy à Vézelay, endommageant onze camions ou voitures en trois jours et tuant soixante-cinq Boches dans le seul secteur de Moulot.

Le 24 août consacra une victoire surprenante. En effet, après quarante-huit heures de repos à Lormes, de nouveaux barrages devaient être établis conformément aux ordres de l'Etat-Major. Le Capitaine Moreau (Le Loup) dont le P. C. était fixé au Château Vert, entre Rix et Ouagne, envoya la

1ère Compagnie du Lieutenant « Lesaint » vers Varzy, et la 2e Compagnie du Lieutenant « Loulou » vers Vézelay. Comme il se disposait à partir pour inspecter des positions de ce dernier groupe, un coup de téléphone d'une personne de Moulot l'avertit de l'avance sur Clamecy d'une colonne blindée venant d'Entrains et composée d'une centaine de véhicules.

Immédiatement, le Capitaine Le Loup détacha une liaison motocycliste auprès de la 2è Compagnie dont l'action pouvait être d'un très grand poids et qui était seule capable, en la circonstance, de ralentir la progression du convoi et même d'y jeter la débandade.

Le Capitaine partit d'ailleurs lui-même en voiture légère avec trois de ses gardes du corps aux noms terribles de « Fakir », « Fantômas » et « La Globule », dans le but de stopper quelque peu les camions à la sortie de Dornecy. Ils n'allèrent pas plus loin que Beaugy, à cinq cents mètres de Clamecy, car ils découvrirent avec stupeur les Allemands à cinquante mètres devant eux. Arrêtant la voiture, puis la mettant en marche arrière, ils ouvrirent le feu avec deux F. M. et une mitraillette. Cet accrochage inévitable gêna si bien l'ennemi dans ses mouvements que sa marche en fut retardée de deux heures.

De retour au Château Vert, le Capitaine reprit la route en direction de Vézelay, par Tannay, Nuars et Saint-Père, avec deux sections commandées par « Le Rouge » (Raoul Matignon) et « Le Chouan » (Pierre de Lannurien) venant plus lentement par un camion à gazogène. Cinq ou six minutes seulement s'écoulèrent entre l'arrivée du chef et la mise en place hâtive des hommes postés depuis la veille à Vézelay.

Laissant notamment un groupe au pont du Maupas, le Capitaine monta à la rencontre de la colonne qui approchait. Il posa une mine à tirette sur la route, en faisant recouvrir de gravier le cordon allumeur pour le dissimuler. Tous étaient prêts à se servir des grenades anti-tanks dites « gammones » et à donner du fil à retordre aux Boches. Il était quatorze heures trente environ quand la lutte commença. Elle persista plus de cinq heures, s'échelonnant jusqu'à la ville où quelques toits furent crevés par des obus de 77.

Chacune des deux parties — F. F. I. et Allemands — combattit avec un égal acharnement. Parmi les premiers, il faut louer les Lieutenants Vannereau et Laudet, et Raoul Matignon qui, avec son groupe de bazookas, fit des merveilles. Il bloqua une automitrailleuse à quelques mètres de lui et tua à la mitrailleuse tous ses occupants au fur et à mesure qu'ils cherchaient à s'enfuir. En outre, il sauva, sous un tir nourri, un de ses camarades blessé qui lui doit aujourd'hui la vie.

Les maquisards eurent neuf morts. Dès le début de la bataille l'un d'eux fut touché au volant de son camion. Il rassembla toute son énergie afin de conduire celui-ci au garage et c'est à bout de souffle que, rendu à destination, il serra ses freins pour expirer peu après à l'Hôtel Danguy.

Les Allemands, venant de Bayonne et dont les forces furent évaluées entre douze cents et deux mille hommes (montés dans cent quatre-vingts véhicules au lieu de cent trente, selon un gendarme de Clamecy), eurent des pertes extrêmement lourdes qui, d'après les estimations les plus modérées, se chiffrèrent à deux cents tués et blessés. Paralysée à Vézelay, la colonne subit même de nouvelles et graves amputations

au delà d'Avallon et dans la région de Dijon où elle fut bombardée par des Mosquitos de la R. A. F. au point d'être complètement exterminée.

Les dégâts causés à l'ennemi et ses dommages en matériel furent aussi considérables : vingt-sept véhicules (parmi lesquels des camions-chenilles) et un canon. Dans sa rage, il mitrailla Saint-Père et le village de Fontette, petite démonstration de sauvagerie en comparaison de celle dont il fit preuve à Vézelay.

Le combat se termina sur la place du Champ-de-Foire de ce bourg. Avant de se replier, les soldats de la Wehrmacht pénétrèrent dans les maisons en lançant des grenades incendiaires qui consumèrent quatre d'entre elles et cinq granges, en jetant d'autres par les soupiraux des caves pour chasser les habitants qui s'y étaient mis à l'abri. Ils tuèrent une Parisienne en vacances à l'Hôtel de la Poste et abattirent à bout portant M. Baron, patron du Café du Morvan, ainsi que deux autres personnes.

Durant les derniers jours d'août et les 1er et 2 septembre, ajoutant encore des palmes à ses lauriers, le Maquis « Le Loup » termina sa victorieuse campagne par des assauts dans la région de Varzy et à Moulot où les Boches contre-attaquèrent avec de l'artillerie.

Quant aux sabotages, celui qui fit le plus de sensation est sans conteste, la destruction, à Entrains-sur-Nohain, de l'un des ponts de la ligne stratégique Cosne-Clamecy, enjambant le chemin des Crots. A cet effet, le Capitaine emmena une équipe spéciale. En entrant dans la ville, il fut avisé que trois camions d'Allemands stationnaient au Château. Cela ne

l'empêcha nullement de poursuivre son chemin et de passer à la réalisation de son projet.

Assurant leur protection et disposant leurs explosifs, les F. F. I. firent s'éloigner les gens des alentours et ouvrir les fenêtres des maisons. Quinze minutes suffirent pour provoquer la coupure désirée [2].

[2] Au sujet des combats d'Entrains où se forma le Maquis Paul, indiquons sommairement que le 19 août, 4 Allemands furent tués dont l'un en plein centre du pays, place du Marché. Les Boches lancèrent des grenades dans la Mairie. Le 21, plusieurs F.T.P. trouvèrent la mort à Moulot : Jean Chamoison, 18 ans, originaire d'Entrains ; Pierre Mallet, 20 ans, né à Vrigne-aux-Bois ; Alfred Chevalier, 23 ans, né à Corbigny ; Raoul Schmidt, 20 ans, de Paris et Robert Lemoine, 16 ans. Le 24, 18 Allemands furent faits prisonniers sur la route de Bouhy, grâce à l'initiative du capitaine Raoul Chambault.

MAQUIS LOUIS

M. l'Abbé Bonin, mobilisé en 1939 dans les troupes coloniales de la 66 D. I. C. fut désigné en février 1940 comme aumônier au 23e R. A. C.

Fait prisonnier en juin et interné au camp d'Uruffe, il fut libéré à la fin de l'été, en tant que prêtre et nommé administrateur de la paroisse morvandelle de Millay.

Homme de grand cœur et, par-dessus tout, Français, il employa son zèle à combattre le défaitisme et à semer les germes de l'insoumission à l'occupant dans le canton de Luzy, où MM. Pinet, chef de gare, et Gressin, instituteur, se dévouaient à la même cause.

Se moquant des ordres de la Kommandantur relatifs à l'interdiction des sonneries de cloches, M. l'Abbé Bonin continua à célébrer, aussi dignement que par le passé, nos fêtes religieuses et nationales et le souvenir de la cérémonie du 11

Novembre 1942 n'est certainement pas près de s'estomper. Il organisa, en outre, des ventes de charité et des séances de bienfaisance clandestines au profit des prisonniers, ainsi que des conférences patriotiques auxquelles prit part le jeune Jean d'Escrienne qui fut également à l'avant-garde de la résistance jusqu'au début de 1942.

Ce patriote, âgé de 20 ans, résolut alors de rejoindre les Forces Françaises Libres. A ce sujet, nous nous permettons une digression en attendant d'entrer davantage dans les détails de la création du Maquis Louis.

Car Jean d'Escrienne fut le modèle de l'énergie indomptable, qui secoua notre peuple et qui, d'abord renfermée et prudente, préparant la voie aux maquis, s'épanouit subitement, semblable à la vapeur d'une chaudière sous pression dont la soupape s'ouvre à un moment donné.

Par l'Espagne, le Portugal et Gibraltar, il réussit à gagner Londres où le Général de Gaulle lui fit l'honneur de le recevoir personnellement. Engagé comme simple soldat, il participa aux campagnes d'Egypte, de Lybie, d'Afrique du Nord et d'Italie, puis débarqua en Provence.

Le 21 août 1944, à Hyères, son lieutenant ayant été tué, il le remplaça à la tête de son unité et fût blessé d'une balle à l apoitrine au cours de la progression de sa section.

Hospitalisé à Casablanca, il suivit, à sa sortie de concalescence, les combats d'Alsace et remporta ainsi une deuxième citation conçue en ces termes :

1ère Division Française Libre – 4e Brigade

6 avril 1945

———

Le Général de Goislard de Montsabert,
Cite à l'Ordre du Corps d'Armée :

« Le Sous-Lieutenant d'Escrienne Jean : Chef de section anti-chars faisant partie du S.A. de Rossfeld a, par son allant et par l'exemple continuel qu'il a donné à ses hommes, pris une part prépondérante à la défense héroïque du village de Rossfeld qui a résisté à tous les furieux assauts de l'ennemi ».

Lorsque Jean d'Escrienne quitta la France, en janvier 1942, il adressa à sa mère, Mme de Grandpré, des lettres d'une mâle éloquence et d'une grande élévation d'âme :

« Je descends de Notre-Dame de la Garde [1]. Je viens d'y faire mon pèlerinage d'adieu à la France. Je demande à la Vierge de veiller sur vous, et sur tous ceux que j'aime, sur tout ce que j'aime, de les bénir, de sauver la France.

« Vous avez peut-être éprouvé comme moi, qu'il y a une certaine joie à se sacrifier… La nuit peut être longue, la nuit peut être obscure, l'aube vient quand même… L'aube de la libération, de la résurrection illuminera un jour la douce terre de notre France, dont nos sacrifices auront la fierté d'avoir fait la plus belle des Patries.

. . . . . .

[1] À Marseille

J'ai horreur de la sensiblerie, parce qu'elle enlève aux hommes leur virilité et j'évite autant que possible, ou je voudrais éviter, la sensibilité, de peur qu'elle dégénère en sensiblerie. C'est pour cela que je suis tout heureux de constater que votre pensée et la pensée de tout ce qui m'est cher, de ce que j'ai quitté volontairement, sans tourner la tête, de ce coin de terre où j'ai été élevé, du milieu dans lequel j'ai vécu, m'est u étrange stimulant, et fortifierait, je le sens, le jour où il le faudrait, ma résolution... C'est pour tout cela, vivre libre et dans l'honneur... Et cette idée me rend tout heureux. Je voudrais, Maman chérie, qu'elle vous donne aussi un peu de bonheur, cette idée que je suis heureux ».

10 février 1942.

Une nation qui a une telle jeunesse ne périt pas. Et elle ne peut être qu'injustement reléguée au second plan.

* * *

Lorsque survint à Millay l'ordre de départ de la classe 1942 pour le service du travail obligatoire, M. l'Abbé Bonin fit circuler ce bulletin :

« Vous êtes invité à assister ce jour, mardi 1er juin, à 9 h. 30, au Salut du T. S. Sacrement qui sera célébré aux intentions des jeunes gens de la paroisse qui sont obligés de quitter leurs amis ».

Et aucun d'entre eux ne partit en Allemagne. Tous se transformèrent en réfractaires. M. le Curé se chargea de leur procurer de fausses cartes d'identité.

Fin 1943, il fonda l'Amicale clandestine des Prisonniers évadés, libérés et rapatriés de Millay ayant pour but de :

1°) Grouper tous les Prisonniers de guerre de la localité.
2°) Empêcher la déportation.
3°) Hâter le retour des camarades.
4°) Accueillir par un vin d'honneur les prisonniers rentrants, les éclairer sur la situation du pays ; les empêcher d'adhérer à des organisations vichyssoises et collaborationnistes ; leur trouver un emploi.
5°) Secourir les familles de prisonniers ; envoyer des colis gratuits à ceux restés derrière les barbelés ; constituer une caisse de secours en leur faveur par des séances récréatives et le placement de cartes de bienfaiteur.
6°) Maintenir dans la population une note respectable à l'égard des prisonniers en s'opposant à tout bal et à toute fête tapageuse.
7°) Travailler à la victoire totale et à une paix durable.

Ce fut ensuite la préparation du Maquis. Entré primitivement en relation avec des officiers de la Résistance parisienne dont la plupart furent internés ou fusillés, M. l'Abbé Bonin s'affilia à un groupe de résistance du Jura (O. C. M.) par l'intermédiaire du Lieutenant Armand (Botey) qui fut tué le 6 septembre 1943 à Blaisy-Bas. Celui-ci se mit de même en rapport avec M. Pinet.

Sous-chef de gare à Laroche-Migennes (Yonne), M. Joseph Pinet fit évader des prisonniers et harcela les transports allemands. Ayant dû changer de poste en raison de cette activité. il arriva à Luzy le 15 juin 1941. Fabricant de fausses pièces d'identité comme M. l'Abbé Bonin avec lequel il se

lia, il détruisit les écritures concernant les convois destinés aux nazis.

En 1942, seul avec le Lieutenant Armand, il essaya d'incendier leurs trains, de détériorer les boîtes d'essieux ou de couper les conduites automatiques, et il camoufla des réfractaires qu'il envoya à Millay.

En 1943, MM. Lucien et Lazare Moreau (Lieutenant Adolphe et Sergent Oscar), Roger Pautet (Sergent Vincent), tous sous-officiers de carrière de Millay, se rangèrent aux côtés du Lieutenant Armand et de M. Pinet pour former avec M. Henri Thomas, employé S. N. C. F., de Luzy, une petite équipe de sabotage qui causa le 3 octobre, le déraillement d'un train de permissionnaires aux Ardillys [2].

Un attentat semblable, séparé du premier par diverses opérations, (dont l'explosion d'un train de munitions à Chagny provoquée le 27 octobre par une bombe incendiaire), occasionna des dégâts très importants et tua ou blessa de nombreux soldats.

Un troisième déraillement important se produisit le 21 novembre, mais cette fois le train de permissionnaires fut manqué. Un train de marchandises fut endommagé à sa place.

Pistés par la Gestapo, MM. Lazare Moreau et Pautet allèrent l'un à Nevers, l'autre à Montchanin, pour y entreprendre la formation de nouvelles équipes. En janvier 1944, le Lieutenant Armand, découvert à son tour, se rendit

[2] La ligne Nevers-Chagny est une artère ferroviaire vitale reliant le Centre aux lignes de l'Est.

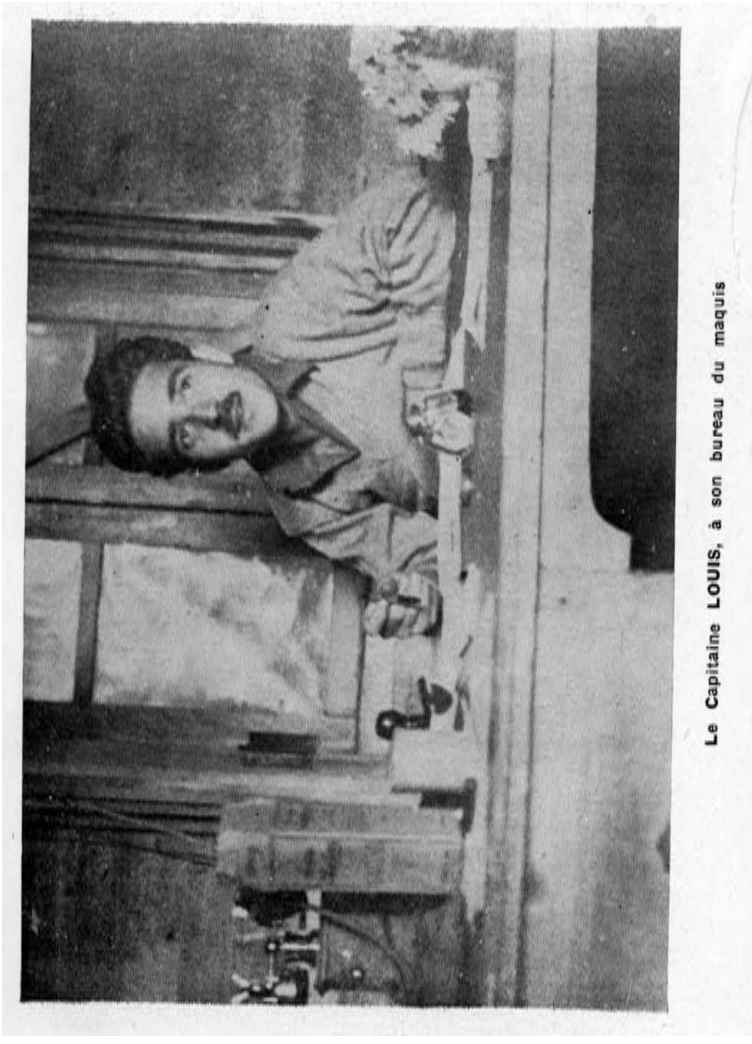
à Montbéliard pour y rester. Le Capitaine Louis, du War Office, parachuté le 22 décembre précédent dans cette région et conduit à Luzy six jours plus tard, lui succéda. Il tenta d'obtenir des parachutages d'armes. Le premier, annoncé le 11 février, ne put être réceptionné par suite d'une chute de neige. Il fallut attendre le message « Le Mimosa va fleurir » de fin mars. Le lancement des containers eut lieu aux environs de Millay. D'autres armes turent parachutées le 1er juin sur Cuzy, en Saône-et-Loire, aux limites du Morvan (« Employez tous le schampoing Marcel ») et le 2 juin à Millas (« Denise a de jolis mollets »).

Tout le matériel qui fut apporté par les appareils alliés permit d'armer les quinze cents hommes du Maquis Louis, les douze cents hommes du Maquis Piétro, d'Uchon et tous les groupes villageois de Luzy, Avrée, Chiddes, Glux, Larochemillay, Petiton, Poil, Saint-Honoré, Sémelay, Villapourçon. Sanglier, etc... comprenant chacun quatorze hommes.

Entre temps, le Capitaine Louis [3], parti en mission à Toulouse, revint avec le Lieutenant Baptiste, officier-radio descendu dans l'Ariège [4] qui fut caché à Millay chez M. Deschiennes. M. Berthin, géomètre à Luzy — Lieutenant Léon — assura avec le Capitaine la reconnaissance des terrains aptes aux parachutages et des emplacements possibles du futur maquis.

[3] De son vrai nom Paul Sarrette, né à Nice en 1920, descendant des ducs Pozzo di Borgo par sa mère. Emprisonné par les Allemands à Clermont-Ferrand, il s'évada avec la complicité du commissaire de police et passa en Angleterre où il s'engagea dans l'armée britannique ; il fut alors volontaire pour organiser la Résistance en France à laquelle il avait participé à Lyon et à Toulouse.

[4] De son vrai nom Mackensie Kenneth, attaché d'ambassade, de mère tourangelle.



Le Capitaine **LOUIS**, à son bureau du maquis

Dès l'audition des messages de la préparation du débarquement le 1er juin (« N'oubliez pas l'anneau d'argent — L'envers de la médaille est toujours blanc »), un noyau de douze hommes prit les bois à Poil (La Croix de Meux). Le débarquement lui-même fut annoncé le surlendemain [5]. Le Lieutenant Edouard (Georges Desbaux), du groupe de M. Gressin (Libération-Nord), se mit alors en contact avec les officiers du camp qui fut transféré le 22 aux Fréchots (commune de Larochemillay).

Une équipe de sabotage fut reconstituée par M. Pinet parmi le personnel de la S. N. C. F. avec MM. Victor L. B., René Sezard et Jean Desbrosses, et soutenue par les « villageois » de Luzy.

À vrai dire, les destructions des trains allemands par bombes à retardement n'avaient guère cessé, mais à partir de la montée au maquis, elles s'intensifièrent. De mai à août, toutes les opérations envisagées furent conduites à bonne fin et il n'y eut jamais de blessé grave parmi les cheminots. M. Pinet prêta son concours aux groupes de Saone-et-Loire « Prince Christian » et « Piétro ».

Durant toute cette période, le camp recruta de nombreux éléments. Il eut un actif auxiliaire en la personne de M. l'Abbé Bonin car les contingents vinrent, non seulement de la Nièvre et de la Saône-et-Loire [6], mais aussi de l'Allier, de la Côte d'Or du Nord et de Paris.

[5] « La tubéreuse viendra te chercher — Donald doit toujours veiller sur sa poupée ».

[6] De Bourbon-Lancy en particulier (lieutenant aviateur Cimetière et sous-lieutenant Rohmer)

À ses débuts, le Maquis des Fréchots ne comptait que quarante trois hommes. Son essor fut rapide, et les baraques du camp de jeunesse de Larochemillay, ne suffirent pas à héberger tous les effectifs qui s'établirent dans divers villages de cette commune (Les Grands-Bois ; le Haut de l'Arche ; Mesles ; Sorrey) à Chiddes (Le Tillot) , Millay (Lavault), et Villapourçon (Le Bouche, Le Foudon). Plus de deux cents gendarmes de la Saône-et-Loire, de l'Yonne et du Doubs, sous les ordres du Capitaine Coffin, rallièrent également le Maquis Louis.

L'électricité fut installée et le téléphone branché sur les P. T. T. de Luzy par M. Louis Lauroy, l'un des animateurs de la résistance dans cette ville. Le garage fut confié à M. Passard, mécanicien, chez lequel la plupart des officiers avaient été hébergés en 1943. Il cacha une partie des armes du groupe et ravitailla les maquis jurassiens en saucissons « clandestins ».

Le Docteur Bondoux, de Château-Chinon, assura le service sanitaire. Un hôpital doté de cinquante lits fut plus tard monté au Château de Champlevrier à Chiddes, par le Docteur Sauter, d'Autun. Enfin, M. l'Abbé Bonin (Abbé « Canne ») fut l'aumônier du camp dont l'organisation était parfaite à tous points de vue.

Et ici, comme ailleurs, chaque homme touchait une solde variable selon qu'il était célibataire ou marié. A titre indicatif, toutes les dépenses (paye, vivres, matériel, médicaments, secours) n'atteignirent pas la somme de cinq millions.

L'entraînement[7] et les opérations se poursuivirent

[7] Un terrain de tir avait été aménagé au Mont-Beuvray.

simultanément. Les principales embuscades eurent lieu, le 31 juillet à Sainte-Péreuse, sur la route de Nevers où les Allemands eurent trente morts, et le 1er août à Châtin, où le Capitaine Louis sortit indemne d'une très fâcheuse situation.

Sur sa demande, un déraillement fut effectué le 7 aux Avenières, près de Lazy, pour forcer l'ennemi à amener au relevage la grue de Vierzon qui se trouvait être la dernière en service dans le sud et le centre de la France.

Arrivée le 10, la grue, gardée par des Allemands et des Français fut détruite tôt dans la matinée par les équipes de M. Pinet et une section du maquis. Les soldats de la Wehrmacht, profitant d'un brouillard intense, se dérobèrent en abandonnant deux prisonniers, un mort et trois blessés. L'après-midi, vers quatorze heures, ils arrêtèrent M. Pinet qui fut toutefois relâché en fin de journée.

Le lendemain Larochemillay était attaqué par une centaine d'hommes qui furent accrochés par le groupe villageois. Ils mirent le feu à la ferme de Mme veuve Berger, au Champ Philipon, entre le bourg et Millay, au voisinage de la montagne de la Breusseille (502 m.) [8].

Au Châlet, le maquisard Jean Augis se distingua au cours des engagements qui suivirent contre les véhicules de la colonne, dont un autocar sur lequel les Boches avaient fait monter plusieurs civils pour se couvrir. Repoussés, ils se retirèrent à temps pour ne pas être encerclés, avec un

[8] L'habitation et les récoltes engrangées furent détruites d'une part, à l'aide de grenades incendiaires et, d'autre part, au moyen d'allumettes.

MACKENZIE KENNETH

minimum de cinq tués et quatre blessés. Trois Français furent tués : Marc Bohin, Roger Chanté et Jean Giléon.

Le groupe du Lieutenant Marquart, du camp Socrate qui cantonnait dans les bois de Pierrefitte à Poil, coopéra à la défense de Larochemillay où cinq cents Allemands revinrent afin de brûler le pays, mais s'en retournèrent sans avoir pu exécuter leur projet.

M. Pinet, ayant reçu l'ordre de déblayer la ligne de Chagny, alerta le Capitaine Louis qui fit sauter, le 19 août, le pont d'Avrée, coupant ainsi définitivement les voies rendues inutilisables. Dans la nuit du 18 au 19, un convoi routier perdit soixante morts à La Goulette.

Le 23, une prise d'armes se déroula pour fêter la libération de la capitale. Le 31, deux nouveaux officiers britanniques furent parachutés au camp, dont l'un prit la direction du minage qui fut opéré dans la région de Luzy (route de Château-Chinon et de Saint-Honoré), afin de barrer les routes de pénétration du Morvan aux Allemands remontant du Midi, auxquels ne s'offrit plus, comme chemin de retraite, que la N. 73 (Luzy-Autun-Beaune) pilonnée par l'aviation alliée dont l'intervention fut due au Capitaine Baptiste.

Aux alentours, les barrages achevèrent la décomposition des troupes. Deux mille litres d'essence furent récupérés à Larochemillay.

Le 7 septembre, quatre-vingts fusiliers-marins du groupe « Vichy » assaillirent les Boches stationnant à Luzy. Ils luttèrent durant trois heures contre douze cents hommes et eurent dix tués [9].

[9] Six blessés furent exterminés.

Le 8, sept prisonniers furent faits près de la gare de la ville, ce qui permit d'armer un groupe de F. T. P. de magnifiques Mausers 1943. Le même jour, Millay et Sémelay furent occupés. Le 10, Luzy fêta à son tour la fin de la domination allemande. Pourtant le fol enthousiasme qui régnait était assombri par la mort du Capitaine Louis et de six de ses compagnons [10] tous tués à Chiddes par l'explosion d'un mortier récemment parachuté.

[10] Lieutenant Louis Trystram ; gendarme Bernard Gueudet ; brigadier-chef Jacques Piacentini, soldats Jean Gobin, Lucien Picaud et Maurice Rousseau.

MAQUIS MAURICE

Le Maquis Maurice, ou Maquis de Saint-Prix, fut fondé par M. Louis Le Berger, Capitaine d'active, démobilisé le 27 novembre 1942 et reclassé comme Ingénieur des Eaux et Forêts à l'Inspection d'Autun en mai 1943.

S'étant affilié au groupe de résistance formé par M. Léon Magnard, Inspecteur des Eaux et Forêts, qui fut, quelques mois plus tard, victime de la Gestapo, le Capitaine Le Berger camoufla les réfractaires du S. T. O. dans divers chantiers. Il récupéra et rangea, dans des maisons forestières (aux Renaudiots, aux Echards) et au Château de Sommant, du matériel ayant été la propriété de l'ancien Commissariat au Chômage et alloué aux Eaux et Forêts.

Puis ce fut la liaison avec le jeune Rœrich, dit Mario, chimiste aux Thélots, commune de Saint-Forgeot, chef de l'A. S. d Autun, en compagnie duquel il prépara la mise sur pied d'un camp en parcourant la région morvandelle « pour entreprendre une délimitation générale de la Forêt d'Anost et inspecter les chantiers ». Motifs qui ne pouvaient évidemment pas attirer de méfiance.

Le 4 août 1944, le Capitaine Maurice vint au P. C. Benoy. Après une entrevue avec le chef des F. F. I. Férent, le Chef canadien Michel et le Capitaine Georges, il fut convenu qu'un bataillon serait constitué dans les environs d Autun afin d'augmenter la pression contre l'ennemi et le harcèlement de ses communications.

Il fallut, en attendant mieux, se contenter d'un assez piètre armement. Quatorze mitraillettes, deux fusils-mitrailleurs, une cinquantaine de grenades furent seulement emportés. Deux voitures partirent donc du Château de Volsin — à l'est du bois du Grand Baronnet — , emmenant les Capitaines Maurice et Georges, ainsi que quatre hommes dont « Mario ».

Malgré la rencontre de Russes Blancs à Saint-Vallier, le trajet s'accomplit sans incident jusqu'à Saint-Prix, par Montceau et Montchanin-les-Mines, Le Creusot, où I'un des véhicules, en panne, fut remplacé par une camionnette des P. T. T. réquisitionnée, Saint-Sernin-du-Bois, Autun et La Selle.

Les voitures, remontant la sombre vallée de la Canche, s'arrêtèrent à la Maison Forestière de La Croisette. Délestées de leur chargement, elles repartirent vers Marizy.

Le lendemain, le matériel fut transporté plus avant dans la forêt, à la Maison abandonnée de la

Goulette, nichée à sept cents mètres d'altitude, au cœur du Massif du Bois du Roi, près de la Source de la Canche, dans une contrée qui, par sa rudesse, rappelle certaines montagnes auvergnates et la beauté de la Haute Creuse. A l'abri d'une pareille barrière boisée, le maquis serait inattaquable [1].

[1] De là la route grimpe a plus de 885 mètres avant d'atteindre le sommet

Dans la quinzaine qui suivit, celui ci commença a se renforcer en recevant, notamment, des scouts d'Autun, envoyés par M. I'Abbé Trinquet (Zouave pontifical) et un groupe commandé par le Lieutenant Gallard (Echavidre).

Bientôt le camp compta cent cinquante hommes et entra en contact d'un côté, avec le Maquis Louis ; et de l'autre avec le Maquis Socrate. Un centre de transmissions occupa successivement le Château Quioc, à Saint-Prix, puis le Château des Airelles, à la Grande Verrière. Le camp avait le champ libre pour les opérations entre Glux et Autun.

Mais, si la bonne volonté ne faisait pas défaut l'armement restait toujours aussi rudimentaire malgré la venue du Lieutenant parachutiste Hache et u radio américain Bacik qui demandait avec insistance l'envoi urgent de matériel.

Et ce fut la nouvelle désespérante du 27 août :
La mort du Capitaine Georges et de Mario. Le matin, M. l'Abbé Trinquet était venu d'Autun pour célébrer la messe au camp. Au début de l'après-midi, il était reparti avec eux en automobile, pour Anost, lorsqu'arrivés, vers quinze heures trente, sur la route N. 73, ils étaient tombés, quelques centaines de mètres plus loin, dans une embuscade ennemie, près du village de Pommoy. Mario avait été tué sur le coup, et le Capitaine Georges achevé d'une balle dans la nuque.

Seul M. l'Abbé Trinquet s'en était tiré, mais non sain et sauf. S'étant esquivé de son mieux en essayant de gagner, en rampant, la route du Pommoy à Roussillon, il avait été suivi dans sa retraite par le tir des Allemands et, alors qu'il allait atteindre cette route et s'échapper à leur vue, il avait été grièvement blessé au bras droit. Fous de rage, les soldats

du Folin.

s'étaient approchés de lui, en criant: « Kapout ! Terroriste ! » Il lui avait fallu, dans un sursaut d'énergie, sous la menace des armes braquées sur lui, fournir des preuves devant les convaincre que leur opinion était erronée. Grâce à Dieu, il y avait réussi en déclarant que fatigué au cours d'une promenade, il était monté dans la première voiture rencontrée qui aurait aussi bien pu être allemande... »

Pansé et emmené par les Allemands à Autun, M. l'Abbé Trinquet échappa à la fois au trépas et aux griffes de la Gestapo qui se proposait, à son rétablissement, de le questionner plus en détail. Cependant il dut être amputé de son bras.

Le corps de Mario, recueilli par les maquisards du Capitaine Socrate, fut inhumé à Anost. Celui du Capitaine Georges, ramené à la Goulette, fut enterré à vingt et une heures dans une tristesse générale.

Le camp Maurice, privé de deux de ses chefs, n'en continua pas moins à poursuivre son organisation afin de faire payer chèrement la victoire ennemie. Le 3 septembre, un parachutage fut signalé aux Quatre-Vents, (près du village de Laizy-sur-Arroux), par deux hommes qui devaient ramener deux camarades pendus dans ce lieu.

Magnifique aubaine. Un camion fut envoyé sur-le-champ pour prendre les containers. Au retour, les Allemands l'arrêtèrent à Saint-Léger-sous-Beuvray, mais il parvint à passer, car quelques hommes du groupe Marquart entrèrent en scène, ainsi que cinq avions alliés. MM. Protin, instituteur, et Develay, de Saint-Léger, furent hélas, tués au cours du combat [2].

[2] L'adjudant Marquart (cf. Maquis Socrate), attaqua l'après-midi un second convoi avec quelques Civils de Saint-Léger.

Le 8 septembre, le Bataillon de l'Autunois, enrichi de six jeeps parachutées, participa à la libération d'Autun en liaison avec le 2e Dragons de l'Armée du Général de Lattre, dont le fils fut grièvement blessé, et d'autres unités F. F. I. venues en partie du Lot [3].

[3] C'est d'Autun que des reconnaissances blindées furent poussées sur Saulieu, Corbigny et Château Chinon. — Consulter l'ouvrage de Paul Cazin : La Bataille d'Autun.

MAQUIS ROLAND
(Maquis de Donzy)

Un petit village berrichon, Marseilles-les-Aubigny, à deux pas de la Nièvre, a vu naître, en 1924, celui qui fut l'un des premiers maquisards de France, sinon le premier : Roland Champenier dont la vie brève a été bien remplie au service de la France. Intelligent, simple et modeste, ses qualités d'organisateur lui valurent le mérite d'être le chef des F. T. P. du Cher, puis de la Nièvre. D'une nature généreuse et non partisane, il sut s'assurer la confiance et le dévouement de tous ceux qui n'aspiraient qu'à la lutte libératrice. Les F. T. P. comptèrent ainsi dans leurs rangs le Marquis Denys de Champeaux (Colonel, dit « Commandant Biard »).

Étudiant à Vierzon et désireux d'entrer à l'Ecole Bréguet, Roland Champenier suspendit ses études pour se consacrer tout entier à la résistance. En 1940, il avait déjà aidé de nombreux prisonniers à s'évader du camp de Fourchambault en leur faisant traverser la Loire en barque, puis passer les barbelés de la ligne de démarcation.

À partir de 1941, il commença le rassemblement des F. T. P. de son département et enrôla, dans ses groupes, les

réfractaires au service du travail obligatoire, fondant, en novembre 1942, le maquis de La Guerche-sur-l'Aubois. Le 16 mai 1943, accompagné de René Melnich et Max Thenon, il libéra, en gare de Nérondes, l'un de ses camarades emmené à Bourges. La police et les Allemands recherchèrent alors Roland qui dut se camoufler a Saint-Léger-le-Petit.

Du Cher, il vint dans la Nièvre ; ses chefs l'ayant choisi pour y faire aussi œuvre utile. Son esprit alerte, sa vigueur sportive le servirent excellemment.

Pendant toute cette année 1943, les équipes F. T. P., de La Charité (Commandant Genet), Sauvigny-les-Bois (Petit) et Imphy (Telly), s'attaquèrent aux trains de permissionnaires. En quelques mois, deux de ces équipes provoquèrent dix-huit déraillements. La ligne de Paris fut souvent coupée dans le secteur Pouilly-La Charité (à Tracy-Sancerre, Mesves-Bulcy, etc..) ; celle de Chagny, à Imphy et Béard; enfin celle de Moulins, à Gimouille.

Afin de gêner la marche des usines utiles à l'ennemi (Société de Constructions Aéronautiques du Centre, à Fourchambault), plusieurs pylônes électriques furent sabotés dans la région.

Le 5 novembre, Roland délivra six F. T. P. arrêtés en octobre par le Service de Répression des Menées Anti-Nationales. En traitement à l'hôpital général de Nevers après un long martyre à l'Ecole Normale, — martyre odieux, car avec écœurement et tristesse, il faut reconnaître que ses auteurs furent des Français qui se firent les complices des Allemands —, ces F. T. P. : Henri Bussières, Commandant Genet, Georges Leblond, Marchand, Marie et Raveau, ayant pu faire parvenir à leurs amis des renseignements sur l'endroit précis où ils se trouvaient, recouvrirent une liberté qu'ils n'osaient plus guère

COMMANDANT
ROLAND

espérer. Avec sa mitraillette, Roland s'avança à la tête du petit groupe qu'il avait préparé avec Wasyck et Véreaux. Quelques minutes suffirent pour réaliser un enlèvement aventureux et hardi dont la réussite fut proclamée par la B. B. C. et Radio-Moscou.

Ce succès se renouvela le 4 mars 1944. Cette fois, ce fut Roger Beauger qui fut tiré de l'hôpital. Coiffeur parisien venu dans la capitale nivernaise en 1941, il avait mis à profit son séjour, comme employé aux usines Thomson-Houston, pour saboter les fusées d'obus dans une proportion de 40 %, puis s'était joint au Commandant Genet et a Roland. Le 13 octobre 1943, tombé entre les mains des policiers du S. R. M. A. N. qui connaissaient son activité, Roger Beauger fut épouvantablement torturé. On ne lui épargna pas les coups de nerf de bœuf et de poing dans le ventre « pour le remettre de sa maladie de foie ». Malgré d'horribles menaces proférées contre sa femme et ses enfants, il ne parla point, sauvant ainsi bien des patriotes de la rafle et du poteau d'exécution.

* * *

Au début de l'été 1944, deux principaux maquis F. T. P. — ceux de la Forêt de Donzy et de Balleray (Ariaux) — furent accrochés par la Wehrmacht. Sans contredit, la bataille de Donzy fut la plus sanglante pour l'ennemi puisqu'elle lui coûta cent soixante-quatorze morts.

Le Maquis de Donzy était le siège du P. C. des F. T. P. de la Nièvre [1]. Replié de quelques kilomètres, depuis le 27 juin, à la suite d'un engagement avec une voiture d'officiers de la Gestapo, il s'étendait près du village de Couthion et était fort

[1] M. Millot, d'Alligny-Cosne, participa à son organisation. Responsable régional du Front National il fut chargé du développement des Milices Patriotiques dans les cantons de Cosne, Donzy et SaintAmand-en-Puisaye.

de près de deux cents hommes. Peu de chose comparativement aux trois mille Allemands qui l'assaillirent le 1er juillet.

Durant les trois premières heures de la mise en place de ses forces, l'ennemi ne devina pas que les lieux qu'il cernait avaient été récemment évacués. Il se rendit seulement compte de son erreur lorsque deux de ses soldats, en motocyclette, essuyèrent le feu de l'un des postes de garde F. T.P.

Couthion fut alors rapidement occupé par une demi-douzaine de tanks précédant l'infanterie. En conséquence, le Commandant décida de décrocher et de percer vers Bondieuse. Une reconnaissance, pas assez poussée en profondeur, fit croire que ce village n'était pas contrôlé par les Boches, tandis que ceux-ci s'y trouvaient bel et bien.

Cette méprise causa la mort de plusieurs partisans, dont le père du Commandant, « Capiche ». Roland apprit la terrible nouvelle avec stoïcisme et, raffermissant son courage, tua un Allemand grimpé dans un arbre.

La lutte se poursuivit jusqu'au soir, plus âpre en direction de Cessy-les Bois, pour donner un coup de bélier dans les lignes adverses et tout culbuter. La majorité des F. T. P. qui avaient douze morts et cinq blessés, se retira ensuite vers Prémery, tandis qu'une partie se dirigeait sur Entrains. E

Le Commandant Roland, qui devait être tué plus tard à Belfort, après avoir refusé les galons de Lieutenant-Colonel, fut, avec ses camarades, partisan de mainte autre victoire, mais celle-ci demeurera la plus glorieuse. Treize personnes de Donzy et de Sainte-Colombes furent, hélas, torturées et fusillées en représailles.

Ce sont : pour Donzy : Louis Couard, 36 ans, père de

huit enfants ; Paul Lemaire, 29 ans ; Pierre Lemaître, 26 ans ; Lucien Maillard, 24 ans et Jacques Michot, 17 ans, assassinés dans la Forêt d'Avains, commune de Châteauneuf-Val-de-Bargis ; Marcel Louis, 21 ans, et Georges Morère, 26 ans ; pour Sainte-Colombe: Eugène Bardin, 44 ans et sa femme, 41 ans, décédée à l'hôpital de Cosne — leur ferme de la Galonnerie fut brûlée comme le hameau de Couthion ; Maurice Coillac, 22 ans ; Marcel et René Poursin, 36 et 26 ans, et Eugène Lebègue, 39 ans, rattrapés dans leur fuite.

MAQUIS SOCRATE

C'est avec un profond regret que tous ceux qui appartinrent au Maquis Socrate évoquent le souvenir de leur bon Capitaine Georges Leyton, car s'il y eut des résistants de la onzième heure, ce ne fut certes pas lui.

Engagé à dix-neuf ans pour faire sa carrière dans I'Armée, il était Sous-Lieutenant en 1940. Après la débâcle, il choisit un poste de garde-forestier à Saint-Benin-des-Bois (canton de Saint-Saulge) et participa à divers sabotages. En 1943, au retour d'un voyage en Haute-Savoie où la Résistance s'était déjà solidement implantée, il créa son premier maquis à Saint-Benin même. Le camp Socrate était né. Harcelé à différentes reprises et d'une façon particulièrement violente à Mauboux (Commune de Saint-Sulpice), il dut être transféré en Morvan. Les trente hommes qui le composaient y arrivèrent dans la nuit du 30 avril au 1er mai 1944.

Retirés dans le massif accidenté et quasi isolé de la forêt de Montarnu, ils pouvaient se croire enfin en sécurité. Or, un milicien d'Arleuf s'empressa de signaler leur venue à la Kommandantur de Château Chinon, et, emmenant deux Feldgendarmes dans son automobile, il les pilota vers les F. F. I. Mais la promenade tourna mal. L'un des policiers fut

capturé et exécuté, et le second blessé à la tête.

Le lendemain matin, les Allemands dépêchèrent un camion et sept voitures sur le théâtre du combat. Les maquisards se trouvaient alors presque tous à Préperny. Six seulement d'entre eux étaient restés dans une cabane élevée au lieudit « Les Prés Moreau ». Le Capitaine Socrate était du nombre. Avec trois de ses compagnons, il eut le temps de s'enfuir, tandis que les deux autres [1] étaient massacrés après avoir lutté jusqu'à leur dernière cartouche, et que les six bûcherons, qui leur avaient offert leur abri, étaient menacés d'être fusillés.

Résigné à accomplir une étape supplémentaire pour dérouter les attaquants, le groupe du Capitaine Socrate reprit sa marche et s'arrêta dans le Bois des Corvées qu'il abandonna bientôt pour gagner un coin plus solitaire, sur les conseils de M. Marcel Gey, exploitant forestier et entrepreneur de transports de la commune d'Anost. Cet excellent homme, qui ravitailla quotidiennement le maquis en cette période critique, et lui amena des recrues, devait être perfidement dénoncé à la Gestapo de Chalon, par deux traîtres, dont le promoteur de la tuerie de Montaron [2].

En effet, le soir du 5 juin, M. Gey rentrait à son domicile, à Bussy, lorsque cinq miliciens, en civil, l'accostèrent pour lui demander de « remorquer leur voiture en panne », en fait, pour le livrer aux Allemands qui les accompagnaient. Longuement torturé ; il fut abattu le 6 juin vers cinq heures trente, près de

[1] Hanat, né au Canada et Couture, de Crux-la-Ville.

[2] Le 10 juillet 1944, le maquis de Montaron, où cet indicateur s'était rendu après avoir déserté le camp Socrate, fut attaqué par 800 Allemands. Les F.F.I., complètement surpris. eurent plus de vingt tués ou fusillés parmi lesquels leur chef, le lieutenant Antoine Lacharme et ses deux fils.

Saint-Hilaire-en-Morvan.

La mort de ce patriote, âgé de quarante-quatre ans, consacrait les exploits des collaborateurs qui. trois semaines plus tôt, avaient fait arrêter une quinzaine de personnes d'Anost y compris Mme Le Berger, femme du Capitaine Maurice [3].

La série des meurtres et des pillages provoqués, en premier lieu, par les complices de l'ennemi, allait desormais s'accroître.

Ainsi, le 11 juin, au cours d'une opération contre le maquis réinstallé en Reinache, après un séjour vers Ménessaire, la Wehrmacht pilla Lavault-de-Frétoy et rassembla une vingtaine d'otages, hommes, femmes et enfants sous le prétexte que des coups de feu avaient été tirés de l'une des maisons Quatre jeunes gens : Maurice Bourdelot, 25 ans, Henri Camous, 21 ans ; Philippe Devoucoux, 20 ans ; et « Marcel Bertrand », 23 ans, réfractaire de la région parisienne furent déportés à cette occasion.

Un mois plus tard, du 12 au 15 juin, de forts détachements allemands et russes, avec leurs auxiliaires miliciens, voulurent briser la ceinture défensive du camp Socrate. Ils s'y cassèrent

[3] Elles furent incarcérées à Chalon-sur-Saône, puis expediées à Compiègne et libérées le 31 août à Péronne par l'armée américaine, sauf MM. André Baroin. plâtrier, 52 ans ; Georges Bourdelet, 66 ans ; Henri Dessertenne, cultivateur, 48 ans et Jean-Marié Pasquelin, forgeron, 54 ans, tous déportés en Allemagne. Seuls Mme Le Berger et M. Théophile Pasquelin furent relâchés au bout de quelque temps.
Avant leur départ d'Anost, les Boches interrogèrent et battirent les prisonniers dans la salle à manger de l'hôtel de M. Louis Guyard, inculpé d'avoir hébergé des maquisards. « Pas toujours les terroristes chez vous, un peu la Gestapo », lui dit-on.

les reins. Les résultats qu'ils obtinrent furent minimes et leurs pertes sévères. Les F. F. I. coupèrent la route Arleuf - Anost et refoulèrent toutes les troupes avec l'aide des renforts envoyés notamment par le Capitaine Serge (Drouhin). Néanmoins, Radio-Vichy diffusa une « information » suivant laquelle un maquis du Haut-Morvan avait été complétement exterminé dans la Forêt d'Anost.

Cependant, si les maquisards s'étaient assez facilement tirés d'un mauvais pas, de douloureux événements, attestés par quatre maisons brûlées, avaient attristé la commune qui comptait trois victimes : une jeune fille de l'Assistance âgée de 16 ans, et deux jeunes gens de 17 et 18 ans : François Basdevant [4] et André Feffer, élèves de la classe de Philosophie du Lycée Henri IV. Ces derniers furent soupçonnés, à tort, d'être des « terroristes », martyrisés comme tels et finalement achevés le 13 juillet à la Pommeraie, près de la Croix-de-Joux.

À ces noms faut-il ajouter celui de M. Albert Bigeard, 46 ans, secrétaire de Mairie, emprisonné à Chalon et ensuite expédié en Allemagne, pour avoir toléré l'apposition d'un papillon priant les habitants d'éviter de se grouper autour des véhicules de la Résistance ? Certainement hélas, car aucune nouvelle de son sort n'est parvenue à sa famille.

Après ces journées tragiques, le calme revint à Anost jusqu'au 27 juillet.

La veille, la 4e Section du Maquis Socrate, commandée par l'Adjudant-Chef Marquart, s'embusqua au Pommoy où

[4] Fils de M. Jules Basdevant, Vice-Président de la Cour de Justice Internationale, à La Haye.

elle tua ou blessa cinquante soldats faisant partie d'un convoi de camions, tout en ne déplorant elle-même qu'un mort — Corniaux, 18 ans, de Cussy-en-Morvan — et trois blessés dont l'Adjudant Marquart [5].

Cette affaire, semble-t-il, engagea la Wehrmacht à organiser un suprême assaut contre le camp. Celui-ci se révéla, une fois de plus, imprenable, malgré l'infiltration d'éléments conduits, à travers bois, par un traître, et le tir de mortiers et de canons. Les maquisards consolidèrent leurs positions de Rochemaçon, et, seul, le parc à voitures perdit quelques-unes de ses unités, d'ailleurs en mauvais état. Aussi, les 28 et 29 juillet, les Boches mirent-ils à sac le hameau de Bussy pour se consoler de leur échec.

Le 18 août, ils fusillèrent trois personnes d'Arleuf où plusieurs collaborateurs avaient été enlevés quelques jours auparavant par les F. F. I. : M. François Goujon, ex-prisonnier de guerre, âgé d'une quarantaine d'années, fut assassiné le premier, tandis que, se cachant dans un champ de pommes de terre, il se disposait à s'enfuir vers les Brenots. Puis M. François Boulle, 72 ans perdit la vie pour expier le crime de posséder un vieux revolver... qui appartenait peut-être bien à ses tortionnaires.

Le troisième cadavre fut, au Marault, celui d'un jeune homme de 22 ans, Robert Gantès. Comme un soldat s'apprêtait à le fouiller, il porta la main à une des poches de son pantalon afin de montrer qu'il ne s'y trouvait qu'une pierre à aiguiser. Ce geste incita l'Allemand — qui se crut probablement menacé — à lui tirer une rafale de mitraillette

[5] Ce sous-officier reçut 11 éclats de grenade et dut être hospitalisé à Cœuson.

sans autre forme de procès.

Pour clore la soirée, ses comparses incendièrent la maison de M. Girard, maire suspendu de ses fonctions par Vichy.

Ce même après-midi, le Capitaine Socrate, trouva, lui aussi, la mort sur la route nationale 78. Ayant récemment dispersé toutes ses unités, en les répartissant par secteurs, il venait de quitter son P. C. vers quatorze heures, pour inspecter des embuscades dans les bois de Montarnu, lorsqu'à la sortie de la Selle-en-Morvan, à trois cents mètres à peine du village, sa voiture rencontra des camions ennemis roulant en sens inverse.

L'auto stoppa à trente mètres de la colonne qui ouvrit aussitôt le feu sur ses trois occupants. Le chauffeur, M. Joseph Niel, se tira seul indemne de cette aventure imprévisible. Son chef, grièvement blessé, expira bientôt, et Henriette, l'infirmière qui était également avec lui, succomba à Ouroux en dépit des soins prodigués.

Socrate disparu, l'histoire du maquis, bouleversé par tant de secousses, était presque terminée. Nous n'en dirons donc pas davantage à son sujet, et nous estimons que la plus belle et la plus émouvante conclusion que l'on puisse donner à ce chapitre, tient toute entier dans le récit de l'agent de liaison Pierre Ferrari, de la classe 1943, actuellement préparateur en pharmacie, et réformé temporairement en janvier 1946 pour : Mutilation de la face par reliquats de fracture de la région angulaire droite et de la branche horizontale gauche du maxillaire inférieur.

GEORGES LEYTON (SOCRATE)

Déviation à gauche de la mandibule.
Défaut d'engrènement des dents.
Cœfficient de mastication inférieur à 40 %.

Ce récit, Pierre Ferrari l'a intitulé lui-même: « Chasse à l'homme ».

« 9 août 1944 — [6]. Ce matin, vers huit heures, par une pluie battante, je suis volontaire avec trois de mes camarades : Balafré (chef de groupe), Bombonne (caporal) et Roger, pour accomplir une mission de ravitaillement à Moulins-Engilbert.

« Nous partons. En chemin, nous rencontrons Marc (Dufour) chef de la 2e section cantonnée près de la nôtre et trois de ses hommes qui vont également à Moulins.

« Nous les retrouvons dans cette localité.

« Visites chez les commerçants, sabotage de matériel allemand, contrôle d'identité et midi est vite arrivé. Nous avons faim. Après un frugal repas pris dans un restaurant place du Marché, je reste seul de ma section à Moulins.

« Assis sur un petit banc près de la boutique d'un fruitier, je devise gaiement avec des braves gens da pays, quand, soudain, je vois apparaître deux cyclistes boches qui, armés de leurs fusils, se dirigent à pied vers le restaurant ou mes camarades de la 2e section {inissent de déjeuner.

« Ils vont être surpris... que faire ? Je n'ai alors qu'une

[6] La veille avait eu lieu l'embuscade de la Tour, à Dommartin (60 morts chez l'ennemi).

pensée: les prévenir du danger imminent.

« Sans réfléchir davantage, je tire mon pistolet de ma ceinture (un parabellum allemand), j'arme et fais feu sur l'ennemi.

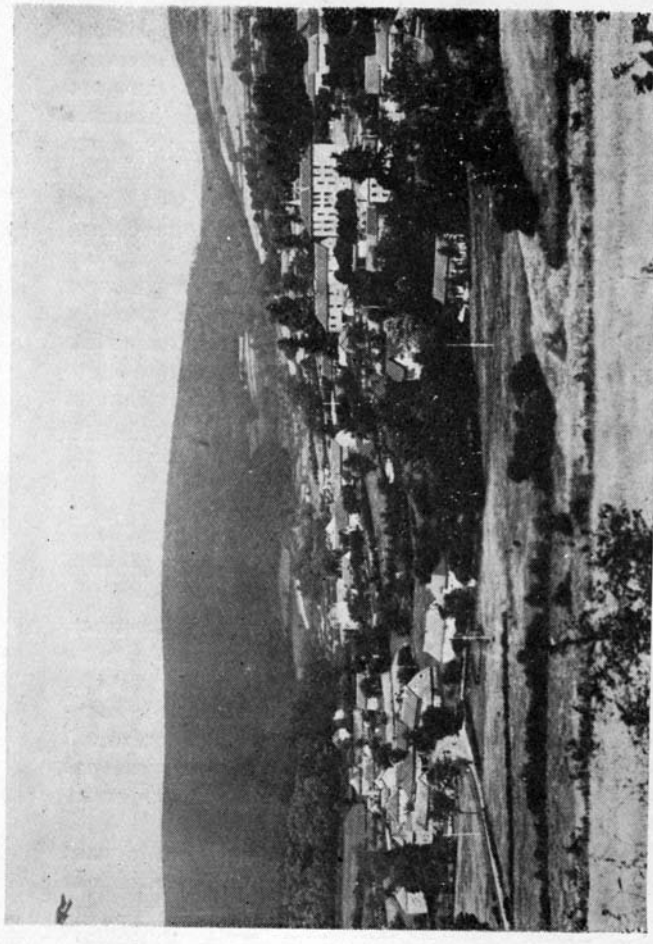
« Les Boches, saisis, abandonnent leur machines au milieu de la chaussée et battent en retraite précipitamment, mais se ressaisissant bientôt, prennent position aux abords du restaurant et commencent un tir croisé.

« Derrière un poste d'essence que le hasard a placé là, je tire encore quelques balles. Abri bien précaire en vérité. Je suis à peine à trente mètres de deux Mauser qui portent à deux kilomètres. Je n'ai guère d'illusions. Je dois tôt ou tard succomber.

« Tout à coup, je ressens à la face un choc d'une violence extrême. J'ai l'impression que ma tête éclate. Le sang inonde mon visage. Mes yeux se brouillent. Je vacille. Vais-je déjà tomber ? Une balle entrée dans l'oreille droite vient de ressortir par la joue gauche. Dans un sursaut, je me raidis, les doigts crispés sur la crosse du parabellum, j'appuie de nouveau sur la gâchette, une fois, deux fois, puis c'est fini, le chargeur est vide.

medium_anost.jpg

« La fusillade fait rage, les projectiles sifflent toujours à mes oreilles. Je tâte en vain mes poches, mon deuxième chargeur et mes balles en vrac sont restés dans mon blouson au café, ma grenade défensive pendue à ma ceinture a dû rouler dans le caniveau, je ne la retrouve plus.



VUE D'ANOST

Le maquis Socrate était situé sur l'autre versant de la montagne

(Photo des Et. Artistic.)

« Je n'ai qu'une issue, peut-être fatale, la fuite.

« Derrière moi, toutes les portes sont closes. Alors, sous un feu nourri, de toute la vitesse de mes jambes, je me mets à courir. Tournant brusquement à droite pour me dérober à la vue des Boches, j'avise une porte cochère. Je m'y engouffre tel un bolide. Une dame me fait en toute hâte monter dans son grenier, elle sort en refermant la porte à double tour. Je néglige la chaise-longue, l'oreiller et les pansements qu'elle a placés à ma disposition. Il me faut trouver une cachette plus sûre.

À deux mètres du sol, au-dessus de la porte, un plancher étroit. Une traction, un rétablissement et je suis en place. Pas pour longtemps... J'entends des éclats de voix dans la maison, des bruits de bottes dans l'escalier. Je ne peux m'y tromper. Les Boches m'ont suivi à la trace. Les pas se rapprochent. Je me sens perdu. Manœuvrant une dernière fois la culasse de mon revolver, je constate qu'il ne reste pas même une balle pour moi. La mort ne me fait pas peur, mais ce n'est pas sans un frisson que je repense aux tortures endurées par mes camarades martyrs.

« Dans un éclair, toute ma vie défile devant mes yeux; mon vieux papa déjà si éprouvé par tant de malheurs, maman Jeanne si bonne, ma chère petite Yvette, tous mes amis, toute ma jeunesse heureuse et insouciante.

« Non. je dois tout tenter. D'un bond, je suis en bas, deux fenêtres ouvertes s'offrent à ma vue. Je me précipite vers celle de droite, j'ai déjà un pied sur le rebord.

« Dans la rue, une figure bestiale sous un casque hideux, un boche m'ajuste. Le coup part, une balle passe. Ouf ! il m'a manqué. Les bandits, ils cernent l'immeuble. La porte est secouée brutalement. Courant vers l'autre fenêtre, je l'enjambe et me voilà sur le toit glissant. Un instant je perds l'équilibre. Je vois le trottoir se rapprocher avec une rapidité foudroyante. Un peu abasourdi, je m'y retrouve à quatre pattes. Rien de cassé. Mais le Boche me guette.

En une course désordonnée, mon pistolet maintenant inutile retenu à mon cou par un cordon de parachute, brinqueballant entre mes jambes, j'escalade clôtures, haies, murs de deux mètres avec une dextérité prodigieuse, pour atterrir dans un jardin, exténué et pantelant. Je me traîne dans un carré de betteraves qui me camoufleront un peu et là, plaqué au sol, mon visage baignant dans une mare de sang, crachant ma mâchoire par petits bouts, j'attends. Tout près les fusils-mitrailleurs crépitent. Des balles perdues viennent s'aplatir sur le mur d'en face. Il en sera ainsi pendant des heures.

« Ma blessure me fait maintenant terriblement souffrir, j'ai la gorge en feu. J'éprouve au poignet gauche une douleur aiguë. Il est certainement fêlé. Le droit me fait aussi très mal.

« Soudain, je tressaille, j'entends des pas dans le jardin. Je me plaque davantage. La terre rentre dans ma bouche. A un mètre de moi, quelqu'un marche. Je risque un oeil, prêt à toute éventualité.

Ce n'est qu'un brave homme qui passe sans me voir.

« À demi-inconscient, mon attente se prolonge jusqu'a

dix-huit heures. Le calme est revenu. Les Allemands seraient-ils partis ? Je n'ose espérer. Je suis inquiet du sort de mes camarades. Que sont-ils devenus ? Morts ?... Vivants ?...

« Au prix d'efforts surhumains où chaque geste, malgré moi, m'arrache un cri, je parviens à me relever. Tout maculé de sang, de sueur et de terre, les vêtements en loques, les cheveux hirsutes et englués, je me dirige en titubant vers la maison attenant au jardin. Amis ? Ennemis ?... Une jeune femme m'accueille en pleurant. Je suis sauvé.

« Mes quatre camarades le seront aussi »

Il y eut ainsi des milliers de Ferrari en France.

MAQUIS VERNEUIL

En août 1944, le Maquis Verneuil se cachait dans le nord des Monts du Morvan. Avant de commencer l'histoire de son épopée [1] depuis son installation aux Iles Ménéfrier, au sein des immenses forêts qui s'étendent de part et d'autre de la Cure et servirent de repaires idéaux à la Résistance, il nous faut dire quelle a été son origine.

Au début de l'année 1943, un jeune étudiant parisien, Jean Chapelle (de son nom de guerre Verneuil), partit dans l'Yonne pour y développer des groupes clandestins. Malheureusement, le 18 novembre marqua la première pierre noire dans les fondations des cadres, tous les chefs du canton d'Ancy-le-Franc, ayant été arrêtés par la Gestapo française dirigée par le trop fameux « Inspecteur » Bonny.

En décembre, le Commandant Verneuil fut nommé adjoint au Commandant de la Région P. 4 (ex. P. 3) comprenant Paris, l'Aube, la Nièvre et l'Yonne. En ce qui concerne l'Yonne, il

[1] Rattachée à celle du Mouvement Libération Nord.

s'attacha à coordonner les formations : « Bayard » (environs de Joigny), « Résistance » (Avallonnais, dirigée par M. l'Abbé Terraud), et « Tonnerrois », à la tête desquelles il plaça le Capitaine Aubin, chef de « Pour la France » (Auxerrois-Puisaye). En outre il assura continuellement les liaisons indispensables avec la capitale.

Le Commandant Verneuil s'acquitta si bien de sa tâche, que le 8 mars 1944, secondé par le Capitaine Laureillard, il fut désigné comme chef de l'Etat-Major régional du mouvement Libération, composé du Capitaine Poirier, pour l'Aube, du Colonel Roche, pour la Nièvre et du Capitaine Aubin, pour l'Yonne.

Fin mai, le Commandant Chollet fut nommé chef des F. F. I. de l'Yonne, et le Commandant Verneuil se vit attribuer la direction de la 3e Demi-Brigade de l'Yonne, constituée par les groupes de « Libération » qu'il entendait réunir au débarquement pour établir un fort centre de résistance bien organisé et plus capable de porter de rudes coups que des éléments dispersés.

La 3ème Demi-Brigade prit d'abord racine dans la Forêt d'Othe : ce fut le Maquis « Horteur », de Vaudevannes, près Chailley [2], où se trouvaient des membres des deux premiers maquis du mouvement créés en mars et avril dans l'Avallonnais et le Tonnerrois [3].

---

[2] Entre St-Florentin et Villeneuve-l'Archevêque.

[3] « Garnier » commandé par M. Monchanin, maire actuel d'Avallon, et « Aillot » d'Emile Ménecart, dit Wandhuyt.

Les Commandants **RECOUVREUR DE PONTAUBERT** et **VERNEUIL**

Le Commandant Chollet en passa l'inspection du 4 au 6 juin et se rendit également compte de l'organisation des services de liaison, de renseignements et de propagande à Ancy-le-Franc, Auxerre, Chablis, Cruzy-le-Châtel, Moulins-en-Tonnerrois, Noyers-sur-Serein, Tonnerre.

Aussitôt après cette visite, les vagues de l'ennemi — qui voulait avoir les coudées franches pour assurer la défense du front de Normandie sans craindre d'embûches dans son dos — déferlèrent sur les camps et faillirent en l'espace de trois semaines, amener une ruine complète des plans péniblement échafaudés.

Tour à tour harcelés, les maquis Garnier et Aillot se défendirent farouchement et, l'un des F. F. I., le Sergent Castor (Jean-Claude Christol) a recu la citation posthume suivante :

« Très jeune sous-officier à l'âme enthousiaste, chef de groupe franc au maquis depuis mars 1944. Le 18 juin 1944, pendant une attaque de nuit, près de Tonnerre, a couvert la retraite de ses camarades en dirigeant un feu intense sur l'assaillant et en lui infligeant de sérieuses pertes. Blessé grièvement sur son fusil-mitrailleur enrayé, a été torturé jusqu'à la mort par l'ennemi ».

« Je suis un soldat du Général de Gaulle », dit-il avant d'expirer, à ses bourreaux qui n'avaient que ce mot à la bouche : « Terroriste ».

Un autre de ses camarades fit sauter les munitions au moment où environ quinze S. S. entraient dans le baraquement

du camp, les tuant tous avec lui.

Le 23 juin, trois mille Allemands s'en prirent au groupe Horteur. L'avant-veille, le chef de la Gestapo de l'Yonne était arrivé inopinément à Vaudevannes pour y arrêter le Commandant Verneuil, ainsi que le Capitaine Edgar qui avaient juste eu le temps de s'enfuir et de gagner les bois [4]. Les maquisards s'étant concertés pour préparer un repli stratégique en Tonnerrois, avant le déclenchement de l'offensive boche, la journée du 22 avait été consacrée à charger sur les camions les stocks de munitions, d'explosifs, d'essence et de vivres rassemblés en vue des opérations futures.

Par un hasard malencontreux, le Capitaine Edgar (Laureillard), parti réquisitionner un véhicule avec ses hommes, ne put rentrer pour que l'évacuation s'effectuât à l'heure choisie, avant minuit.

En revenant, il dut se défendre à la grenade contre l'un des détachements de l'ennemi qui passait à l'attaque de la Forêt d'Othe avec blindés et canons.

Au cours des combats de la journée, qui tournèrent à l'avantage des Allemands, le Lieutenant Cormeau et deux autres maquisards furent tués. Le Capitaine Edgar obtint son salut en grimpant sur un arbre. Tout le matériel amassé fut détruit afin que la Wehrmacht ne s'en servit point.

Cette défaite aurait pu démoraliser le Commandant Verneuil. Les piliers de son œuvre étaient à rebâtir. Il s'y

[4] Le commandant Verneuil avait été déjà pris le 16 à Arces et torturé.

employa et le 24 juillet, six cents hommes de la 3e Demi-Brigade, prirent le chemin des Iles Ménéfrier pour se juxtaposer au camp Camille avec lequel l'unité d'action avait été mise au point deux semaines plus tôt.

Le 10 août, tous les anciens maquis de l'Yonne étaient soudés en un bloc de mille sept cents à mille huit cents hommes qui s'éleva finalement à deux mille quatre cents répartis en neufs compagnies :

* 1ère Compagnie, Corps francs, à Bousson-le-Bas, commune de Quarré-les-Tombes (ex-maquis Aillot, Cormeau, Horteur, Guyollot).

* 2e compagnie : Forêt au Duc.

* 3e Compagnie : à Courotte, commune de Marigny-l'Eglise (Nièvre).

* 4e Compagnie : à Mazignen (abandonné pour les Goths par le camp Camille après le téléscopage de deux avions alliés en plein ciel, le 18 juillet, lors d'un parachutage).

* 5e Compagnie : au Vieux-Dun, commune de Dun-les-Places (Nièvre).

* 6e Compagnie : à Crottefou, commune de Marigny (ex-maquis Garnier).

* 7e Compagnie : à la Chaume au Renard, commune de Marigny.

* P.C. et E.M. : aux Iles Ménéfrier, commune de Quarré-les-Tombes (Capitaine Laureillard — tué aux environs de Chablis le 15 août — ; Capitaine Lorrain ; Commandant Verneuil ; Commandant Camille Recouvreur, âgé de 71 ans, rengagé en 1939).

* * *

Le 3 août, le Régiment Verneuil coopéra à la défense du Camp Camille, ce qui lui valut les félicitations et les remerciements du Commandant Grandjean. Plusieurs embuscades dans la première quinzaine de ce mois sur la route N. 6 entre Avallon et Rouvray et notamment à Sainte-Magnance (quatorze tués) lui procurèrent un complément de motorisation. Des jeeps changèrent de mains et contribuèrent à d'efficaces sondages dans les dispositifs allemands.

LES ILES MENEFRIER
Inspection d'un détachement par le Colonel Hastings des S.A.S.

L'ennemi abandonna Avallon le 19 août, et le maquis Verneuil entra dans la ville. Afin de le protéger contre une éventuel retour offensif, trois barrages furent établis, l'un autour d'Avallon même et à Island-Pontaubert, contrôlant la route de Clamecy et les routes de Tonnerre-Montbard ; le

deuxième à dix kilomètres au sud-est d'Avallon, à Cussy-les-Forges, Saint-André-en-Terre-Plaine, Sainte-Magnance, Rouvray et Saint Léger-Vauban, commandant les routes d'Autun et de Semur-en-Auxois; le troisième, à quinze kilomètres au nord-ouest d'Avallon, à Nailly, au tunnel de Saint-Moré et à Précy-le-Sec, contrôlant les routes de Clamecy, Auxerre et Tonnerre.

Dans l'après-midi du 19, un Bataillon de Sécurité (Sicherheits Batallionen) remontant la vallée de la Cure depuis Vermenton, tenta de traverser le goulot de Saint-Moré. Des renforts du Maquis Camille permirent de contenir la poussée dans ce secteur. Neuf Allemands furent blessés. Les escarmouches persistèrent jusqu'au 22, date à laquelle la Wehrmacht renonça à percer.

Dans les parages de Cussy-les-Forges, des troupes de l'Afrika Corps montrèrent encore plus de ténacité et de nervosité, mais du 22 au 25, divers combats meurtriers éteignirent peu à peu leur flamme et tournèrent à leur désavantage.

Sur la route de Clamecy, utilisée par les unités de la 1ère Armée Allemands se repliant des Basses-Pyrénées, les engagements furent plus dangereux et plus cruels pour les maquisards entre Vézelay et Pontaubert.

Après de beaux coups de maître, du 20 au 22 août, le Régiment perdit, le 24, deux de ses meilleurs chefs : le Sergent Monin, qui, toujours volontaire, arrêta seul une colonne avec son F. M. et fut massacré ; et le Lieutenant Wandhuit,

des Brigades Internationales, qui fut tué en effectuant une reconnaissance sur Vézelay: « Adoré de ses hommes pour sa bonté, il a été pour la 3e Brigade de l'Yonne, un exemple exceptionnel de ce que peut être un chef » [5].

La fièvre d'Avallon devant le P.C. Verneuil lors de la contre attaque allemande.

Sept gendarmes : le Lieutenant Villatoux, commandant la section d'Avallon, le Maréchal des Logis Jolivot, de la Brigade de Châtel-Censoir et les soldats Clerc, Louan, Mollier, Perret et Soutif, furent également le même jour les victimes des Allemands.

La fièvre d'Avallon devant le P.C. Verneuil lors de la contre attaque allemande

Alors que vers vingt heures quarante-cinq, ils procédaient à une autre reconnaissance, plusieurs chars surgirent

[5] Citation à l'ordre de l'Armée.

brusquement dans un virage. Surpris. les hommes du Lieutenant Villatoux se défendirent sans pouvoir battre en retraite. Leurs corps furent retrouvés couverts de blessures et dépouillés de deux montres-bracelets.

* * *

Grâce à l'action permanente du maquis, les colonnes ennemies n'entrèrent pas dans le centre d'Avallon. Elles s'écoulèrent par la route de Tonnerre.

Presque en même temps, Auxerre fut libéré et le Commandant Verneuil y pénétra le premier. De plus une dixième compagnie, mobile, née dans le Tonnerrois, sous l'impulsion du Lieutenant Biessy, opérant du Château de Maulnes, au nord de Cruzy-le-Châtel, délivra Tonnerre le 30 août concurremment avec les 1ère et 2e Compagnies et des formations F. T. P.

Un vaste mouvement tournant tendant à prendre dans une souricière les derniers éléments allemands se trouvant dans le sud-est de l'Yonne et le nord de la Côte-d'Or, fut alors amorcé pour éclaircir la situation trouble de cette région et affranchir de l'occupation toutes ses principales villes. Le Régiment Verneuil établit en somme un front avancé entre l'Armée de Normandie et celle du Midi.

Ancy-le-Franc, Nuits-sous-Ravière, Aisy, Montbard, Semur-en-Auxois, Les Laumes, Vitteaux, etc., furent autant de jalons posés rapidement dans une fantastique avance sur

Dijon, qui vint à bout de toutes les velléités de résistance de la Wehrmacht. Le 10 septembre, le 1er Bataillon motorisé du Commandant Recouvreur (1ère, 2e et 3e Compagnies) fit son entrée dans la capitale bourguignonne.

MAQUIS VERNEUIL
Libération d'Ancy-le-Franc

La jonction avec l'Armée De Lattre avait été réalisée le 8 à Saulieu. Jusqu'au 15, le 2e Bataillon, de son côté, apporta son concours à la liquidation de quelques « poches » jusque-là irréductibles.

Au bout de sa tâche, le Maquis Verneuil, s'était lui aussi paré d'une légitime auréole de gloire.

Incorporé au 1er Régiment du Morvan, commandé par le Colonel Chevrier, chef des F. F. I. de l'Yonne après la mort du Commandant Chollet, il fut de ceux qui refoulèrent les envahisseurs de notre Alsace et capturèrent le fort de Servance, pour s'enfoncer, en 1945, jusqu'au cœur de l'Autriche.

MAQUIS VERNEUIL
Libération de Dijon. — Défilé du 12 septembre 1944

HONNEUR AUX MAQUISARDS DU NIVERNAIS ET DU MORVAN

Le Lieutenant-Colonel Roche, Commandant le département de la Nièvre, cite à l'ordre du département le Capitaine Aubin, commandant le 5e Bataillon F. F. I. de la Nièvre :
« Officier F. F. I. d'une bravoure légendaire animé du plus haut sentiment du devoir.
« Pionnier acharné de la Résistance, hypnotisé par le désir de détruire le Boche.

« Dès 1941, a entrepris une propagande dans les localités de la région de Montsauche, où il jouissait de l'estime et du dévouement de la totalité des habitants, en vue de créer un mouvement de résistance contre l'envahisseur et la politique de Vichy.

« Pendant les années 1942 et 1943, réussit à mettre sur pied des maquis dans la région de Montsauche dont il prit personnellement la direction et malgré les difficultés de toutes sortes, effectua des opérations et des destructions qui gênèrent très sérieusement les troupes d'occupation.

« Dès le début de 1944 se donna à fond à l'organisation

intensive des maquis et grâce à ses connaissances approfondies de toutes les ressources de la zone du Morvan, réussit à constituer le plus gros maquis de la résistance qu'il a nourri et prépare au combat.

« Déjà cité au mois de juin, à la suite d'une opération des plus hardies qui se solda par une destruction totale d'un détachement d'environ cinquante ennemis [1] le Capitaine Aubin se distingua à maintes reprises dans d'autres opérations.

« Toujours sur la brèche jour et nuit, arpentant les routes du Morvan pour le service, s'est dépensé jusqu'à la limite des forces humaines et par un tour de force dont lui seul est capable, a permis de sortir de son maquis deux beaux bataillons ».

Cottereau Maurice, Lieutenant F. F. I. du Maquis Bernard :

« Au maquis depuis le 19 mai 1944.

« Officier de grande bravoure, véritable entraîneur d'hommes, a montré en maintes circonstances la preuve de son courage et de son mépris du danger, notamment à l'affaire de la Verrerie, le 25 juin 1944.

« S'est particulièrement distingué le 5 septembre 1944 dans les circonstances suivantes : parti en voiture pour inspecter une de ses sections placée en embuscade, s'est brusquement trouvé en présence d'une colonne de camions et de chars allemands échelonnée sur une profondeur d'au moins quinze cents mètres, n'a pas tenu compte du signal

[1] En tuant plusieurs à bout portant (combat de la Verrerie).

d'arrêt que lui faisait un officier allemand et a réussi à croiser entièrement la colonne sans dommage pour lui et l'homme qui l'accompagnait ».

Legrain Fernand, du Maquis Bernard :

« Membre de la Résistance depuis deux ans, a dans des moments difficiles, fourni de nombreux renseignements à ses chefs ; n'a pas hésité à héberger des réfractaires et à les loger ; s'est dépensé jusqu'à la limite de ses forces à ravitailler le maquis de jour comme de nuit sans aucun souci du danger qui le menaçait, a été victime des Allemands par l'arrestation de son fils (le 22 juin 1944) et la destruction de sa maison ».

Kirgen Marc. Lieutenant-Médecin [2] :

« Dans la résistance depuis août 1943 à La Charité (Nièvre) dans le maquis depuis mai 1944. Officier d'une valeur exceptionnelle, a participé à toutes les actions du Maquis aussi bien en tant que docteur que guerrier.

Les 25 juin à Planchez et 31 juillet à Chaumard, s'est particulièrement distingué en se portant en avant de la bataille et en secourant de nombreux blessés. A toujours fait preuve des plus hautes valeurs morales et militaires ».

Le Lieutenant-Colonel Roche cite à l'ordre du Département, le *Capitaine Pelletier Joseph*, commandant le 13e Bataillon F. F. I. de la Nièvre.

[2] Citation à l'ordre de la Division decernée par le lieutenant-colonel Alain, commandant la subdivision de Mâcon.

« Officier F. F. I. des plus qualifiés, d'une haute valeur morale et d'une conscience remarquable.

« Dès le début de juin, a assuré personnellement les opérations de parachutage, de personnel, d'armes et de munitions, avec un dévouement et une compétence incomparables.

« Au cours des parachutages de détachements anglais des formations S. A. S., a effectué des patrouilles, nuit et jour, au milieu de la circulation des Allemands, pour retrouver des isolés parachutés dans l'espace, et grâce à sa connaissance profonde du Morvan, a réussi à mener à bien ces opérations difficiles.

« Ayant été victime d'un accident le 22 juin 1944 (fracture du bras gauche), alors qu'il rentrait d'une opération de parachutage, n'a jamais voulu quitter le maquis et a continué malgré sa blessure à assurer son service.

« Grâce à son ascendant sur la population de la région de Montsauche, a réussi à mettre sur pied le plus gros maquis du Département (deux bataillons de cinq cents hommes) et a facilité en même temps la mise sur pied et le bon fonctionnement du P. C. Départemental de la Nièvre dans ce même maquis.

Longhi Jean, dit Grandjean :

« Le 25 juin 1944, à Vermot, un des groupements placé

sous ses ordres ayant été attaqué par des forces supérieures en nombre, puissamment armées, a tenu tête à l'assaillant.

« Se portant de sa personne dans les endroits les plus exposés a, par ses conceptions hardies de manœuvre, su éviter l'encerclement, infligeant de telles pertes à l'adversaire, que celui-ci dût cesser la lutte et renoncer à toute poursuite.

« Chef départemental de la Résistance (Maquis), a continué d'être pour tous le plus bel exemple de courage et de bravoure, notamment aux combats du Camp des Goths le 3 août 1944 et de Crux-la Ville, les 15 et 16 août ».

Lieutenant Marian Tyndiuk :

« Officier de l'Armée Polonaise [3], s'est distingué dès 1941 dans l'organisation de la Résistance. Arrêté et torturé par les Allemands, est demeuré muet malgré d'atroces souffrances.

Sitôt relâché n'a pas hésité, bien que dans un état de santé déficient à reprendre son service, au cours duquel il a su prouver ses qualités de chef courageux et son talent d'organisateur. Le 26 août 1944, à la tête d'une poignée d'hommes a interdit l'entrée de Châtillon à une forte colonne allemande, l'obligeant ainsi à se replier ».

Chanel Josette :

« Résistante dès 1940. A aidé constamment et avec le plus entier dévouement un chef de la Résistance. A assuré au risque de sa vie des liaisons dans tout le département de la

[3] Décoré de la « Virtuti Militari ».

Nièvre, entre des groupes de combat.

A pu, par son courage, recueillir des renseignements précieux chez l'ennemi qui permirent de libérer rapidement Châtillon.en-Bazois lors des combats de la libération »[4].

Henneguier Pierre (dit Julien)

« Capitaine de réserve, est entré en contact avec la Résistance en janvier 1941. Rattaché à un groupe d'action des Forces Françaises Combattantes le 1er avril 1941.

« Malgré une détention d'un mois, le Capitaine Henneguier n'a jamais cessé son activité, qui a redoublé à partir du mois de janvier 1944, où chef de Mission, Action des F. F. C., il se consacre aux sabotages et parachutages.

« Créateur d'une formation des Forces Françaises de l'Intérieur dans la Nièvre, il livre des combats mémorables en particulier du 12 au 16 août à Sancy.

« Le Capitaine Henneguier a toujours fait preuve d'exceptionnelles qualités dans la lutte contre l'occupant qui lui valurent d'être décoré de la Légion d'Honneur et de la Croix de guerre avec six citations » [5].

Moreau Georges, Capitaine :

« Entré dans la Résistance dès la première heure, a participé

[4] Citation décernée par le lieutenant-colonel Méresse.

[5] Citation accompagnant l'attribution de la médaille de la Résistance.

dans la région de Clamecy à de nombreux sabotages, paralysant ainsi l'action des troupes allemandes d'occupation. A organisé un important maquis, auquel il a insufflé son ardeur guerrière, s'imposant à l'admiration de ses hommes par son courage et son mépris du danger ».

Abbé Henri Bonin :

« Résistant de la première heure, il prit une part très active à l'organisation du Maquis Louis. Aumônier de ce maquis, a, par ses qualités de prêtre, coopéré à porter au plus haut degré le moral de la troupe. A fait preuve en toutes circonstances, de courage et de dévouement » [6].

Berthin Marcel :

« Élement d'élite de la Résistance, a, malgré la présence de l'ennemi sur les routes, assuré le ravitaillement du maquis. Combattant courageux et de grand sang-froid a pris part à plusieurs embuscades et fait preuve en toutes circonstances des plus belles qualités de courage et de sacrifice » [7].

Le Berger Louis-Jean :

« Pionnier de la Résistance d'Autun. A organisé le stockage et le camouflage de matériel et d'armes automatiques pour le maquis. Fondateur du Maquis « Maurice » dans la forêt de Saint-Prix, a organisé et mené à bien de nombreux sabotages

[6] Citation décernée par le lieutenant-colonel Roche a l'ordre de la Brigade.

[7] À l'ordre de la Région.

contre les voies de communications ennemies, en particulier sur les routes N. 73 et 78.

A organisé le bataillon F. F. I. de l'Autunois et en a fait une unité solide et disciplinée, qui a participé aux combats de Saint-Léger-sous-Beuvray les 3 et 4 septembre 1944, à la prise d'Autun les 8 et 9 septembre et aux opérations de nettoyage, en particulier à Cordesse ».

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec étoile d'argent.

Signé : le Général d'Anselme.

Champenier Roland :

« Chef des maquis F. T. P. de la Nièvre, officier de grande valeur, résistant de la première heure, a pris dès 42, l'initiative de créer des maquis dans le Cher, puis dans la Nièvre. A été jusqu'en mai 1944,l'organisateur de toutes les opérations de sabotage et de guérilla dans la région de Nevers, puis à partir de cette époque, a travaillé en étroite collaboration avec les chefs des autres groupements.

Animé par une volonté ardente de chasser l'ennemi qui traquait sa famille, a participé à de nombreuses actions, arrachant en particulier des mains de la Gestapo six de ses soldats et infligeant, le 1er juillet 1944, des pertes considérables aux Allemands à la bataille de Donzy, dans laquelle son père, qui combattait dans les rangs de la Résistance, trouva une mort héroïque.

A pris une part active à la libération de la Ville de Nevers, où il entra le premier à la tête de ses troupes. Toujours à la pointe du combat, magnifique entraîneur d'hommes, est un bel exemple de l'audace et de l'énergie française ».

Leyton Georges-Edmond, dit Socrate:

« Lieutenant des F. F. I., 8e Région, commandant de maquis légendaire, d'un courage et d'une bravoure indomptables. Toujours sur la brèche, a réussi avec son unité de multiples opérations qui se sont soldées chaque fois par des pertes impressionnantes pour l'ennemi.

À la Selle, le 10 août 1944, au cours d'une inspection de son unité, installée en embuscade, a été mortellement blessé dans une rencontre avec l'ennemi, alors que, comme de coutume, il était le premier à l'action. A rendu le dernier soupir en demandant à ses hommes de suivre son exemple et en criant: « Vive la France ! »

Gey Marcel :

« Patriote ayant apporté à la Résistance toute son activité et tout son dévouement. Fut en liaison étroite avec le Maquis Socrate dont il était l'homme de confiance et qu'il ravitailla constamment depuis son arrivée dans la région d'Arleuf.

Dénoncé à la Gestapo, arrêté le 5 juin 1944 par cinq miliciens qui logeaient à la maison Billard, de Château-Chinon, Gey subit d'odieuses tortures durant toute la nuit,

dans des circonstances encore restées mystérieuses.

« Assassiné lâchement à l'aube de la journée mémorable du 6 juin, certainement sans avoir donné le moindre renseignement aux Allemands et aux miliciens, susceptible de faciliter une action militaire contre le Maquis Socrate. Haut exemple de patriotisme, de courage et d'abnégation » [8].

[8] Projet de citation lu par un F.F.I. lors de l'inauguration—le 6 juin 1946—du monument qui marque l'emplacement ou le corps fut découvert. Sur la pierre on lit :

À la mémoire du patriote Marcel Gey, né à Anost, le 31 octobre 1899, assassiné ici, le 6 juin 1944, à l'aube par les nazis et leurs complices après avoir été odieusement torturé.

Passant, accorde une pensée affectueuse à ce martyr de la Résistance.

QUATRIÈME PARTIE

ATROCITÉS

AVERTISSEMENT

Nous avons dû ici encore, nous borner à ne noter que quelques faits saillants. D'autres localités par exemple Comblanchien, et ses quarante maisons détruites, Saint Yan et ses quatorze victimes, dont une vieille femme presque nonagénaire qui périt dans les flammes dévorant sa demeure, ont été plus ou moins anéanties par ceux qui se vantaient de donner « la liberté dorée », c'est à-dire la mort[1]*. Pour sa part, le Nivernais a été effroyablement touché. En soixante douze heures, trois communes voisines, Planchez, Montsauche et Dun les Places, ont vu s'abattre sur elles la désolation et la ruine en totalisant vingt neuf fusillés et plus de cinq cent cinquante sinistrés.*

[1] Déclaration d'un chef S.S. à Fritz Wagner Maître chaudronnier. Extrait du rapport de ce dernier au Tribunal de Bühl en Bade, le 22 novembre 1945, à propos de l'exécution de huit résistants : MM. Jean Barnet, garagiste à Arnay le Duc ; Joseph Joblot, de Fresse (Haute Saône) ; Joseph Moncel, de St Etienne-des Ouillères ; Raymond Pader, de Paris ; François Robe et Jean Serruau, d'Autun ; Roger Rougeot, de Lucenay, et François Roux, de Chroges.

« JE REGARDE LA MORT EN FACE... »

Dans la nuit du 10 au 11 janvier 1942 une bombe fut lancée par des patriotes sur la Soldatenheim de Dijon. Elle n'éclata pas, et ne fit, par conséquent, aucune victime. Cependant, les Allemands, secondés hélas ! par des Français traîtres, les policiers Marsac, Gauthier et Gillot, allaient, en représailles, commettre l'un des crimes les plus odieux que l'on puisse imaginer en fusillant cinq jeunes gens : René Romenteau, Pierre Vieillard, René Laforge, Jean Jacques Schellnenberger, dit Jean Coiffier [1] tous élèves maîtres à l'école Normale d'instituteurs de Dijon, promotion 1939-42 ; et Robert Creux qui remplaça le cinquième normalien, Jouannaud, celui ci ayant bénéficié d'un non lieu trois jours avant l'exécution [2].

René Romenteau, de Blaisy Bas, fut arrêté le 14 janvier dans sa classe à Semur en Auxois où l'Académie l'avait envoyé effectuer un stage d'un mois. Le 16, Jean Schellnenberger

[1] Beau fils, de souche morvandelle, du poète Louis Coiffier. Ses oncle et tante, M. et Mme Reviriau et Mlle Guyot, sont respectivement instituteurs à Lormes et à Corancy.

[2] Robert Creux fut pris parce que son frère Jean, condamné à un an de prison en 1941 pour menées communistes, s'était évadé de l'hôpital où il était en traitement. Jean, chef de la Résistance du département de l'Aube, fut cependant fusillé plus tard, le 19 avril à Troyes, à la suite d'une dénonciation.

était également arrêté dans sa classe aux Laumes. Emmenés à Dijon et remis à la Gestapo, ils furent rejoints, le 20, par Pierre Vieillard, de Dijon et René Lafarge, d'Arnay le Duc [3].

Quel prétexte invoqua t on ? On allégua qu'une feuille ayant trait à la fabrication des explosifs avait été trouvée dans le livre de chimie de l'un d'eux, puis qu'ils avaient distribué des tracts... Simples motifs exposés par l'ennemi et ne reposant sur aucune preuve absolue.

En prison, tous se plaignirent du manque de nourriture. Leurs parents, ou des amis dévoués réussirent, non sans peine, à leur faire parvenir quelques colis [4].

« Merci de tout coeur, prévenez ma soeur de ne pas trop s'en faire. J'ignore le temps que je serai ici. Je pense être jugé et repasser aux autorités françaises. On meurt de faim ici », dit René Laforge dans un petit mot qu'il réussit à passer en fraude.

De son côté, Jean Schellnenberger, qui resta au secret (certainement considéré comme juif à cause de son nom), traça à l'intérieur d'une chemise et à la pâte dentifrice, probablement avec une dent de peigne, les lignes suivantes : « Suis en bonne santé, malgré la faim. Ignore pourquoi défendu recevoir à manger. Tiendrai le coup. Bon moral. Ne

[3] À 10 h. 45, deux civils vinrent chercher ce dernier à l'école Dijon Tivoli. Le plus âgé, parlant avec un accent allemand très prononcé, présenta au directeur, M. Guyot, une carte de la police de sûreté française. En sa présence, ils informèrent le Jeune homme qu'ils désiraient perquisitionner dans sa chambre. Une automobile, au volant de laquelle se tenait un Allemand, attendait à la porte de l'école...

[4] Ainsi, Robert Creux ne fut autorisé à recevoir des paquets qu'un mois après son arrestation qui se produisit le 13 janvier. Sa cause devait être défendue par un avocat le 7 mars.

vous bilez pas trop pour moi. ça ira. Bientôt jugé. Vous aime. Bons baisers à toutes et à tous ».

« Le 10 janvier 1942, un attentat au moyen d'engins explosifs a été commis contre le foyer du soldat allemand à Dijon.

« Le 27 janvier, à Montceau les Mines, un soldat allemand a été tué d'un coup de feu par des éléments communistes.

« Le 29 janvier, à Montchanin les Mines, un douanier allemand a été grièvement blessé à coups de revolver, par des criminels appartenant aux mêmes milieux.

« En représailles de ces lâches attentats, l'exécution d'un certain nombre de communistes et juifs, considérés comme solidaires des coupables a été ordonnée ».

Der Chef der Mil. Verw-Nordostfrankreich

Avertis de leur sort vers quinze heures, les quatre Normaliens et leur camarade Robert Creux, déclarèrent à l'officier interprète Meyer : « Nous sommes fiers et contents de penser que nous mourrons pour notre Patrie ». Profitant de la complicité de leurs gardiens, ils convinrent de leurs cris avant la minute suprême : « Vive la France ! Vive la République ! Vive le Communisme ! »

Jean Schellnenberger communiqua à Pierre Vieillard. ce billet admirable de stoïcisme, d'une écriture au crayon énergique et nette : « Mon vieux Vieillard, c'est fini. Adieu, Sois courageux, nous ne souffrirons pas. Tue-mouches » [5].

[5] Sobriquet d'Ecole Normale.

Avant d'être conduits vers le poteau de la butte du champ de tir de Montmuzard, ils rédigèrent tous une lettre d'adieu à ceux qui les aimaient. Les Allemands conservèrent ces lettres, sauf celle de René Laforge [6] qui, tellement atterré, ne pouvait se résoudre à écrire, lorsqu'ayant été forcé par le prêtre d'accepter une dernière cigarette, il se ressaisit et s'adressa en ces termes aux amis de l'une de ses soeurs, Mme Suzanne Camusat :

« Chers Amis,

« C'est à vous que j'écris en dernier lieu parce que je n'ai pas le courage d'écrire à Arnay. Je vais mourir aujourd'hui quoique étant innocent et m'étant toujours efforcé de faire le bien dans ma vie,

« Vous irez à Arnay, vous leur donnerez cette lettre et vous leur direz que mes dernières pensées ont été pour eux, pour Suzanne, pour Mimile, et surtout pour le cher petit Guy [7] que j'aimais tant. Je voudrais qu'on lui parle souvent de moi quand il sera grand.

J'ai pensé aussi à vous, chers amis, qui avez tant adouci mes derniers jours. Vous direz aussi à Auxonne, à Lucienne et à Jeannot, et à Belan, à Suzanne, Jean et Jeannine, que je pense tendrement à eux. Je pense aussi à ceux d'Epinac. Je suis consterné pour mes frères Henri et Fernand prisonniers, vous leur laisserez ignorer ma mort jusqu'à leur retour.

---

[6] Elle n'arriva à ses destinataires que le l7 juillet. Toutes furent expédiées à Paris au service de Schtulmpnagel, par celui qui avait prescrit l'execution : Losch, conseiller administratif de guerre avocat à Stuttgart.

[7] Son neveu.

« Je suis très pauvre, mais tout ce qui m'appartient, je désire que Suzanne, à Arnay, en hérite pour Guy plus tard ; argent et mes livres que j'aimais tant.

« Mes dernières volontés sont que vous ne me pleuriez pas trop, tous.

« J'aurais aimé que mon corps repose dans le cimetière d'Epinac près de mes parents, mais je sais que c'est impossible.

« Vous irez dire aussi à mon Directeur d'Ecole Normale, que je suis mort courageusement. comme il sied à l'homme qu'il avait formé. Dites lui adieu tendrement de ma part.

« Je crois que l'heure approche. Je suis en train de fumer ma dernière cigarette. Je regarde la mort en face et je n'ai pas peur.

« Je vais mourir en catholique, mes parents étant morts ainsi. La confession me permettra d'ailleurs de résumer ma vie et de la revivre un peu.

« Je vous embrasse ainsi que toute la famille, très, très tendrement.

« René Laforge ».

René Romenteau mourut le premier à 18 h. 02 ; Pierre Vieillard, à 18 h. 12 ; René Laforge, à 18 h. 20 ; Jean Schellnenberger, à 18 h. 29, Robert Creux, à 18 h. 40.

Ecole Normale - Education communiste - Pour servir d'exemple.

Voilà la seule raison de ces assassinats, fournie par l'aumônier allemand. Et les meurtriers ordonnèrent que leurs corps ne reposent pas l'un prés de l'autre. Et ils eurent l'audace de leur rendre les honneurs mitaires. Ô atroce ignominie !

René **ROMENTEAU**

Pierre **VIEILLARD**

Jean-Jacques **SCHELLNENBERGER**

René **LAFORGE**

Robert **CREUX**

7 mars 1942-1er novembre 1944 : Après deux années sanglantes au cours desquelles des centaines et des centaines de Guy Moquet et de René Laforge tombèrent vaillamment. Crânement, pour que la France revive, pour nous préparer, selon l'inoubliable expression de Gabriel Peri « des lendemains qui chantent », ce fut enfin sans crainte que la foule dijonnaise, put en cette fête des morts, rendre un dernier hommage solennel à ces héros, enterrés à la fosse commune, où elle n'avait jamais cessé de déposer malgré tout, fleurs, couronnes, cocardes tricolores.

M. Uriot, Directeur de l'école Normale, se faisant en cela l'interprète de l'émotion étreignant tous les coeurs, prononça ce discours :

« C'est une minute émouvante que celle ci. Jamais depuis l'affreuse tragédie du 7 mars 1942, nous n'étions venus librement au jour de la Toussaint, sur la tombe de nos élèves : Laforge, Romenteau, Schellnenberger, Vieillard.

« Ils appartenaient à la dernière promotion de l'école Normale. Ils avaient vingt ans, l'âge où dans les natures riches, retentit jusqu'au profond de l'être, l'appel si troublant de la vie ; l'âge des élans généreux et des enthousiasmes passionnés ; l'âge où, résolument, Ies jeunes se tournent vers l'avenir qu'ils construisent en un beau rêve, impatients d'entreprendre, de lutter, de se dévouer.

« Ils avaient vingt ans. Et je pense aux dernières semaines, à l'arrestation brutale, à l'instruction menée dans le mystère et le secret, aux brutalités et aux tortures multipliées, à l'horrible détention dans le silence d'une morne cellule où rôde invisible et présente, la Mort. Déjà commence le martyre. Ces

jeunes gens, des enfants encore vivent retranchés du monde, mal nourris et mal soignés, isolés de leurs parents, de leurs familles, de tous ceux qu'ils aiment et qu'ils ne reverront plus.

Alors, ils se montrent des hommes, car ce sont des vertus hautement viriles que leur calme, leur résignation simple, leur endurance, leur courage tranquille.

« Souvent, j'ai tenté de revivre le dénouement d'épouvante. Sans même un simulacre de justice, arbitrairement, les bourreaux choisissent les victimes et leur annoncent la décision fatale.

Est ce désespoir ? lamentation ? pleurs et suppliques ? ou révoltes et injures ? Nous le savons avec certitude : Schellnenberger souhaite courage à son camarade Vieillard, René Laforge écrit la lettre que vous savez, épanchement d'une délicate tendresse dans une sérénité souveraine.

« Et voici les paroles de L'homme : « Je regarde la mort en face et je n'ai pas peur ».

« Devant le peloton des tueurs, soyons en sûrs, ils portèrent la tête haute, leur pensée dernière fut pour les êtres qu'ils chérissaient et leur dernier cri pour offrir le don sans égal d'eux mêmes, de leur chair et de leur sang, de leur magnifique jeunesse, riche de promesses et d'espoirs infinis. Ils entrèrent debout dans la mort.

« Le temps passe. La douleur des mères, des parents, des amis, reste poignante, mais un sentiment de fierté, grave et fort, redresse les fronts et brille dans les regards. Déjà, ces

jeunes nous font la leçon, nous donnent leur exemple et, selon le mot du penseur, lancent l'appel des héros.

Bientôt, dans notre école retrouvée. un monument gardera leur mémoire, mais nous ne ferons pas assez, si, au fond de nous, fidèlement, pieusement, nous n'entretenions vivante, la flamme du souvenir.

Dans le drame sanglant où notre France se trouve engagée tout entière, ceux ci ont tenu leur place, ont joué leur rôle, se levant contre l'oppresseur affrontant tous les dangers, prêts à tous les sacrifices. Et d'un coup, devant la mort, ils ont atteint les sommets de l'héroïsme et de la grandeur ».

Le 14 décembre 1944, ils furent exhumés pour être inhumés côte à côte. En cet ultime adieu et parmi les nombreuses personnalités qui prirent la parole, Monsieur le Docteur Roclore exalta leur mémoire d'une manière vibrante :

« Ce que fut leur sacrifice suprême, ce fut celui de milliers et de millions de Français elui, suivant leur sillage de gloire, acceptèrent d'arroser de leur sang cette terre de France pour qu'elle puisse un jour redevenir libre et poursuivre son immortel destin.

« Mais ceux ci furent les premiers... et ils nous montrèrent que pour se manifester, l'âme française n'avait pas besoin d'attendre la maturité des corps... et le long frisson d'horreur qui parcourut les populations de nos villes et de nos villages à la nouvelle brutale de cette sanglante tragédie, atteignit son paroxysme lorsque furent connus les âges de nos malheureux camarades...

« ... Ce jour là, serrant silencieusement les poings et ignorant tout d'eux, mais sachant seulement pourquoi ils étaient morts, nous fûmes quelques uns qui nous sommes juré de les venger un jour et de suivre leur magnifique exemple.

« La Résistance dans nos régions est née de leur sacrifice et nous pouvons dire que ces jeunes furent les pionniers qui entraînaient dans leur sillage de gloire tous ceux qui n'acceptaient pas, qui n'accepteraient jamais que notre Patrie disparaisse de la carte du monde.

« L'heure est venue avec la Libération, de dire bien haut que c'est grâce à ceux que nous pleu. rons aujourd'hui que nous avons pu voir nos trois couleurs flotter de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre Dame, puis jusqu'aux monuments de notre capitale bourguignonne.

« Et maintenant, nous pouvons vous pleurer, nous avons le droit de nous tourner vers vos familles éplorées et leur dire que votre sacrifice n'a pas été vain et leur demander de rechercher dans le sublime de votre mort, la consolation ou tout au moins atténuation de leur immense chagrin.

« C'est grâce à vous, nos camarades tombés tout le long de ce douloureux chemin de croix, c'est grâce à vous si aujourd'hui nous pouvons penser et respirer librement

« Qu'ils me soit permis, au nom du Comité Départemental de Libération et au nom de tous ceux qui ont combattu, qui ont souffert et qui souffrent encore dans leur chair et dans leur coeur, d'apporter à vos familles en deuil toute notre sympathie.

« Dormez en paix. Vos sacrifices n'ont pas été vains. Grâce à vous la France renaît dans sa grandeur et son indépendance ».

* * *

Oui, dormez en paix, René Romenteau, Pierre Vieillard, René Laforge, Jean Jacques Schellnenberger, Robert Creux. C'est à vous que pensent tous ceux qui lisent les vers de l'immortel Péguy :

« Heureux ceux qui sort morts en une juste guerre ;
Heureux les épis lourds et les blés moissonnés ».

MORVAN, TERRE BRULEE

Planchez, Montsauche, Dun-les-Places, trois étapes douloureuses. un seul trait de feu et de sang.. déchaînement d'une fureur sauvage, sans borne. Les Allemands sont passés là. Mais revivons le drame.

.....

24 juin 1944. Premier épisode de ce film tragique. Le Capitaine Bernard reçoit vers quatorze heures la confirmation que deux camions ennemis transportant environ cinquante hommes, venus de Château Chinon à la suite d'une lettre anonyme parvenue à la Feldkommandantur de cette ville, occupent le bourg de Montsauche. Ayant installé un poste près des hôtels, les Boches surveillent la route N. l 7 bis et toutes les issues du pays, ne permettant à personne de sortir.

À 15 heures 30, d'accord avec le Capitaine anglais commandant le détachement de parachutistes, le Capitaine Bernard, dont le groupe ne comprend aussi qu'une cinquantaine d'hommes, décide de tendre une embuscade aux Allemands, lors de leur retour, sur la route de Montsauche à Château-Chinon, au lieudit « La Verrerie », à cinq kilomètres de Planchez.

À 21 heures, ceux ci quittent Montsauche, ayant pris quelques automobilistes et un motocycliste comme otages. A 21 heures 30, seize Français et huit Anglais, armés de quatre F. M., de mitraillettes lourdes, de fusils à répétition et de grenades, déclenchent leur attaque.

Le premier camion est contraint de stopper et s'enflamme. Aussitôt les Allemands s'égaillent aux alentours et durant une heure ripostent. Battus, ils laissent vingt cinq morts et de nombreux blessés [1].

Un F. M., deux mitraillettes, dix sept fusils, trois revolvers, quatre cents cartouches et plusieurs chargeurs de fusils mitrailleurs sont récupérés.

Malheureusement, le maquisard Jacques Chataigneau, fils du Gouverneur Général de l'Algérie, est tombé à côté du Capitaine Bernard. Trois civils Français du convoi sont blessés et soignés au camp. Trois prisonniers sont emmenés.

Le lendemain 25, à 13 heures, une colonne de douze à treize camions ayant fait un détour par Ouroux où furent tués M. Ravet Pierre, 76 ans, et son fi1s, Paul, 44 ans, ainsi que M. Nitzel Georges, 39 ans, arrive à Montsauche.

Toutes les maisons sont envahies par les soldats armés jusqu'aux dents, « la poitrine barrée de cartouches, ayant en mains couteau et mitraillette », nous dit M. l'Abbé Charrault.

Le Maire, M. Pernet, sommé par un officier de fournir dix hommes pour aller relever les morts de la Verrerie, obtient cependant que personne ne soit emmené. Et les Allemands

[1] Certains réveillant la receveuse des Postes de Planchez en lui interdisant de parler, téléphoneront à Château Chinon.

partent seuls...

Nouvelle et rude bagarre. La section de l'Adjudant Massoulard lutte contre un effectif de cent vingt hommes.

Obligée de se replier, elle se retire vers 18 heures, non sans avoir infligé à l'ennemi de lourdes pertes - quatorze tués, dix blessés [2] - et s'être assurée un butin qui n'est pas négligeable : fusils, bandes de balles de mitrailleuses, grenades. Deux autres citoyens du Reich, abattus dans la journée aux Détrapis ne retourneront pas « in Germany ».

À Montsauche, deux fanions ont été plantés aux extrémités du pays. Les Allemands vont et viennent en vociférant et grommelant.

Ils questionnent les habitants et s'étonnent de ne trouver que des femmes et que quelques hommes non mobilisables, les autres s'étant cachés dans les bois.

À 19 heures, un officier descend d'une voiture revenant de la Verrerie où s'élève un incendie.

Il donne un ordre au Maire : « Informez toutes les personnes de votre commune que toutes les maisons devront être évacuées dans un délai de trois quarts d'heure.

Prescrivez-leur d'emporter des vivres pour deux jours ainsi qu'une couverture et de s'éloigner de deux kilomètres ».

M Pernet déclare qu'il ne lui est pas possible d'avertir toute la commune. L'officier répond :
« L'agglomération du bourg seulement ».

[2] Premier bilan. En fait, la Verrerie a coûté 96 morts aux Allemands, selon leurs propres déclarations.

Le garde champêtre annonce la triste nouvelle.

Chacun s'en va, sauvant ce qu'il peut du désastre qu il pressent le coeur serré, car n'a t il pas lu, dans les journaux, payés par les nazis, que la politique de la terre brûlée serait pratiquée pour notre salut ?

« On va perquisitionner chez vous », disent les Allemands. Quelle perquisition !

Déjà le pillage s'organise et s'étend. La « razzia » boche commence, tandis que les gens s'enfuient, apeurés, tremblant de crainte. Leurs larmes coulent...

Bientôt, une maison brûle, puis une autre et une autre encore. Petit à petit, tout prend feu, grâce à une bonne provision de bombes plastiques apportées a cet effet.

Montsauche rougeoie dans la nuit. Ce n'est plus qu'un immense et fantastique brasier. Les étincelles jaillissent sans arrêt, les flammes montent et descendent, les toits s'écroulent...

À 7 heures du matin, le 26, le clocher de l'église qui n'a même pas été respecté, ce qui n'étonne pas de la part des troupes de l'Antechrist [3] tombe à son tour. Agonie d'un pays !

M. Emery, 72 ans, inquiet du sort de son bétail, tente d'approcher de sa demeure.

Il est fusillé par une sentinelle qui a grimpé sur un arbre, sans doute pour mieux juger du spectacle.

[3] Voir : Les prophéties de la Fin des Temps, par Marcel Hamon (La Nouvelle Edition).

MONTSAUCHE : Intérieur d'une maison

Le 27, chacun peut enfin rentrer pour ne retrouver de son chez soi que des pans de murs, des cendres, des ferrailles tordues.

Seules la poste et la gendarmerie restent intactes ainsi que la maison d'un collaborateur.

Il est très vraisemblable de supposer que ces immeubles n'ont été épargnés que parce qu'il n'en a pu être autrement, pour la seule raison que les « munitions » étaient épuisées.

La maison du collaborateur porte d'ailleurs les traces d'un commencement d'incendie.

Au total, soixante dix huit locaux d'habitation, quatorze bâtiments d'exploitation agricole, vingt-huit bâtiments à usage commercial, onze ateliers artisanaux ont été détruits au cours de cette nuit de cauchemar et d'enfer.

Le nombre des sinistrés s'élève à trois cent deux.

MONTSAUCHE
Garage de la Gare et annexe de l'Hôtel Mariller
(Photo Mirland)

25 juin. Une autre scène semblable à celle de Montsauche se déroule à Planchez.

C'est la fête du pays. Personne ne pense que cette fois, elle finira mal et que la gaîté fera tout à l'heure place au plus sombre désespoir.

Tout à coup, à la fin de l'après-midi, grand émoi. Les Allemands sont là. Ce n'est pas bon signe. Les voici qui interpellent le Maire, M. Monin. Même échange de paroles qu'au chef lieu de canton : « Le pays doit être vidé de ses habitants dans un délai trois quarts d'heure ».

Il est inutile de discuter et d'insister pour savoir quelle est la cause de ce que nous appellerons un ultimatum.

L'officier teuton se borne à faire remarquer que « l'aiguille tourne ». Les gens iront « rejoindre les terroristes ».

Il faut se dépêcher, partir au plus vite avec quelques maigres ballots, lâcher les bêtes qui sont dans les écuries.

Deux vieillards, M. et Mme Parthiot, 82 et 79 ails, étant restés chez eux, les vandales s'en aperçoivent et les prient de quitter les lieux immédiatement à moins qu'ils ne préfèrent aller dans l'autre monde. Proposition bien allemande.

L'ennemi a certainement envie de faire partir ses fusils. Il se rattrapera à Dun les Places où il donnera libre cours à sa soif de sang.

En attendant, il aura une victime toute trouvée en la personne de M. François Thibault, 55 ans, de la Gutteleau, cantonnier retraité que soutiennent des béquilles, ancien combattant de 14, de l'Armée d'Orient.

Une vingtaine de Boches ont déchargé des caisses dont ils vont se servir, ils prennent des bombes incendiaires.

Quelle vision ! Les maisons sont évidemment visitées avant d'être brûlées.

Les Allemands sont méthodiques et ils procèdent par ordre. Quand ils ont choisi les articles qui leur conviennent, ils allument les mèches.

Des bois, la mort dans l'âme, les habitants assistent à l'incendie qui crépite et dont la lueur et la nouvelle se répandent au loin.

Le lendemain, le premier homme qui ose revenir dans le

bourg, au lever du soleil, est M. l'Abbé de Chabannes. Il se rend à l'église qui ici demeure debout au milieu des ruines. Est il prudent d'y rentrer ?

Plusieurs questions viennent à l'esprit de M. le Curé - que nous remercions de son témoignage – N'y a t il pas d'engins explosifs à la poignée de la porte ou sur la cloche ?... Non, voici que cette dernière tinte...

Le centre de Planchez

(Photo Collot, Service de Recherche des crimes de guerre. Dijon.)

Ô lugubre Angélus !... Les gens commencent à affluer et essayent de sauver le four et le fournil du boulanger. L'oeuvre de destruction est terminée.

Le village achève de se consumer. Ici on compte cinquante deux maisons en ruines [4] et cent quatre vingt deux sinistrés.

[4] Dont les écoles, la mairie, la poste, le presbytère, quatre hôtels restaurants, deux épiceries, etc .
Deux immeubles dont l'un au Lassas, furent dynamités.

Les habitations qui n'ont pas été touchées sont celles où les mèches ont fait long feu [5].

[5] Les Allemands se sont servi en plus de leurs bombes incendiaires, des bombes d'aviation françaises datant de 1927. Signalons à leur décharge (!!) qu'ils déposèrent dans un jardin attenant à la maison où ils les avaient découverts, deux paquets destinés à un de nos prisonniers.
M. Leon Basdevant, 46 ans, a fait preuve d'une courageuse et noble attitude en s'offrant à être fusillé peur sauver Planchez, après avoir donné l'argent qu'il portait sur lui à l'officier qui le renvoya.

QUARANTE-HUIT HEURES D'ÉPOUVANTE À DUN-LES-PLACES

26 juin 1944 : une date que les Morvandiaux et les Nivernais n'oublieront jamais.

La soldatesque nazie, ivre de fureur, après avoir incendié la veille Montsauche et Planchez, va assouvir sa rage de brute déchaînée sur le bourg de Dun-les-Places. Dun-les-Places, un pays bien tranquille, bien paisible, à l'ombre de sa merveilleuse petite basilique qui sera bientôt le théâtre d'un affreux massacre et verra son clocher mutilé par les obus.

Au début de l'après-midi, la nouvelle se répand que les Allemands occupent Saint-Brisson. Les gens s'affolent et se sauvent ou se préparent à partir en prévision du pire. Tous n'en auront pas le temps.

Vers 15 heures les premiers éléments ennemis venant de Montsauche débouchent sur la place. Parmi eux, se trouvent des Cosaques. Autocars, camions, conduites intérieures, motocyclettes pétaradent. Les Boches stoppent et pénètrent dans les maisons, commencent à fouiller celles-ci pour y chercher les « Terroristes ».

Trois d'entre eux emmènent à l'Hôtel Blandin, le Maire, M. Emery, marchand de vins, et M. Raoul Brichet, instituteur du Pas-de-Calais, réfugié chez ce dernier avec sa femme et ses deux enfants, âgés de 15 et 8 ans. Son petit Jean s'écrie en pleurant : « Ils vont tuer mon papa ».

Cependant un officier, très aimable pour la circonstance, examine les cartes d'identité des deux hommes et les relâche. Finalement les soldats qui ont également arrêté, puis relâché M. Châtelain fils et M. Maurice Dirson, de Mézoc-le-Froi, et blessé sur le Mont Velin, alors qu'il s'enfuyait, M. Paul Pichot, boulanger [6], repartent en direction de Vermot, premier but de leur expédition.

Mais ils ne s'en vont pas seuls. Ils encadrent des chauffeurs de la Société France-Route, de Paris, MM. Louis Dardenne, 34 ans, Fernand Deregard, 37 ans ; Raymond Marcheron, 24 ans et Jean Sandrini, 35 ans, radiologue, prisonnier libéré, arrivés à Dun depuis quelques jours.

Enchaînés durant vingt-quatre heures dans un pré, ils auront la gorge tranchée le 27 en compagnie de deux jeunes gens : MM. Comméat, macon, et Girard, mécanicien-frigoriste, âgés de 23 et 21 ans.

Vers 17 heures 30, Verts-de-Gris et F. F. I. sont aux prises. Des camions tombent dans un piège de mines. La fusillade est nourrie. Comme on l'a vu, elle sera vive jusqu à 20 heures et se prolongera tard dans la nuit.

Un Russe ayant violé une fillette de 14 ans et tenté d'abuser d'une jeune femme dont le bébé sera battu, sera, sur l'ordre

6 M. Brisquet fut aussi atteint en s'échappant du village des Bourdeaux.

d'un officier passé par les armes sur un tas de fumier. MM. Grillot et Petit recevront de nombreux coups de crosse. Douze maisons seront incendiées, parmi lesquelles le Château de Vermot, hôpital de la Résistance.

Au Vieux-Dun, une habitation sera également brûlée. Mais ceci n'est rien, si l'on peut hélas s'exprimer ainsi, à côté de ce qui se déroule à Dun même. Vers 20 heures 30, de nouvelles troupes arrivent de Montsauche. Tous les hommes se trouvant dans le bourg sont rassemblés près du porche de l'église [7].

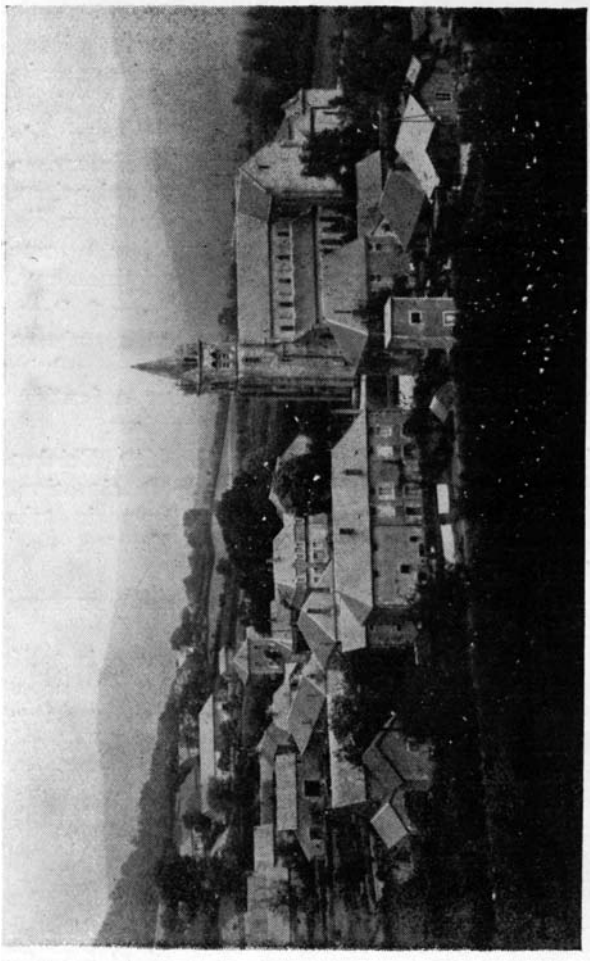
La pluie se mettant à tomber, Mme Brichet porte un pardessus à son mari, ainsi qu'à M. Marin, domestique chez M. Emery. Elle va se procurer celui de M. Tournois dont la femme questionne un officier : « J'ai déjà perdu mon père à la guerre de 1914. Vous n'allez pas tuer mon mari ?

Cynique, l'officier répond : « Nous accomplirons notre devoir ». M. Emery, interrogé, affirme que les habitants se sont toujours bien conduits avec les soldats et qu'il n'y a pas de résistance dans le pays. Il est autorisé à rentrer chez lui.

Des Allemands sont montés au premier étage de sa maison et ont relevé les stores des fenêtres. Dans quel but ? Leur intelligence en matière de crimes est fertile. Ils vont tout simplement jouer une terrible comédie pour faire valider leur conduite.

Une bataille entre soi-disant maquisards et la Wehrmacht va se livrer au coeur du pays. En fait, cet engagement est monté de toutes pièces, de connivence avec d'autres troupes qui apparais sent par la route de Saulieu.

7 (2) Sauf quelques personnes : d'une part, M. Regnier épicier qui, âgé de 69 ans, se fit passer pour en avoir 75, M. Choureau, 50 ans et un octogénaire, M. Auguste Blandin ; et d'autre part, M. Autixier qui put se cacher.



Le bourg de Dun-les-Places, avant la journée fatidique
(Photo des Et. Artistic, Paris)

Subitement, le combat éclate, des coups de canon sont tirés. Instants tragiques. M. Emery, sa femme, Mme Brichet et ses deux enfants qui prient, sont descendus à la cave avec Mme Marin et son fils, âgé de sept ans, et attendent, avec angoisse, comme les autres gens du bourgs la suite des événements.

Combien les Boches sont-ils maintenant ? Peut-être deux mille. Ils fourmillent partout, terminant leurs opérations de pointage des hommes, conduits l'un après l'autre vers le lien de leur exécution, sous le prétexte de vérifier leurs papiers.

Les coups de feu ayant cessé, Mme Brichet remonte pour se rendre compte de la situation. Un soldat, s'exprimant dans un français très correct — sans doute un milicien — l'arrête. — Où allez-vous, Madame ? — Je vais voir ce qui se passe, nous sommes terrifiés. Que se passe-t-il ? — Il y a, Madame, que la Résistance a installé un canon dans le clocher et qu'il tire sur nous. C'est du joli. Vous le saviez, Madame, et votre curé aussi. Il le bénissait tous les jours, il l'a encore béni ce matin en disant sa messe. Mais vous ; allez voir ce que cela va vous coûter. J'ai déjeuné à Dun aujourd'hui et c'est moi qui ai découvert le camp de Vermot.

M. Emery déclare : — Ce n'est pas vrai, j'en donnerais ma tête à couper. Il n'y avait aucun canon dans le clocher à votre arrivée. A peine a-t-il parlé qu'on demande le Maire. Il est environ 22 heures 30. De nouveau, on entend des coups de feu. Les minutes s'écoulent, semblables à des siècles...

Puis des soldats s'approchent de la maison de M. Emery pour la réquisitionner. Un officier annonce à Mme Brichet qu'il y a « dix-sept ou dix-huit terroristes tués sous le porche de l'église. Vous les verrez demain matin lorsqu'il fera jour ». Et il ajoute : « C'est la guerre ».

Voilà la mentalité des représentants de la « Grande Allemagne », de cette race qui se prétendait « supérieure », et qui l'est, en réalité, en cruauté. Quelle affreuse révélation !

Il est impossible d'avoir une idée des souffrances morales des malheureuses mères et épouses. C'est un atroce martyre que de savoir qu'on ne reverra plus jamais l'être qui est cher, et ceci par la volonté d'un sanguinaire ennemi. Ce douloureux calvaire n'est toutefois pas terminé.

Le 27, les Allemands qui ont recouvert les corps de paille et de genêts, certainement dans l'intention de les brûler, interdisent formellement de sortir des maisons. Mme Emery, ses compagnes et leurs enfants qui ont passé le reste de la nuit dans la cave de M. Régnier sont transférés chez Mme Charpiot, à la Mairie, où des mitrailleuses sont braquées, prêtes à tirer.

À la fin de la soirée, Mme Emery demande à un sous-officier l'autorisation d'aller traire ses vaches avec Mme Marin, ce qui lui est accordé. Mais la besogne est déjà presque achevée par les Allemands qui se sont occupés de panser les bêtes.

La nuit du 27 au 28 semble devoir être éternelle. Qui sait quels projets ont ces monstres ? Ils laissent entendre à leurs prisonnières qu'une autre bataille est possible et qu'il est préférable de se coucher par terre.

Le 28, vers 7 heures 30, les soldats qui, enfin, s'en vont, incendient une à une plusieurs maisons de Mésoc-de-Froi (Dizien, Renon, Tardy) et de Dun (Coppin, Emery, Roumier, Tournois, Véronnet...).

L'école des filles et la demeure de M. Treillard, forgeron, ont le même sort. Certains Boches chantent, accompagnés par

un accordéon et un harmonica. C'est, pour eux, un feu de joie.

Naturellement toute la journée de la veille a été employée par ces incendiaires à déménager pour leur profit une grande partie des meubles, à rafler des bijoux, de l'argenterie, des vêtements, du linge, des provisions, du vin, etc...

Ils ne s'en retournent pas les mains vides. Les foudres de M. Emery ont été l'objet d'un soin particulier de leur part. Comme ils n'ont pu tout boire ni tout emmener... ils les ont vidés en y pratiquant des trous.

Plusieurs personnes dont la femme de M. Véronnet, malade, ayant pensé à mettre en sauvegarde leurs économies en les portant sur elles, ont été dévalisées.

Rien qu'à la Mairie, les Allemands se sont emparés de près de onze mille francs dont sept mille volés dans le sac à main de Mme Charpiot.

Ce sac à main était suspecté de servir de cachette à un revolver.

Tandis que les miliciens participaient à la dernière partie des représailles, ils ont déclaré à Mme Chopard et à Mme Pichot : « Nous allons vous quitter et les Boches vont aussi vous débarrasser ».

Un Allemand « compatissant » a prodigué ses caresses à l'un des quatre enfants de Mme René Blandin en déplorant la mort de son papa : « Tu ne l'auras plus, mon pauvre petit », lui a-t-il dit en tapotant ses joues…

****

Telle fut la fin d'un horrible drame que la Wehrmacht, qui festoya et sabla le champagne, commit de sang-froid. Vingt et un morts pour le bourg seulement, tel en est le triste bilan :

Messieurs,

Anatole Emery, 63 ans, né le 22 9-1880, à Gouloux (Nièvre), Maire de Dun-les-Places.

André Charpiot, 46 ans, né le 11-12 1897, à Saint-Ouen (Seine), instituteur, secrétaire de mairie, ex-prisonnier de l'Oflag XVII A, libéré en 1941, titulaire de deux croix de guerre.

Raoul Brichet, 34 ans, né le 19-2-1910, à Waben (Pas-de Calais), réfugié, provisoirement instituteur à Bornoux, commune de Dun-les-Places.

Henri Bachelin, 47 ans, né le 6-2-1897, à Dun-les-Places, et son fils, Albert, 20 ans, cultivateur. Raymond Balloux, 39 ans, né le 14-5-1905, à Paris, épicier.

René Blandin, 39 ans, né le 24-10-1904, à Dun-les-Places, cantonnier Modeste Castellvi, 29 ans, né le 28 5-1915, à Serra de Almos (Espagne), bûcheron.

Marcel Philippe Delavault, S3 ans, né le 264 191L à Paris, cultivateur.

Jean Dirson, 46 ans, né le 13-1-1898, à Paris, cultivateur.

Eugène Friche, 27 ans, né le 24-12-1916 à Bobigny (Seine), domestique agricole.

René Jeand'heur5 43 ans, né le 17-3-1901, à Brunswick

(Allemagne), interprète résidant à Quarré-les-Tombes.

Nicolas Leprun, 45 anse né le 25-11-1898, à Dunles-Places, employé de commerce.

Paul Marin, 41 ans, né le 17-12-1902, à Paris, domestique agricole.

Bernard Pelmann, 38 ans, né le 18-10-1905, à Paris, bûcheron, fusillé dans un pré le matin du 27 juin.

André Sampic, 63 ans, né le 14-12-1875, à Eletot (Seine-Inférieure), professeur d'anglais honoraire au Collège de Joigny (Yonne).

Léon Tournois, 40 ans, né le 30-10-1903, à Ouroux (Nièvre), hôtelier.

Joseph Candeli, 45 ans, maçon.

Quant à M. l'Abbé Roland, 38 ans, né le 23-5-1906, à Saint-Père (Nièvre), il expira après d'affreuses tortures. Les Allemands le conduisirent au clocher où ils avaient monté une mitrailleuse.

Ils le flagellèrent avec une lanière de cuir terminée par une boule de porcelaine et l'achevèrent à coups de revolver [8].

Toutes les victimes furent dépossédées de ce qu'elles avaient de plus précieux. Cinq corps furent trouvés à gauche du porche de l'église, neuf sous le porche, trois sur la place et un sur la route de Saulieu (celui de M. Raoul Brichet qui fut tué en tentant de se sauver, juste au moment où il sautait le petit

8 À sa mère, ils déclarèrent : « On l'a tué ton bandit de curé ».

mur entourant la place) . Quelques-uns avaient été férocement mutilés. La porte de l'église, criblée de balles, était couverte de lambeaux de chair et de cervelle et toute rouge de sang.

Qui fut l'instigateur de ces actes de barbarie ? Un certain Docteur Daubner — Wolf de son vrai nom — venu s'installer à Dun-les-Places.

Se prétendant anti-allemand et sujet tchécoslovaque, il s'adonna à l'espionnage. Il fit notamment arrêter, puis libérer, M. Marcel Blandin qui, emprisonné un mois à Auxerre. fut de tous les hommes arrêtés le 26 juin, le seul qui parvint à s'enfuir.

Un fait est sûr : les Allemands étaient possesseurs de plans manuscrits du bourg ainsi que l'ont constaté Mesdames Pichet et Tournois. Et, sur ces plans, du crayon rouge avait été utilisé pour signaler plus spécialement quelques maisons.

Le Docteur Daubner est parti de Dun avant le jour fatal. D'où les Allemands sont-ils venus ? Une partie de leurs convois était composée de véhicules des départements de la Saône-et-Loire, du Jura et de la Côte-d'Or.

On a su par M. Gollotte (Français, chauffeur d'autobus réquisitionné), que les hommes qu'il transportait avaient été chargés à Dijon derrière la prison.

L'une des colonnes, commandée par le Lieutenant Werfürth, droguiste à Rosenberg (Allemagne), fusilla lors de son passage sur la commune de Chissey.en-Morvan, un réfugié du Pas-de-Calais, Daniel Chubin, 15 ans, domicilié à Ménessaire et deux jeunes gens d'Alligny-en.Morvan, Roger Fleck, 16 ans et André Charles, 18 ans.

Ces derniers se rendaient à bicyclette auprès d'un camarade hospitalisé à Autun à la suite d'un accident d'automobile. Ils furent tous tués par plusieurs décharges de mitraillette près du hameau de Vauchezeuil.

CRIMES DE LA GESTAPO

Trois des crimes commis par la Gestapo de Chalon-sur-Saône, dont le chef était le féroce Kruger, de Posen, touchent de près le Morvan. Ce sont les assassinats de M. l'Abbé Bornet et de MM. Henri et Jean Dollet. Voici les faits dans l'ordre.

Fin mai 1944, une nouvelle qui causa beaucoup de consternation se répandit comme une traînée de poudre dans la petite commune de Glux, bien connue des excursionnistes qui y admirent le modeste berceau de l'Yonne capricieuse. M. l'Abbé Camille Bornet, 48 ans, Curé de la paroisse, desservant Saint-Prix, Officier de réserve, prisonnier des deux guerres — il était revenu à Glux en 1942 — très aimé pour son extrême affabilité, avait été arrêté par la Gestapo à la suite d'une dénonciation perfide, où il fut étiqueté « terroriste » pour avoir porté la communion à des maquisards.

Tout d'abord emmené à Nevers d'où il fit connaître cette dénonciation à sa mère par un petit mot qu'il lui adressa le 2 juin, deux jours après son incarcération, et dans lequel ils s'en remettait à la Providence en disant simplement : « Que la volonté de Dieu soit faite », il fut transféré le 6 à Chalon-sur-

Saône [1]. Le 9, les Allemands informèrent le surveillant-chef de la maison d'arrêt que M. l'Abbé Bornet s'était donné la mort en se pendant dans sa cellule. S'en étant aperçus, ils l'avaient dépendu, mais en vain. Il était décédé après quarante-huit heures d'une très douloureuse agonie.

Cette thèse qu'il est impossible d'admettre apparaît en réalité entièrement cousue de fil blanc, les bourreaux n'étant pas à un mensonge près. Un premier témoignage, celui d'un surveillant alsacien qui fut seul autorisé par le soldat allemand infirmier à s'approcher du corps du malheureux prêtre, déclare formellement qu'il a vu M. l'Abbé Bornet « râlant, une mousse sanglante aux coins de la bouche, mais qu'il n'a pas remarqué le sillon de strangulation qu'il aurait dû avoir s'il s'était véritablement pendu ».

Un second témoignage, provenant d'un ancien co-détenu des Allemands éclaire cette affirmation en révélant que le matin même, M. l'Abbé Bornet avait été interrogé par la Gestapo. On sait ce que cela veut dire. Le prétendu suicide est une sinistre mise en scène pour faire excuser un massacre. Le même témoin ajoute que leur victime est restée sans aucun soin : « Si M. l'Abbé Bornet avait été conduit à l'hôpital et soigné convenablement, il ne serait pas mort ».

N'est-ce pas accablant pour les soi-disant « surhommes »?

Ceux-ci se conduisirent aussi « brillamment » le 19 août 1944 à Luzy. La veille, un de leurs convois avait été attaqué à la Goulette, sur le territoire de la commune de Millay. En représailles, ils détachèrent un groupe de la garnison d'Autun et s'étant présentés chez le Maire de Luzy, le Docteur Henri Dollet, 48 ans, ils l'avertirent qu'ils le prenaient comme otage et qu'ils allaient incendier une vingtaine de maisons.

1 Ainsi que M. Emile Blanchot, 40 ans, menuisier.

Le Docteur Dollet parvint à les détourner de cet acte de banditisme. Pendant son interrogatoire, son fils Jean, âgé de 19 ans, étudiant en médecine, qui se trouvait hors de la demeure de ses parents et s'apprêtait à y rentrer, vit celle-ci cernée par les soldats. Affolé, il s'enfuit en courant. Les Allemands, le rattrapant, l'arrêtèrent à son tour.

Prétextant que la Mairie de Luzy était en relation téléphonique constante avec le maquis voisin, ce qui était faux, le Docteur Mollet et son fils emprisonnés primitivement à Autun, furent transportés à Chalon.

Le 26 août, les habitants de Fragnes et de Mellecey à quelques kilomètres de la ville, entendirent des fusillades. Les meurtres venaient d'être perpétrés, il est navrant de le dire, par des Miliciens. En effet, ceux-ci depuis trois ou quatre jours, accompagnaient les agents de la Gestapo se dirigeant vers le quartier allemand pour ressortir quelques instants après avec leur cortège de martyrs. Il y en eut ainsi cinquante qui tombèrent presque à la veille de la libération [2].

2 Le jeune Dollet blessé à la cuisse fut abattu d'une rafale de mitraillette dans la nuque en tentant de se relever.

RAZOU
(Photo H. Picard)

CONCLUSION

Nous avons seulement effleuré un vaste sujet et nous regrettons vivement que le temps et les moyens nous aient manqué pour écrire un livre reflétant véritablement le dur labeur des maquisards bourguignons et nivernais. Car si le Charollais, le Morvan et l'Auxois contribuèrent puissamment à briser nos chaînes, maillon après maillon, l'Autunois, l'Auxerrois, le Châtillonnais, le Dijonnais, le Duesmois, le Louhannais et le Sénonais apportèrent, eux aussi, leur « eau » au moulin de la Résistance qui broya l'ivraie allemande.

Ces chroniques — modeste bouquet de gloires représentent cependant la somme de toutes les énergies et de tous les héroïsmes de vingt mille F. F. I. ou F. T. P. Leurs éclatantes victoires ravisèrent les couleurs de notre Drapeau sur les champs de bataille. Elles démontrèrent péremptoirement aux chefs de la Wehrmacht qui croyaient peut-être au mythe de la dégénérescence française, cher aux théoriciens racistes, que nous n'étions pas encore mûrs pour l'esclavage.

Chacun de nos « Soldats en Sabots » fit reculer l'« invincible » fantassin d'Outre-Rhin, armé de pied en cap. Entraîné dans son élan par un grand idéal de justices il entendit l'écho de cet émouvant testament d'un Combattant de 1914 s'adressant ainsi à ses enfants :

« Mes chers petits, lorsque vous verrez, dans la rue, un papa marcher en tenant, par la main droite, une petite fille, et, par la main gauche, un petit garçon, bien serrés contre lui, dites-vous : Voilà le papa que nous avions. Il est mort pour que nous puissions continuer à vivre en bons Français. »

Fidèles à cet exemple, les fils de France ont été dignes de leurs Pères. Dans cette reconquête de la liberté, et pour la naissance d'une ère de paix, bon nombre d'entre eux sont restés en chemin, épuisés au fond des cachots et des camps de concentration, fauché sur les tertres ou au creux des carrières, ou ont agonisé au milieu des bleuets, des marguerites et des coquelicots émaillant leurs plaines ou leurs montagnes natales âprement défendues. Afin de ne pas trahir les martyrs qui menèrent une lutte sacrée, il faut que notre union demeure indissoluble. De la terre saturée du sang versé par tous les hommes de bonne volonté, doit jaillir la source pure de la concorde entre les Nations.

Henri Picard
Mhère (Nièvre), Janvier 1947.

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

AVANT-PROPOS 11

PREMIERE PARTIE
Propagation de la Résistance

De Mai 1940 à « l'Armistice » 15
La Bataille de Saulieu 18
Hommage à René Payot 26
Jacques Villesolin, de la B.B.C. 28
Récits de Jacques Villesolin :
I. — Dans le ciel ennemi (reportage d'un bombardement sur Tripoli) 37
II. — Quatre voitures et treize hommes dans le no man's land en Italie (première jonction entre les 8e et 5e Armées) 43
III. — Légende des bûcherons nivernais de Montreuillon 49
La propagande clandestine 62
Conseils à l'occupé 65
Les dix commandements du Français prisonnier dans sa propre Patrie, par Léon Noël et Paul Cazin 72
Les Manifestations patriotiques des jeunes nivernais (Extrait du *Patriote*) 75
L'heure du combat a sonné (Extrait de *l'Avant Garde*) 77
Les fonctionnaires et la Résistance (Extrait de la *Nièvre Libre*) 79
Avis F.T.P. à la population nivernaise 81
Avis F.F.I. à la population bourguignonne 84

Français-Français, chanson composée à la prison d'Autun 86
Les débuts de la Résistance (Armée volontaire). 88
Les parachutages, les armes et les atterrissages. 95
Capture d'un milicien à Chalon-sur-Saône.... 105
L'aventure de l'aviateur australien Bill-Watson recueilli par une famille de la région de Sennecey-le-Grand 108

DEUXIEME PARTIE

Maquis de la Bourgogne

AVERTISSEMENT 118

A. — Maquis du Charollais

Histoire du 2e Bataillon du 1er Régiment du Charollais (Bataillon Benoy).

La Résistance à Montceau-les-Mines (A.S.) 120
La bataille du Mont-Saint-Vincent 128
De la Grande-Verrière à Uchon..... 132
Combat d'Azé, en Mâconnais..... 138
Sabotages, embuscades, parachutages de jour.. 143
Victoire de Cluny 148
Recrudescence des sabotages 152
Libération de Montceau 159
Histoire du Bataillon Claude, de Beaubery à Villefranche-sur-Saône 164
Les combats de Beaubery-Montmelard, en 1943. 166
Lettres d'un F.F.I. fusillé à Montluc..... 170
La délivrance de Villefranche..... 179

B. — Maquis de l'Auxois

Maquis Bayard 182
L'attaque du poste de la montagne de Bar et les représailles de Manlay (Côte-d'Or) 183
Maquis Bourgogne 197
Le Massacre de 23 Maquisards à Lantilly, près Semur-en-Auxois 207
Citations 217

TROISIEME PARTIE
Maquis du Nivernais et du Morvan

Maquis Bernard et Joseph (Montsauche)..... 230
La tragédie de Chaumard 240
Maquis Camille 252
L'engagement de Vermot 257
— de Chalaux 262
Maquis Henry (Maquis Sanglier) 267
— Jean 276
— Julien 278
L'échauffourée de Lormes 279
La défaite allemande de Crux-la-Ville (12-16 août 1944) 284
Maquis Le Loup 295
Ses exploits à Vézelay 301
Maquis Louis (W.O. - Bataillon Sawyer)..... 305
— Maurice 319
— Roland (Maquis de Donzy) 324
— Socrate 330
Chasse à l'homme à Moulins-Engilbert..... 337
Maquis Verneuil (de la forêt d'Othe au Morvan). 343
Citations 355

QUATRIEME PARTIE
Atrocités

AVERTISSEMENT 367
« Je regarde la mort en face... ». Exécution de quatre Normaliens et d'un ébéniste, le 7 mars 1942, à Dijon 369
Morvan, terre brûlée 381
L'incendie de Montsauche 383
— de Planchez 386
Quarante-huit heures d'épouvante à Dun-les-Places 390
Crimes de la Gestapo 401
Assassinat de M. le Curé de Glux..... 401
— du Maire de Luzy et de son fils.... 403